N° 645 36e Année. Tome CLXXIX 1er Mai 1925

MERCVRE

DE

FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France...... 3 fr. 50 | *Etranger*....... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

La constitution du nouveau ministère a été accueillie favorablement par la Bourse, qui escompte que MM Briand et Caillaux, au sein du cabinet Painlevé, sauront résoudre les grands problèmes proposés à leur sagacité. Donc, la première impression des milieux financiers est excellente, et il n'est, pour en juger, qu'à jeter un coup d'œil sur la cote ; d'un côté : reprise vigoureuse des valeurs françaises ; de l'autre : détente des devises étrangères. Souhaitons de voir notre marché demeurer dans les excellentes conditions psychologiques qui l'animent présentement, mais qui resteront toutefois conditionnées par un retour de la confiance qui fut si opinément chassée du pays par le ministère défunt.

Valeurs en hausse : Comptoir National d'Escompte ; Crédit Lyonnais ; Société Générale ; Banque de Paris ; B. N. C., les Charbonnages, les valeurs d'électricité, de gaz et eaux, de textiles, de produits chimiques. Quelques exemples : Lens gagne dix-huit points à 356; Dollfus-Mieg 95 à 3.500 ; les Usines du Rhône 19 à 449 ; Péchiney 33 à 843.

Valeurs en baisse : Rio; Boléo ; Suez ; Sucreries d'Egypte ; Royal Dutch, Mines Sud-Africaines.

Cours de la livre : 90.69 ; du Dollar : 18.92.

LE MASQUE D'OR.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France.

SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : 500 MILLIONS

Reg. Com. : Seine 64.462

Assemblée générale annuelle du 6 avril 1925.

Le rapport présenté aux Actionnaires par le Conseil d'Administration de la Société Générale rappelle le violent assaut dirigé au début de 1924 contre le franc, assaut victorieusement repoussé, et mentionne les lourds sacrifices consentis par la Nation en vue d'assurer le rigoureux équilibre budgétaire, condition préalable et nécessaire à toute politique d'assainissement monétaire.

Pour la première fois, la balance de notre commerce s'est soldée par un excédent de nos exportations.

Ce sont là des faits que l'on n'a pas le droit de sous-estimer si l'on veut juger avec impartialité de la situation de la France.

Le rapport ajoute que les charges d'impôts auxquels le Pays se trouve aujourd'hui astreint atteignent un ordre de grandeur tel que, de toute nécessité, le mécanisme fiscal doit être manié avec une infinie précaution et une science profonde de ses répercussions, si l'on ne veut pas s'exposer à voir la matière imposable se résorber.

L'année a été caractérisée par une notable diminution des opérations financières compensée par un développement marqué des affaires de banque.

Le rapport passe ensuite en revue la situation du commerce et de l'industrie, où l'activité a été grande pendant la majeure partie de l'année, mais, dans les derniers mois et surtout au début de 1925, des signes de ralentissement ont apparu dans diverses industries ; de son côté, le commerce de détail se ressent d'une restriction assez accentuée dans la consommation.

L'élévation des salaires et la hausse des matières premières ont amené producteurs et commerçants à faire plus largement appel à leurs banquiers. Les bilans des Etablissements de Crédit accusent en effet une augmentation considérable dans le Portefeuille Commercial, ainsi qu'un accroissement notable des Comptes Débiteurs, et font apparaître l'effort des banques, et de la Société Générale en particulier, en vue de soutenir l'industrie nationale. Mais les possibilités des banques sont limitées en matière de crédit et la Société engage les industriels à généraliser l'usage des tirages commerciaux et à se prêter à l'acceptation des effets tirés sur eux.

Le produit net de l'exercice s'élève à Frs 33.539.876,25, sur lesquels le Conseil a proposé de payer un dividende brut de Frs 27,50 par action, en augmentation de Frs 2,50 sur le dividende de l'exercice précédent, répartition qui laissera un solde disponible de Frs. 8.264.705,40 reporté à nouveau. Un acompte de Frs. 6,25 ayant été payé le 2 Janvier, le solde de Frs 17,95 nets sera mis en paiement le 1er Juillet.

Le Conseil a proposé la réélection de MM. Homberg, Lemarquis et de Fourtou, comme Administrateurs, et le Comité de Censure, celle de M. Desroys du Roure, comme Censeur.

Toutes les résolutions ont été adoptées.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.**

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ÉTRANGER	
UN AN	**60 fr.**	UN AN	**75 fr.**
SIX MOIS	**32 »**	SIX MOIS	**40 »**
TROIS MOIS	**17 »**	TROIS MOIS	**21 »**

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259-31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc TEXIER.

LÉON BLOY
L'HOMME

—

Léon Bloy fut et demeure encore pour ses lecteurs un irritant mystère. Sa grondante et infatigable mendicité, son exigence passionnée de l'absolu, son superbe mépris de nos plus illustres contemporains ont déconcerté maints de ses admirateurs. Pourquoi cet éblouissant mais éternel manteau de misère ? Pourquoi tant de cris, tant de sanglots, tant de souffrances ? Pourquoi tant d'invectives ? Pourquoi de repos nulle part ?

Cet errant parmi les hommes à la façon d'un désespéré, ce mendiant au seuil de l'Eglise, criant vers Dieu, réclamant des Prêtres, ce solitaire demandant aux artistes d'aimer la beauté et la grandeur jusqu'à en mourir, quelle peu moderne apparition !

Effarante surtout, l'ingratitude qu'il montra envers ses bienfaiteurs !

Et ce malaise du lecteur s'accroît d'une ridicule légende colportée par quelques vagues gens de lettres : Léon Bloy était un homme impossible. Il fallait chez lui, dès l'entrée, s'agenouiller devant le Christ, dire le bénédicité au moment de se mettre à table. Il entreprenait, sur le champ, entre la poire et le fromage, votre conversion. Il vociférait contre des ennemis imaginaires, roulait dans la boue le bon Coppée, l'infortuné Huysmans, le consciencieux Bourget, fougueusement raillait la conversion des littérateurs, pour,

finalement, vous mettre à la porte, après vous avoir violemment prié de vider votre porte-monnaie. Mme Bloy, Véronique et Madeleine, ses deux filles, encadraient de leur pieux recueillement ce tableau que l'on se plut odieusement à brosser. L'opinion, la bonne grosse opinion, lui donna ainsi une âme ulcérée, un front d'orgueil, une voix tonnante de haine. Ses ennemis le traitèrent de malade, de fou furieux, et firent, pour arrêter la vente de ses livres, la conspiration du silence, après avoir tenté de le défigurer.

Je veux montrer derrière le masque désolé, amer et tragique qu'on lui a donné, le vrai visage, le beau visage de douceur et d'amour que j'ai connu et que j'ai aimé. Je veux montrer, sous le formidable écrivain, l'homme ingénu, clair et doux, qui toujours a suivi la pente de son âme.

§

Quand, pour la première fois, je suis allé vers Léon Bloy, attiré par le grand cœur magnifique qui illuminait son œuvre, ce fut en août 1904. J'achevais alors un livre, en collaboration avec Fleuret, que j'avais intitulé *les Rageurs*. Je lui avais consacré un chapitre, une eau-forte, et je l'en avertissais.

Il me répondit :

Vous dites que je suis parmi les rageurs. Mot inexact. J'écris les choses les plus véhémentes avec un grand calme. La rage est impuissante et convient surtout aux révoltés.

Or, je suis un justicier *obéissant*.

Et en post-scriptum : « Que faites-vous dans ce monde ? »

D'autres lettres suivirent où il me sommait de montrer un plus clair visage. Il m'assénait des interrogations comme celle-là :

Qui êtes-vous ? Si vous étiez, par exemple, riche et propriétaire, je ne sais pas comment nos relations pourraient se prolonger. Un liseur de la *Femme pauvre* doit me comprendre.

Je devins son ami parce que je n'étais pas un serviteur du démon, c'est-à-dire un riche. Il me dévoila son espoir

le plus cher — lui le farouche solitaire — son espoir de voir enfin le miracle des tendresses, la prodigieuse venue d'un ami.

Dieu, m'écrivit-il, nous a rapprochés en vue d'un accomplissement inconnu, inimaginable. Le moment approche, je veux le croire, où il groupera ses amis. Pourquoi ne serions-nous pas appelés à réaliser ensemble un peu de sublime ? On doit en avoir tellement assez là-haut de considérer, chaque matin, la platitude contemporaine.

La mort a fait tomber cette plume fulgurante de la main si virilement catholique qui la tenait, mais la mort, aujourd'hui, exauce son vœu : elle rassemble ses amis. On le découvre, on le lit, on l'aime. L'amour, comme la gloire, est parfois le soleil des morts. On admire en France, en Belgique, en Europe, dans le monde entier, ce terrible dévisageur de renommées, ce méprisant de tout ce qui n'était pas la recherche passionnée de Dieu.

Après les lettres qui suivent, j'allai le voir à Paris.

Vous avez senti quelque chose en me lisant et vous avez cru devoir me l'écrire. C'est une justice à laquelle je ne suis pas accoutumé. Le lecteur contemporain trouve très bien qu'un écrivain soit dans la misère et souffre des tourments presque infinis pour lui donner, une fois par an, la volupté d'un beau livre. Le remercier serait excessif et on s'en dispense, estimant qu'on a accompli toute justice en achetant le livre de ce malheureux.

Vous seriez donc de ceux qui ont le cœur plus haut que la foule. Soyez honoré pour cela.

Toujours empressé à offrir généreusement ses livres, il ajouta :

Vous ne me parlez que de la *Femme pauvre*. Ignorez-vous mon nouveau livre *Mon Journal* ? Si vous ne l'avez pas encore, je vous l'enverrais volontiers.

Avez-vous le *Mendiant Ingrat* ? Je ne possède que très peu de mes livres, mais je peux vous donner celui-là qui est une sorte de chef-d'œuvre typographique. Un mot et je vous l'envoie.

Dans l'espérance de continuer nos relations et de nous voir, l'an prochain, à Paris, je vous serre la main.

...Il me plaît de ne pas vous obéir. Donc, Mme Gatumeau recevra demain ou après-demain le *Mendiant Ingrat*.

Vous êtes étonnant de croire que je vais choisir le moment où des amateurs inespérés se jettent sur ma prose pour cacher mes livres. Je désire tellement qu'on lise mon pauvre « mendiant » dédié à mes fillettes bien-aimées, où j'ai mis tellement mon âme! Comment me connaître si on ne l'a pas lu ?

Pour ce qui est de vous, mon ami, je vous attends et je vous espère. Vous parlez de votre arrivée probablement vers le 10, à Paris. Ce jour-là ou un autre, vous viendrez simplement, très simplement déjeuner ou dîner chez nous en vous annonçant quelques heures à l'avance. Vous serez à la table des amis de Dieu et votre présence les consolera de n'être pas encore dans la vie éternelle.

Je me souviendrai toujours de ce jour d'émotion où je gravis Montmartre et vins frapper à sa porte, 13, rue Girardon, sans le prévenir.

J'avais enfin mon Léon Bloy devant moi qui me tendait la main, me souriait, affectueusement, me questionnait! Retenu à dîner, ce fut une causerie simple, douce, où le cœur s'épandit plus que le cerveau.

Ce que je voyais était bien contraire à la légende.

Un intérieur d'artiste pauvre, moitié logis, moitié atelier. Des assiettes, des plats de Strasbourg aux murs, qu'on décrocha pour les emplir de harengs marinés et de quelques mets modestes pris chez l'épicier voisin.

Dans la fumée de mes cigarettes — je dis de mes cigarettes, car Bloy s'était infligé la mortification de son palais de fumeur — j'entendais sa voix douce, très douce, d'un calme pénétrant, tandis que je regardais sa tête belle par son énergie de bon dogue, sa tête, quelques années plus tard embellie de prières, avec des yeux inoubliables, une forte moustache blanche en broussaille, un nez puissant d'une appétence extraordinaire du Beau. Qu'on me

pardonne ce mot appétence, qui rend si bien mon impression.

— Mon ami, me disait-il, vous êtes un affreux sentimental, un rêveur... Il faut être rude pour écraser les cochons qui viennent faire leurs ordures à nos côtés..... Une apparente miraculeuse conversion ne me trouble pas... Huysmans, pour qui j'ai tant prié, un sincère, sans doute, mais un lamentable chrétien... Un dénûment intellectuel à faire pleurer... Huysmans, une semence de conversion dans un étron !

Tout cela dit sans excessif attendrissement religieux, froidement presque, en humble que Dieu a choisi pour être le *Vomisseur des Tièdes*.

Dans les mois, dans les années qui suivirent ce premier choc délicieux d'amitié, je surpris souvent son éperdue convoitise de la Justice et de la Pureté. Il fut toujours l'homme qui répondait ainsi doucement, à propos d'un litige littéraire :

Monsieur, votre lettre me montre trop clairement que je vous ai fait de la peine et je vous prie de me pardonner.

Vous pouvez admettre, cependant que je n'ai pas eu la volonté de vous affliger.

... L'article emprunté à « Quelques Autres » m'avait extrêmement plu, parce qu'il était le reflet exact des choses dites entre nous et qu'il reproduisait des impressions intellectuelles ou des impressions d'âmes reçues chez moi.

On ne peut pas demander plus à un homme d'honneur et à un chrétien.

Il peut être utile pour votre édification complète de savoir que le chapitre sur moi est le seul que j'ai lu. J'avoue que le courage me manque ordinairement pour lire même les phrases les plus ingénieuses sur mes contemporains.

En effet, Léon Bloy lisait peu les œuvres modernes. Tout livre où il n'était pas parlé du Pauvre l'agaçait, le rebutait.

Gaillard, raillard, possédé par l'Esprit de Mystification, — qui l'a vu ainsi ? Plutôt triste et craintif des contacts.

Les jeux violents des enfants l'effrayaient. Surprenait-il, au cours d'une promenade, des gamins et des gamines criant, se poursuivant, dans de folles poussées et de brutales étreintes, une fillette, déjà femme, se déhanchant, les yeux en coulisse, lascive : une indicible tristesse arrêtait net sa causerie et je voyais son humeur charmante s'altérer. Il aimait tant la pureté dans l'enfant !

Je ne saurais trop le répéter, Léon Bloy était un tendre. Cet amasseur de tempêtes autour de son nom avec simplicité vous parlait des grandes colères qui emplissent ses livres, de tout ce qui le faisait crier de souffrance. Il vous disait des choses énormes avec candeur.

Un jour, que nous dînions dans un restaurant de Montmartre, à l'Ermitage, il me désigna du regard une femme dont les doigts s'accablaient de bagues fastueuses.

— La pauvre femme, me murmura-t-il ! On devrait, voyez-vous, lui couper la main.

Sa colère était sincère, mais s'éteignait dans une pitié pleine de tristesse.

Candide jusqu'à l'aveuglement, voilà le grand trait de sa physionomie. Son ingénuité explique son éternelle misère. Il crut, par exemple, que le parti catholique français lui ouvrirait ses revues et ses journaux, voudrait retrouver en lui l'ardeur de polémiste de Granier de Cassagnac, cette grande plume de guerre. Lui, qui ne savait pas faire de concessions, — son article, c'était à prendre ou à laisser — qui s'enflammait sur des sujets extraordinaires, qui exécutait d'effroyables charges sur la littérature, pouvait-il apporter, même au journal le plus indépendant, son originalité déconcertante ? Evidemment de tête, de cœur et de main, il était organisé pour la bataille, mais il quittait avec dégoût, pour n'y plus revenir, les cabinets de Directeur, les bureaux de rédaction, où se heurtent les ambitions et les intérêts, où clame une affreuse publicité. Il revenait pauvre comme il était parti vers son logis montmartrois, pour reprendre le travail qui lui plaisait et qui lui était doux, pour respirer

avec délices « la magnifique fleur mystérieuse, la fleur du Silence, la fleur du Gouffre ».

Et puis, il croyait que, parti, les petits hommes de lettres se disaient : C'est le plus infâme des hommes.... une espèce de Judas-don Juan, mâtiné d'Alphonse et de Tartufe. Sa vie est un tissu d'abominations et de trahisons.

Cette perception de la haine qu'il inspirait le tint en dehors des lettres pour lesquelles il était fait jusque dans les racines de son être.

Dans le *Désespéré*, n'a-t-il pas fait cet aveu qui permet au lecteur de l'absoudre de n'être pas millionnaire ?

Leverdier avait fait des démarches inouïes auprès des directeurs et rédacteurs en chef qui se refusèrent toujours au lancement d'un écrivain dont l'indépendance révoltait leur abjection. Celui-ci, d'ailleurs, ne leur avait jamais caché son absolu dégoût. Littéralement, il les déféquait. Il laissait agir son fidèle esclave pour qu'on ne lui reprochât pas de refuser absolument de s'aider lui-même, mais il se serait fait couper tous les membres avec des cisailles de tondeur de juments et scier entre deux planches à bouteilles longtemps savonnées par un maniaque centenaire ivre depuis trois jours, avant de consentir à une démarche personnelle en vue de recueilllir, de leurs nidoreuses mains, un quartier de cette charogne archi-putréfiée dont ils sont les souteneurs et qu'ils vendent pour de la vraie gloire !

La gloire aux mains pleines d'or ne pouvait donc le visiter et il se vit trop souvent, hélas ! dans l'état le plus grave et le plus *nouveau* pour lui, c'est-à-dire privé d'espérance. L'espérance du chrétien l'a soutenu jusqu'à la mort.

En décembre 1905 il m'adressait ce douloureux billet de fin d'année :

Cher ami,

Pardonnez-moi de vous écrire sur carte ouverte. Je ne peux faire mieux.

Depuis 24 heures seulement ma pauvre femme paraît hors de danger après une maladie foudroyante qui m'a tenu dans l'angoisse de mort durant deux semaines.

J'ai dû confier les deux fillettes à des amis sûrs et je vis à la grâce de Dieu, rigoureusement, en soignant leur mère. C'est un chapitre de plus à ma douloureuse histoire.

Les souvenirs de douleurs et les perspectives de dégoût abondent dans la vie de cet écrivain, et je me souviendrai toujours de la peine qu'il me fit, un jour, en me prenant tendrement le bras et me disant :

— Et dire, mon ami, qu'à l'âge où je suis arrivé, après mes nombreux livres, je n'ai pas aujourd'hui un éditeur pour l'ouvrage que j'achève. Je cherche un éditeur.

Léon Bloy cherchant un éditeur !

En 1907 il m'écrivait :

Vos poissons que nous allons manger aujourd'hui sont venus à point de toutes manières. Vous savez qu'il y a deux carêmes dans la vie de L. B..., le carême du temps et le carême de l'éternité. Nous sommes à l'époque de l'année où ils marchent ensemble. Enfin, je vis toujours et même je travaille, mais sans rajeunir. En ce moment je fais un livre sur la Sallette, c'est-à-dire pour la Sallette qui ne manquera pas d'opérer quelque scandale dans le monde religieux.

J'espère pouvoir subsister jusqu'à son achèvement.

Et vous ? Quand saurai-je ce que vous faites ? Je voudrais vous voir vivre de votre plume à Paris, ce qui vous serait sans doute moins difficile qu'à moi, ayant moins d'ennemis. Dites moi quelque chose, je vous prie...

Lui dire quelque chose, à lui si avancé dans la vie surnaturelle !

Je ne pouvais qu'apporter l'humble lumière de mon amitié dans son coin obscur, quand j'aurais voulu pour lui la maison splendide, la maison glorieuse.

§

Pourquoi tant de sanglots, tant de souffrance, tant d'invectives ? Parce que Léon Bloy avait toujours l'âme bouleversée d'amour ; parce que sa pauvreté, révoltante et scandaleuse pour le monde, ne se bornait pas à demander, à

exiger même l'aumône pour lui et pour les autres. Sa pauvreté était une vagabonde à face terrible, si brûlante de foi qu'elle aurait voulu que les Riches, comme les montagnes, se dérangeassent pour la laisser passer. Elle inquiétait les chrétiens confortables et bien vêtus derrière leurs grilles dorées. Il invectivait parce que la sécheresse des cœurs et la stérilité des intelligences l'épouvantaient, parce qu'il demandait à tous « de ne pas dégoûter le Pauvre qui cherche Jésus, de ne pas détester les Artistes et les Poètes, de ne pas envoyer au camp ennemi, à force d'injustice, de déraison et d'ignominies, celui qui ne chercherait pas mieux que de combattre à côté de vous et pour vous si vous étiez assez *humbles* pour le commander ».

Il invectivait parce qu'il était tourmenté du besoin violent d'entrer et de rester dans l'*Absolu*. Il fallait être avec lui ou contre lui. *Qui non est mecum, contra me est.*

Artiste, il ne supportait pas la médiocrité ; chrétien, il avait l'impatience et l'horreur même des plus beaux génies païens de notre époque.

N'a-t-il pas dit : « La pitié ne peut pas éteindre en moi la colère, parce que ma colère est fille d'un pressentiment infini. Je suis mangé par le besoin de la justice comme par un dragon affamé depuis le déluge. Ma colère est l'effervescence de ma pitié... »

Un excommunié comme lui, assoiffé de justice et de vérité, ne pouvait s'accroupir, comme il le dit pour Hello, dans la fondrière d'une obéissance imbécile. Il voulait des cœurs purs, mais des cœurs mâles, des cœurs vaillants, et le seul mot résignation le faisait éclater en rugissements. Il aimait la force, la force simple, naturelle, formidable ; il aimait aussi la suavité, ce qu'on n'a pas vu.

Ici je touche à l'unité et à l'inconnu de sa vie, c'est-à-dire à sa bonté et à sa douceur.

Cet homme impossible retrouvait, par un miraculeux atavisme de sentiment dont il dota Verlaine, la grâce d'une poésie enterrée sous la poussière de plusieurs générations.

Accablé de chagrin, de lassitude et d'épouvante, ainsi qu'un pauvre homme du moyen âge, il s'agenouille tout en pleurs aux pieds du Christ et devient un poète religieux d'une douceur eucharistique. Il a des suavités qui vous enchantent. Vous écrit-il, vous aimant, sa main tremble et vous recevez des lettres poignantes comme la suivante, qui le montre tout entier.

Je suis profondément touché de votre souvenir. Mais je ne pourrai vous écrire « la lettre de joie et de sérénité » que vous désirez. L'année qui vient de finir a été clémente pour moi, mais je ne suis nullement délivré.

... Vous êtes, je crois, l'unique parmi ceux qui se nomment *confrères*, à avoir *vu* en moi la « douceur » et c'est pour cela que je vous aime. Etant, au fond, un amoureux et un naïf, je n'ai jamais pu prendre mon parti de l'injustice et de la stupidité de mes juges. Huysmans, qui me doit son âme, se réjouit de ma souffrance, dans certains lieux publics. On vient de me l'écrire. Ah! le malheureux! le malheureux! mais cette souffrance mienne, qui est en grande partie son œuvre, est faite aussi de la souffrance des autres, et je vous assure, mon cher Gatumeau, que j'ai beaucoup de peine quand je songe à vous, à la grande difficulté de votre vie, à la joie que j'aurais de pouvoir vous associer à je ne sais quelle entreprise généreuse et belle, qui nous réconforterait ensemble, comme je vous ai mis au seuil de celui de mes livres qui résume toute ma vie de pauvre écrivain.

Il me répondait encore ainsi :

Vous m'avez écrit, mon cher ami, une lettre pleine de délices qui m'a consolé de plusieurs peines. Que Dieu vous en récompense largement, abondamment, magnifiquement!

Situé, en apparence, fort loin de moi, il se trouve, en fin de compte, que vous êtes mon voisin le plus proche et que nul, excepté vous, n'a jamais eu rien à dire de moi.

Vous avez raison, je ne veux pas être *littéraire* et plus je vois, plus je pense, moins je le veux...

Parfois je recevais un mot simple comme celui-ci :

Pardonnez-moi et faites-moi crédit d'un peu de temps pour vous écrire.

Je travaille comme un furieux.

Sachez seulement que je vous aime beaucoup.

Il se montrait si sensible au moindre témoignage de sympathie que, pour quelques lignes dans un journal, il m'écrivait :

Après la bonne journée d'hier je lis, ce matin, votre bel article, développement de votre lettre de lundi.

Je ne peux que redire ce que j'ai dit dans ma réponse que vous avez lue, ce matin. Personne depuis que je souffre pour la Vérité ne m'a fait autant de plaisir que vous. Jamais on n'a *écrit* sur moi comme vous l'avez fait.

Il était d'une telle modestie, ce monstrueux orgueilleux au dire de ses ennemis, qu'il demandait au pauvre ouvrier littéraire que je suis la permission de mettre en manière de préface l'ancienne eau-forte de mes *Rageurs*.

Et dans quels termes !

Si donc cette utilisation de votre belle prose vous déplaisait, dites-le moi tout de suite et j'y renoncerai avec chagrin, car c'est un beau mouvement de passion littéraire qui me fait le plus d'honneur.

Je vous prie de ne pas me dire non.

A quelque famille d'idées ou à quelque parti qu'on appartienne, si on cultive en soi le sens critique, on conviendra sans peine que l'indigence n'est pas un blasphème épouvantable, et que Léon Bloy apparaît, en même temps qu'un des premiers écrivains de l'époque, un des plus tendres et un des plus précieux amis que l'on pût trouver dans la vie — encore que cet homme parfaitement doux fût parfaitement implacable.

§

Effarante surtout, l'ingratitude qu'il montre envers ses bienfaiteurs, s'est-on écrié. Il me tardait d'y arriver, comme il aurait dit. Qu'on le sache enfin, une bonne fois, Bloy n'était pas un monstrueux ingrat. D'abord il donnait, comme il recevait, sans compter.

Le pauvre avait ses pauvres, et je pourrais nommer maints artistes arrivés de nos jours, qu'il a secourus de toutes les façons.

Si je les nommais, quelle clameur!

On n'a pas assez remarqué que le Mendiant Ingrat avait un besoin infini de donner.

Il a mendié, tremblant d'amour et de charité, affamé de choses divines, entendant dans sa détresse tout un monde sangloter, il a mendié comme mendient les prêtres, comme mendient les Sœurs de Charité, comme mendient ceux qui se sont consacrés à Dieu et qui vivent dans une cellule nue et glacée. Dieu lui avait donné la mission de lui ramener des âmes et il écrivait, toutes ses forces bandées vers ce but, sans se préoccuper de la vente de ses ouvrages affligeants. Il lui fallait bien mendier pour vivre.

Et puis écoutez-le :

> Malheur à celui qui n'a pas mendié!
>
> Il n'y a rien de plus grand que de mendier.
>
> Dieu mendie. Les anges mendient. Les rois et les prophètes et les saints mendient. Les morts mendient.
>
> Pourquoi voudrait-on pas que je ne m'honorasse pas d'avoir été un mendiant, et surtout, un mendiant ingrat?

Mendiant terrible, il le fut, mais il bondissait sur votre cœur et vous prévenait aussitôt de sa pauvreté, qu'il fallait secourir. A vous de ne pas vous attacher à ce bohème du Saint-Esprit, à vous de fuir ce *Vagabond du Consolateur*. Il pensait que son bienfaiteur était un envoyé de Dieu, avec *devoir* de lui offrir ce qu'il possédait, comme on a le devoir d'ouvrir sa porte aux Anges dont parle saint Vincent de Paul, qui demandent quelquefois l'hospitalité en habits de pauvre. Son affreuse misère et son ardente tristesse lui firent croire que certains le secoururent sans le vouloir, contraints par une force mystérieuse, agités même par la colère. Son amertume n'alla pas jusqu'à lui faire dire que donner est la plus claire manifestation de l'égoïsme, mais il écrit que la joie du riche a pour substance la douleur du pauvre,

— que celui-là seul qui a les mains percées a le droit de parler de ses enfants et le pouvoir de donner quelque chose après sa mort.

Toi tu ne peux léguer aux prétendus tiens que la honte d'être riches et le devoir de restituer.

Pour en finir sur son ingratitude, qui fit écrire, dans *l'Humanité nouvelle*, cette phrase monumentale : « Dieu seul est épargné par Léon Bloy ! » contons l'histoire du bon curé de Danemark, si charitable à son égard, et pour lequel il se montra, me disait-on récemment, plein d'inconséquence. Après l'avoir dressé bienfaisant, il l'accable d'injures !

Relisez *Mon Journal*, insista t-on. J'ai relu avec plaisir *Mon Journal* et n'ai été nullement troublé. Le curé Storp lui avança le prix d'un certain nombre de leçons, à l'époque où il « mangeait dans la main de Dieu ».

C'était un Prussien rhénan, très fier de l'être. Bloy fait la gaffe de prêter *Sueur de sang* à cet Allemand peu doué, dont il est forcé d'achever toutes les phrases et « dont les idées ressemblent à ces vaches dolentes et vautrées qu'il faut faire lever à coups de bâton quand on veut les traire ». Naturellement, cet extraordinaire lecteur est horrifié du ton du livre, lui qui, comme ses paysans, chante des hymnes en fumant sa pipe. Malgré son prussianisme et sa lourdeur, le pauvre homme ne laisse pas d'être prêtre et parfois l'attendrit. Il paie son terme, il est vrai, mais oubliant qu'il vient de rendre un service, il lui reproche de n'avoir pas de ressources fixes et d'écrire violemment. Il fallait être d'une patience à attendrir un nouveau riche pour supporter la grossièreté de ce bonhomme, même dans son église où la prière semblait mourir de froid au bord des lèvres.

§

C'est avec émotion que j'ai tenté d'évoquer Léon Bloy intime.

Ce chrétien ne fut pas un saint — ce titre de son vivant l'aurait indigné — il se montra un passionné de Dieu.

Il aima le pauvre et même sa pauvreté qui, pourtant, le torturait. Ce farouche fut un simple et un tendre, ce révolté mit son plaisir à combler de bienfaits tous ceux qui l'approchèrent.

Aujourd'hui l'écrivain est lu, l'homme, surnaturel de force et de ferveur, demeure encore méconnu et décrié.

Une généreuse élite, oublieuse de nos polémiques et de nos bruyants orgueils, viendra, enfin, émue, au lumineux mendiant, aussi grand, sur certains chemins, que la Misère du monde.

LOUIS GATUMEAU.

LES LIMITES DE L'INTELLIGENCE ET DE LA CROYANCE

—

I

Quelques esprits de notre époque semblent attendre beaucoup, dans l'ordre littéraire, de la confusion des genres. D'autres y voient le plus grave des périls, thème à dissertations critiques. Mais, seules, les œuvres décident.

Semblable confusion existe depuis longtemps dans l'ordre des idées philosophiques. Elle a été réalisée par le rationalisme, qui est une confusion des catégories de l'intelligence et de la croyance. Elle a produit dans ce domaine le plus affreux désordre. Elle y a engendré le pire galimatias.

On voudrait ici dégager les éléments compromis dans ce mélange, restituer à chacun sa valeur propre.

La croyance, sous sa forme pure, est mysticisme. Elle exclut les éléments logiques qui représentent les modes les plus évolués de l'activité intellectuelle. Elle persuade les hommes et les fait croire à la réalité de ses suggestions sans faire appel à aucune démonstration. Sous cette forme, elle a une importance qu'on ne saurait surestimer. Elle est, sur le plan humain, l'expression de cette expérience métaphysique dont la notion implique en philosophie que rien n'existe en dehors d'elle et que toute forme du réel est son œuvre. Apparaissant au début des sociétés humaines, aux époques de mentalité prélogique, elle s'y montre créatrice. Ses créations, tous les modes humains du réel, ne rencontrent alors que de faibles obstacles à leur genèse. Le temps n'est pas encore venu où elles se limiteront les unes les autres dans la mesure où elles seront inconci-

liables entre elles. L'absurde n'est pas né dans le domaine où elles se produisent.

Il y a bien déjà dans la nature une part d'ordre, de répétition, de fixité. Il y a bien des lois. Mais l'improvisation mystique, de ce qu'elle les ignore lors de sa première expansion, peut, dans une certaine mesure, les braver. Car elle a pour elle l'unanimité de la croyance et, aux époques prélogiques, cette unanimité donne le pas à la causalité fausse, inventée par l'improvisation mystique, sur la causalité naturelle. Il suffit, pour qu'il en soit ainsi, que les causes naturelles ne réagissent pas, par des conséquences immédiatement nuisibles, à l'égard de celui qui les méconnaît. Un tel fait joue un rôle important dans l'évolution des sociétés humaines où la fiction engendre, entre tous ceux qui la croient vraie, une série de relations et d'interprétations par où elle entre dans la réalité et la féconde, par où elle devient une part de la réalité. Des faits tels que les croyances totémiques sont une illustration de ce phénomène dont les Croisades, entre beaucoup d'autres exemples, témoignent qu'il persiste à des époques beaucoup plus tardives de la civilisation. Il n'est pas jusque de nos jours qu'il ne soit possible de l'observer et il suffit qu'un événement soit réputé miraculeux par l'imagination populaire pour qu'autour d'une chapelle une ville s'élève, pour que mille trafics, producteurs de richesses, s'y organisent, pour que, de tous les confins d'un pays, des convois se dirigent vers la ville, pour que les guérisons même qu'y viennent chercher les pèlerins s'y accomplissent, parfois par l'action de causes secrètes déclanchées par la foi. Il est possible de juger, à une telle persistance dans les conditions les plus défavorables, de ce que put être aux origines le pouvoir de l'activité mystique, servie par la croyance unanime qui durcissait en de solides réalités ses improvisations.

On ne peut que souscrire à la définition de l'homme comme animal religieux. C'est avec les premières manifestations religieuses que l'homme témoigne de son pouvoir de con-

cevoir les choses autrement qu'elles ne sont. Tandis qu'à l'égard des phénomènes de la nature l'animal réagit sans plus au gré de son utilité immédiate, l'homme invente à ces phénomènes des causes de son choix, sur lesquelles, de ce qu'il les a forgées lui-même, il s'attribue un empire. C'est par là qu'il témoigne du nouveau pouvoir, d'ordre mental, qui s'est développé en lui. *Mens mentiri*, a dit Nietzsche dans le plus merveilleux des raccourcis. Toutes les improvisations du folklore religieux sont le développement de ce pouvoir dont on a vu qu'il est, aux périodes prélogiques, un pouvoir créateur, un mode humain d'introduire dans l'univers des causes qui n'y jouaient pas.

§

Ainsi, à l'origine des sociétés, l'expérience mystique est souveraine. Elle contient le germe de tous les modes distincts qui se développeront par la suite. Dans la mesure où ses improvisations ne se heurtent pas à l'objectivité des lois déjà formées de la nature, c'est elle qui crée dans le jeu laissé par ces lois toute la réalité proprement humaine, tout ce qui innove en comparaison des réalités précédentes. Mais à mesure que, se réfléchissant sur elle-même, l'expérience métaphysique se développe, s'apparaît dans la Psyché humaine et y devient connaissance, le pouvoir de la croyance mystique diminue, et il lui faut abandonner bien des domaines dont elle avait pris possession à la faveur de l'ignorance unanime.

§

Reste-t-il un domaine où elle ait liberté de se produire encore dans l'état actuel de la connaissance, alors que l'on peut supposer projetées dans l'esprit toutes les perspectives à travers lesquelles tout le connaissable peut apparaître ?

Ces perspectives, quelle est leur valeur? Et pour répondre à cette question, ne faut-il pas tout d'abord demander :

Dans quelle mesure pouvons-nous nous fier à elles? Quelles sont-elles ?

Sous le jour d'une conception moniste qui seule embrasse la totalité du problème philosophique, il apparaît à travers les analyses kantiennes qu'il n'y a qu'une seule expérience et que cette expérience s'est donné à elle-même ces perspectives, ces formes, selon la terminologie de *la Critique* parmi lesquelles, se réfléchissant sur elle même, elle se saisit en un acte de connaissance. Ce qui constitue le caractère formel de certains gestes de l'expérience, c'est qu'ils se répètent constamment semblables à eux-mêmes, tandis que, s'inscrivant parmi les perspectives de cette inlassable et vivante répétition, d'autres gestes improvisent la diversité indéfinie des phénomènes. C'est ainsi, dans l'expérience elle-même, que les formes de la connaissance s'élaborent. Ce mot *formes* ne laisse entendre rien d'autre que les conditions sous lesquelles toutes les improvisations de l'expérience sont tenues de se produire pour être comprises en un même univers. Ce sont ces conditions dont l'ensemble constitue la raison. En ce sens général, la raison est dans les choses avant d'être dans l'esprit. Elle est ontologique avant d'être logique. Elle est, — dans les choses, — cette part de répétition que l'on vient d'y distinguer. Elle est dans l'esprit le reflet et le décalque de cette part de constance.

Une telle déduction de la connaissance et de la raison, qui supprime tout intermédiaire étranger entre l'expérience et la connaissance où elle se saisit, supprime du même coup les inquiétudes que suscitaient, quant à la véracité de la connaissance, quant à la confiance que nous pouvions lui accorder, les autres hypothèses où avec Leibnitz, Berkeley, ou Malebranche, Dieu intervenait comme horloger, ou comme lieu éternel des objets. Dieu, affirmait Descartes, ne peut vouloir tromper les hommes. Mais Pascal ne partageait pas cet optimisme, et son doute creusait l'abîme où le vertige s'empare de l'esprit.

Nous n'avons plus désormais les mêmes raisons de nous inquiéter. Mais ce dont il nous faut d'avance prendre notre parti, ce qu'il nous faut savoir, c'est que nous ne pourrons connaître, que nous ne pourrons voir et saisir l'univers qu'à travers ces formes de connaissance que l'expérience métaphysique, en se réfléchissant sur elle-même à quelque moment logique de son développement, s'est à elle-même aménagées, à travers ces fenêtres qu'elle a ouvertes dans notre esprit sur son propre jeu. Après cela, et pour savoir quelle sera la nature de cette connaissance, il nous reste à nous enquérir de ces formes dont il a été dit qu'elles se distinguent à ceci : qu'elles sont communes à toute expérience psychologique que l'on puisse concevoir et que le fait d'être des éléments constamment mêlés à tout donné psychologique, parmi la diversité et l'instabilité de tous les autres éléments, constitue seul leur caractère formel et leur attribue leur considérable importance.

Les identifier c'est donc rechercher, et rien de plus, quelles sont les conditions communes à toute expérience et, sans lesquelles, les éléments divers mêlés à chaque expérience donnée ne seraient pas parties de notre univers. Ces conditions sont en petit nombre, et ce nombre, il est aussi grave de l'exagérer que de le restreindre.

La première de toutes est celle qui enchaîne l'existence à la connaissance d'elle-même. La seconde, et qui pourrait être déduite de la première, stipule qu'il n'est de connaissance que dans l'opposition d'un objet à un sujet. Du rapprochement de ces deux constats cette conséquence suit que l'existence, — ce réel que toute la pensée philosophique aspire à posséder, — est donnée dans un inadéquat invincible, exclusif de tout absolu. La nécessité pour l'existence de se connaître et, pour se connaître, de tirer de soi les éléments objectifs et subjectifs de tout état de connaissance possible, implique que, dans tous les cas imaginables et indéfiniment, la part d'elle-même qui tiendra le rôle du sujet sera exclue de l'état de connaissance, de la même façon que,

dans tout groupe photographique, l'opérateur se trouve lui-même exclu du groupe.

Il n'est pas pour l'homme de conséquence plus évidente ni de plus importante sur l'emploi qu'il lui est permis de faire de ses facultés intellectuelles où joue en miniature ce mécanisme. Mais comme s'il n'eût suffi de cette opération de logique, de ce geste de déduction pour l'informer d'une condition aussi importante du jeu de son activité, les autres formes qui conditionnent également l'apparition de la réalité et sans lesquelles elle n'est pas saisissable, le temps, l'espace, la causalité, lui sont données aussi parmi les perspectives de l'indéfini. S'il n'est pas possible à l'esprit de former une représentation psychologique d'où ne soit exclue cette part subjective que nécessairement en détache sa propre intervention, il ne lui est pas davantage possible d'imaginer un phénomène qui ne soit tributaire, quant à sa genèse, et indéfiniment dans l'indéfini du temps et de l'espace, d'un phénomène antécédent. Le principe de contradiction s'ajoute, pour leur donner toute leur force, à ce petit nombre de constats qui ne sont aucunement *a-prioriques*, qui sont tous impliqués en quelque donné psychologique que l'on imagine. Ainsi assemblés, ils constituent tout le contenu de la raison et nous signifient que le monde, insaisissable en son tout, nous est donné dans la relation indéfinie du divers au divers, que cette relation est, au regard de la raison, l'essence de sa réalité. C'est cet ensemble des principes de la raison pure que l'on désignera sous le terme de *principe de relation*.

II

Avec le principe de relation nous voici en possession d'un critère qui nous permettra de distinguer en toute circonstance dans quelle mesure une idée ou une proposition quelconque sont légitimes et ont droit de cité dans le do-

maine de la connaissance, dans quelle mesure elles en doivent être exilées. Or, il apparaît que, par une singulière contrariété, la *sensibilité* des hommes s'insurge contre les conséquences du principe de relation auquel leur *intelligence* est soumise. Il y a à cette insurrection une cause dont il serait vain de méconnaître la légitimité : l'existence donnée par la connaissance dans la relation est donnée par la sensibilité dans la souffrance. Point de vue d'hédonisme, dira-t-on et qui n'a pas, comme mesure des choses, de valeur philosophique. Prétention angélique de philosophes, répondrai-je, qui se targue d'échapper à l'hédonisme ! L'hédonisme est la forme de la sensation. Or, c'est dans la sensation que s'éveille le fait de conscience et que se révèle parmi les divers modes de la qualité tout le monde objectif du sens commun et de la science.

En fait, tous les efforts de la dialectique pour éliminer l'hédonisme n'ont fait que le transposer. Le stoïcisme n'est qu'une attitude pour se rendre maître de la douleur. La douleur est l'unique souci et la raison d'être de la doctrine. Le thème de *la Volonté de puissance* ne fait que conditionner la joie par la puissance, en somme, situer la joie dans la puissance. Qu'ai-je tenté moi-même dans *la Sensibilité métaphysique*, en opposant à la sensibilité messianique une sensibilité spectaculaire, que proposer, en termes d'hédonisme et, dans le domaine de la relation, une justification messianique de la vie ? Le sens esthétique réconciliant en une unique sensation de beauté l'antagonisme des sensations élémentaires du jouir et du souffrir, prenant sur leur relation son point d'appui, c'est en joie, en une joie supérieure qu'il convertit les unes aussi bien que les autres. Certes avec une telle solution je n'ai pensé renier ni l'hédonisme ni Epicure. Mais je me suis appliqué seulement à montrer que dans le domaine immédiat de la relation, l'existence renferme un principe de justification qui l'absout d'impliquer des éléments tels que le mal et la douleur, et qu'il est un point de vue, intérieur à toute psychologie, duquel cha-

cun peut découvrir en lui-même ce principe de justification esthétique.

A supposer que l'existence puisse être justifiée de la sorte parmi les perspectives strictement intellectuelles du principe de relation, ne peut-il sembler qu'il soit superflu désormais de lui chercher une justification, et n'y a-t-il pas lieu de déclarer non avenues toutes les aspirations du mysticisme ? Qu'est-ce que ce mécontentement qui pousse les hommes à en appeler de la réalité imparfaite et douloureuse à une réalité future de bonheur parfait ? A quoi bon ce messianisme ? Et n'y a-t-il pas lieu de le condamner définitivement quant aux buts directs qu'il poursuit si, d'une part, l'aspiration où il s'exprime reçoit justement satisfaction sous le jour d'une autre conception du réel, si, d'autre part, selon les développements du *Bovarysme* au chapitre du *Génie de la Connaissance* (1), cette faculté de mécontentement est le moyen du mouvement dans le jeu de l'existence, un principe d'action, illusoire quant au but qu'il veut atteindre, mais parfaitement efficace en tant que producteur d'une force indispensable au jeu phénoménal.

De telles raisons, cependant, ne paraissent pas suffisantes pour se désintéresser de la croyance sous ses formes mystiques. En stricte logique, le fait pour une action ou pour un désir d'être le moyen d'un but qu'ils ne soupçonnaient pas n'exclut pas nécessairement la possibilité d'atteindre celui qu'ils avaient en vue. Et il reste encore que la croyance mystique peut intervenir en des cas où le sens esthétique n'entre pas en jeu, ou que, selon une signification plus profonde, elle est l'un des modes, d'ordre non pas mental mais biologique et d'autant plus essentiel, du sens esthétique lui-même.

On ne saurait donc, sur les présomptions que l'on a exposées, rester dans les limites d'un strict intellectualisme et exclure de la réalité le fait mystique, le déclarer sans objet.

(1) Un vol. in-8. *Mercure de France*.

Si après cela on constate que le sentiment religieux, sous ses formes mystiques, requiert la confusion du désir avec son objet, il faut reconnaître qu'il est irréalisable parmi les perspectives du principe de relation, ce principe n'accordant l'existence que dans la mesure où elle est divisée avec elle-même et, du fait de cette division, tire d'elle-même la part objective de cette connaissance de soi à laquelle il la soumet. La question de la légitimité du sentiment religieux se réduit donc à rechercher si, par delà les limites de l'horizon intellectuel, définies par le fait de relation, un autre état est possible.

Or, si l'hypothèse d'une existence qui n'aurait pas connaissance d'elle-même est parfaitement inconcevable pour l'esprit parmi les perspectives du principe de relation, il n'est pas, dans ce principe, de décret promulguant qu'en dehors de ses propres perspectives, des états ne soient pas possibles qui diffèrent, *toto genere*, de ceux qu'il engendre. L'intellectualisme en effet se fonde sur la seule autorité de l'expérience, sur le fait d'une improvisation empirique antérieure logiquement à toutes les catégories de l'esprit et dont ces catégories sont le produit. Il se situe expressément sous la dépendance de l'expérience qui, en cours d'évolution, s'est donné, comme des fenêtres sur elle-même, ces perspectives de la relation, en quoi il consiste, à travers lesquelles elle continue de s'écouler et d'apparaître à sa propre vue. Or, deux choses d'un tel point de vue sont impossibles, l'une, c'est, à travers ces perspectives, de voir autre chose que ce qu'elles nous montrent, c'est-à-dire l'indéfini de la relation, l'autre est d'affirmer que, par delà ces perspectives de la relation que l'expérience, à un moment logique de son développement, s'est données, il n'existe aucun autre état possible de l'expérience.

Voici donc, par delà les limites de la relation, un domaine où l'intellectualisme n'a pas de principe pour prononcer que l'activité mystique y soit impossible. Constater qu'en quelque domaine elle n'est pas impossible, c'est

accorder qu'elle est possible, mais non qu'elle soit réelle. C'est tout ce que l'intellectualisme peut faire en faveur de la croyance à qui il appartient de se suffire à elle-même et de s'affirmer par son propre mouvement dans ce domaine qui lui est concédé.

§

Si cependant, du point de vue intellectuel et sans affirmer l'existence de la croyance mystique, on cherche à éveiller, par quelque approximation, l'idée de ce qu'elle pourrait être, il semble que l'on dispose de trois moyens :

a) On peut dire ce qu'elle n'est pas ;

b) On peut rechercher ce qu'entendent sous son nom les mystiques et, dans la mesure où leur conception ne se confond pas avec ce que l'on aura trouvé qu'elle ne peut pas être, on la peut accepter pour ce qu'elle *pourrait* être;

c) On peut la concevoir enfin, par analogie avec quelque état, s'il en est, qui se rencontre dans la vie phénoménale et où serait poursuivi, par des moyens donnés dans la relation, le même objet vers lequel semblait tendre l'aspiration des mystiques.

a) On a reconnu déjà que le grand ressort du mouvement dans la vie humaine est un fait de mécontentement inlassable qui engendre les religions, les morales et les sciences. Ces trois catégories de l'activité psychique (j'ai fait ailleurs des réserves pour les sciences) sont les symptômes où se manifeste le jugement que l'homme a porté sur l'existence. Il la juge imparfaite, douloureuse et mauvaise. Il la veut changer. Les religions, les morales et les sciences sont les trois moyens par lesquels l'homme s'efforce vers un même but ; faire en sorte que la vie devienne autre qu'elle n'est.

Si le sens mystique a une signification qui lui soit propre, il semble donc que nous ne puissions la rechercher que dans l'inversion de l'attitude engendrée dans l'esprit

humain par la considération de la vie à travers les perspectives du principe de relation. Le mysticisme, à l'encontre de ce mécontentement qui engendre le désir de changer ce qui est, sera donc le sentiment de la perfection de l'existence. Susciter et développer, dans la conscience par les moyens qui lui sont propres, la certitude de cette perfection, convertir cette certitude en une réalité psychique indéniable et vivante, telle sera donc son activité essentielle. Et cette activité aboutira à réconcilier l'homme avec sa destinée, à introduire dans son esprit un état de quiétude et d'apaisement et, *par delà toute évidence*, une confiance absolue en la bonté et l'harmonie de l'univers dans lequel il est compris.

b) Le mysticisme comme sentiment de la perfection de l'existence, voici donc l'identification à laquelle aboutit la méthode *a contrario* dont on vient de faire usage. Renseignement d'une extrême importance et qui se montrera riche de conséquences.

Si l'on consulte après cela l'expérience mystique telle qu'elle s'est manifestée chez un Ruysbroek l'Admirable, chez un François d'Assise, chez une sainte Thérèse, chez un saint Jean de la Croix, il apparaît que l'état accusé par ces mystiques comme réalisant l'aspiration où leur désir se tend soit, aussi bien dans l'extase que dans les modes intellectuels de leur vie intérieure, celui d'une euphorie parfaite, impliquant une approbation générale de l'existence, une adhésion au cours des choses tel qu'il est et quel qu'il soit. C'est d'ailleurs dans le quiétisme d'un Molinos et d'une Mme Guyon, c'est quand il encourt le reproche d'hérésie que le mysticisme se montre dans sa plus grande pureté. Car il se sépare alors de la morale dont on montrera qu'elle est ce qui lui est le plus contraire et des religions positives en tant qu'elles sont liés à la morale.

c) Le troisième moyen qui nous soit donné d'approcher quelque image du sentiment mystique, c'est le sens esthétique, qui de nature subjective en son origine, s'objective

en la production de l'œuvre d'art, où il révèle son activité et sa réalité.

C'est au nom du sens esthétique que je me suis appliqué dans la *Sensibilité métaphysique* à opposer au messianisme moral, et sans sortir des perspectives de la relation, une justification de l'existence en sa totalité. Et c'est en effet dans le sens esthétique qu'un point de vue est aménagé, duquel se révèle la métamorphose, comme du pain et du vin en une chair et en un sang divins, du jouir et du souffrir en l'unique sensation de beauté. C'est d'un tel point de vue que les événements et les phénomènes se voient retirés du jeu de la causalité qui les emportait dans un flux indéfini, que le mal et la douleur dépouillent leurs masques et révèlent le caractère fictif de leur nature. C'est d'un tel point de vue que l'existence apparaît, comme le veut Spinoza, sous les espèces de la perfection ou, selon la vue admirable de Flaubert, égale en beauté à l'aphorisme du maître de l'*Ethique*, comme si l'univers des objets, des événements, des sentiments et des pensées n'avait d'autre but que d'être un modèle pour une réalité à décrire, réalité nouvelle et transposée, celle de la beauté.

A travers cette conception qui permet de repousser dans le néant, après qu'il a rempli son office de modèle et qu'il a tenu la pose, tout le réel engendré par le principe de relation, le véritable et seul légitime objet de la croyance religieuse n'est-il pas atteint ? L'esprit n'est-il pas délivré de ce principe de mécontentement transcendant qui souffre de l'hallucination du monde et la perpétue. A vrai dire il semble qu'ici le sens esthétique et le sentiment religieux presque se confondent, car le sens esthétique apparaît comme un grand maître en mysticisme. Il crée en nous une croyance expressément inverse de celle qui nous persuade en l'état normal de la réalité du monde extérieur. En métamorphosant en sensation de beauté le plaisir et la douleur, il ouvre un jour sur ce que pourrait être l'activité essentielle du sentiment religieux dessillant les yeux hallu-

cinés par le prisme du principe de relation et révélant un nouvel aspect des choses, comme au moyen d'une grille qui, sans changer l'objet, en changerait la signification.

III

C'est à ce point qu'il en fallait venir pour signaler le lien étroit qui, à travers un idéalisme esthétique, unit le pur mysticisme au pur intellectualisme. Que l'on ne s'y trompe pas, ce ne sont pas doctrines propres à sauver le monde. Les religions positives ont trait à l'homme social. Mais le sentiment religieux n'intéresse que l'individu, l'individu s'identifiant avec l'être des choses, assumant la responsabilité de l'existence comme s'il en fût le créateur et voulant que son œuvre soit bonne. Le mysticisme, comme l'intellectualisme, en tant qu'il aboutit à la création du sens esthétique, c'est le pouvoir de voir les choses sous le jour de la perfection. « La théologie, disais-je en un livre récent (1), à la plus haute de ses cimes a identifié en cette formule la béatitude des élus : *voir Dieu.* La sensibilité spectaculaire compose une forme analogue du bonheur. Elle a pour formule : *voir le réel,* c'est-à-dire s'élever, à l'égard de la réalité, de l'attitude de l'exploitation, de l'utilisation, du profit, à l'attitude de la contemplation, de l'attitude du messianisme à celle du spectacle. »

Une des conséquences les plus tranchantes de ces analyses est que le sentiment religieux, sous la forme pure du mysticisme, reconnaît pour ce qui lui est le plus opposé la morale. Il y a antagonisme entre le sentiment religieux et la morale. La morale est sentiment de l'imperfection de l'existence. Le mysticisme est sentiment de la perfection de l'existence. La morale veut changer ce qui est en autre chose, elle veut changer le mal en bien. Le mysticisme ne veut rien changer. C'est l'existence telle qu'elle est qu'il doit sanctifier de son approbation. Que le mystique fasse

(1) *La sensibilité métaphysique,* 1 vol. in-16, Editions du Siècle, p. 246.

un geste pour transformer le loup en agneau, qu'il s'efforce de dissuader le meurtrier de son crime, il a perdu la partie, il est déchu de son rang mystique, et la croyance dont il témoigne de pouvoir changer ce qui est atteste que son pouvoir est épuisé ou n'exista jamais de sanctifier et transfigurer ce qui est. C'est là le cœur de la question. Confondu avec le tout du monde, c'est le monde en sa totalité que le mystique exalte et magnifie, le monde en sa totalité, y compris le drame qui apparaît et se développe à travers le principe de relation. Le monde en sa totalité, tel et inchangé, tel, atroce et douloureux pour la sensibilité, révoltant pour la raison, tel et non autrement, c'est ce monde qui est beau et bon, c'est ce monde qui est perfection pour le mystique, et si ce n'est ce monde, tel et inchangé, qui est justifié par l'illumination mystique, si un seul cri de douleur y est étouffé, si un seul crime y est empêché, reconnaissez à ce signe que la grâce religieuse est inopérante et que le monde est livré de nouveau au jeu pervers de la causalité.

Pour résumer : rien de ce qui est révélé au mystique en deçà du principe de relation ne passe au delà et ne peut agir sur le monde que gouverne le principe de relation.

A quoi bon la croyance ? s'écrieront la plupart des croyants. Mais à ce cri, ils témoigneront qu'ils ne sont pas des croyants. L'artiste qui a créé une œuvre avec les moyens propres à son art ne trouve pas son œuvre vaine parce qu'elle ne change pas le jeu des causes dans le cœur des hommes, ni dans l'histoire. Mais tant qu'il est possédé de l'émotion esthétique, il s'exalte d'avoir transfiguré le réel dans son œuvre, de l'avoir dépouillé de sa malfaisance, d'en avoir découvert l'aspect rayonnant.

La croyance mystique elle aussi est ce pouvoir de transfigurer le réel, non de le changer. Il y a dans les Évangiles un Jésus qui refuse de faire des miracles, qui ne consent ni à se précipiter dans le vide du sommet de la montagne, ni à convertir en pain les rochers du désert. C'est le même

Jésus qui refuse de promettre aux hommes un bonheur futur dans une autre vie et leur dit : Le royaume de Dieu est en vous, vous possédez le bonheur. Changer le mal en bien, faire que les choses soient autrement qu'elles ne sont et seulement le vouloir, c'est accorder que le mal existe, c'est, de la part du croyant mystique, se précipiter dans le vide de la cime de la montagne, c'est renier son pouvoir de transfigurer le réel, et, par la seule vertu d'un feu intérieur, de le faire voir tel qu'il est, de le délivrer du mal.

Ainsi le mysticisme, la croyance sous ses formes pures a partie liée avec le pur intellectualisme. Le pur mystique, comme le pur intellectuel, nie la liberté, le pouvoir départi aux hommes, avec ce fameux libre arbitre, de se changer eux-mêmes et de changer le cours des choses. L'intellectuel sait qu'à travers les perspectives du principe de relation, aucune fin ne peut être atteinte, aucune solution où les choses se concilieraient dans une harmonie absolue. Le mystique le sait aussi. Le mécanisme psychologique qui joue en lui n'est pas celui de la cause à l'effet, mais celui du rêve au réveil. Rien ne s'arrange dans le rêve, rien ne se résout tant que la causalité engage l'esprit dans le jeu d'un enchevêtrement sans fin. Mais le réveil rompt le sortilège, dissipe l'angoisse.

L'activité du mystique s'exerce d'un côté du principe de relation : l'activité intellectuelle de l'autre. Une barrière les sépare que ni l'une ni l'autre ne franchissent. Mais l'une et l'autre s'opposent, en vertu de leurs disciplines propres, à toutes les formes du rationalisme, qu'elles soient celles de la croyance demandant à la raison un point d'appui qui ne peut que précipiter sa chute, qu'elles soient celles du rationalisme philosophique introduisant en fraude dans le domaine de la relation, et sous le masque de la raison, des postulats promulgués par la foi, justice, égalité, finalité, bonheur, pour lesquels avec prévoyance la foi avait aménagé, hors de la relation, un monde sur mesure.

IV

Où rencontrer dans le monde que nous connaissons, à travers le principe de relation, des cas de cette croyance mystique qui émane d'une source située en deçà de ce principe ?

Je me suis appliqué dans *la Vie mystique* de la Nature (1) à relever des états où l'adaptation de l'activité de l'existence à sa fin implique, avec une connaissance moindre d'elle-même, une moindre intervention du principe de relation, une division moindre d'elle-même avec elle-même, une béatitude plus proche de l'état mystique. Ainsi de la vie des bêtes et de la vie de la nature, qui attirent l'homme quand il s'y mêle plus près des confins du principe de relation. Jamais toutefois ces frontières ne sont franchies. L'homme participe à la vie mystérieuse et plus profonde de la nature et des bêtes en se penchant sur elle, mais en y ajoutant un état de conscience emprunté au principe de relation, par où il demeure enraciné dans le tuf intellectuel.

Faut-il rechercher des exemples chez les mystiques religieux ? L'attention que depuis quelques années requiert la vie mystérieuse du subconscient a donné un grand regain d'activité aux études de cet ordre, et ceux qui s'intéressent à ce problème ne sauraient lire sans s'y passionner les beaux travaux de M. Jean Baruzi sur saint Jean de la Croix ou de M. Louis Massignon sur la Mystique arabe, non plus que les magistrales analyses de M. Henri Delacroix. Chez les mystiques religieux, nous ne rencontrons toutefois que des états exceptionnels, subjectifs, incommunicables et dont la tare la plus grave à mon sens est qu'ils sont recherchés le plus souvent par des procédés physiologiques ou intellectuels trop méthodiquement volontaires. Beaucoup plus intéressant selon moi est l'effort des penseurs qui ne se sont pas appliqués à réaliser en eux-mêmes l'état mystique, mais qui, par une méditation intellectuelle constante, ont témoi-

(1) Un vol. in-16, Crès.

gné que le souci mystique occupait le centre de leur vie intérieure.

Or parmi ceux-ci il faut citer, avec un Pascal, des écrivains tels que Tolstoï ou Dostoïevski et actuellement un penseur qui peut pour nous résumer tous ceux-ci parce qu'il a étudié chez eux, avec une avidité passionnée, comme les éléments de son propre souci, l'essence mystique de leur pensée. C'est M. Léon Chestov, que la tempête soviétique a rejeté sur nos côtes et que nous garderons, le tenant déjà pour le plus haut et le plus original représentant de la pensée philosophique russe.

M. Chestov présente ici à mes yeux ce particulier intérêt qu'il me semble être venu à des conclusions bien proches des miennes par une voie opposée. Dans la mesure où il est possible de connaître les mobiles qui nous guident, je pense avoir été amené à me préoccuper du mysticisme, c'est-à-dire du sentiment religieux sous sa forme pure, guidé par un souci strictement intellectuel. Ayant admis, ainsi que je l'ai relaté, que les catégories de la connaissance avaient été créées en cours d'évolution par l'expérience métaphysique comme des fenêtres qu'elle eût ouvertes sur elle-même, j'ai conformé ma propre attitude au principe qui a été donné au cours des analyses précédentes comme une règle générale d'intellectualisme. Je n'ai pas cru d'une part qu'il me fût possible de voir à travers ces fenêtres d'autres paysages que ceux sur lesquels elles s'ouvrent et en vue desquels elles ont été aménagées, mais je n'ai pas cru non plus qu'il me fût permis d'affirmer qu'en deçà des limites du principe de relation, aucun état de l'expérience métaphysique ne fût possible. Il semble au contraire que M. Chestov, dominé par un besoin purement mystique, ait été soucieux surtout de découvrir pour le sentiment religieux un domaine où il ne pût se heurter à aucune contradiction logique, de situer l'objet de la croyance par delà toute objection où il pût se briser.

Or ces deux attitudes se rejoignent en des conclusions

aussi utiles à l'intellectualisme qu'au sentiment religieux.

M. Chestov situe, comme je le fais moi-même, le mysticisme par delà le principe de relation. Comme je le fais moi-même, il n'accorde pas que ce qui est situé en deçà du principe de relation puisse avoir quelque action sur ce qui est situé sous sa dépendance. Il suppose la cloison étanche. Il est,au nom du mysticisme, aussi irrationaliste, aussi antirationaliste que je le suis moi-même au nom de l'intellectualisme. Pas plus que moi il n'admet qu'à travers les perspectives de la relation on puisse atteindre le bien ni le vrai, ni la justice, ces idées que les différentes religions ont réalisées dans le domaine de la foi et que le rationalisme a eu la prétention d'introduire, privées de la foi qui les supportait, dans le domaine de la raison qui les repousse.

§

Ces conclusions me paraissent si importantes que je n'oserais,craignant d'être considéré comme partie au débat, les attribuer moi-même à M. Chestov. Puisque aussi bien d'ailleurs, je ne saurais,sans allonger démesurément cette étude, recueillir à travers les ouvrages de M. Léon Chestov toute les énonciations qui montrent l'accord des formes pures de la croyance avec le pur intellectualisme, j'emprunterai au critique le plus qualifié de sa pensée, M. Boris de Schlœzer, une interprétation dont je sais qu'elle a l'entière approbation du philosophe. Un tel recours présentera un double avantage, car il fera abstraction de ma propre estimation et évoquera dans l'esprit des lecteurs du *Mercure de France* le souvenir de l'exposition magistrale devenue, par la suite, l'introduction aux *Méditation de la mort*, que fit ici M. Boris de Schlœzer des idées du philosophe russe, dès les premiers temps de sa venue parmi nous.

Le comparant et l'opposant à Socrate « rationaliste et moraliste enthousiaste », M. Boris de Schlœzer nous montre un Chestov « irrationaliste et immoraliste, mais non moins

enthousiaste, esprit essentiellement religieux » (1). Et cette peinture à grands traits déjà met en évidence les caractères communs de l'intellectuel et du mystique, tels qu'ils viennent d'être déduits de l'analyse des doctrines. *Immoraliste et religieux*, le critique insiste sur ce double caractère et, joignant au cas de M. Chestov celui de Nietzsche et de Dostoïevski : « La guerre, dira-t-il, qu'ils mènent contre la morale est religieuse en son essence (2). » Pour Chestov le crime de la morale est qu'elle met quelque chose au-dessus de Dieu. Pour nous, intellectualistes, la tare de la morale est qu'elle met quelque chose au-dessus de l'Expérience, qu'au lieu de chercher la morale dans l'expérience, elle place l'expérience sous la dépendance d'une idée extérieure à l'expérience. Et la croyance pure est ici parfaitement d'accord avec le pur intellectualisme pour disqualifier ces divers réalismes qui se manifestent dans l'idée platonicienne, dans toute une part de la théologie du moyen âge, qui plaçait Dieu sous la dépendance des Idées et le soumettait à des Lois, enfin dans le rationalisme contemporain qui, dérobant en cachette aux dogmes religieux leurs impératifs moraux, taille dans la substance de la raison pure de fausses catégories, comme de fausses poches, pour y introduire ces objets volés ; — aussi destructeur de la foi que de la raison.

Le terrain d'entente entre l'intellectualisme et la croyance reste parfaitement défini. C'est celui même de la contrariété des domaines où ils évoluent, le refus, de l'un comme de l'autre point de vue, de faire jouer dans le domaine de l'un ce qui est du domaine de l'autre. « La question n'est pas de savoir si telle ou telle chose est sainte, mais si ce qui est saint pour nous est tel véritablement, c'est-à-dire au regard de Dieu, de ce Dieu qui est par delà le Bien et le Mal, par delà la Vérité et l'Erreur (3). »

« Après avoir ébranlé la morale humaine, Chestov, cons-

(1) *Les Révélations de la mort*, préface, Plon et Nourrit p. XXVIII.
(2) *Loc. cit.*, p. XXX.
(3) *Loc. cit.*, p. XLI.

tate M. de Schlœzer, s'en prend à la science, aux fondements de notre logique. Il ne nie aucunement leur valeur pratique, mais il se refuse à admettre qu'ils épuisent la réalité, il cherche au delà (1) .» Et c'est encore à l'occasion d'une nouvelle catégorie, celle de la logique après celle de la morale, la même discrimination de domaines. Confirmant ce point de vue essentiel : «On ne s'organise pas, dit Chestov, *avec* ou *contre* Dieu ; toute organisation, tout arrangement sont en dehors de Dieu. Ce sont choses excellentes, mais essentiellement humaines, terrestres, et, religieusement, métaphysiquement, indifférentes (2). »

De telles déclarations sont précieuses. Peut-être n'aurais-je pas osé moi-même attribuer à M. Chestov une attitude aussi catégorique, car, disons-le à notre honte, deux ouvrages seulement de ce remarquable penseur sont jusqu'ici passés dans notre langue, deux ouvrages : *la Nuit de Gethsemani* et les *Méditations de la Mort*, auxquels il faut ajouter les admirables pages sur Descartes et Spinoza, qui ont été publiées ici même (3). M. de Schlœzer, qui a lu toutes les œuvres de Chestov dans leur langue originale et que de lointaines relations d'amitié ont initié d'une façon parfaite à sa pensée, a pu apporter cette formule et la donner comme l'expression profonde de cette pensée : « On ne s'organise pas avec ou contre Dieu ; toute organisation, tout arrangement, sont *en dehors* de Dieu. » N'est-ce pas la réplique à ce point de vue de pur intellectualisme : *Rien ne passe de ce qui est en deçà du principe de relation en ce qui est par delà.*

Et telles sont, définies en termes qui se rejoignent, du point de vue du mysticisme et du point de vue intellectuel, les limites de la croyance et de l'intelligence.

JULES DE GAULTIER.

(1) *Loc. cit.*, p. LI

(2) *Loc. cit.*, p. L.

(3) Les favoris et les déshérités de l'Histoire, Descartes, et Spinoza, *Mercure de France* du 15 juin 1923.

ÉTÉ SUR MON PAYS

—

Eté qui reviendras, Eté sur mon pays,
Eté sur le lac bleu et sur les moissons blondes,
Ma chair éprouvera ta caresse profonde
Et je te connaîtrai encor, puisque je vis !

Puisque glisse déjà la pente des mois sombres
Vers les beaux jours vibrants du cri de mon plaisir,
Puisque j'entends en moi, plus haut que mon désir,
Déjà ta voix, Saison, qui s'éveille dans l'ombre !

Ah ! mes mains palperont cet air plus doux, qu'un soir,
Le crépuscule vert dénouera sur la ville
Et je reconnaîtrai cette tiédeur liquide
Qui soudain exténue en déchaînant l'espoir.

Je verrai éclater les premiers bourgeons tendres
Dans tes nobles allées, ô jardin, Luxembourg
Où je flaire déjà un amer Printemps sourd
Par les après-midis errants de mes dimanches.

O délire, premier frisson vert, ô fumée,
Promesse de la terre au cœur noir de Paris !
Et les reflets furtifs, mêlés d'azur, de gris,
Trembleront au miroir du bassin circulaire.

Alors je partirai. Et Mai adolescent,
Sonnant comme un grelot au-dessus des collines
Le tumulte rieur de sa fête argentine,
M'appellera vers la jeunesse et le beau temps.

Eté, je reviendrai pour vivre ton bel âge.
Il n'y aura plus rien de mon passé, et rien
De l'avenir n'inquiétera mon cœur que tient
Le désir pèlerin de ton ardent voyage.

Je serai de nouveau l'esclave heureux, brisé,
De tes orages bleus, de tes crises dorées,
Et tes mois passeront, appuyant leurs journées
A mon corps consentant et lourd de volupté.

Le vent trouble du soir chantera dans les feuilles
Sa profonde rumeur de plaisir, d'agonie,
Et je retrouverai en moi le dur orgueil
De saluer, debout à mes côtés, ma vie.

Et tout sera comme aux jours simples de jadis.
La joie s'enlisera dans l'azur des vacances,
Aux jardins fourmillants, sensibles, où l'enfance
Trempe ses jambes nues dans l'eau bleue, à midi.



Je vous retrouverai, ô vous, ma sage amie.
Vous serez, un matin, assise sur la pente
Du pré qui monte vers la ligne des sapins.
Vous ne parlerez pas et nous serons ensemble
Et nous regarderons tournoyer dans l'air bleu
Le songe illimité du plaisir, du silence,
Dont le délice clair enchantera nos yeux.
Puis nous écouterons longuement se défaire
Le tremblement mouillé du matin dans la force
D'un midi de métal, âpre, sec et sonore.
Juillet élèvera sa colonne de sel
Qui jaillit et soutient un dôme d'azur sombre.
Les grillons vrilleront leur cri dans l'air épais,
Le pommier tassera, plus compacte, son ombre,
Et les blocs sirupeux, denses, de la chaleur
Scelleront de leur poids la poussière en sueur...

Vous ne me direz rien ; j'aurai sur mon épaule
Le frôlement secret, tiède, de votre sein,
Puis votre douce main glissera dans ma main ;
J'écouterai longtemps cette rumeur mêlée
De notre sang qui fond nos graves destinées.
Je fermerai les yeux. Mes yeux se rouvriront :
Le paysage sera essentiel et blond ;
Le lac, illimitant son glissement liquide,
Collant sa fraîcheur bleue aux sources d'air torride,
Prolongera, sans le tarir jamais, le double songe
Que notre haute joie épandra sur le monde
Et tout sera dormant, gorgé de feu, serein,
Implacale et puissant — et tout sera divin.
Votre corps renversé accueillera le rêve
Dans cet allongement qui jamais ne s'achève
Et qui confond et mêle à mon amour pour vous
L'amour de mes collines et du pays si doux
Où vivre est plénitude et où mourir n'est rien
Qu'une ombre en fuite dans un éternel matin...

★

Pays si doux, là-bas, mon pays qui balances
La force de l'Eté entre le ciel et l'eau,
Ah ! savais-je autrefois, au temps de mon enfance,
Que tu m'appellerais plus tard d'un cri si haut ?

Lorsque je respirais près du ruisseau les menthes
Et que je me couchais sur ton sable doré,
Pressentais-je qu'un jour la mémoire poignante
Déchirerait mon cœur d'un plaisir passionné ?

Ecoutais-je jadis ta haute symphonie,
Tes rythmes de clarté et tes chants éblouis ?
Ah ! l'âme d'un enfant n'est qu'un rire — et la vie
Eveille un jour sa voix en son cœur interdit !

Mais savais-je surtout que, grave, nonchalante,
Tu t'en viendrais vers moi, par un soir parfumé,
Et que tu me rendrais ma ferveur triomphante
Après tant d'amertume, ô toi qui m'as aimé...

EMMANUEL BUENZOD.

LETTRE A GLADYS

—

Gladys,

Lorsque vous recevrez cette lettre, là-bas, dans votre tranquille cottage d'Angleterre, sitôt l'enveloppe déchirée, comme je crois bien que mon écriture ne vous est même point connue, vous vérifierez tout d'abord la signature et alors, si vous n'avez d'abord quelque peine à vous rappeler mon nom, vous serez en tout cas bien étonnée... Dieu veuille que cette surprise ne se change pas en un mouvement de colère, ou, ce qui serait pire, d'indifférence et d'ennui, qui vous fasse froisser et jeter au panier, sans les parcourir, ces feuillets que je prévois déjà devoir être trop nombreux !

Oui, je désire ardemment, après dix années révolues et pendant lesquelles vous avez pu oublier que j'étais encore de ce monde, je désire que vous sentiez le besoin de lire jusqu'au bout cette lettre inattendue et tardive, ce même besoin impérieux qui, un jour, m'a fait vous l'écrire.

Lisez, Gladys, ce récit des semaines que nous avons vécues ensemble, et si tout d'abord vous n'y trouvez pas l'explication de ma conduite à votre égard et cette sorte de confession, que peut-être vous n'avez jamais cessé d'attendre, que vous avez, un moment, cru tenir entre vos mains, poursuivez quand même cette lecture, comme vous feriez s'il s'agissait d'une histoire arrivée à quelqu'un d'autre qu'à vous...

Dix ans, Gladys, il y a dix ans que je vous vis pour la première fois dans cet Hôtel d'Arnaïa où j'arrivai à la fin de

septembre 1919 (1), un peu étonné moi-même de me trouver là : car une semaine auparavant je ne songeais guère à gagner cette lointaine station des Carpathes de Transterranie, connue surtout parce que les Souverains du pays y ont leur résidence d'été.

Peut-être est-il nécessaire que je vous dise les dispositions dans lesquelles je me trouvais alors, au moins brièvement, car s'il est vrai que nous avons passé là-bas presque deux mois à nous voir journellement, ce fut comme en rêve, et je ne crois pas vous avoir jamais parlé de l'homme que j'étais avant de vous avoir connue.

Donc, je traversais à ce moment une sorte de crise. Diplomate de carrière, à la déclaration de la guerre, en 1914, j'étais accouru de mon poste de Washington pour prendre ma place dans un régiment d'infanterie. Blessé aux combats des marais de Saint-Gond, mais sans que ma vie fût, à aucun moment, en danger, je demandai, encore convalescent, à être employé aux bureaux de la propagande du Quai d'Orsay. Les services que j'y rendis, grâce à ma connaissance de plusieurs langues, furent assez appréciables pour que l'on voulût absolument m'y garder, quoique en état de refaire campagne. Tout alla bien jusqu'à l'armistice, mais alors commencèrent des promotions que je jugeai des passe-droits et qui me mirent en conflit avec mon ministre. Excédé d'être confiné dans des bureaux qui, d'après moi, maintenant, fonctionnaient à vide, de passer ma journée avec des collègues dont toute la préoccupation n'était que de commenter avec aigreur les avancements, je fis un coup de tête, je demandai ma disponibilité, pour raisons de santé.

J'étais libre! Les années qui venaient de s'écouler avaient été, après ma blessure, pour moi comme pour beaucoup d'autres, ce long entr'acte énervant, à la fois plein d'inquié-

(1) Ces pages étant un fragment d'une œuvre antidatée, qu'on ne s'étonne pas d'y voir parler d'un événement de 1919 comme si dix ans avaient passé.

tude et de monotonie, où certains de mes ressorts s'étaient tendus à l'extrême, d'autres amollis...

Ayant rompu, au début de la guerre, une liaison sentimentale, j'avais, par la suite, été frappé d'une sorte d'atonie du cœur, sinon des sens ; et soudain je ne ressentais plus qu'un seul besoin, celui de partir, de voyager, de quitter Paris qui m'obsédait et plus tard, seulement, devait de nouveau me paraître indispensable.

— Oh! voir s'ouvrir les routes si longtemps obstruées par la guerre !

Pourquoi jetais-je brusquement mon dévolu sur Arnaïa ? — Peut-être simplement parce qu'un prospectus me tomba sous les yeux, qui vantait les beautés naturelles de l'endroit, ainsi qu'un hôtel et un Casino récemment inaugurés; peut-être parce que la localité se trouvant desservie par l'Orient-Express, récemment rétabli, ne devait être d'abord, pour moi, qu'une halte de quelques jours sur le chemin de Constantinople, où j'avais des souvenirs et que je voulais revoir.

L'idée que l'on était presque en octobre et qu'un séjour du genre d'Arnaïa serait à peu près vide ne m'arrêta pas, au contraire. A Deauville, à Biarritz, à Ostende, dans les Stations les plus courues, j'avais toujours accoutumé d'arriver non point tout à fait dans la morte saison, mais au moment où hôtels et villas commencent à se dépeupler.

Ce n'est point, comme on pourrait l'imaginer malicieusement, que j'entende profiter des égards prodigués alors aux derniers arrivants par les hôteliers et des prix réduits qu'ils consentent ; j'ai des raisons d'un ordre plus spécial.

Sous des dehors excessifs et bariolés, la vie qui se déroule dans ces endroits-là, pendant quelques semaines, est d'une affreuse monotonie. On dirait que ses scandales mêmes et ses potins, autour desquels s'affriolent les petits journaux, sont prévus et comme typés d'avance. Je prends peu d'intérêt aux protagonistes de cette fête, riches récents, nouveaux venus sur le continent, heureux de se mettre en

vue à force de se laisser exploiter, spécialistes du tapis vert, ou vedettes des deux sexes, trop connues, qui, tout en ayant l'air de mener le train, se ménagent, pour pouvoir continuer ailleurs leur éternelle figuration.

Mais quand ce flot se retire, il laisse parfois à découvert quelque floraison inconnue qui de la grande marée garde un relent bizarre que je me plais à humer; et de-ci, de-là, on dirait qu'un écho pathétique s'élève et m'enchante, comme d'une voix étouffée naguère et qui ne pouvait arriver à percer la grande rumeur confuse!

Fins de saison, fins de saison!..... Pénétrance du départ imminent sur tout répandue; orchestres trop sonores dans les Casinos trop vastes; couples de danseurs qui tournent une dernière fois puis se scindent, et, une dernière fois, le grand décavé de l'année, qui taille pour une ponte dont il n'attend plus rien, tel un ténor déchu accepte un public lamentable...

Fins de saison... Cours de tennis où les parties s'acharnent après le crépuscule; retentissement mat et comme passionné des raquettes dans la brume cotonneuse; échanges indéfinissables, avec les balles presque invisibles, regrets, dépits, brouilleries, flirts interrompus, avortés...

Fins de saison... Villas où déjà il n'y a que des femmes seules... Elles passent, plus désirables, avec cet air de ne vivre qu'en elles-mêmes, de ne rien attendre, rien provoquer... Dans la forêt profonde, ou bien à l'heure du bain, pareilles, sur la vague, à des fleurs largement ouvertes, elles s'enchantent d'elles seules... Puis, un soir, quand elles se glissent dans des draps déjà frais, subitement les prend le désir de quelqu'un d'inconnu... Villas, cases d'un harem mien, contrasté, disparate, où, pour ma délectation, j'ai logé cette bistre péruvienne, poudrée de safran et de soufre, dans le chalet norvégien et dans le pavillon d'Indo-Chine, aux bulles multicolores, l'enfant septentrionale et nacrée.

Villas, boîtes vides bientôt, d'où l'on a retiré la poupée

de Baltimore ou de Paris, et plus tard, disloquées par la tempête, chassieuses de tout le sable accumulé aux auvents, ces demeures sans âme, affaissées comme des vieilles et qu'insultent les marées d'équinoxe...

Gladys, pourquoi m'abandonné-je à ces évocations puériles ! Elles vous laisseront, sans doute, bien indifférente. Si je n'ai pas hésité cependant, c'est peut-être dans l'espoir de vous faire comprendre qu'elles sont caractéristiques d'un moi-même qui cessa, je crois, définitivement d'exister, sitôt après que je vous eus connue. Oui, j'ai été cet homme des plages, des casinos et des hôtels. J'aimai l'équivoque saveur de la rencontre imprévue, des liaisons paradoxales, nées du voyage et de la villégiature. Auberges internationales, caravansérails, ce vrai décor des amants modernes, évadés des sites romantiques, et qui ont en quelque sorte renouvelé leur système nerveux...

L'autre jour encore, en passant dans une petite rue, aux environs de l'Etoile, je n'ai pu m'empêcher de m'arrêter. J'avais devant moi, au rez-de-chaussée de ce qu'on appelle un Family house, le spectacle d'une salle à manger transformée selon le goût du jour. Cela était éclatant de tentures vives et criardes, et pourtant amorti d'une lumière si tamisée et si également répartie qu'on eût dit l'intérieur d'une énorme lanterne japonaise, en papier peint. Là dedans il y avait des femmes, rien que des femmes, venues de tous les pays, jolies toutes ou presque et presque parées avec toutes les peaux que l'on peut rêver et toutes les chevelures. Chacune d'elles était assise à une petite table, avec, devant elle, une petite lampe à abat-jour, un petit plat, une petite bouteille d'eau minérale et ainsi elles avaient l'air d'attendre, d'attendre quelque chose de merveilleux... Spectacle banal, si vous voulez, mais combien significatif... Bientôt ici tout s'éteindra ; elles rentreront dans leurs chambres exiguës et, sur leurs lits étroits comme les couchettes des cabines, elles croiront sentir vibrer du haut en bas la maison, paquebot éternel, qui par dessus la

nuit parisienne, les emporte vers les espoirs inconnus.

Family house! Family house! Demeure au nom ironique.

Si je venais chercher à Arnaïa des sensations de cette sorte, j'eus de quoi être déçu, tout de suite. Les éléments, même réduits, qui auraient pu me les fournir y manquaient déjà totalement. Le fameux Casino était fermé et l'hôtel paraissait désert. Dans la salle à manger, où je m'assis pour dîner, le soir de mon arrivée, je n'aperçus qu'une famille gréco-smyrniote au teint huileux, composée des parents, de quatre garçons et d'une fille ; deux personnes d'âge et de charmes indéfinis, demi-mondaines du cru, comme je devais l'apprendre plus tard, et enfin vous, Gladys, entre votre mère et votre fiancé, que dès à présent j'appellerai du nom familier que vous lui donniez, Billy.

Le soir même, avant de m'aller coucher, j'ai su, par le portier, que Billy était attaché naval auprès de la Légation d'Angleterre en Transterranie, que vous étiez sa fiancée, Anglaise aussi, mais ayant passé une partie de votre jeunesse à Constantinople, où votre père, décédé, avait occupé, pendant de longues années le poste de Consul. Tous les trois, contrairement à ce qui se fait d'habitude, vous aviez décidé de passer l'automne à Arnaïa, et de ne gagner Londres qu'à l'époque de votre mariage, qui devait se célébrer à la fin de novembre.

Le lendemain, je me fis donner une table proche de la vôtre et nous profitâmes du voisinage pour lier conversation. Apparemment Billy s'était renseigné, lui aussi, chez le portier, sur ma provenance et ma qualité et nous nous jugeâmes en quelque sorte présentés, l'un à l'autre, étant en sommes collègues, puisque j'appartenais moi-même à la diplomatie. C'est ainsi qu'entre nous, la connaissance fut faite.

Et ici Gladys, je dois vous déclarer tout de suite, sans aller plus loin (faute de quoi cette sorte de confession que je fais en ce moment n'aurait plus ni sens, ni motif, et tout ce qui va suivre deviendrait incompréhensible) je dois

vous déclarer qu'avant même cette facile connaissance, avant de vous avoir adressé la parole, je puis dire à l'instant même où je m'assis en face de vous, dans la salle à manger de l'hôtel, il y a une chose qui fut décidée en moi-même, et cette chose est que je vous posséderais et que vous seriez ma maîtresse !

Entendez-moi bien, Gladys ! L'aveu que je vous fais dût-il vous paraître révoltant, il faut que vous compreniez tout de suite. Je ne ressentis nullement à votre vue cet étourdissement que l'on est convenu d'appeler le coup de foudre et de compter parmi les formes de l'amour commençant. Ce ne fut pas non plus l'appel des sens, le choc sourd au fond de la chair, que les hommes éprouvent, chacun à l'approche d'un certain genre de femmes.

Non, rien de tout cela ! Je vous vis et vous regardai posément. Tout de suite je discernai en vous une authentique jeune fille, et en Billy non pas un frère ou un ami, mais un fiancé, et du même coup naquit en moi la volonté de vous posséder — je dis bien la volonté et non point le désir.

Comment expliquer une détermination de ce genre, qui me surprit moi-même et dont au fond je n'étais pas coutumier ? J'y ai réfléchi depuis et je n'ai trouvé d'autre solution qu'un brusque réveil, en moi, de l'esprit sportif. Vous pouvez sourire, Gladys, ou bien vous sentir offusquée, je crois bien que ce qui se manifesta en moi à ce moment, ce fut cet impérieux et renaissant besoin de la prouesse individuelle, égoïste, inutile, que l'on accomplit pour son seul plaisir, besoin que pendant toute cette longue guerre, tant de jeunes hommes tendus vers des buts communs avaient refoulé dans leur cœur.

La preuve que c'était bien cela, c'est qu'aussitôt décidé à consacrer le temps de mon séjour à vous séduire, je calculai comme un homme de sport qui veut, dans un match, employer au mieux ses moyens.

Un tel aveu demanderait cependant que je tâche de rendre l'impression que me fit votre incontestable beauté ; car

n'ayant ressenti pour vous ni commencement d'amour, ni charnelle convoitise, tout devient inexplicable, si au moins vous ne m'avez pas plu, au sens le plus banal du mot. Eh! bien, figurez-vous, Gladys, que parler aujourd'hui de votre personne physique m'est tout à fait impossible !

Pourtant, quelques instants seulement après vous avoir aperçue, j'eusse pu rendre avec la dernière netteté tout ce qu'en vous je vis de remarquable ; et déjà je supputais, en amateur de femmes et en débauché, les chances de plaisir que vous recéliez, me demandant à tel air de tête, à tel battement de paupières, si vous deviendriez une amante sensuelle ou sentimentale, perverse ou passionnée... Et voilà que par la suite tout ce détail, au lieu de se compléter, s'est pour ainsi dire fondu, évaporé et il ne me resta de vous qu'une sensation de plénitude et d'intégrité que jamais plus ne m'a donnée une autre créature humaine !

Pourtant, ne pensez pas que le temps ait, aujourd'hui, comme on dit, effacé votre image ; elle est, en moi, aussi intacte, aussi précise que jamais, mais d'une précision si délicate, si intérieure... Tels ces papillons conservés sous verre, qui semblent encore vivants, mais qui se réduiraient en poudre, si on s'avisait de les toucher le plus légèrement du monde, au fond de leur petit cercueil de cristal...

Nous avions vite fait connaissance, nous étions destinés maintenant à passer ensemble presque toutes nos journées. A cette fréquentation assidue tout était propice, la solitude du lieu, le manque d'occupation et aussi le caractère sociable de votre mère et de votre fiancé.

Je devrais éprouver à parler de leur personne autant de gêne que de la vôtre. Il n'en est rien. Il me semble que je les ai encore devant moi et si je m'écoutais, j'en tracerais, complaisamment, des portraits détaillés, qui n'auraient aucun sens ici. Pourtant, il n'est peut-être pas inutile que je vous donne une idée de l'impression qu'ils me firent.

Votre mère ne me montra au premier abord aucun des caractères distinctifs de sa race ; elle parlait le français à

la perfection, avec un accent si léger qu'il la trahissait à peine.

Connaissant son origine, il est pourtant un type de votre pays qu'à sa vue je ne pus m'empêcher d'évoquer, c'est celui de Falstaff. Excusez, Gladys, cette irrévérence, mais votre bonne mère m'apparut comme un Falstaff femelle, de par sa corpulence, son teint rubicond et sa débordante jovialité. Je me hâte d'arrêter la comparaison; pour peu qu'on fréquentât l'excellente dame, on lui découvrait vite une candeur, une ingénuité, une ignorance de tout mal, pour ainsi dire aussi monumentales que sa personne. Cela allait si loin que je me figurais, parfois, qu'elle jouait un personnage, d'ailleurs fort bien réussi. J'eus vite la conviction qu'il n'en était rien. Elle jouissait simplement d'un privilège que j'ai souvent remarqué chez les femmes de son pays, et c'est de devenir plus imperméables à toute influence, à mesure qu'elles roulent davantage de par le monde. Et Dieu sait que celle-ci, à la suite de son mari le Consul, avait traversé d'équivoques et d'hétéroclites milieux !

D'ailleurs elle poussait le mépris des coutumes nationales jusqu'à abhorrer l'usage du thé et à réserver ses préférences au chocolat, au café au lait et à leurs dérivés crémeux ou glacés, dont elle faisait un usage immodéré. Cela n'était point pour la faire maigrir. Telle qu'elle était, je ne la vis jamais que vêtue d'étoffes diaphanes et légères, qui palpitaient autour d'elle, en une multitude de petits volants ; de la sorte, quoiqu'elle pût à peine se remuer, je me la figure toujours venant à moi, comme portée sur l'aile des zéphirs.

Mais il est un point par lequel elle se révélait pleinement Anglaise, c'était son goût prodigieux pour les sports. Manifestement, elle ne prenait intérêt qu'aux hommes qui, dans une branche quelconque de l'activité physique, se distinguaient. Elle n'était jamais aussi heureuse que de vous voir engagée dans quelque match de tennis ou de golf. C'est ainsi qu'elle satisfaisait par la vue cette passion du mouvement qui lui était presque interdit.

Quant à Billy, je le caractériserai en peu de mots. Il était, avec une figure vraiment belle et les traits les plus réguliers, marin des pieds à la tête. Quoiqu'il portât avec aisance tous les costumes, Billy en habit de cheval ou de montagne semblait déguisé. Dans les plus petites circonstances on devinait l'officier de marine ; à l'entrée d'une porte, il ne pouvait s'empêcher de faire passer tout le monde devant lui, comme s'il se fût trouvé sur la passerelle de son navire en détresse, qu'il eût été de son devoir de quitter le dernier. Cette prévenance excessive pour les autres ne le diminuait en rien, pas plus que l'humilité chrétienne ne diminuerait un général des Chartreux ; elle se rehaussait de cet air particulier aux ressortissants de la mer, quand ils le sont par prédestination. Or, Billy était cadet d'une illustre famille, où l'on comptait dix amiraux.

Tel qu'il était, Billy m'inspira, non point de la sympathie, mais la plus vive, la plus franche amitié. Je crois qu'il me.. rendait et ses dispositions à mon égard ne se modifièrent pas un instant, malgré le dessein que j'avais conçu sur vous et qu'il ne soupçonna jamais. Faut-il parler à ce propos d'un pouvoir de dissimulation que je ne me connaissais pas et dont je donnai subitement la preuve ? Peut-être cette dissimulation-là, qui a sa source dans un dessein profond ou une passion forte, est-elle plus facile qu'on ne pense et la seule chose que nous ne puissions cacher, ce sont ces sortes de défauts qui rendent certains hommes insupportables, même pour ceux à qui ils veulent le plus grand bien. Mais un César Borgia, par exemple, comme un grand prince et un grand artiste qu'il est en réalité, ramasse tout naturellement le mouchoir de celui qu'il a décidé de poignarder dans quelques heures et jusqu'au dernier moment l'enchante de sa bonne grâce. Ainsi caressai-je Billy, tant que nous vécûmes ensemble, sans avoir besoin de me contraindre, prêt à lui rendre, s'il eût fallu, les plus difficiles services, et décidé par ailleurs à le faire malheureux et à le déshonorer.

Voilà les réflexions que me suggèrent à présent mes relations avec Billy ; il se peut qu'elles paraissent absurdes ; les sentiments que nous avons eus pour les autres, lorsqu'ils ont été interrompus par l'absence, nous deviennent vite si peu explicables, que nous en sommes peut-être les plus mauvais juges et n'en pouvons plus parler que par approximation.

Réduits comme nous l'étions à notre seule compagnie, des habitudes s'établirent promptement entre vous, votre fiancé et moi.

Le matin, au saut du lit, nous descendions sur les cours de tennis, attenants à l'hôtel même. J'avais jadis pratiqué ce jeu, mais l'ayant, tout le temps de la guerre, négligé, je me trouvais en état d'inférioritéet nos premières rencontres furent, pour moi, des défaites piteuses. Votre mère ne ratait naturellement aucune de nos parties. Je me rappelle comment elle accueillait les victoires de son futur gendre avec un sourire satisfait, où n'entrait pas même, pour moi, de l'ironie, tant elle trouvait naturel que je ne fusse pas en mesure de lui disputer la palme. Quant à vous, le dépit que je montrais vous amusait franchement. Je ne dis rien, mais je dénichai une sorte de professeur qui errait aux environs de l'hôtel, en quête d'un élève problématique. Avec lui je m'exerçai, à des heures où vous ne pouviez me voir. Je revins en forme et j'eus enfin la joie de battre votre fiancé par six jeux contre quatre. La large face de votre mère exhala unestupeur admirativeet je suissûr que ce jour-là vous me regardâtes pour la première fois avec intérêt. Quant à l'excellent Billy, loin d'être marri de sa défaite, il me découvrit l'étoffe d'un champion et, me prédisant le plus bel avenir, prétendit me soumettre à un entraînement méthodique. Content de mon succès, je ne poussai pas plus loin mes avantages et nous jouâmes désormais à forces égales.

L'après-midi,nous faisions parfois une promenade à pied, une paresseuse promenade qui nous menait vers quelque site de la forêt, par des chemins aux rampes douces. Ou

bien, nous montions, sur le tard, dans l'auto de votre fiancé. Votre mère restait à la maison, détestant ce mode de locomotion, contrairement à la plupart des obèses qui ne rêvent que de véhicules rapides, et c'est vous, Gladys, qui vous mettiez au volant.

A notre droite coulait la rivière, à notre gauche les montagnes, élevées abruptement, prenaient, à mesure que la journée s'avançait, des teintes d'améthyste et de scabieuse, puis semblaient devenir un rideau presque diaphane. Par la faille profonde et entr'ouverte des torrents, des coulées de fraîcheur nous surprenaient, que nous semblions couper en deux, comme d'une flèche.

Quand la route le permettait, vous vous lanciez à toute allure ; alors saisis par l'anxiété de la vitesse, Billy et moi, derrière vous, nous nous soulevions sur les coussins de la voiture comme attachés à votre nuque penchée par des fils invisibles. Tous les nerfs tendus, pendant un moment, nous ne formions à nous trois qu'un seul être. Sitôt forcée de ralentir, vous vous retourniez et nous enveloppiez, tous les deux, d'un même sourire d'amitié.

Maintenant je dînais à votre table et, sitôt notre repas fini, nous nous mettions à danser. Votre mère possédait un répertoire inépuisable de tangos, de schimmys, de fox-trott. Elle les tapait au piano avec une vigueur inouïe ; ses bras et ses mains n'entraient point seuls en mouvement, mais dans tout son gros corps, on eût dit qu'il se passait quelque chose de semblable au bouillonnement d'une turbine en action.

A l'autre bout de la salle, les noirs Malakas (c'était le nom de la famille gréco smyrniote) jouaient au poker, entre eux. Cela semblait plutôt un cours du soir qu'une partie de cartes, tant ils y mettaient de gravité. Pour avoir tenu à tort une relance, l'un des fils subissait parfois, de la part du père ou de la mère, une algarade qui se précipitait avec les déclics d'une machine à écrire. On n'eût pas été surpris qu'ils lui infligeassent un pensum et l'on se disait que,

formés à cette forte école, les jeunes Malakas, quand il s'agirait d'affronter le tapis vert pour de bon, n'y craindraient, comme on dit, personne. De temps en temps, ils tournaient vers nous un œil rond, tout plein encore, pour nos exercices, d'une indifférence orientale. Et les deux courtisanes autochtones ne nous prêtaient pas une attention plus soutenue, ensommeillées dans des fauteuils profonds, où l'on eût dit qu'elles voulaient se refaire des durs travaux de la saison.

Billy dansait bien, je dansais mieux. C'est-à-dire qu'il pratiquait la danse comme tous les sports, avec méthode et correction ; j'y mettais autre chose, sans le vouloir peut-être... Supériorité qui venait du sang et de la race, sans doute, et dont je fis instinctivement, lorsque je vous tins, tous les soirs, entre mes bras, une manœuvre de séduction.

Bel aveu pour les détracteurs des danses modernes, telles surtout qu'elles faisaient fureur en ces années ! Je n'aurai pas la faiblesse de polémiquer à ce sujet, tel un chroniqueur en mal de copie. Je ne suis pas doué de ce sens spécial qui permet d'évaluer le degré de pureté des évolutions auxquelles un monsieur et une dame peuvent se livrer, sur un parquet glissant, devant une centaine de spectateurs.

Soit dit en passant que le menuet d'antan, par exemple, qui est toute une petite comédie de refus et d'abandons, me semble pouvoir évoquer le plaisir au moins autant que le tournoiement de la valse, ou l'aveugle tango, qui colle l'un à l'autre des corps indifférents, des visages qui s'ignorent. Evidemment nous semblons avoir réduit la danse à une série de réflexes si simplifiés que bientôt les ataxiques mêmes et les paralytiques commençants pourront s'y livrer. Mais si d'un couple privilégié une volupté, quand même, se dégage, ce n'est point, comme veulent le croire des gens malveillants, celle que suggèrent des attouchements trop complets, mais peut être une sorte d'ivresse mathématique qui provient de la précision des pas impeccables, ou alors l'extase des derviches tourneurs.

Mais dans le vaste hall désert et mi-obscur, où maintenant on éteignait presque toutes les lumières et que le brouillard des nuits accumulé aux verrières semblait presser de toutes parts, combien notre danse était loin des confuses mêlées, sous les lustres rutilants, de leurs élans tronqués, de leurs laborieuses sueurs !

Satellite capricieux, notre couple virait autour du grand piano, astre reluisant et noir au centre d'un halo circulaire. Il effleurait cette pâle clarté, puis s'évadant le long des blancs vitrages qui à cette heure semblaient la paroi de quelque haute banquise, où perlaient des gouttes d'eau, il glissait, comme dans une région de limbes et de crépuscules éternels... Gladys, sur une musique lointaine bientôt et diminuée, que notre étreinte était alors vaporeuse et légère !

C'était une étreinte très chaste, certes, dans laquelle nous perdions presque le sentiment de nos corps, mais d'autant plus pénétrante, par laquelle, chaque jour je vous inclinais un peu plus vers moi, je vous pliais, je vous assouplissais à moi.

La danse avait accompli son office, qui était de nous fondre l'un à l'autre. Cela n'avait rien d'un abandon conscient, je le savais. Un moment je me demandais si l'obscure préférence que vous aviez à vous trouver dans mes bras n'allait pas, de quelque manière, se trahir, ou bien si au contraire, alarmée, vous alliez, sous un prétexte, vous refuser à moi. Ce ne fut ni l'un ni l'autre. N'ayant que deux cavaliers, un fox trott accordé à Billy me valait immédiatement un tango ; rien, en apparence, ne vous autorisait à manquer à ce partage et, en fait, vous n'y faillîtes jamais.

Etant données mes intentions, j'avais donc lieu de me féliciter ; je pouvais me dire que chaque jour j'agirais un peu plus sur vous, je vous deviendrais plus nécessaire. Je commençai d'en être persuadé, lorsque je m'aperçus que l'exacte vérité était un peu différente. La vérité, c'était que Billy et moi, à ce moment-là, nous vous étions devenus également indispensables.

Certes, il était évident que lorsque l'occasion se présentait de demeurer seule avec votre fiancé, vous trouviez toujours un prétexte à m'appeler auprès de vous. Vous ne pouviez souffrir que je demeurasse éloigné ; cela allait jusqu'à interrompre mes lectures, ou toute occupation solitaire. Mais je remarquai vite que vous agissiez de même si par hasard Billy nous laissait en tête à tête ; alors vous n'aviez de cesse qu'il ne vînt nous rejoindre. Je ne commis pas la faute de vous croire en ma seule présence déjà inquiète et troublée. Je compris qu'à la lettre vous n'etiez tout à fait contente et heureuse que lorsque vous vous trouviez entre nous deux.

Je ne crois pas me tromper, Gladys, tel était alors l'état de votre cœur. Oui, un tel partage, aussi exact et aussi inconscient, était possible, parce que, ignorant les réalités de l'amour, vous n'en aviez pas devant les yeux le fatal et déchirant aboutissement.

Mais, si j'avais eu le loisir de la réflexion, ce qui aurait dû me surprendre par-dessus tout, c'est que je m'accommodais moi-même d'une pareille situation et que Billy, entre nous, loin de me gêner, me paraissait aussi nécessaire qu'à vous-même !

Je ne sais, Gladys, si vous avez jamais visité la petite ville ombrienne d'Orvieto, au nord de Rome, et contemplé, dans la cathédrale, les trois fresques constituant le cycle de la « Fin du Monde », œuvre capitale de Luca Signorelli.

Dans celle où il a représenté la « Résurrection de la chair», et qui précède le « Jugement dernier », on voit les morts se lever de leurs tombes ! Les uns, à l'état de squelettes, émergent d'une terre livide et gelée, dont ils crèvent la surface avec leur crâne dur et blanc ; d'autres, exsangues et blafards encore, mais déjà recouverts d'un vêtement de muscles et de peau, qui semblent en quelque sorte se former sous nos yeux, se dégagent, avec un effort inouï, du sol où ils sont pris jusqu'à la ceinture, et la stupeur du tombeau est encore sur leurs faces ; d'autres enfin, debouts, ayant repris leur

apparence terrestre, s'étirent tout roses de leur sang retrouvé et lèvent vers le ciel un visage où la pensée se réveille. Là-haut, deux séraphins géants, penchés sur eux et soufflant dans leurs trompettes démesurées, les appellent, tandis qu'autour d'eux volettent des sortes de petits anges à l'aspect larvaire, avec de grosses têtes sans cheveux, qui semblent des tumeurs; et ce sont sans doute les enfants des limbes.

Eh! bien, dans cette étrange et formidable composition, il est un groupe qui longuement m'a fait rêver. Ce sont trois personnages, au second plan du tableau, parmi ceux qui sont entièrement ressuscités, deux hommes et une femme. L'homme qui est au milieu entoure de son bras gauche le cou de son compagnon, comme dans un geste de réconciliation, et le visage tout près du sien, semble lui murmurer une confidence. Et derrière lui, la femme, une main sur son épaule, s'appuie à lui de tout son corps, avec un parfait abandon.

Quels liens unissaient ces trois êtres durant leur vie terrestre ? On ne sait. Maintenant ils sont là, nus tous les trois, comme tous ceux qui peuplent la fresque ; mais ce n'est point la honteuse nudité d'avant la tombe, c'est une nudité comme retrempée d'innocence. Et baignés d'un apaisement absolu, et presque serrés l'un contre l'autre, ils ne semblent pas se douter que de toute leur chair ils se touchent.

L'artiste mit il vraiment, dans ce groupe, une pensée secrète et hardie, une intention singulière, ou bien n'est-ce là qu'un jeu de peintre, qui voulut, simplement, en accolant ces trois corps humains, équilibrer merveilleusement leurs formes, l'une par l'autre. Je l'ignore. Mais au cours de nos relations et depuis, « la Résurrection de la Chair » m'est revenue à la mémoire ; j'ai eu la nostalgie d'une humanité réincarnée, affranchie du charnel appétit, où nous aurions été, pour toujours, la sereine trinité que l'on voit dans la fresque de Luca Signorelli !

J'ai dit, Gladys, que tout le temps que nous passâmes ensemble, tant que Billy fut là, nous n'étions presque jamais restés en tête à tête, n'en recherchant d'ailleurs pas l'occasion. Pourtant cela arriva une fois et c'est un souvenir délicieux, que je veux préciser.

Ce fut un soir, après nos danses. Votre mère, un peu indisposée, voulut se retirer plus tôt que de coutume et Billy l'accompagna, pour la guider et la soutenir dans l'escalier. Car cet escalier, à cette heure-là et pour la même raison d'économie, était encore moins éclairé que le hall ; le liftier, dédaignant de veiller pour nous seuls, était couché depuis longtemps et nous n'osions manœuvrer un ascenseur capricieux qui, deux fois sur trois, restait en panne.

Nous gravissions donc à pied nos quatre étages, ayant voulu habiter un peu haut, pour jouir de la vue. C'est ce que nous fîmes ce soir-là, après quelques instants passés à ranger le casier à musique.

Je me souviens.... Vous montiez, devant moi, lentement, car vous étiez lasse d'avoir trop dansé. Dans la pénombre, j'entendais le frisson de votre robe, à peine perceptible et qui pourtant semblait aspirer tout mon être avec une force inouïe... Je ressentais une jouissance extraordinaire à poser ma main sur la rampe, exactement à la place où vous aviez posé la vôtre ; cette rampe, pour être touchée par vous, me faisait l'effet d'être vivante... Une marche craqua dans la nuit, comme un pont qui cède et sur lequel on a peur... Il me semblait que cette montée durerait longtemps, longtemps, pour aboutir à je ne sais quelle région du ciel, où nous nous coucherions côte à côte, sur un nuage nacré, pour ne nous relever jamais.

Mais bientôt nous fûmes sur le palier, devant votre porte ténébreuse, qui semblait un voile d'ombre au travers duquel on aurait pu passer... Nous nous souhaitâmes le bonsoir d'une voix un peu contrainte et sans nous toucher la main...

Ce fut le lendemain de ce jour que je me mis à réfléchir,

enfermé tout seul dans ma chambre. Où donc était maintenant mon intention première, cette résolution précise et brutale de vous posséder au plus vite? Que faisais-je pour la mettre à exécution ? Qu'était-ce que cette habitude qui s'était instaurée entre vous, Billy et moi, qui semblait si définitive que nous ne pouvions plus en rêver d'autre, pourtant si instable en réalité qu'elle devait cesser brusquement, par le départ de l'un de nous? Ne devenait-il pas absurde ce séjour, dans une localité déserte, avec trois étrangers qui ne m'étaient rien et que peut-être je ne reverrais jamais, après notre proche séparation ? Je me faisais maintenant l'effet d'un homme qui aurait décidé de suivre un chemin, ouvert tout droit devant lui et qui en aurait pris, sans le vouloir, un autre, où il aurait marché, pendant des jours, comme avec les yeux bandés.

Tout cela, je me le disais avec surprise, assis devant la fenêtre ouverte. Voilà que l'on était à la fin d'octobre... Déjà j'avais remis mon départ ; du voyage à Constantinople il n'était plus question.

L'automne à Arnaïa est admirable ; c'est le plus beau moment, dont presque personne ne profite, puisque le séjour est vide dès septembre. Entre le matin subit et la nuit qui tombe d'un coup, il règne alors une lumière qui, pendant toute la journée, ne varie pas d'intensité et n'a point de degrés ; une lumière stable, dépouillée, si égale, si unie, qu'elle donne la sensation d'une sorte de saison d'empyrée, un peu pâle et mélancolique, mais pour toujours installée dans sa douceur et qui ne finira jamais. Pourtant c'est la plus précaire et fugitive des saisons ; elle meurt, d'un jour à l'autre, étouffée par le brouillard. Je me rendais compte que je participais en ce moment, de toutes mes forces, à cette fausse illusion de durée et que pour le sentiment qui commençait à m'occuper, cette pureté, étalée sur toutes choses, agissait, si je puis dire, comme le plus puissant aphrodisiaque.

L'Hôtel n'a point vue sur les montagnes, sa façade étant

tournée vers la vallée. Dans l'échancrure de deux collines boisées qui s'abaissaient de façon à former une espèce de grand entonnoir, je la voyais, cette vallée pierreuse, où le trait de la rivière serpentait noir et de plus en plus mince, vers un arrière plan de côteaux bleuâtres et dégradés, comme dans les vieux tableaux italiens.

Les proches collines d'abord me surprirent, je ne les avais jamais regardées qu'en leur verdure d'été, uniforme et bombée ; maintenant, comme travaillées, comme animées de passion automnale, par endroits elles s'affaissaient, consumées, ailleurs elles paraissaient flamber vers le ciel.

Mais le crépuscule, brusquement, tomba ; je n'aperçus plus aucun détail de la vallée ; il n'y eut plus devant moi que ce grand entonnoir, par où l'eau du ciel, verte, puis rose, s'écoulait avec une douceur, une lenteur infinies, que je n'ai jamais plus revues nulle part...

Et je crus sentir que mon cœur aussi s'emplissait d'une liqueur jusqu'alors inconnue...

J'en étais là, lorsque le train journalier de notre vie fut un moment interrompu par un événement imprévu, pour nous du moins, qui n'y pensions guère, car en fait il était attendu et préparé de longue date, puisque ce n'était rien moins que le couronnement du roi et de la reine de Transterranie, dont les cérémonies préliminaires devaient se dérouler à Arnaïa.

Ce couronnement avait été longtemps retardé par les événements, le Roi ayant succédé à son père en plein conflit européen et son pays étant peu après entré en guerre, aux côtés des Alliés. Enfin on avait trouvé le moment propice et les Souverains désiraient recevoir préalablement, dans leur château d'Arnaïa, les représentants des nations amies, avant de les emmener à leur suite au sacre qui devait avoir lieu dans la Capitale du pays.

Si j'écrivais en ce moment un roman où une nouvelle, je devrais me borner à mentionner simplement cet événement et dire comment il provoqua, pour quelques jours, le dé-

part de Billy et causa, par conséquent, notre tête à tête ; tout le reste, demeurant, comme on dit, hors du sujet. Mais en réalité la visite que firent à Arnaïa les hôtes du couple royal nous apparut, grâce à la façon dont nous étions placés, sous des aspects si inattendus, elle fut pour nous un intermède d'un amusement si particulier que je ne puis me résoudre à le mentionner simplement. Dans cette sonate du passé qui chante à nos seules oreilles, ce serait comme de supprimer l'imprévu d'un scherzo charmant.

Cela n'avait pas été une petite affaire que de rassembler à jour fixe, dans cette localité des Carpathes, tant de personnalités, qui venaient des quatre coin de l'Europe. De retards en retards, de contretemps en contretemps et n'ayant plus devant soi que quarante-huit heures, on était arrivé à réunir les trains particuliers des hôtes illustres en un seul, qui, formé à la frontière, devait arriver à Arnaïa le trente et un octobre à sept heures du matin.

Si, ce jour-là, un passant non prévenu, comme nous l'étions, se fût trouvé à cette heure matinale à la petite gare de l'endroit, il se fût frotté les yeux comme en proie à une illusion.

Dépassant de beaucoup la longueur du quai, débarrassé de toute trace d'un trafic quelconque et qu'adornait la bande d'un large tapis rouge, un convoi interminable stationnait. C'était un train unique, extraordinaire, composé rien que de wagons-salons de tous les pays d'Europe, qui n'ayant jamais transporté que des Souverains, des Présidents de République ou pour le moins des ministres, semblaient, par la vertu d'une sympathie irrésistible, s'être soudés l'un à l'autre, à l'exclusion de leurs frères inférieurs, pour former ce convoi d'un aspect bizarre et inattendu. C'est ainsi que l'on distinguait, dans cette société, jusqu'aux wagons des dynasties récemment déchues, devenus butin de guerre et dont on avait négligé d'effacer les inscriptions et les emblèmes.

Cependant, par la fenêtre d'un compartiment on pouvait

apercevoir le maréchal Foch, le vainqueur des Allemands en personne, en manches de chemise, les bretelles en arc de cercle, rabattues sur son pantalon d'uniforme, se faisant la barbe, comme quelqu'un qui a l'habitude, comme quelqu'un qui plus de six cents fois s'est fait la barbe dans un wagon à peu près identique, devant les hêtres d'un parc de France, au lieu des sapins carpathiques qui s'étageaient à quelques pas.

Un peu plus loin, l'envoyé extraordinaire d'une grande Puissance, la figure barbouillée de savon, à côté de son uniforme doré, étalé sur la couchette, procédait à la même opération que le maréchal, mais avec une visible terreur de se couper, quoique le train fût arrêté, et l'agacement, sur sa figure, de n'avoir pu emmener avec lui son valet de chambre, faute de place. C'est ainsi que de distance en distance, dans l'étroit espace qui leur était dévolu, les représentants des Etats européens vaquaient aux soins d'une toilette de gala, l'un s'efforçant de fixer le ruban de moire d'un grand cordon, l'autre se désolant d'un bouton de métal qui venait par malheur de sauter de sa tunique. Seul leur collègue japonais, miraculeusement prêt avant tout le monde, paré de pied en cap, comme si c'eût été son état naturel, l'épée ceinte au côté, le bicorne emplumé sur la tête, attendait patiemment, sans que sourcillât un trait de sa figure au sourire indéfinissable, aussi exactement encastré dans l'encognure de sa banquette que le sont dans le bois et l'ivoire les personnages sculptés des netzukés de son pays.

Pendant ce temps, dans le wagon-restaurant, les gens de service finissaient de déjeuner en hâte, et un général français, célèbre par sa corpulence et arrivant en droite ligne de Strasbourg, venait s'attabler, à cette heure matinale, devant une énorme tranche de foie gras, qui en l'occurrence prenait l'aspect d'un hommage rendu à son pays natal.

A huit heures et demie, dévalèrent, par la route en lacets qui montait derrière la gare, les équipages et les autos de la Cour, avec leur personnel d'aides de camp brinquebal-

lants de décorations, de valets galonnés et de chasseurs empanachés. En un instant déversé sur le quai, le flot se précipita vers les habitants du train royal, précédé d'un frac ministériel, plus insolite que tout à cette heure et remorquant quelques jaquettes policières.

Alors, d'un wagon plus petit que les autres, vert comme une boîte à botanique, on vit descendre, par un escalier déployé tout exprès, une Altesse Royale qu'on n'avait pas aperçue jusqu'alors. Une Altesse Royale très vieille, toute menue, toute grêle et comme brûlée, comme séchée, noircie au soleil d'Italie, et qui serrée strictement dans un uniforme marin sans ors ni décorations, sembla si terne, si brunâtre, au centre de sa suite bariolée, comme la chrysalide de tant de papillons impatients.

Et enfin ce fut une infante d'Espagne, la seule femme de la troupe, une infante qui, depuis Londres, où elle se trouvait, avait voyagé huit jours sans désemparer et apparut, avec sa robe lamée, ses perles, ses fourrures et le rouge fraîchement repassé de ses lèvres, exactement comme si elle sortait du Ritz ou du Carlton, pour poser son soulier d'argent sur le marchepied de son automobile.

Ils se casèrent dans les voitures, selon un ordre établi, et par le chemin en lacets montèrent vers le Château perdu dans les sapins, où devaient avoir lieu les audiences solennelles et la présentation des lettres de créance. Après quoi, au bout de deux heures environ, sauf les deux Altesses, logées au Palais, ils rappliquèrent vers l'Hôtel, où on leur avait préparé leurs appartements.

Dès ce moment, pendant les quarante-huit heures que dura leur séjour, on eût dit qu'ils n'avaient rien d'autre à faire que de changer de costume. Ils en changèrent avec une prestesse, une aisance et pour ainsi dire une volubilité si surprenantes, qu'elles semblaient déceler en eux les élèves et les successeurs les plus authentiques du célèbre Frégoli. On les avait vus en grand uniforme pour l'audience du matin, on les vit en redingote pour le déjeuner à la Cour,

en petite tenue pour on ne sait quelle cérémonie, en jaquette pour le thé chez la Grande Maîtresse du Palais! Et cela recommença le lendemain. A des intervalles d'une heure environ, nous les voyions descendre de leurs autos, s'engouffrer dans leurs chambres, pour bousculer leurs malles, en ressortir transformés et remonter en voiture. Si bien qu'à les voir, on demeurait ahuri de constater que le costume masculin, qui passe pour être si simplifié, comportât encore tant de métamorphoses et de variations, depuis le Kalpak et la sabretache anachronique de certains attachés militaires jusqu'au pantalon de nankin écru dont s'adornaient encore de vieux diplomates et aux culottes courtes avec les bas de laine tyroliens, laissant le genou à découvert, qu'arborèrent des attachés d'ambassade, pour une courte promenade en montagne, projetée, mais qui ne put avoir lieu. Ils arrivèrent même à des effets extraordinaires et imprévus, lorsque dans les rares entr'actes du cérémonial journalier, ils se visitèrent, de chambre à chambre, vêtus moitié d'un pantalon à bande dorée ou de bottes à l'écuyère, et moitié d'un pyjama multicolore ou d'un peignoir rayé, et dans cette tenue coururent vers l'extrémité des couloirs, où l'on entendait des bruits d'eau.

Vous souvenez-vous, Gladys, du remue-ménage que ce fut dans tout l'Hôtel lorsqu'on apprit que le comte de B..., le représentant de la Belgique, avait égaré son chapeau « boule ». Le Souverain, voulant donner au comte une marque particulière de sa faveur, l'avait convié à faire, en tête à tête avec lui, un tour dans le parc du château. Pour une pareille circonstance, le comte ne pouvait arborer ni le feutre mou qu'il avait porté en voyage, ni les diverses coiffures de cérémonie, qui lui avaient servi jusqu'alors. Un chapeau « boule », que nous appelons chapeau melon, était absolument nécessaire ; or ledit chapeau demeurait introuvable. Le comte de B..., le plus affable et le plus accommodant des hommes, se fût au besoin résigné à un autre couvre-chef ; mais le secrétaire attaché à sa personne ne l'en-

tendait pas ainsi ; il faisait une affaire d'honneur de la perte du chapeau, qu'il finit heureusement par découvrir, égaré dans la chambre d'un voyageur, sans quoi il eût pris, peut-être, un mauvais parti.

Le deuxième jour de leur arrivée, vers les onze heures du soir, ayant sans doute achevé le cycle de leurs exercices vestimentaires, tous ces personnages furent reconduits en cortège à la gare, précédés cette fois par les Souverains eux-mêmes. Chacun retrouva son wagon, rentra dans son alvéole, et l'énorme convoi, monstre qui semblait pendant quarante-huit heures avoir dormi, souffla par ses trois machines formidables et s'ébranla vers la Capitale.

Bientôt, sur le tapis rouge maculé, après la mêlée du départ, le tohu-bohu des bagages égarés et retrouvés, tandis qu'on éteignait les lumières, il ne resta plus, de toute cette foule, qu'un valet de pied gigantesque, planté au beau milieu du perron et qui continuait de veiller, impassible, une valise de cuir jaune oubliée par son propriétaire ; porteur d'un immense chapeau cylindre à cocarde et d'une de ces livrées démodées dont la conservation est un secret des seules maisons royales, il était là, anachronique, dérisoire, comme échappé d'un dessin de Constantin Guys...

C'est ainsi que s'en furent d'Arnaïa les délégués au couronnement du roi et de la reine de Transterranie, et Billy, qui avait sa place aux cérémonies en sa qualité d'attaché naval d'Angleterre, partit avec eux, pour une absence d'une semaine environ.

Alors, pour la première fois depuis que nous nous connaissions, Gladys, nous nous trouvâmes seuls, n'ayant entre nous deux que votre mère.

Je me rappelle que nous rentrâmes à pied de la gare, où debout vous aviez secoué votre mouchoir dans l'air, exactement le temps que Billy, de sa portière, eût pu vous voir, s'il avait fait grand jour.

La nuit d'octobre, laiteuse, enveloppée, faisait penser à une vierge frissonnante qui serre autour d'elle ses voiles

Votre mère soufflait puissamment le long de la rampe que nous gravissions, je frôlais votre coude, dans l'ombre. Tout de suite nous nous mîmes à parler de l'emploi que nous ferions de la journée du lendemain. Nous en parlâmes, comme deux personnes également convaincues qu'il fallait, ce jour-là, faire quelque chose qui sortît de leur train de vie habituel et qu'un danger obscur et mal défini les guetterait, si elles se bornaient à leurs distractions coutumières, à cette traînerie sur les terrasses de l'hôtel, interrompue par l'échange de quelques balles de tennis.

Il fut décidé que nous ferions une promenade ; une longue promenade vers des endroits que nous avions remarqués au cours de précédentes randonnées, que nous voulions revoir avant de quitter Arnaïa et dont nous vantions les beautés avec une exaltation un peu factice. Votre bonne mère, qui jamais n'eût imaginé un inconvénient quelconque à ce qu'un jeune homme et une jeune fille s'en allassent de compagnie, là où il leur plaisait, ne s'opposa pas à notre projet. Elle déclara seulement qu'elle nous accompagnerait jusqu'à l'orée de la forêt, où il y avait une pâtisserie qui donnait au besoin à déjeuner ; là elle s'installerait avec son tricot, pour prendre son repas de midi et redescendre seule, si nous devions tarder par trop. Pour cette occurrence, nous emporterions des sandwiches.

Le lendemain, il faisait un temps si doux, si clair, que l'on ne se fût pas cru à la fin d'octobre. Nous fûmes prêts à neuf heures du matin. J'avais mal dormi, je me sentais légèrement énervé. Il m'était arrivé ce qui advient souvent à la veille des événements que nous attendons avec une anxiété joyeuse ou inquiète, et c'est d'en rêver la nuit, d'une façon si bizarre et si absurde, que les sensations que nous nous en promettons sont par avance gâtées. Ainsi, je crois bien, Dieu me pardonne, que je vous avait vue, en songe, rouler de roc en roc, au fond d'un précipice, d'où je vous rapportais, pour vous déposer évanouie aux pieds de votre mère, qui, avec une coupable indifférence, trempait

un croissant dans son café au lait. Cette image, à la fois romantique et grotesque, suffisait à m'indisposer, mais mon agacement augmenta, lorsque votre mère, que j'avais l'intention de mener en voiture jusqu'à l'endroit où nous devions nous quitter, protesta et voulut faire ce bout de chemin à pied. Je ne sais si je me trompe, mais il me sembla que vous-même n'étiez pas tout à fait à votre aise et que devant la prétention de la bonne dame, vous eûtes, au coin de la lèvre, un petit tressaillement d'impatience. Nous dûmes pourtant lui céder ; elle se traîna tant bien que mal jusqu'aux premiers sapins ; là elle s'installa sur un banc et nous nous enfonçâmes enfin dans la forêt.

A me rappeler ces choses, je trouve étonnant que le léger embarras qui marqua le commencement de cette journée ait disparu juste au moment où il aurait pu naître, c'est-à-dire quand nous fûmes, pour la première fois, seuls, tout seuls dans la forêt silencieuse, où à travers les troncs droits des arbres, les obliques rayons du soleil semblaient converger vers nous comme d'immenses javelots lancés par des mains invisibles. Le fait est que nous retrouvâmes à cet instant-là tout notre naturel et commençâmes par rire, tels des enfants, de quelques plaisanteries, devenues entre nous habituelles, si puériles en effet et si inoffensives que sauf vous, Billy et moi, personne n'eût consenti à leur trouver du sel.

La première étape de notre promenade devait être une clairière assez proche dont nous nous souvenions. Nous l'atteignîmes bientôt. Ce n'est pas un lieu bien remarquable qu'une clairière et sans doute en eût-on trouvé des centaines, toutes pareilles dans les forêts d'Arnaïa et dans toutes les forêts du monde.

Et pourtant, ô clairière !... Sitôt que nous y fûmes, il me sembla qu'il y avait en elle une tranquillité, une clarté, une âme, semblables à celles du jardin d'Eden.

Sans doute, lorsque le paradis terrestre s'abîma dans la nuit de la colère de Dieu, une parcelle s'en détacha qui se

cristallisa pour toujours, comme une larme d'émeraude, et ce fut cette clairière !

Ici cette lumière, le premier jour du monde, celui qui vient d'être séparé des ténèbres, plus limpide que l'eau à la source, au moment où elle quitte l'ombre souterraine ! Ici les plantes et les fleurs, si neuves, si fraîches, qu'elles sont celles, comme il est dit, *créées avant d'avoir poussé* ! Ici, ces deux qui n'ont eu qu'à venir pour savoir qu'ils ont été faits l'un pour l'autre, et leurs mains et leurs lèvres comme unies avant de s'être touchées...

Nous quittâmes cette clairière avec un peu de hâte ; rentrés dans la forêt, la fraîcheur qui tombait à présent des sapins plus serrés nous surprit et nous fit frissonner. Vite nous gagnâmes l'éclaircie où, le long du torrent bondissant, s'élève le sentier que nous avions décidé de prendre.

Je ne sais, Gladys, si vous avez jamais éprouvé un grand plaisir à escalader les montagnes. Pour moi, je jurerais bien que la passion de l'alpinisme ne s'emparera jamais de moi. Ce n'est point que je méprise les aspects grandioses ou poétiques de l'altitude ; mais, une certaine hauteur dépassée, sitôt que commence à proprement parler l'ascension, je deviens la proie d'une bizarre angoisse.

Loin de ressentir cet allègement, cette ivresse qui transportent quelques-uns, c'est un poids terrible, qui soudain m'accable et m'attire vers en bas.

On dirait que j'ai peur de trouver là-haut cette immobile clarté, cette clarté de mort. Sur le flot des mers ou le sable des déserts, j'irais devant moi, si je pouvais, à l'infini, mais je refuse à me guinder jusqu'au point extrême où il n'y a plus rien ; je renie l'ultime et glaciale page où il faut bien tracer le mot fin.

Ce sentiment d'antipathie pour les sommets est curieusement compliqué par la conviction que le pic le plus élevé, le plus ardu, le moins facilement violable, n'est après tout qu'une protubérance insignifiante à la surface de notre globe, et qu'une fois parvenu là-haut je ne ressentirais aucune or-

gueilleuse satisfaction à m'être de si peu élevé au-dessus des autres hommes.

Avec ces dispositions naturelles, si ce jour-là, tout en cheminant à vos côtés, j'avais eu assez de sang-froid pour réfléchir, j'aurais été stupéfait de constater que je venais d'être pris d'un désir subit de m'élever, de monter toujours plus haut. Et ce désir, sans vous être concertée avec moi, vous sembliez le partager.

C'était si vrai qu'au lieu de flâner, comme nous en avions l'intention, nous commençâmes à brûler les étapes, négligeant la surprise escomptée des « points de vue » et ces repos délicieux, sur la pierre fraîche et moussue, quand, dans la rumeur de l'eau et de la brise, les âmes se mêlent et se volatilisent avec la brume blanchissante des cascades.

Mais une hâte singulière nous poussait, nous aspirions à quelque région nouvelle et pour nous inconnue, tacitement décidés à l'atteindre.

Les montagnes du pays où nous étions ne sont pas très élevées, elles ne portent point de neiges et de glaces éternelles, pourtant elles rassemblent, comme en miniature, presque tous les caractères de la haute montagne. Car on a vite fait de passer la zone des hêtres, puis celle des sapins, pour gagner les aspects d'une alpe d'abord soyeuse de toutes ses herbes parfumées et frissonnantes, puis de plus en plus rocheuse, dénudée, n'ayant, par-ci par-là comme végétation que le genévrier rampant au ras du sol.

C'est dire qu'il nous fut possible, dans le courant de cette journée, d'arriver à un de ces plateaux découverts où la forêt cesse tout à coup, où la vue s'élargit. A la vérité, ce ne fut pas sans effort et sans fatigue ; pendant la dernière demi-heure de marche, nous n'échangeâmes pas un seul mot, comme si nous avions craint, en parlant, de sentir s'amollir notre courage. Or, je l'ai dit, une inquiétude bizarre nous tenait , il semblait que la forêt aux fûts rapprochés nous étouffât et je me rappelle que, lorsque nous débouchâmes sur une espèce de plate-forme découverte et largement

éventée, vous avez poussé un profond soupir et vous vous êtes arrêtée, chancelante un peu, comme si votre oppression se changeait en vertige. Puis, vous avez marché encore quelques pas et, insoucieuse du manque d'ombre, sur l'herbe épaisse et décolorée par la lumière qui fait de ce sol la plus élastique des couches, vous vous êtes étendue, la tête appuyée à votre bras replié.

Nous avons mangé les quelques provisions apportées et auxquelles nous n'avions point touché encore, puis, très vite, vous vous êtes endormie...

Cependant, assis à vos pieds, je regardais l'endroit où nous nous trouvions.

Lieux élevés, lieux arides, lieux dénudés !... Déjà, le vent n'est plus l'erratique et glissant musicien des forêts, mais le sculpteur qui là accuse une arête et plus loin l'atténue, et modèle le sol, tel un homme, sous son pouce, fait jaillir, de la glaise, le caractère d'un visage...

Lieux dépouillés, lieux lumineux !... Où donc cet étourdissement, ce vertige, cette ivresse vague que je craignais, naguère, à leur approche ! Voici, au contraire, qu'ils mettent, dans mon âme, une singulière précision !

O lucide paysage! Assis au centre de cette lumière et de ce silence, devant une enfant qui dort, je comprends, tout à coup, ce qui nous amena jusqu'ici, tous les deux ! C'est ce besoin de partir qui toujours dominera deux être jeunes et qui vont s'aimer.

Ce besoin de partir ; un jour, leur unique besoin ! Ce commandement, qui leur vient, ils ne savent d'où, de s'évader, d'aller vers un sol vierge, un air irrespiré, pour que vivre devienne un miracle à eux seuls concédé !

Tout à l'heure, au milieu de la clairière, tel un souffle, m'effleura le fugitif souvenir du paradis terrestre. Et voici que maintenant l'idée me possède, l'étrange idée que, si l'homme et la femme l'ont quitté, cet Eden primitif, ce n'est point chassés par la colère de Jéhovah, mais bien parce que d'eux-mêmes ils ont voulu s'enfuir.

Sitôt qu'ils ont mordu au fruit de l'arbre, peut-il encore leur convenir, le trop abondant, le trop facile jardin !

Non, il me semble que je les vois s'en aller, comme certains amants d'aujourd'hui quitteraient trop de sécurité journalière et trop d'accoutumance... Ils vont, parce que, pour sentir vraiment qu'ils s'appartiennent, il leur faut, sous leurs pieds, le sol coupant et qui déchire, et dans leur bouche le goût âcre et délicieux de la fuite, et craindre chaque fois qu'ils s'endorment, enlacés, que le soleil ne se lève plus jamais !

Tel fut alors l'état dans lequel je me trouvai, Gladys! Cela fut si fort qu'un moment je faillis vous réveiller pour vous entraîner plus loin encore, vers plus de silence et plus de solitude. Mais bientôt il me suffit d'avoir parfaitement élucidé en moi le sentiment qui m'avait poussé à venir jusqu'où nous étions ! Cette certitude devint une sorte d'ivresse lorsque j'eus compris qu'en me suivant, vous aviez obéi, sans vous en douter, exactement à la même impulsion que moi et que par conséquent il n'y avait plus rien à faire, que vous m'apparteniez totalement !

Vous dormîtes assez longtemps. En rouvrant les yeux, vous vous rendîtes compte, immédiatement, que l'heure était très avancée. Sitôt sur vos pieds, après une petite exclamation de surprise, sans d'ailleurs me faire aucun reproche, pour ne pas vous avoir éveillée à temps, vous vous dirigeâtes vers le chemin du retour. Tandis qu'à l'aller, pas un instant vous n'aviez demandé mon appui, à peine avions-nous fait quelques pas que vous passâtes votre bras sous le mien, pour ne plus le quitter. Et ce fut avec un abandon si total que je m'en souviendrai toujours.

Notre retour dans le crépuscule et bientôt, dans la nuit de la forêt retrouvée, je ne le décrirai pas, je ne saurais le décrire. Nous refîmes, en sens inverse, le même chemin, mais guidés par le son et l'attouchement plus que par la vue. Nous nous orientions par le bruit du torrent, tour à tour plus proche ou plus confus. La cascade était rumeur,

heurt subit la roche que nous devions contourner ; les branches, les ronces, les feuillages devenaient effleurements, agrippements, voluptueux comme des caresses, inquiétants comme le frôlement de créatures inconnues.

Maintenant vous vous appesantissiez de plus en plus à mon bras. Bientôt vos mouvements ne furent que des réflexes des miens. Nous étions, dans la nuit, un seul être, que tendait un même effort musculaire, qu'un même tâtonnement, un même étourdissement faisaient hésiter... Ce fut délicieux d'abord, et à mesure que votre fatigue augmentait, un peu angoissant...

Lorsque nous sommes arrivés dans Arnaïa, les lampes à arc, fruits blafards, bleuissaient les feuillages. Vous avez quitté mon bras. N'ayant rencontré aucune voiture, nous avons parcouru, à pied encore, l'avenue qui conduit à l'hôtel,et c'est presque à bout de forces que nous avons traversé le hall désert et monté le large escalier.

En haut du palier, votre mère nous guettait ; dans l'entre-bâillement de sa porte, elle nous apparut, en peignoir sous la forme d'un énorme ballon rose.

Elle s'était dévêtue, donc elle n'avait pas été outre mesure inquiète de notre retard, mais il nous sembla qu'elle le devenait soudain, à voir l'état dans lequel nous nous trouvions. Néanmoins, comprenant que nous n'étions pas à même d'écouter des remontrances ou de donner des éclaircissements, elle se borna à quelques exclamations vagues et à nous recommander de rentrer bien vite dans nos chambres. C'est ce que nous fîmes, ainsi qu'elle-même; nos trois portes, sur le palier, claquèrent en même temps.

Aussitôt que je fus chez moi, je tournai le commutateur électrique et, m'approchant de la fenêtre restée ouverte, je m'accoudai.

Par-dessus les toits endormis, le silence était absolu ; les deux coteaux formaient toujours leur grande échancrure ; mais entre leurs deux sommets, pareils à de noirs rivages, le croissant de la lune, mince, presque horizontal par rap-

port à l'inclinaison des collines, se creusait comme une barque d'argent.

Au-dessous de moi, sur la terrasse du premier étage, je remarquai soudain que ma fenêtre, seule éclairée en ce moment, dessinait un rectangle de lumière, au centre duquel ma tête et mon buste se projetaient, en ombre chinoise. Bientôt, sur le dallage, un second rectangle apparut. Je compris, en calculant mentalement la distance qui séparait nos deux chambres, que votre fenêtre aussi venait de s'éclairer, Gladys... Cette silhouette qui dans le cadre apparut, c'était vous !

Je n'ai pas songé à me pencher au dehors pour être aperçu de vous, et vous n'eûtes pas non plus cette idée.

Il nous a suffi de ce silence et de cette pâle clarté ; ils nous mêlèrent l'un à l'autre, plus que l'étreinte et que le baiser.

Et cet esquif redressé de la lune que nous regardions en même temps, je suis sûr que nous nous imaginâmes en être les nautonniers invisibles, qui cinglaient vers le noir et doux rivage, où rien ne les troublerait plus.

Enfin, le lumineux carré en face de votre chambre s'éteignit sur les dalles, effaçant l'ombre qui faisait pendant à la mienne ; vous aviez fermé votre fenêtre et tiré vos rideaux.

J'en fis autant et me retirai au fond de la pièce ; là, après avoir réfléchi quelque temps, étendu sur la chaise longue, je me levai et commençai posément à ranger mes affaires, dans ma malle. Cela me prit environ une heure. Après quoi je me mis au lit et dormis d'un sommeil plus calme que je n'aurais cru. M'étant réveillé tout seul, à la pointe du jour, après une toilette rapide, je sonnai, et donnai l'ordre que l'on fit porter immédiatement mon bagage à la gare où j'entendais prendre l'Orient-Express, qui passait alors par la localité à sept heures du matin. Vu la saison, j'étais bien sûr d'y trouver un compartiment libre.

Avant de quitter l'hôtel, je griffonnai, en hâte, quelques mots à l'adresse de votre mère, disant que des raisons graves m'obligeaient à rentrer immédiatement en France...

Et depuis, Gladys, je ne vous ai jamais revue...

Il y a dix ans de cela, Gladys, et je ne vous ai jamais revue ! Et jamais, pendant ces longues années, je n'ai rien fait pour vous rencontrer de nouveau, et jamais je n'ai voulu que vous receviez quelque chose de moi et jamais je n'ai rien tenté pour recevoir quelque chose de vous ! Et maintenant, que vous tenez entre vos mains cette lettre, si pourtant vous ne l'avez pas encore déchirée, sans la lire jusqu'au bout, si vous ne l'avez pas jetée loin de vous, comme une chose sans nom et sans existence, comme le résidu d'un passé qui ne saurait plus avoir ni parfum ni couleur, si vous en poursuivez la lecture, avec l'espoir d'y trouver enfin l'explication de cette fuite soudaine, de ce brusque départ, eh ! bien, Gladys, détrompez-vous, cette explication, vous ne l'aurez pas dans ces pages... Pas plus aujourd'hui qu'alors, après ces dix années révolues, je ne saurais vous la donner... Tout ce que je sais, maintenant, comme alors, c'est que j'ai agi sous l'empire d'une force impérieuse et que je ne pouvais agir autrement.

L'histoire est simple, la voici, réduite à une sorte de scénario : Un jeune homme, espèce de Lovelace, séducteur à froid, ou qui se croit tel, décide d'avoir une jeune fille fiancée à un autre, rencontrée par hasard, sans l'aimer, sans la désirer même.

La tâche semble facile, puisque au bout de très peu de temps, le jeune homme s'aperçoit que cette jeune fille s'éprend de lui. Il la possédera donc, ne l'aimant pas lui-même.

Cependant il s'est pris à son jeu, voici qu'il aime lui aussi... Il n'en réussira donc que plus vite. Il déclare son amour, il devient l'amant de la jeune fille, il l'enlève peut-

être... — Gladys, laissez-moi croire que vous m'auriez suivi !...

Pourtant, cela non plus n'est pas arrivé. Alors, il y a une troisième solution... C'est... c'est d'aller tout avouer à Billy, le fiancé, puisque lui-même et la jeune fille sont d'un pays où ces choses-là sont possibles, où l'on a vu des gens, après de longues fiançailles, se séparer, se marier chacun de son côté... Je ne sais, Gladys, si pendant la nuit qui s'est écoulée entre notre promenade et mon départ, cette idée vous est venue à l'esprit, mais je crois bien que Billy, tel que je le connais, aurait compris, et vous aurait cédée à moi, sans se sentir diminué...

Mais ce n'est pas là non plus l'épilogue... Je suis parti, sans un mot, poussé par une force inexplicable, mais certaine... J'avais un besoin irrésistible de partir... Même aujourd'hui, je ne sais pas encore au juste pourquoi... Peut-être ai-je senti obscurément que le seul amour, l'unique amour est celui auquel on renonce, le seul qui demeure intact, et n'est pas, au fond du cœur, le fruit qui pourrit peu à peu. Or, mon amour pour vous, je ne voulais pas qu'il devînt ce fruit-là.

Et maintenant si vous désirez savoir pourquoi, au bout de tant d'années, je remue devant vous ce passé ; ou plutôt, — car ce ne sont point là, pour moi, des choses mêlées et confuses et qui font, comme tant de souvenirs, quand on y touche un bruit de feuilles mortes, — si vous voulez savoir pourquoi, de ce passé, je viens de tracer, pour vous comme pour moi, une sorte de courbe immuable et précise, ce besoin-là non plus, je ne saurais vous l'éclaircir.

Peut-être toute une longue évolution de ma vie intérieure vient-elle seulement de finir, et le moment de faire ce que je fais est-il arrivé, aussi inexorable que la minute où j'ai décidé de me sauver, sans vous revoir et sans vous prévenir.

Mais puisqu'il en est ainsi, il y a certaines choses qu'après ce long silence, il faut que je vous apprenne. Sachez

d'abord que je n'ai jamais cessé de penser à vous ; j'ai pensé à vous, chaque jour, depuis notre séparation. Et je me suis aussi informé de vous, d'une façon indirecte, sans donner à entendre combien je vous avais connue. J'ai su que vous aviez épousé Billy quatre mois après avoir quitté Arnaïa ; que par la suite vous aviez séjourné en Italie, où votre mari fut nommé, toujours en qualité d'attaché naval. Depuis il a repris la mer, il est devenu amiral, après avoir hérité de son frère, en même temps qu'une fortune considérable, le titre de lord. Votre bonne mère est morte, il y a trois ans de cela. Vous habitez maintenant un cottage, aux environs de Londres. Vous avez deux enfants, un garçon et une fille, vous paraissez heureuse et l'on n'a jamais rien dit de vous... J'ai appris tout cela, mais je n'ai voulu savoir ce qu'était devenue votre figure et, le croiriez-vous, j'ai évité d'aller dans deux ou trois maisons où, par hasard, j'ai appris que se trouvait votre portrait !

J'ignore si de votre côté vous vous êtes, pendant tout ce temps, informée de moi, ou si, sur tout ce qui me concerne, vous avez tracé la croix noire de l'oubli total et volontaire. Mais si vous avez lu jusqu'ici ces lignes, je sens que je puis à présent vous parler de la vie que j'ai menée depuis le jour où je vous quittai.

Je n'ai jamais repris mon ancien métier de diplomate ; en revanche j'ai conquis la célébrité ou, du moins, cette sorte de réputation que pendant quelques années on peut appeler de ce nom.

J'écrivais déjà au temps où je vous ai connue, mais tout en me reconnaissant un certain talent, on me considérait comme une sorte d'amateur ; les éditeurs, les directeurs de revue mettaient peu d'enthousiasme à accepter mes essais ; avec le sens qui leur est particulier, ils devinaient mon manque de persévérance et n'attendaient pas de moi une œuvre qu'ils pussent exploiter avec profit.

Je ne sais comment cela se fit, mais peu de temps après vous avoir quittée, tous les poèmes qui traînaient épars et

inachevés dans mes cahiers trouvèrent leur forme définitive et peu après un éditeur. Cela fit un livre qui mit mon nom en évidence. Deux romans suivirent, conçus depuis des années, mais que je n'arrivais pas à mettre sur pied ; ils établirent ma réputation.

Si vous ignorez ces œuvres, il est inutile de vous en préoccuper encore ; mais si vous avez la curiosité d'y jeter les yeux maintenant, quoique les fictions qui s'y trouvent n'aient aucun rapport avec notre histoire, rendez-vous compte, Gladys, que la seule force qui les anime vient de vous !

Et peut-être avez-vous entendu parler de moi d'autre façon. Je veux dire que quelque bruit peut vous être parvenu des aventures que l'on m'a, pendant un temps, prêtées.

Le prestige que nous avons auprès des femmes est une chose étrange et dépend de causes indéfinissables. Avant de vous connaître, je ne leur étais pas tout à fait indifférent mes succès cependant, suffisamment flatteurs, ne dépassaient point ce qui pouvait être considéré comme normal, dans les divers milieux que je fréquentais, dont quelques-uns ne se piquaient pas de vertu.

Tout changea sitôt que je vous eus quittée. Il me suffit de rentrer dans le courant du monde pour sentir, instinctivement, que mon action sur toutes les femmes que je rencontrais, déjà connues ou inconnues, s'était accrue dans des proportions extraordinaires. Je voulus mettre à l'épreuve ce pouvoir et ce fut à ce moment que l'on m'entoura, pendant quelque temps, d'une rumeur de scandale, qui, pour ne pas correspondre tout à fait à la vérité, était, jusqu'à un certain point, justifiée. Car le public, celui du moins que préoccupent ces choses et qui fait ce que l'on appelle les « potins », est doué d'un sens très particulier; il oublie ou même ignore, parfois, quelles femmes, en réalité, nous avons eues, mais il est infaillible pour deviner et nous attribuer, aussitôt, celles que nous aurions

pu, que nous aurions *dû* avoir. Or pour moi, ce furent, pendant un temps, toutes celles qui passaient à ma portée et qui étaient désirables. Cela dura quelques années, puis cessa, comme si une flamme visible pour elles seules, et à laquelle elles venaient se brûler, se fût éteinte en moi, tout à coup.

Mais en vérité, Gladys, je rougirais de honte si vous pouviez penser que je parle de ces choses pour nimber à nouveau mon image effacée d'une équivoque lueur, pour provoquer en vous je ne sais quel mouvement de jalousie rétrospective et quasi posthume. Vous imaginer cela, ce serait vous faire une bien fausse idée de ce que je suis à présent. Non, il ne faut pas que les amours hétéroclites et confuses, qui suivirent notre rencontre, aient pour vous plus de réalité que pour moi, à qui elles apparaissent aujourd'hui comme des ombres effacées et parfois grimaçantes... Déjà il est des jours où je doute presque qu'une jeune fille, qui vous ressemblait un peu et que je courtisai à peine, ait voulu se suicider pour moi... Je me souviens seulement que huit mois après notre séparation, une nuit, je me trouvai pleurant d'énervement dans les bras d'une fille ramassée sur le trottoir de Paris, tandis que m'attendaient en vain une princesse étrangère et une comédienne célèbre, auxquelles j'avais donné rendez-vous à la même heure...

Gladys, j'ai fini... J'ai fini cette longue lettre, si tant est que l'on puisse appeler de ce nom ce que je vous écris, cette lettre que vous n'avez pas rejetée, comme je le craignais tout d'abord ; que vous lisez de bout en bout, j'en ai maintenant la certitude. Et puisqu'il en est ainsi, il ne me reste plus qu'à vous avouer pourquoi je vous écris, ou plutôt à me l'avouer à moi-même, car, en commençant, je ne savais pas, non, je vous jure que je ne savais pas au juste où je voulais en venir...

Gladys, il faut que je vous revoie... Le moment est venu pour moi de vous revoir... Pourquoi est-ce aujourd'hui

seulement que je le désire et que cela me paraît possible, voilà encore une chose à peu près inexplicable... Tout ce que je peux dire et que je sens confusément, c'est que si je vous avais revue plus tôt, une violence se serait emparée de moi, pareille à celle de la rivière qui déborde, gonflée par les neiges, une violence qui aurait tout brisé ; tandis que, maintenant, si je ne vous revois pas, je serai semblable au lit desséché d'un torrent où jamais rien ne verdira plus... Et c'est ce qu'il ne faut pas...

Si vous croyez que je vous ai aimée, Gladys, ne faites pas, en achevant ces lignes, ce que bien des femmes feraient, ne vous jetez pas sur votre miroir en vous disant : — « Comment me trouverait-il aujourd'hui? » — En vérité, les traits de votre figure seraient-ils déjà flétris, dussiez-vous montrer des dispositions à l'embonpoint de votre mère, ne vous en préoccupez pas, cela n'a point d'importance... La femme que je viendrai voir, ce n'est pas la Gladys d'aujourd'hui, mais celle que j'ai connue à Arnaïa; en face d'elle, je m'assiérai, mais dans un apaisement souverain.

Gladys, il y a plusieurs souvenirs! Il y a celui comme dilué, répandu sur toute la vie, couleur évanouie, parfum à peine perceptible; il y a celui qui a son étiquette et sa date, tel un bibelot dans une vitrine... Mais le vrai souvenir ne connaît pas le temps, c'est à la fois notre sang de toujours et d'aujourd'hui...

Oui, j'entrerai dans votre maison aux terrasses fleuries, et j'entendrai le clair « Hello » de Billy, venant à moi, la main tendue, et je trouverai qu'il a quand même changé, quoiqu'il soit d'une race où l'on peut, sans ridicule, se vêtir à soixante ans comme à vingt... Mais vous et moi, nous ne serons pas deux personnes qui se rencontrent après des années, nous serons ces deux-là que nous étions il y a dix ans de cela...

Et au crépuscule, quand on s'écoute sans presque se voir, nous parlerons, sans que notre voix tremble, d'Arnaïa et des parties de tennis et de la danse, le soir, et de la pro-

menade dans la montagne .. Et aussi des envoyés au couronnement des Souverains de Transterranie, qui tant de fois se déshabillèrent et se rhabillèrent, comme pour nous apprendre que tout dans la vie se traduit par un changement de costume, sauf ce que nous savons enfermer au plus profond de nos cœurs !

JEAN LAHOVARY.

LA RÉSURRECTION D'ATLANTIS

—

Jamais on n'a tant parlé du fameux continent qui disparut, dit-on, dans les profondeurs de l'Atlantique, il y a quelques milliers d'années.

On peut se demander d'où vient l'engouement actuel du public pour l'Atlantide, qui semblait ne devoir intéresser que les savants... et les poètes, les uns parce qu'ils y trouvent matière à de passionnantes recherches scientifiques; les autres, parce qu'ils peuvent laisser vagabonder leur imagination au milieu des splendeurs de la civilisation des Atlantes, évoquée par Platon, Hérodote, etc.

Je n'ai pas l'intention de répéter ici ce qui a été dit et redit depuis quelque temps pour démontrer la réalité de l'existence de l'Atlantide. On trouve d'ailleurs une abondante documentation dans les ouvrages spéciaux parus sur ce sujet (1).

Tout ce qui a été ainsi publié ne fait d'ailleurs que répéter à peu de chose près ce qu'avait dit déjà M. Pierre Termier, membre de l'Académie des Sciences, tant dans sa conférence du 30 novembre 1912 à l'Institut Océanographique de Paris, reproduite dans la *Revue Scientifique* du 11 janvier 1913, que dans son ouvrage *L'Atlantide*, publié en cette même année 1913.

C'était la première fois qu'un représentant de la science officielle se prononçait affirmativement sur cette question si controversée jusqu'alors et apportait des preuves à peu près irréfutables pour démontrer que l'Atlantide avait réel-

(1) Voir notamment : Roger Dévigne, *L'Atlantide, sixième partie du monde*, Crès éditeur, qui comporte toute une bibliographie sur la question.

lement existé et qu'elle était située entre l'Europe et l'Amérique, là où l'Océan a aujourd'hui une profondeur de plusieurs milliers de mètres.

Depuis lors, il n'y a guère eu de faits nouveaux, si ce n'est cependant la découverte récente faite en Angleterre, dans des couches tertiaires, de silex taillés prouvant que l'ancienneté de l'homme est plus grande qu'on ne l'avait supposé jusqu'alors et qu'il existait déjà à l'époque où a disparu le continent atlantéen.

A notre avis, l'intérêt actuel pour l'Atlantide est symptomatique et digne d'attirer l'attention, car il semble constituer une manifestation de l'instinct de conservation qui pousse les peuples comme les individus à se rattacher à leur passé et à continuer leur évolution selon la courbe tracée dès leur point de départ. Cette résurrection de l'Atlantide se produit en effet au moment même où de nombreux penseurs occidentaux, inquiets de la tournure que prend la mentalité européenne, tournent leurs regards vers la philosophie de l'Extrême-Orient, afin d'y chercher les directives de notre vie sociale, intellectuelle et morale (1).

Il est à remarquer d'ailleurs que les auteurs des ouvrages publiés sur l'Atlantide sont des Français et des Américains et que Français et Américains peuvent être considérés comme les héritiers des traditions atlantéennes.

Mais en quoi ont pu consister ces traditions qui seraient celles de l'Occident, où peut-on les retrouver et que peuvent-elles nous apprendre ?

C'est là l'objet de cet article trop court, car la question est vaste et, si elle intéresse la plupart des sciences (géologie, océanographie, zoologie, paléontologie, linguistique, etc.), elle se rattache en outre à l'histoire, à la philosophie et à la religion.

On sait que Platon, dans le *Critias*, décrit, dans un récit qui nous est malheureusement parvenu incomplet, ce

(1) Voir dans les *Cahiers du mois*, numéro de février-mars, l'enquête ouverte sous le titre : « Les appels de l'Orient ».

qu'était la civilisation atlantéenne. D'après la description du prêtre égyptien de Saïs, le pays était riche de mines d'or et d'argent; là vivait un peuple puissant dont les villes populeuses possédaient des temples et des palais splendides ; la science y était parvenue à un haut degré de développement. Les conquêtes de ce peuple s'étaient étendues en Afrique par l'Egypte jusqu'en Ethiopie et en Europe jusqu'à la Tyrrhénie.

De son côté Diodore de Sicile nous parle des croyances religieuses de ce peuple dont Poséidon était le roi fabuleux et Ouranos la principale divinité.

Il est ici tout à fait impossible d'avoir confirmation de ces récits par des fouilles, puisque les cités atlantéennes, si elles existent, sont ensevelies sous les flots de l'Océan à une profondeur inaccessible.

Il est vrai qu'en 1898, le grappin à la recherche des tronçons d'un câble télégraphique brisé a ramené par 3.000 mètres de fond, à l'endroit où l'on situe l'Atlantide, des fragments de lave dont la vitrification avait été effectuée, non dans la mer, mais à l'air libre. On a vu là une nouvelle preuve qu'il existe au fond de l'Océan des terres jadis émergées ; mais il serait vain évidemment d'espérer ramener par de tels moyens les documents épigraphiques nécessaires permettant de projeter quelque lumière sur les connaissances, les mœurs, l'histoire et la philosophie des Atlantes.

A défaut de ces documents, il reste néanmoins la possibilité de diriger ses recherches tant vers les îles qui, comme les Canaries, ont survécu au désastre, que vers les contrées voisines de l'Atlantide, qui ont dû recueillir l'héritage de ces connaissances et de ces traditions.

Platon nous apprend que l'on pouvait traverser en passant d'île en île et atteindre ainsi un continent dont plusieurs parties étaient dominées par les rois de l'Atlantide.

C'est là, entre parenthèses, une mention de l'existence de l'Amérique bien antérieure à sa découverte par Chris-

tophe Colomb. Nous pouvons donc diriger nos investigations tant sur les rives orientales de l'Amérique que sur les rives occidentales de l'Europe et le nord de l'Afrique et, si nous trouvons de part et d'autre des documents identiques, nous serons incités à leur attribuer une origine commune, tendant à confirmer le récit de Platon.

Nous laisserons de côté toutefois les rapprochements si intéressants entre les monuments du Mexique et de l'Egypte, ainsi qu'entre les usages et les mœurs de Guanches (les anciens habitants des Canaries) et ceux des Mexicains et des Egyptiens, cela ayant été dit déjà, mais nous allons montrer que l'étude de l'élément essentiel de la transmission des idées et des croyances : le langage, suffit pour projeter de vives lumières tant sur l'existence de l'Atlantide que sur la nature des tradition atlantéennes et sur la priorité si discutée de la civilisation.

On n'a pas su tirer jusqu'ici tout le parti possible des noms géographiques et des noms des dieux, et cependant il est remarquable de constater que les premiers subsistent à travers les siècles et les civilisations successives et que les seconds se retrouvent parfois presque identiques dans diverses religions.

Or, on ne peut s'empêcher d'être frappé en constatant que certains de ces mots et certaines constructions de langage existent avec des analogies étonnantes de part et d'autre de l'Atlantique depuis les temps les plus reculés.

Cette constatation est tout à fait inexplicable si l'on n'admet pas l'existence à une époque lointaine d'une connexion entre les deux rives. C'est ainsi que des mots de la langue basque se retrouvent dans l'Algonquin, dans l'Illinois et autres dialectes du nord du Canada, situé, on ne s'en doute généralement pas, sur le même degré de latitude et par conséquent face à face par delà les milliers de kilomètres de l'immense fossé que constitue l'Océan (3).

(3) Voir Bladé et de Charencey, *Etudes sur la langue et l'origine des Basques.*

qu'était la civilisation atlantéenne. D'après la description du prêtre égyptien de Saïs, le pays était riche de mines d'or et d'argent; là vivait un peuple puissant dont les villes populeuses possédaient des temples et des palais splendides ; la science y était parvenue à un haut degré de développement. Les conquêtes de ce peuple s'étaient étendues en Afrique par l'Egypte jusqu'en Ethiopie et en Europe jusqu'à la Tyrrhénie.

De son côté Diodore de Sicile nous parle des croyances religieuses de ce peuple dont Poséidon était le roi fabuleux et Ouranos la principale divinité.

Il est ici tout à fait impossible d'avoir confirmation de ces récits par des fouilles, puisque les cités atlantéennes, si elles existent, sont ensevelies sous les flots de l'Océan à une profondeur inaccessible.

Il est vrai qu'en 1898, le grappin à la recherche des tronçons d'un câble télégraphique brisé a ramené par 3.000 mètres de fond, à l'endroit où l'on situe l'Atlantide, des fragments de lave dont la vitrification avait été effectuée, non dans la mer, mais à l'air libre. On a vu là une nouvelle preuve qu'il existe au fond de l'Océan des terres jadis émergées ; mais il serait vain évidemment d'espérer ramener par de tels moyens les documents épigraphiques nécessaires permettant de projeter quelque lumière sur les connaissances, les mœurs, l'histoire et la philosophie des Atlantes.

A défaut de ces documents, il reste néanmoins la possibilité de diriger ses recherches tant vers les îles qui, comme les Canaries, ont survécu au désastre, que vers les contrées voisines de l'Atlantide, qui ont dû recueillir l'héritage de ces connaissances et de ces traditions.

Platon nous apprend que l'on pouvait traverser en passant d'île en île et atteindre ainsi un continent dont plusieurs parties étaient dominées par les rois de l'Atlantide.

C'est là, entre parenthèses, une mention de l'existence de l'Amérique bien antérieure à sa découverte par Chris-

tophe Colomb. Nous pouvons donc diriger nos investigations tant sur les rives orientales de l'Amérique que sur les rives occidentales de l'Europe et le nord de l'Afrique et, si nous trouvons de part et d'autre des documents identiques, nous serons incités à leur attribuer une origine commune, tendant à confirmer le récit de Platon.

Nous laisserons de côté toutefois les rapprochements si intéressants entre les monuments du Mexique et de l'Egypte, ainsi qu'entre les usages et les mœurs de Guanches (les anciens habitants des Canaries) et ceux des Mexicains et des Egyptiens, cela ayant été dit déjà, mais nous allons montrer que l'étude de l'élément essentiel de la transmission des idées et des croyances : le langage, suffit pour projeter de vives lumières tant sur l'existence de l'Atlantide que sur la nature des tradition atlantéennes et sur la priorité si discutée de la civilisation.

On n'a pas su tirer jusqu'ici tout le parti possible des noms géographiques et des noms des dieux, et cependant il est remarquable de constater que les premiers subsistent à travers les siècles et les civilisations successives et que les seconds se retrouvent parfois presque identiques dans diverses religions.

Or, on ne peut s'empêcher d'être frappé en constatant que certains de ces mots et certaines constructions de langage existent avec des analogies étonnantes de part et d'autre de l'Atlantique depuis les temps les plus reculés.

Cette constatation est tout à fait inexplicable si l'on n'admet pas l'existence à une époque lointaine d'une connexion entre les deux rives. C'est ainsi que des mots de la langue basque se retrouvent dans l'Algonquin, dans l'Illinois et autres dialectes du nord du Canada, situé, on ne s'en doute généralement pas, sur le même degré de latitude et par conséquent face à face par delà les milliers de kilomètres de l'immense fossé que constitue l'Océan (3).

(3) Voir Bladé et de Charencey, *Etudes sur la langue et l'origine des Basques.*

On s'aperçoit en outre, quand on approfondit le problème, que certains mots, tant en Amérique qu'en Europe, paraissent avoir une source commune et sont composés de racines ayant des sens nettement définis, inspirés par une idée directrice essentiellement philosophique et religieuse. « *Donnez-moi le sens des mots*, écrivait Thiers, *et je vous donnerai l'histoire du monde.* » Thiers avait raison, et les linguistes s'accordent pour croire que, dans les noms des dieux notamment, est renfermé le secret de leur signification originelle, mais ils déclarent que cette signification est loin d'être connue (4).

Nous allons tenter de montrer que, dans cette recherche indispensable pour connaître ce qui constitue essentiellement les traditions occidentales, c'est à l'Atlantide qu'il est nécessaire de recourir.

§

Au Mexique et dans le Yucatan, presqu'île située près de l'isthme de Panama, se trouvent les ruines imposantes de temples ornés de bas-reliefs énigmatiques, et l'on ne sait quelle est la civilisation lointaine qui a élevé ces monuments. Lorsque les Espagnols débarquèrent pour la première fois dans ces contrées, ils trouvèrent chez les habitants des rites, des croyances, des symboles rappelant ceux de leur propre religion ou ceux des mystères grecs : culte de la croix, du soleil, symboles du serpent, de la tortue, etc. A Palenqué, dans le Yucatan, existe un temple où figure à la place d'honneur une grande croix avec des personnages lui apportant des offrandes.

Or Landa, l'un des chefs de la conquête espagnole, a écrit : « Quelques anciens du Yucatan assurent que cette terre fut occupée par une race de gens *qui entrèrent du côté du levant.* » Montezuma, le dernier roi du Mexique,

(4) Voir Lang, *Mythes, cultes et religions*.
La tentative de Fabre d'Olivet pour l'interprétation des mots de la langue hébraïque n'a pas apporté de solution satisfaisante.

disait aussi que ses ancêtres venaient d'une terre *située à l'Orient*. Ces déclarations laissent donc supposer que les conquérants dont il s'agit étaient les Atlantes.

Les habitants du Yucatan portent le nom antique de « Mayas ». Or, il existe dans le pays basque espagnol une localité importante appelée aussi Maya. Il serait nécessaire de savoir si ce nom est antérieur à la conquête espagnole. Toutefois le mot Maya ou Maïa a existé en Europe et jusque dans l'Inde, bien avant la découverte de l'Amérique, ce qui indique encore une fois l'existence de rapports lointains.

Chose remarquable, certains signes de l'alphabet hiératique et phonétique Maya se retrouvent dans l'écriture hiératique Egyptienne, nous avons constaté nous-même que l'alphabet celtique primitif du P. Maunoir, découvert en Bretagne, comporte également 6 caractères identiques et 3 assez analogues à ces caractères Mayas.

Chez les Mayas, les nombres 3, 5 et 7 avaient la même importance religieuse que chez les peuples européens et asiatiques.

D'autre part, la racine *atl* du mot Atlantide n'est pas d'origine orientale ou européenne; en revanche, chez les Nahualt de l'Amérique centrale, un très grand nombre de mots la renferment.

Quant aux racines *at-an* que l'on trouve dans Yuc-atan et qui appartiennent à la langue des Mayas, on les retrouve non seulement dans le nom du dieu égyptien *Aton*, substitué par Aménophis IV à celui de *Ammon*, mais aussi dans le nom du dieu de certaines peuplades Berbères, désigné par le mot *Aten*, qui rappelle étrangement d'autre part l'Athéna des Grecs.

Il convient toutefois de se demander si l'Occident et l'Amérique n'ont pas reçu de l'Extrême-Orient ces mots et les traditions qui peuvent s'y rattacher, lorsque les îles atlantidiennes existaient encore, ou si, au contraire, le langage et la civilisation sont allés de l'Ouest à l'Est.

Nous pouvons constater déjà que le zodiaque, cet antique monument des connaissances humaines, lequel renferme symboliquement, dit-on, l'histoire passée, présente et future de l'humanité, a eu une marche allant de l'Occident à l'Orient, comme l'a établi définitivement M. Letronne. « C'est de l'Occident, dit-il, que le zodiaque est arrivé de proche en proche jusque dans l'Inde et à la Chine. Cette route est l'inverse de celle qu'on lui avait fait parcourir (5) ».

Connu des Grecs avant de l'être par les Egyptiens, il fut importé également par eux dans l'Inde, où les astrologues se servent encore de mots grecs.

Il est à remarquer que le zodiaque a été visiblement établi vers le 49e degré de latitude, ce qui correspondrait à l'emplacement de l'Atlantide nord, engloutie la première.

L'étude de la linguistique nous montre encore d'une manière plus saisissante cette propagation des connaissances de l'Ouest à l'Est. On sait que l'on a constaté une analogie très remarquable entre le celte et le sanscrit (6) et l'on a supposé que le sanscrit était la langue mère, mais cette écriture savante étant un enrichissement des racines celtiques, il est normal d'en déduire au contraire qu'elle en est l'efflorescence ; or comme la sève va de la racine aux rameaux et aux fleurs et non inversement, le celte doit être considéré comme antérieur au sanscrit.

Chose émouvante, dit d'ailleurs M. Ph. Berger, la civilisation hindoue, que l'on considérait comme remontant jusqu'au berceau de l'humanité, n'a pas laissé d'inscriptions qui puissent être comparées comme antiquité, non seulement à celles de l'Egypte et de la Chaldée, mais même aux inscriptions phéniciennes et grecques. L'alphabet hindou, ajoute-t-il, dérive de l'alphabet phénicien ou sémite, d'après les inscriptions d'Açoka ; il n'a été introduit dans l'Inde que vers le IVe ou Ve siècle avant notre ère (7).

En réalité, a écrit M. Camille Jullian :

(5) *Revue des Deux Mondes*, 1837.
(6) Ad. Pictet : *Des affinités du celte et du sanscrit.*
(7) Ph. Berger : *Histoire de l'Ecriture*, 1902.

l'Inde n'est qu'une conquête, et peut-être la dernière de la langue mère et des émigrants fondateurs. Ils ont fini par l'Indus et le Gange, ils ne sont point partis de là, ils ne sont point issus de l'Asie. C'est de l'Europe qu'il sont venus et de l'Europe la plus lointaine (8).

M. Meillet, de l'Institut, dans son histoire de la langue grecque, déclare que nous n'avons pas le moyen de savoir s'il y a eu à l'origine une langue unique, mais que l'un des résultats les mieux acquis de la linguistique, c'est que presque toutes les langues parlées en Europe sont des transformations d'une seule langue inconnue, partie d'un domaine relativement restreint, d'où elle se serait répandue sur l'Europe et l'Asie. Avec M. Camille Jullian, il pense que cette contrée inconnue pourrait être la *Baltique*, attendu que deux des arbres dont le nom est le mieux établi comme ayant appartenu à cette langue primitive sont ceux du *chêne* et du *bouleau*, dont l'aire d'extension est nettement délimitée.

Pour nous cette importance du chêne est d'autant plus significative que le chêne est l'arbre celtique par excellence, et que le mot *druide* se rattache au mot *drus*, *chêne*, en grec.

Il nous reste à envisager maintenant ce que pouvaient être les connaissances et les traditions atlantéennes dont nous serions les héritiers et qui se sont répandues jusqu'en Extrême-Orient, non sans s'altérer en chemin, et à voir si elles sont dignes de retenir notre attention.

Creuzer a fait remarquer déjà que la doctrine des Druides avait de frappants rapports avec les enseignements de Pythagore et paraissait dérivée de la même source (9). D'autre part, la célèbre légende grecque de la conquête des pommes d'or du jardin des Hespérides semble indiquer que la Grèce reçut son initiation de l'Atlantide. Dans cette légende, en

(8) Camille Jullian : *De la Gaule à la France.*

(9) Clément d'Alexandrie (*Stromates*, l. I, ch. xv) dit nettement que Pythagore avait emprunté sa philosophie aux Druides.

effet, Hercule affronte le dragon et cueille les pommes d'or, c'est-à-dire acquiert la connaissance dans des îles situées au delà des colonnes d'Hercule, ce qui correspond à l'emplacement de l'Atlantide (10). Entre les enseignements des mystères grecs, ceux de Pythagore et ceux des Druides, il paraît y avoir identité de nature et par suite communauté d'origine : l'Atlantide.

La doctrine atlantéenne doit donc se retrouver tant dans ce que nous connaissons des enseignements de Pythagore que dans les fables et légendes de la mythologie grecque, où figurent d'ailleurs non seulement Uranus et Neptune, l'Ouranos et le Poséidon des Atlantes, mais aussi Cybèle ou Kubélé, la grande mère. Celle-ci doit nous retenir un instant, car ce nom constitue un document des plus importants, en ce qui concerne les relations entre la Grèce et l'Atlantide et nous éclaire sur la philoso scientifique des Atlantes.

Le mot Kubélé, d'apparence grecque, est en réalité formé de deux mots de la langue Maya (remarquer en passant que Cybèle est aussi Maïa) dont le premier signifie : *fort, puissant*, *Dieu* et le second : *voie* ou *chemin* (d'après Brasseur de Bourbourg).

Chose remarquable, on retrouve les mêmes mots dans la langue celtique sous la forme OG (permutation du K en G) *fort, plein de vie* et BEL *beauté*.

Le mot Kubélé s'associe donc à une idée esthétique supérieure et de vie dans son sens le plus élevé ; Cybèle, c'est la Nature, et les mystères de Cybèle devaient comporter l'initiation à certaines lois de la nature. Mais Cybèle, c'est aussi Déméter et nous voici dans les mystères d'Eleusis les plus célèbres de la Grèce. Nous commençons, dès lors, à entrevoir ce que pouvait comporter l'initiation des époptes.

Le culte de Cybèle fut d'ailleurs en honneur dans les

(10) Les mots science et connaissance ne sauraient être confondus. Pour les initiés des mystères, la science est relative, la connaissance ne l'est pas, la science est analytique, la connaissance est synthétique ; elles procèdent l'une de la raison, l'autre de l'intuition.

Gaules. Il se rattache également à celui de l'Isis égyptienne. Et dans cette vaste unité qui se forme ainsi peu à peu, et derrière laquelle s'entrevoit l'ombre majestueuse d'Atlantis, voici que rentre à son tour la doctrine secrète des Hébreux : la Kabale. Kabale c'est Kubélé, et si les Kabalistes déclarent que leurs livres renferment de vastes connaissances cachées, il est loisible d'en déduire que c'est encore des connaissances atlantéennes qu'il s'agit, car ce mot que nous retrouvons partout, c'est celui même de l'attribut essentiel de Neptune-Poséidon, roi des Atlantes : le cheval, *caballus*, *cabalos*, en celte. Le cheval est en quelque sorte le totem des Celtes et figure sur la plupart des monnaies gauloises, parce qu'il symbolise la grande doctrine atlantéenne.

C'est encore elle qui se trouve cachée dans le mot *chevalerie*, avec le magnifique idéal que ce mot comporte.

Voici déjà quelques lueurs sur ce que pouvaient être les traditions et les croyances de ces Aryens qui ont porté leur civilisation jusque dans l'Inde.

Mais ce n'est pas tout, car ces connaissances, nous pouvons soupçonner qu'elles se trouvent cachées dans le symbolisme chrétien qui a remplacé les mystères grecs. Les allusions au rôle primordial de la lumière dans l'évangile de saint Jean, la croix, le poisson rappellent en effet les croyances et les symboles de l'Atlantide.

Ces traditions occidentales comportent un idéal fait autant d'action que d'aspirations vers la noblesse, le désintéressement, la vérité, la justice, la beauté. Ce n'est pas sans raison que Cybèle veut dire Dieu-beauté et que les prêtres de ses temples s'appelaient gallos. Ce mot gallos, qui signifie *gaulois*, s'associe aussi à *callos*, *beauté*. Les préoccupations esthétiques, l'idéal esthétique sont à la base des concepts philosophiques et religieux des Atlanto-Celtes et des Grecs. Ces derniers en furent, on le sait, non seulement les héritiers, mais encore, sous une forme inégalée, les admirables traducteurs.

C'est à ces traditions, à cet idéal que nous devons nous rattacher si nous voulons reconquérir notre place dans le monde, car nous ne sommes pas plus les héritiers de l'Orient que nous ne sommes des Latins. Nous n'avons aucune raison pour revendiquer une ethnicité latine, bien au contraire. Rome a conquis la Gaule, elle y a trouvé l'organisation druidique et elle l'a détruite ; elle a conquis la Grèce et elle y a provoqué la disparition de l'élite par la destruction des mystères. Ce sont les résultats de cette œuvre de dévastation immatérielle qui incitent aujourd'hui à rechercher en Extrême-Orient des directives et des méthodes de pensée incompatibles avec notre mentalité occidentale.

Mais voici qu'après une longue période d'obscuration et au moment où la claire vision des buts à poursuivre s'est altérée, l'idéal atlanto-celte, par la résurrection d'Atlantis, tend à reconquérir nos consciences dans un instinctif mouvement de défense. Cet idéal était d'ailleurs resté à l'état sous-jacent parmi les nations occidentales. On peut le constater en comparant par exemple la situation de la femme en Orient et en Occident. Tandis que chez nous la femme est mise sur un pied d'égalité avec l'homme, selon l'usage atlantéen que l'on retrouve tant chez les Mayas, les Iroquois, les Hurons, les Algonquins que chez les Protoscythes et les Ibères, en Orient elle est réduite à un état de vassalité plus ou moins complète. L'Occident a créé la druidesse, la prophétesse, la prêtresse, et c'est chez lui que le féminisme s'est développé.

On voit donc que la tradition atlantéenne continue à se manifester sans même que nous nous en doutions ; or, en ce moment où le monde est entraîné vers on ne sait quelles destinées, où règne chez beaucoup une vague inquiétude des lendemains, il n'est peut-être pas sans intérêt de montrer que dans les couches plus profondes de la civilisation européenne, en apparence si préoccupée de poursuivre des buts uniquement matériels, il existe des courants annonciateurs d'une rénovation intellectuelle, morale, et sans doute

sociale en accord avec ce qui constitue le caractère même de notre race.

Dans une sorte de vision prophétique, Joseph de Maistre écrivit jadis que le monde marchait à une vitesse accélérée vers un avènement immense et que la nation française serait le grand instrument de la plus grande des révolutions (*Soirées de Saint-Pétersbourg*). S'il en devait être ainsi, il y a tout lieu de penser plutôt que cette évolution serait l'œuvre de tous les peuples ayant la même tradition : la tradition atlantéenne.

PAUL LE COUR.

SOUVENIRS D'UN MÉDECIN DES PRISONS DE PARIS

LA SANTÉ ET LA PETITE-ROQUETTE (1)

—

I

LA SANTÉ

la prison des hommes

Il était une fois un bon marchand de vins, fort estimé dans son quartier pour sa bienfaisance et la sainteté de ses mœurs. Robert Montri était son nom et c'est en 1618 que se passe l'histoire que nous allons conter.

Deux jeunes filles engagées dans le libertinage, mais que la malchance et le remords firent très vite tomber dans l'abandon et la misère, décidèrent d'aller supplier notre charitable marchand de vins de les tirer de leur état infâme et de leur procurer une retraite où elles pourraient, dans le travail, l'isolement et la prière, oublier leurs égarements, afin d'obtenir de la miséricorde divine le pardon de leurs fautes!

Messire Montri n'hésita pas à les recueillir. Il confia les infortunées à Dame Chaillou, dont le zèle fut de courte durée et qui ne tarda pas à rompre ses engagements, ce qui décida le brave homme à donner asile à ses deux protégées, dans sa propre demeure, située près de la Croix-Rouge, pour s'en aller lui-même avec sa famille s'établir dans une autre maison à loyer.

Le bruit de cette bonne action s'étant rapidement répandu,

d'autres filles vinrent grossir le troupeau des repenties. Pourtant la mince fortune du sieur Montri n'y pouvait suffire, et c'est alors qu'une femme de grand cœur, la Marquise de Maignelay, acheta le 20 octobre 1620, rue des Fontaines, Quartier du Temple, une maison, qui devint le Couvent des Filles de la Magdeleine.

Les Magdelonnettes, comme on appela bientôt cette maison, fut d'abord un cloître-refuge où étaient admises par charité les femmes un peu libertines, ayant le fervent désir de revenir à une vie régulière.

Mais bientôt la police envoya d'autorité certaines femmes en retraite forcée dans ce saint asile, qui ne tarda pas à prendre des allures et même le titre de prison.

A l'époque de la Révolution, on y enferma les falsificateurs d'assignats, les faussaires et les voleurs.

En 1795, les Magdelonnettes servirent de dépôt pour les femmes prévenues de divers délits et devinrent ce que la Grande Force, rue Pavée-Saint-Antoine, était déjà pour les hommes.

Tour à tour, la prison allait voir encore varier la qualité de ses prisonnières, jusqu'en 1834, époque où fut ouverte la maison de Clichy, tout proche le Jardin de Tivoli, dans l'ancien hôtel Saillard ; elle reçut les femmes détenues pour dettes ; puis on y transféra de Sainte-Pélagie les jeunes détenues de moins de seize ans. En dernier lieu, on fit de cette prison une succursale de la Force pour les hommes en prévention.

La prison des Magdelonnettes, frappée d'expropriation en 1852, dût être démolie, lors du percement de la rue Turbigo, et termina son existence en 1867, où elle fut remplacée par la prison de la Santé.

§

A peu de distance de l'Observatoire, dans le paisible XIVe arrondissement, l'architecte Vaudremer a construit la prison portant le nom de cette rue.

La Santé occupe tout le vaste terrain compris entre le Boulevard Arago, la rue Humboldt, la rue Messier et enfin la rue de la Santé.

Le majestueux mur d'enceinte, par son élévation et sa solidité, donne aux bâtiments l'aspect d'une forteresse, d'où il paraît vraiment impossible de s'évader.

Peu d'années après sa construction, elle logea, pendant le siège de Paris, les prisonniers allemands, et la Commune y enferma quelques jours le général Chanzy.

On appliqua d'abord dans cette maison les deux formes de l'emprisonnement. Elle était en partie prison cellulaire organisée à l'exemple de Mazas; d'autre part, dans un de ses quartiers, on appliqua le régime mixte auquel on a donné le nom de « Système Auburnien », qui comporte la vie en commun pendant le jour et l'encellulement la nuit.

Mais dix ans plus tard environ, la prison de la Santé devait être singulièrement agrandie, et le régime cellulaire y fut seul appliqué.

§

Je n'étais jamais entré à la Santé lorsqu'à la demande de l'Administration pénitentiaire, après l'affaire Almereyda, j'acceptai d'y assurer momentanément le Service médical en remplacement d'un confrère qui suppléait lui-même le médecin titulaire mobilisé, notre ami le Docteur Prosper Merklen, actuellement Professeur à la Faculté de Médecine de Strasbourg, son pays d'origine.

Je me présentai donc un matin à la porte de la prison et déjà, en franchissant le seuil, je ressentis comme un léger froid.

La cour d'entrée pourtant, avec le lierre qui en tapisse les murs d'un épais feuillage, avec ses fleurs aux couleurs variées, piquées çà et là dans ce rideau de verdure, donne une impression assez agréable et offre, comme l'écrit le vénérable aumônier l'abbé Geispitz, « la vague vision de

ces vieux donjons qu'on rencontre dans certaines contrées de notre beau pays de France ».

Introduit auprès du distingué Directeur, M. Dabat, actuellement Directeur du Dépôt, nous parlâmes d'abord, bien entendu, de l'étrange affaire Almereyda.

Il tint à me mettre sous les yeux un album copieusement illustré de la main d'un ancien médecin de la prison, le Docteur de Beauvais. Ces divers croquis montraient que la mort par strangulation voulue ou même accidentelle pouvait se produire dans les conditions les plus étranges et les plus inattendues; ces dessins prouvaient jusqu'à l'évidence qu'il était tout à fait facile de s'étrangler sans le faire exprès.....

Ayant coiffé son beau képi brodé, le Directeur m'introduisit ensuite dans la prison, désirant me présenter au personnel et me mettre au courant de mon nouveau service. Voyant passer de nombreux militaires, j'apprends que, la prison du Cherche-Midi étant devenue insuffisante, une partie de la Santé a été militarisée et affectée aux soldats passibles du Conseil de Guerre. Un personnel spécial militaire s'occupe d'ailleurs de cette section tout à fait indépendante du quartier civil, devenu de ce fait trop étroit et encombré de prisonniers.

En fait de prison, je ne connaissais jusqu'alors que celle de Saint-Lazare et je dois avouer que cette prison de femmes, vivant en commun dans des ateliers sous la surveillance des religieuses aux trois voiles, ne donne pas cet aspect de tristesse, cette impression lugubre qu'on ressent immédiatement à la Santé. C'est à vous dégoûter de mal faire et je suis certain que si les apprentis criminels connaissaient ce premier séjour que leur vaudront leurs mauvais coups, ils rengaineraient bien vite leur surin ou leur browning.

Non sans fierté, l'aimable Directeur me vante cependant sa maison, une des plus importantes, des mieux aménagées et des plus saines de France, mais qui n'est, en réalité, comme Saint-Lazare pour les femmes, qu'une maison de

détention où les prisonniers ne subissent que de petites peines, au-dessous d'un an de prison, les condamnations plus importantes se purgeant dans les Maisons Centrales... ou au bagne.

A la Santé, on trouve tout le confort moderne, le tout à l'égout, le chauffage central, l'électricité installée dans toutes les cellules; le nettoyage peut être fait à la lance, les eaux s'écoulant par déclivité jusqu'à un caniveau qui occupe le centre des longs couloirs et dont les plaques métalliques qui le recouvrent résonnent sous les pas avec un bruit impressionnant dans le silence de l'immense prison.

Pendant que m'entretenait ainsi M. Dabat, mes yeux se portaient sur les rangées sans fin de cellules qui s'alignent des deux côtés, d'où n'émane aucun bruit et qui paraissent inhabitées. Ces cellules sont au nombre de plus de 1.200, s'échelonnant tout le long du « quartier haut et quartier bas » de la prison; celles du rez-de-chaussée donnent de plain-pied sur les couloirs; celles des étages ouvrent sur des balcons de fer très étroits garnis d'une rampe. Chaque cellule est de 3 m. 60 de longueur sur 2 mètres de largeur et 3 mètres de hauteur; elle est éclairée par une croisée élevée et solidement grillagée, prenant jour sur les cours et les promenoirs cellulaires individuels.

Chacune des cellules est pourvue d'un lit de fer fixé au mur et dont la partie mobile doit être relevée le long de la cloison pendant le jour, les détenus n'ayant le droit de s'étendre dans la journée que sur autorisation spéciale du médecin; le reste de l'ameublement comprend une table scellée dans le mur face au lit, une chaise de bois retenue également par une chaîne, une étagère et deux porte-manteaux; dans un coin sont les « commodités » avec chasse d'eau et robinet, une lampe électrique, une bouche de chaleur... plutôt tiède en hiver, mais permettant de dire qu'on trouve, en cette triste hôtellerie, ce qu'on appelle le confort.

Les cellules sont séparées du monde extérieur par de

solides portes doublement verrouillées et percées d'un judas permettant une constante surveillance.

On se demande si des êtres vivants respirent derrière ces portes épaisses et si on ne se trouve pas plutôt dans une sorte de macabre musée, où seraient collectionnés et étiquetés dans des cases identiques les échantillons variés des douleurs et des vices de l'humanité !

II

La visite médicale

La cloche retentit, c'est mon arrivée qu'on annonce.

Je suis introduit, en effet, dans le cabinet médical ; on m'explique qu'il n'y a pas à la Santé de salle d'infirmerie et que mon rôle est celui d'un consultant chargé de faire le tri des malades, de distribuer des médicaments usuels aux détenus atteints de simples indispositions, tandis que les vrais malades doivent être dirigés sur l'Infirmerie centrale des Prisons, située à Fresnes.

Après la consultation, je dois me rendre dans quelques cellules examiner les détenus au secret, ou ceux dont l'état ne permet pas de quitter le lit.

Un gardien-infirmier est attaché au médecin de la prison ; il est aidé lui-même comme auxiliaire par un détenu qui doit ce poste de confiance à sa bonne conduite.

Mon gardien-infirmier, très au courant de son service et plein d'autorité, appelle l'un après l'autre par leur numéro les consultants qui, rangés sur une longue file dans le couloir, face au mur, tiennent dans leurs mains une planchette qui porte les numéros de la division et de la cellule qu'ils occupent.

Le défilé commence ; environ 50 individus de tous les âges et de toutes les conditions viennent me conter leurs misères physiques, qui dépendent souvent de leurs angoisses morales.

Voici un grand et étrange vieillard, vêtu d'une longue

redingote, qui me prie d'ausculter son cœur qui défaille. Puis c'est un sergent-major qui s'avance et dont je ne m'explique guère la présence parmi tous ces civils ; ses yeux luisent, son visage est vultueux et pourtant il se plaint d'une voix émue d'une extrême faiblesse. Ensuite vient une sorte d'apache, qui m'annonce souriant qu'il s'en va de la « caisse », sans en paraître trop affecté, et qui me demande de calmer une toux incessante...

Peu à peu s'épuise ainsi la longue théorie de ces malheureux qui se voient rabroués et même punis, lorsqu'on reconnaît qu'ils ont demandé à venir à la visite sans motif; en se faisant inscrire « pour le médecin » certains recherchent tout bonnement une distraction à la monotonie de leur existence ; d'autres ont l'espoir de rencontrer et de passer « en douce un bifton à quelque poteau » de la même bande, qu'ils croient utile de renseigner sur la marche de leur affaire et de les mettre au courant de leurs combines pour qu'ils ne se coupent pas devant le « curieux ».

III

Les Politiques

Je croyais mon service terminé, lorsque mon infirmier me prie d'attendre quelques « politiques » qui demandent à me consulter et qui ne doivent pas être mêlés aux autres détenus.

Je remarque tout de suite qu'avec ces politiques, le ton du gardien change du tout au tout ; ce n'est plus le « 8 de la 1re division » qu'on appelle, mais Monsieur Chose ou Monsieur Untel.

Je vais avoir bientôt l'explication de cet excès de politesse. Les condamnés politiques qui occupent une division spéciale ont aussi des règlements tout à fait spéciaux et adoucis ; notamment ce ne sont pas des numéros, ce sont des messieurs.

D'autre part, lorsqu'un politique est reconnu malade, il est transféré dans un hôpital, au lieu d'être envoyé à l'Infirmerie de Fresnes.

D'ailleurs, je vais avoir la bonne fortune de connaître de près le quartier politique, un de ces détenus privilégiés me priant de me rendre à son chevet.

Si dans la prison proprement dite, la prison tout court, règnent l'ordre et le silence, chez les politiques, c'est la vie en commun avec tout ses agréments. Les portes de toutes les cellules sont ouvertes, aucun gardien ne circule; on voisine, on fume, on chante, on mange, on boit; en un mot, on ne s'en fait pas.

Je pénètre chez mon client, dont l'état ne me donne aucune inquiétude, et je remarque tout de suite sur les murs des inscriptions et des dessins qui, je l'avoue, m'offusquent un peu, car ils ne semblent guère cadrer avec l'état d'esprit de cette époque tragique.

J'apprends là que les politiques ont le droit chez eux, dans leur quartier, d'étaler aux yeux de tous leurs pensées les plus intimes, les opinions les plus subversives et que, sans avoir la liberté presque complète qu'eurent autrefois à Sainte-Pélagie certains détenus politiques, à qui on allait jusqu'à donner l'autorisation d'aller au théâtre ou de coucher en ville, ils jouissent néanmoins d'appréciables avantages.

Les politiques de la Santé ne sont enfermés que la nuit dans leurs cellules, qui restent ouvertes pendant le jour ; ils peuvent donc se fréquenter les uns les autres et recevoir leurs amis *des deux sexes*, pourvu que la liste ne dépasse pas 25 personnes pour chaque détenu. C'est assez dire que la plus franche gaieté préside aux « 3 à 5 » des heureux pensionnaires de cette joyeuse division.

Ces égards particuliers accordés aux politiques ne trahissent-ils pas une certaine préoccupation de ne pas trop irriter les puissants possibles du lendemain ? C'est ce que je me demandais en me remémorant cette phrase d'un dis-

cours d'Anatole de La Forge au Parlement : « Par le temps qui court, nous pouvons les uns et les autres être envoyés à Sainte-Pélagie ; par conséquent, en demandant au ministre de revenir à un régime plus doux, je lui adresse une réclamation juste, sensée et prudente. »

IV

Le Quartier de la grande surveillance Les condamnés à mort. Les espions

Me voici de nouveau dans la vraie prison. Je monte l'étroit escalier de fer pour examiner sur leurs couchettes, en divers points de la prison, quelques prisonniers plus ou moins malades.

Je pénètre chez un détenu qui faisait un tel vacarme qu'on a dû le priver de toute lumière et que je trouve complètement nu, blotti dans un coin, apeuré et suppliant : le pauvre diable venait d'être pris d'une crise de folie, et d'urgence je l'envoie à l'Infirmerie spéciale du Dépôt.

Enfin voici ma mission la plus intéressante et la plus délicate qui commence ; elle consiste à visiter chaque jour le quartier de la grande surveillance. On appelle ainsi un quartier où sont réunis les héros des causes les plus notables, criminels et espions. Je vais y trouver, en même temps, deux condamnés à mort, un meurtrier, célèbre par la qualité de sa victime, et plusieurs détenus accusés du crime de haute trahison. Ces cellules, éclairées de jour et de nuit à l'électricité, restent constamment sous la surveillance d'un gardien, qui va et vient de porte en porte.

Ma première visite est pour Villain, l'assasin de Jaurès, jeune homme poli, presque obséquieux et d'aspect très doux ; il est devant sa table, sur laquelle s'amoncelle une quantité de volumes, car il me dit avoir entrepris des recherches en vue d'un travail sur la musique espagnole ; chaque jour, il me réclame avec un petit air suppliant un peu de lait, qui constitua presque son unique nourriture pendant

ses cinq années de détention préventive, puisqu'il ne comparut devant la Cour d'assises, où il fut acquitté, qu'après l'armistice.

La cellule à côté est occupée par l'Espagnol Guerrero, condamné à mort et sur le point d'être exécuté. C'est un homme au teint basané, plutôt renfrogné, qui sait le sort qui l'attend et que nous trouvons presque chaque jour en prière. Son crime n'est rien moins qu'une reproduction de celui de Soleilland.

Plus loin est un Slave, Mathias Michelson, ancien officier de la Garde, condamné à mort pour espionnage. Son visage pâle est encadré d'une longue chevelure bouclée et il frémit chaque fois que s'ouvre la porte de sa cellule. Il sera d'ailleurs bientôt fusillé.

Nous voici chez l'adjudant Minangouin, condamné à mort pour avoir noyé volontairement sa femme et ses deux enfants. Les photographies de ses victimes sont devant lui sur sa table. Il n'en détache pas les yeux et, agenouillé, il prie constamment.

Dans les cellules voisines nous allons tous les matins, suivant la consigne, constater l'état des principaux héros du procès du *Bonnet Rouge*, dont on est en train d'instruire l'affaire.

Le premier que nous visitons est Duval, « Monsieur Badin » qui supporte parfaitement le régime de la prison. Nous le trouvons chaque jour de bonne humeur, fumant de longs cigares, procédant au ménage de sa cellule, le chef protégé contre la poussière par un journal plié en chapeau de gendarme ; il attend avec impatience l'heure des repas et fait preuve d'une étonnante bonne humeur : « Cela va bien, docteur, tout à fait bien, comme toujours et merci ! »

Après Duval vient Turmel, ce malheureux député qui devait mourir pendant qu'on instruisait son affaire. Peu bavard, il se plaint constamment du froid, ne se dévêt jamais, porte autour du cou un énorme cache-nez, mais n'avoue son état de maladie que lorsque les progrès du mal

ne lui permettent plus de garder une silencieuse réserve.

Son voisin Jouglas porte une chemise de soie vert pâle et se montre toujours désespéré au sujet de sa santé.

Nous arrivons chez Landau, au regard interrogateur, au visage éclairé, surmonté d'une belle chevelure grisonnante en flamme de punch.

Nous passons chez Lenoir, revêtu d'un élégant pyjama. Ce grand jeune homme, aux manières distinguées, est à juste titre particulièrement préoccupé de l'issue du procès qui va commencer. Il ne ferme pas l'œil de la nuit, nous dit-il, et le seul désir qu'il manifeste est qu'on lui procure des « spécialités » qui lui donneront le sommeil, mais qui malheureusement n'ont pas cours dans la prison.

Desouches, petit homme mince, l'air fin, intelligent, nous accueille avec une courtoise réserve. Il n'est pas inquiet, mais il trouve le temps long ; il écrit sans cesse et à tout instant jette les yeux sur la photographie de ses enfants.

Enfin, pour clôturer, nous pénétrons chez Bolo-Pacha, vêtu d'un complet veston de teinte marron de la meilleure coupe, chaussé de fines bottines vernies, un passe-montagne sur la tête.

Le pacha, étendu mollement sur sa couchette, se lève dès notre entrée, se découvre d'un geste las, mais avec une exquise politesse, et nous demande la permission de continuer à fumer son havane, sa seule distraction et même son unique consolation.

Je lui demande des nouvelles de sa santé, sachant d'avance que je ne devrai pas me laisser trop impressionner par les révélations qu'il me fera au sujet de son état.

« Voilà des mois, me dit-il, que je n'urine pas ; je dois avoir les reins en compote. On m'a soigné au Grand Hôtel lors de mon arrestation, puis on m'a transporté à l'infirmerie de la prison de Fresnes ; enfin me voilà ici et je ne constate toujours aucune amélioration. Je crois bien que je suis fichu et que je n'en ai plus pour longtemps à vivre. »

Bolo était ironiste à son heure et l'heure n'était pour tant pas à l'ironie.

Je l'examine, je lui donne quelques conseils et, voyant que, malgré les craintes qu'il m'exprime, je parais peu inquiet, il juge lui-même que je ne crois guère à une « anurie » qui persiste depuis tant de semaines sans amener des troubles plus graves. C'est à peine, les jours suivants, s'il nous reparle de sa santé. S'armant d'audace, tout souriant, il me dit un beau matin :

« Docteur, je suis sûr que je vous ai connu autrefois. N'étiez-vous pas au lycée de Marseille ? » Sur ma réponse affirmative, voilà qu'il me rappelle que nous sommes, en effet, condisciples. Il s'égaie et il me prouve qu'il a bonne mémoire en me parlant de certains camarades que j'avais presque oubliés, je l'avoue, depuis plus de vingt-cinq ans que j'ai quitté les bancs de notre vieux bahut.

Ces souvenirs mettent dans la suite un brin d'intimité dans nos conversations.

Bolo-Pacha est d'ailleurs un curieux homme, agréable, bon garçon, avec ce type nonchalant et fataliste des Orientaux, bien qu'il ne soit que Marseillais.

Il insiste peu sur son procès : « une histoire qui ne tient pas debout et qui ne va pas durer éternellement », espère-t-il ; il ajoute même un jour cette phrase sibylline : « Je me demande parfois si mon juge n'est pas fou ; je ne comprends rien à tout ce qu'il me raconte et je ne sais vraiment pas où il veut en venir ; je crois bien que c'est lui qui ne doit pas avoir la conscience tranquille. »

Son affaire, si grave et qui devrait l'intéresser à un si haut point, paraît vraiment le laisser presque indifférent. Il préfère parler de ses souvenirs de Marseille, de ses brasseries de femmes où les collégiens « se faisaient hommes », suivant sa propre expression.

Mais son sujet de conversation favori est la cuisine. « Vous avez peut être bien mangé dans votre existence, docteur, je suis certain pourtant que jamais vous n'avez goûté à une

cuisine aussi exquise que la mienne. Vingt fois à prix d'or on a recherché à me soulever ma cuisinière ; c'est mieux qu'un cordon bleu, c'est une perle, personne ne cuisine mieux qu'elle ; ses sauces sont uniques et j'aurais sacrifié n'importe quoi pour qu'elle ne me quittât point. Aussi, si vous saviez combien étaient recherchées mes réceptions ! Tous les grands de la terre, puis-je dire, qui me lâchent si bien aujourd'hui et ne me connaissent plus, ont défilé chez moi et se sont délectés à ma table. D'ailleurs, vous en jugerez vous-même bientôt, car cette sotte affaire va certainement se terminer ; d'ici très peu de temps, je serai libre et vous allez me promettre d'accepter à dîner. Si vous le voulez bien, j'inviterai même avec vous votre confrère de Fresnes, qui est aussi très gentil... »

Comme je le quittais, Bolo, tout radieux, après m'avoir tellement vanté sa cuisine et dont l'imagination voguait à cet instant certainement très loin, hors des murs de sa cellule, fit tout à coup le geste de me tendre la main. Mon infirmier, stupéfait, le cloua sur place du regard et le Pacha, revenu à la réalité, murmura : « Oh ! pardon, j'oubliais où nous étions et ce que je suis ici ! » Il retomba alors sur sa couchette et je m'aperçus qu'il pleurait...

La dernière fois que je vis Bolo, c'était au parloir des avocats ; il venait d'avoir une faiblesse et se plaignait tellement de souffrir du cœur qu'en hâte on m'avait fait chercher. Un cordial le ranima et j'entends encore le conseil que de sa voix grave lui donnait son avocat du moment : « Allons, Bolo, dit son défenseur qui était en effet infirme, faites comme moi, dont la vie n'a été qu'une longue torture, apprenez à souffrir et, pour calmer vos douleurs, détournez la pensée de votre guenille en récitant des vers...

Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés
Et comme la meilleure et la plus pure essence
Qui prépare les forts aux saintes voluptés !

V

LA PETITE-ROQUETTE

La prison des enfants

C'est la prison des gosses!

On y enferme, à partir de l'âge de treize ans, les garçons ayant commis des délits de droit commun, les chapardeurs, les vagabonds et aussi les fortes têtes dont les parents ne peuvent venir à bout et qu'ils doivent finalement confier à la poigne plus dure des agents pénitentiaires.

La prison des fillettes est à Fresnes; cependant, durant la guerre, une partie de Fresnes ayant été affectée comme prison aux soldats insoumis de l'armée belge, ces petites demoiselles, pas très sages, furent envoyées à Saint-Lazare, d'où on avait eu pourtant tellement de peine à les déloger autrefois.

Pendant longtemps les enfants coupables, lorsqu'ils n'étaient pas recueillis par charité dans des établissements privés, étaient mêlés aux autres détenus dans toutes les prisons et notamment à Bicêtre.

En 1790, un « Comité de mendicité », nommé par l'Assemblée Nationale, ayant visité cet hôpital, fut très ému de la situation de ces enfants et, sur le champ, il fut ordonné qu'ils seraient répartis dans des quartiers spéciaux des Magdelonnettes et de Sainte-Pélagie, où on les employa comme domestiques des condamnés adultes, au contact desquels ils ne pouvaient que se pervertir.

Une ordonnance royale du 9 septembre 1814 prescrivit alors l'institution d'une prison qui serait ouverte à tous les condamnés du Royaume au-dessous de vingt ans.

L'ouverture de cet établissement, confié à la surveillance du Duc de la Rochefoucault-Liancourt, devait avoir lieu le 1er mai 1815 ; les événements du 20 mars arrêtèrent la suite de cet essai (Guillot).

Cependant, en 1812, la ville de Paris avait acheté l'Hôtel de Bassoncourt, quai Saint-Bernard, qui devint plus tard la prison de la Garde Nationale, pour y loger les enfants en correction paternelle ; quelques jeunes condamnés, parmi les mieux notés, furent placés dans la maison de refuge de l'abbé Arnoult, rue des Grés.

La plupart des jeunes détenus avaient été de nouveau réunis à Sainte-Pélagie, où ils se trouvaient dans de déplorables conditions. Au lendemain de la Révolution de Juillet, un Préfet de Police, M. Baude, eut la singulière idée, sans doute pour distraire les condamnés politiques, de les charger de s'occuper des enfants. C'est ainsi que Raspail devint maître d'école.

Le scandale d'un enfant, victime d'odieuses violences de la part d'un détenu, fit décider, du jour au lendemain, le transport de tous ces jeunes garçons à la prison de la Petite-Roquette, dont la construction venait d'être terminée (mars 1876) et qui était, en principe, destinée à remplacer Saint-Lazare, qu'il est question, plus de trois quarts de siècle après, d'y ramener.

Les enfants, tout d'abord séparés individuellement pendant la nuit seulement, avaient durant la journée de fâcheuses fréquentations et ce fut M. Delessert, Préfet de Police, qui prit le parti d'appliquer aux jeunes détenus le régime cellulaire de jour et de nuit, qui est encore en vigueur actuellement.

La Petite-Roquette, située dans le haut de la rue du même nom, à peu de distance du cimetière du Père Lachaise, avait autrefois, comme vis-à-vis, la Grande-Roquette, aujourd'hui démolie, où avaient été fusillés contre le mur de ronde Mgr d'Arbois et les autres otages de la Commune et qui est restée tristement célèbre pour les nombreuses exécutions capitales qui eurent lieu entre les deux grandes portes des deux prisons.

Les bâtiments de la Petite-Roquette, qui dans son ensemble à l'aspect d'un château fort, ont la forme d'un hexa-

gone. Ils entourent une tour centrale à laquelle ils sont reliés par des ponts couverts qui convergent vers cette sorte d'immense tourelle.

Dans cette tour, se trouve la grande et imposante salle cellulaire, servant à la fois de chapelle, de salle d'école et de conférences, et c'est un curieux, mais lamentable spectacle que de voir des centaines de gosses, enfermés dans leurs stalles comme des abeilles captives dans leurs alvéoles, écoutant dans un profond silence l'office ou la leçon.

Le premier jour où je vins assurer le service médical à la Petite-Roquette, une vingtaine de moutards, nouveaux arrivés, se trouvaient réunis au greffe, tête nue, attendant les formalités de l'inscription sur le registre d'écrou.

« Vous verrez, m'avait-on dit, combien tous ces gosses portent sur leur visage les stigmates du vice. » A la vérité, la plupart de ces pauvres enfants avaient l'air surtout penauds ; ils étaient là, tête basse, beaucoup versant d'abondantes larmes, et je fus frappé d'apercevoir parmi eux un tout jeune homme, revêtu d'effets militaires fort en désordre et maculés de sang, le seul poilu de la Petite-Roquette, qui, par fanfaronnade, s'était laissé entraîner par de tristes apaches à commettre un crime abominable.

Avant d'être conduit au cabinet médical, je m'intéresse tout d'abord à l'existence claustrale de mes nouveaux clients ; je visite les cellules, à peine suffisantes pour des enfants, d'où ils ne sortent que pour les courtes promenades réglementaires et où ils séjournent la nuit et la journée, où ils sont occupés à de menus travaux qui ne demandent, il est vrai, aucune force physique ni intellectuelle.

Ces cellules ne sont jamais chauffées, aucune installation de chauffage n'ayant été prévue. Il n'y a pas davantage d'éclairage et c'est, dès le jour tombé, la nuit complète pendant quinze heures consécutives en hiver.

Il n'existe pas, bien entendu, de « commodités » ; l'enfant a un simple vase à sa disposition, qui reste là jusqu'à la fin de la matinée, où, à une certaine heure, à l'appel d'une

sonnerie, tous ces petits bonshommes, tenant en mains le récipient, s'en vont en file indienne le vider dans la fosse de la maison.

« Ils ne sont pas commodes, les petits chenapans », annonce d'une voix trop rude pour ce milieu un gardien galonné, plus terrible en paroles qu'en actes, mais qui veut en une phrase lapidaire me résumer la mentalité de ses pensionnaires. Le brigadier me raconte alors qu'à part les menues punitions, peu sévères, mais très sensibles, il est vrai à cet âge, comme la privation d'une pitance ou la mise au pain sec, il est assez rare qu'on soit dans l'obligation de mettre au cachot les plus indisciplinés.

Les cellules de punition de la Petite-Roquette sont d'ailleurs impressionnantes, et les enfants, en général, en éprouvent une certaine frayeur. Il convient de n'en user qu'avec beaucoup de circonspection.

Voilà ce qu'écrivait, dans un rapport, un Directeur de la Petite Roquette, mort récemment et qui semblait peu désigné pour ces fonctions par son ancienne profession de chansonnier montmartrois.

Mais combien la réalité est plus impressionnante encore que la description de M. le Directeur de la Petite-Roquette! Les cachots sont d'infimes cellules complètement peintes en noir jusqu'au plafond et meublées d'un seul matelas de varech posé sur le carreau.

Une seule petite tache blanche dans un coin : c'est le vase de nuit.

Si l'enfant « rouspète » suivant le terme du gardien, on ferme le petit vasistas qui aère et éclaire la cellule, et c'est alors la nuit complète. En vain le reclus, épouvanté, appelle, se lamente, pousse des cris désespérés ; personne ne répondant, peu à peu ses sanglots s'étouffent, il se tait et s'endort. Pauvre gosse!

Jamais vraiment à Saint-Lazare, qui est loin d'être le palais des douceurs, on n'oserait enfermer dans un semblable réduit les femmes les plus récalcitrantes.

VI

La consultation

Mais la consultation va commencer. Il s'agit bien d'une simple consultation, car il n'y a pas d'infirmerie à la Petite-Roquette ; ici comme à la Santé les malades qui exigent des soins spéciaux et continus sont envoyés à l'Infirmerie Centrale des Prisons, à Fresnes-les-Rungis.

La théorie des jeunes consultants, face au mur, bras croisés, est alignée le long du couloir, auprès du cabinet médical, attendant notre arrivée.

Le gardien, avant de commencer l'appel, tend soigneusement une petite chaîne qui sépare le médecin de son petit client.

Je m'étonne et je supprime la chaîne. Un à un devant moi les malades défilent.

Combien il serait intéressant d'étudier les tares héréditaires et sociales qui ont amené là ces garnements ! Beaucoup sont débiles, physiquement et moralement, êtres incultes dont les yeux sont vraiment sans pensée ; d'autres, véritables graines d'apaches, paraissent au contraire trop précocement intelligents, mais d'une intelligence tournée vers le mal ; il en est enfin de tout petits, qui ne savent que pleurer, qui paraissent implorer notre protection ; ils se désolent d'être en prison, ils n'ont rien fait, disent-ils, on les console d'un mot paternel, on leur prescrit un peu de sirop, récompense hautement appréciée ; un bon sourire éclaire alors le petit visage pâlot et contristé.

Il faut être indulgent pour ces pauvres êtres. La mère travaille à l'usine, le père est aux armées ; il n'y a plus de surveillance pour les petiots et beaucoup, hélas ! usent mal de leur liberté. Ils sont coupables, peut-être, ces enfants, mais ils ont droit sûrement, surtout en ces temps troublés, à des circonstances atténuantes. Décidément, je mérite le reproche qui me fut fait un jour de n'avoir pas « l'esprit

pénitentiaire ». C'est vrai, je l'avoue, je manque de ce genre d'esprit et je ne veux rien faire pour l'acquérir.

Si les jeunes détenus n'étaient autrefois que 150 à peine, leur nombre, lors des dernières années de la guerre, a dépassé 500. Heureusement, l'Administration, dans sa sollicitude, s'ingénie à garder les jeunes détenus le moins longtemps possible à la Petite-Roquette, où ne restent un certain temps que les plus grands, qui ont droit au titre d'adultes et qui y purgent leur peine, lorsque celle-ci n'atteint pas un an de prison.

Mais les adultes, à cette époque, nous n'en avions guère; les mauvais garçons d'antan avaient compris leur devoir et étaient devenus de bons soldats !

L'Administration des prisons, qui ferait, je le sais, encore beaucoup mieux si elle pouvait, tend, de tous ses efforts, à transformer ses jeunes clients en d'honnêtes hommes. Elle a fondé de nombreuses colonies agricoles et professionnelles, où les enfants prennent le goût du travail et où on arrive à redresser les plus mauvais penchants, à rééduquer les esprits les plus portés à mal faire.

Je me souviens de la joie du distingué directeur de Saint-Lazare pendant la guerre, le regretté M. Estachy, qui avait été auparavant directeur d'une colonie pénitentiaire importante, lorsqu'il recevait de ses anciens pupilles des lettres enflammées d'un ardent patriotisme, où ils ne manquaient pas de lui faire connaître les grades et les citations qu'ils avaient mérités ; sa satisfaction fut sans borne, lorsque, me trouvant dans son cabinet, je vis entrer un jeune officier ayant sur la poitrine la Croix d'Honneur, qui se jeta dans ses bras et qu'il étreignit en pleurant ; alors se tournant vers moi : « Vous voyez, Docteur, me dit-il avec fierté, ce que nous arrivons à faire de nos mauvais petits gars. »

Le Directeur avait, lui, le bon esprit pénitentiaire.

VI

Prison des Américains (1918)

Au commencement de 1918, on dut évacuer à Fresnes un grand nombre de petits détenus de la Petite-Roquette, la moitié de cette prison ayant été momentanément cédée à l'autorité militaire américaine pour y enfermer ses soldats insoumis.

Très vite la « Prison des Américains » fut aménagée pour y recevoir ses nouveaux pensionnaires. L'obscurité d'antan fut remplacée par un éclairage intense qui fouillait la maison dans tous ses recoins ; aucun Tommy ne pouvait maintenant espérer se cacher, ou chercher à s'enfuir à la faveur de l'ombre.

Les nouveaux gardiens de l'Administration pénitentiaire américains étaient tous armés de solides gourdins, dont ils faisaient un large usage ; tout autour de la prison militaire, des sentinelles étaient postées sur de hautes plates-formes, revolver ou carabine au poing.

Il était interdit à tout détenu de se montrer aux fenêtres, sinon, dès qu'une tête apparaissait, après un simple coup de sifflet qui servait d'avertissement, la sentinelle épaulait et tirait. On peut voir du reste encore sur les murs de la prison les traces des nombreuses balles tirées par les maladroits, car les bons tireurs, eux, « faisaient mouche ».

« En voilà, disait un de nos gardiens, qui n'hésitent pas à employer la manière forte. Ah ! ils s'y connaissent, les gaillards, pour tenir en respect leurs fortes têtes ! »

Toutes les consignes, tous les ordres, étaient donnés par des feux de mousqueterie ; c'était plus net que de sonner la cloche, et il faut reconnaître que les prisonniers se rendaient mieux compte ainsi que toute rébellion n'avait aucune chance de réussir. On veillait sur eux !

Dès le début de l'installation des Américains à la Petite-Roquette, ces salves tirées à tout propos impressionnaient grandement les alentours. On dit même que, la première

journée, un certain nombre d'habitants du quartier, très effrayés et non avertis, pensant que ces pétarades continuelles pouvaient provenir d'une Bertha d'un nouveau modèle, s'engouffrèrent très vite dans les caves, dont ils ne consentirent à déloger que lorsqu'on les assura qu'ils n'avaient rien à craindre de ces coups de feu tirés par nos amis américains et qui, suivant la cadence et la répétition, voulaient simplement dire : « la soupe est prête », ou « il est l'heure de se coucher » !

§

La paix est revenue, les Américains sont repartis, la Petite-Roquette a été rendue aux jeunes détenus. Mais ici comme dans toutes les prisons, le nombre des prisonniers a singulièrement diminué, et les enfants n'ont heureusement pas fait exception à cette règle. On ne pense plus à démolir la Petite-Roquette. Avant de démolir, il faut rebâtir, ce que ne permet guère l'état de nos finances. Alors voilà qu'on a pensé à envoyer à Fresnes les petits coupables et à transporter à la Petite-Roquette les femmes de Saint-Lazare.

Sans doute, n'a-t-on pas sérieusement réfléchi avant de croire possible la réalisation de ce projet désastreux.

Les cellules de la Petite-Roquette, qui ne sont ni chauffées, ni éclairées, sont à peine suffisantes pour qu'un enfant y respire librement ; comment voudrait-on y enfermer des femmes, à moins pourtant de construire pour elles des bâtiments spéciaux sur les terrains inemployés de la Prison des enfants ?

Dr LÉON BIZARD
Médecin de Saint-Lazare,
Médecin intérimaire de la Santé et de la Petite-Roquette.

DE L'INFLATION EN PRATIQUE

(BERLIN, JUILLET-DÉCEMBRE 1923)

—

Tout a été dit en France, par bonheur, sur les conséquences désastreuses de l'inflation monétaire. Mais les avocats de la bonne cause se sont surtout placés à un point de vue très général. On a parlé de l'Inflation ; on a étudié ses réactions sur le Rentier, sur l'Entrepreneur, sur le Salarié, et « l'homme dans la rue » a eu souvent quelque peine à se reconnaître parmi ces abstractions synthétiques. Presque en même temps, on lui a montré le relèvement si rapide de l'Allemagne ; on a dressé le tableau de l'activité débordante, de la vitalité menaçante de nos voisins ; et il a pu voir lui-même à chaque instant des voyageurs allemands dépenser sans compter pour leur commerce ou leur plaisir. Ces réalités visibles tendent à effacer, dans les esprits, les dangers, les souffrances, les ruines qu'on a dépeints. On se prend à dire qu'une faillite monétaire n'est peut-être pas une opération aussi détestable que le prétendent les théoriciens de l'économie politique et qu'au demeurant, les profits en sont tangibles.

Pour moi, l'occasion m'a été donnée de suivre de près, à Berlin, la dernière phase de la disparition du mark, et il m'a paru que les notes prises alors sur le vif ne seraient pas sans intérêt pour fixer quelques idées et montrer ce que peut être, en pratique, la douceur de vivre dans un pays dont les signes monétaires perdent, d'heure en heure, de leur valeur. Je m'excuserai ici, une fois pour toutes, du tour forcément personnel que je dois donner à mes souvenirs : aussi bien est-ce peut-être la meilleure justification de mon témoignage.

Qu'il s'agisse bien d'une dépréciation mesurable heure par heure, c'est ce qu'il est facile de montrer en rappelant quelques chiffres rébarbatifs, mais nécessaires, pour donner un ordre de grandeur. Le 6 août 1923, à la Bourse de Berlin, le franc vaut 96.000 marks ; le lendemain, il est à 190,000 ; le 8, il monte à 276.000. Un mois plus tard, le 7 septembre, il dépasse largement le million (1.860.000 marks), et le 8, il approche de 3 millions. Mais c'est en octobre que les chiffres deviennent véritablement imposants : 14 millions pour un franc le 1er octobre — 19 le jour suivant — puis 32 (4 oct.), 50 (8 oct.), 182 (10 oct.), 306 (11 oct.). Le milliard est brûlé et ce mois néfaste se termine à 2 350 millions, tandis que novembre clôture à 224 milliards pour un franc. Encore ce dernier cours était-il purement officiel, puisque, à ce moment, des intermédiaires offraient jusqu'à 400 milliards pour notre modeste franc (1).

Au reste, pour mettre un peu d'ordre dans cette astronomie, voici le point de départ et celui d'arrivée définis par une devise stable, le dollar américain.

1 mark-or représente en marks-papier :	Date	Cours du dollar en marks-papier	Temps écoulé (2)
—	—	—	—
1	juill. 1914	4,19	
10	janv. 1920	41,	66 mois
110	3 juill. 1922	420	30 —
1.000	21 oct. —	4,430	108 jours
10.000	31 janv. 1923	49,000	101 —
100.000	26 juill. —	760.000	176 —
1.000.000	8 août —	4.860.000	13 —
10.000.000	7 sept. —	53.000 000	30 —
100.000.000	3 oct. —	440.000.000	26 —
1.000.000.000	11 oct. —	5.000.000.000	8 —
10 000.000.000	22 oct. —	40.000.000.000	11 —
100.000.000.000	10 nov. —	400.000.000.000	19 —
1.000.000.000.000	22 nov. —	4.200.000.000.000	12 —

Traduisons ce dernier chiffre pour les non-initiés et disons qu'à la date du 22 novembre un dollar valait à Berlin quatre mille deux cents milliards de marks.

(1) Le cours de stabilisation définitif a été voisin de 200 milliards.
(2) D'après *Wirtschaft und Statistik*.

Ces données sont d'ailleurs plus ou moins connues. Ce qui ne l'est guère et ce que nous voulons nous efforcer de montrer, ce sont les répercussions de cet effondrement sur la vie de chaque jour. Mes carnets de chèques, dont les talons restent les témoins de presque toutes mes dépenses, me serviront de guide. Un mot est nécessaire, d'abord pour expliquer cet emploi constant des chèques. Par définition, l'usage du chèque suppose l'existence d'un compte en banque et on voit mal, *a priori*, pourquoi je m'obstinais à conserver et alimenter un compte de dépôts de fonds en marks dont la dépréciation, chaque jour, devait m'atteindre lourdement. Mais, précisément, je prenais grand soin de ne tirer des chèques que sans provision. Le reproche que je devine d'une immoralité cynique doit être écarté. En fait, l'honnêteté dans les transactions n'est qu'un souvenir aboli et dépourvu de toute signification, quand l'expression des dettes et des créances n'a plus elle-même aucune réalité. En conscience, la moralité est impossible. Au surplus, mes chèques ont toujours été fort exactement honorés et je suis resté scrupuleusement dans les limites d'un Code, un peu périmé il est vrai et mal adapté aux conditions nouvelles de la vie. Voici le mécanisme de l'opération : je reçois, le lundi matin, la note de l'hôtel où j'habite, « l'Adlon ». Elle se monte à 100 millions de marks, soit 75 francs au cours du moment. Je tire, non sans une certaine satisfaction intérieure, un chèque de 100 millions. Il est remis le lendemain par l'Hôtel à sa banque. Celle-ci passe des écritures nombreuses, procède avec lenteur à diverses opérations de compensation et ma propre banque est enfin invitée à payer, le jeudi. J'ai donc quatre jours devant moi. Le lundi et le mardi, je laisse mon compte soigneusement vide et, le mercredi seulement, je vends en Bourse le nombre de francs nécessaire pour faire verser 100 millions à mon compte. Au train que mène le mark, il est probable que 40 francs ou moins encore y suffiront. En gagnant trois jours, j'ai gagné 50 o/o ou plus.

Il est bien naturel, dans ces conditions, de généraliser dans toute la mesure possible l'emploi des chèques. Comme je l'ai dit, je payais d'abord par ce moyen toutes mes notes d'hôtel qui ne laissaient pas de représenter des mouvements de fonds impressionnants : 54 millions pour 3 jours, le 23 août — 62, le 25 — 100, le 29, — 140, le 1er septembre. Mais la chute du mark se précipite et les prix s'efforcent de la suivre : ma Trésorerie devient pareille à celle d'un grand Etat : 290 millions le 19 septembre, — 476, le 21 — 500, le 27 — 800, le 7 octobre et un milliard 777 millions le 10. A ce moment, ma chambre coûtait 500 millions par jour. Les 277 millions restants représentaient les petits déjeuners.

Bien entendu, je payais en chèques les dépenses les plus diverses, aussi bien des déjeuners — dont l'un de 237 millions, à quatre, le 7 septembre — qu'une bouteille d'eau de Cologne, pour 20 millions, le 2 septembre. On notera qu'au cours de ce jour, cette dernière opération était particulièrement brillante. C'était le matin, dans un grand magasin, le K. D. W. (3); je prends mon eau de Cologne et je m'avise que, en vérité, c'est pour rien : de toute évidence une Direction un peu lente et routinière n'a pas encore tenu compte des cours cotés en Bourse la veille. Aussitôt je me précipite dans l'ascenseur et je cours vers un autre rayon, lointain hélas! où j'avais remarqué de belles porcelaines. Malheureusement, dans le temps du trajet, tous les prix avaient été relevés de 100 o/o sur un coup de téléphone : mes « Rosenthal » étaient devenues inabordables.

On me pardonnera cette petite anecdote, parce qu'elle montre assez clairement avec quelle agilité doivent être surveillées, en telles circonstances, les dépenses à engager. Les fonds de roulement nécessaires à la vie quotidienne étaient infiniment délicats à régler. Tout excédent en portefeuille avant la Bourse se volatilisait sans recours possible.

3) *Kaufhaus der Westens.*

La difficulté fut grande, surtout à partir de la seconde quinzaine d'octobre, quand les chèques cessèrent d'être acceptés. Il fallait calculer chaque jour très exactement les espèces nécessaires jusqu'au lendemain. Comme les mouvements des prix étaient désordonnés, les prévisions les plus rationnelles étaient constamment démenties par l'apparition d'un excédent ou d'un déficit. Dans le premier cas il fallait remployer, en achetant n'importe quoi avant qu'elles ne s'évaporent, les resources restantes. Ceci même était un peu moins facile qu'il ne paraît. Un matin, par exemple, il me restait quelques cent millions sans affectation : une invitation impromptu à dîner était la cause de ces disponibilités déplorables, car les cours annoncés devaient être fatals à mes marks. J'entre donc dans un magasin, je vois un flacon d'Odol à 40 millions et j'en demande deux. Le marchand consent à m'en vendre un : mais il refuse de me céder le second avant la Bourse de l'après-midi, et à un prix à fixer à ce moment-là : il lui fallait quarante millions de petite monnaie avant midi, mais pas davantage, et il était décidé à limiter à ce chiffre le montant de ses ventes de la matinée. Ce malthusianisme commercial, pour paradoxal qu'il paraisse, dénotait un sens aigu des contingences, mais on peut croire qu'une telle inversion de la mentalité mercantile est la suite de nombreuses et douloureuses expériences.

Dans le cas inverse, c'est-à-dire si mes prévisions de dépenses avaient été trop serrées, comme par exemple quand j'avais été obligé de faire une course imprévue en taxi, la situation devenait inextricable : pas d'argent et, naturellement, pas de crédit. C'est ici qu'il faut chercher la raison pour laquelle les chèques ont continué de circuler en Allemagne bien au delà du terme qu'aurait dû leur assigner la dépréciation du mark. L'absence de tout crédit se passe d'explication : dans un temps où l'argent se déprécie à toute vitesse, personne ne veut être créancier. En fait, j'ai connu, sur le marché libre, des taux d'intérêt de 30 o/o au jour le jour,

qui n'empêchaient pas le débiteur de réaliser des profits substantiels à l'encontre d'un prêteur trop débonnaire. L'absence de moyens de paiement est plus difficile à faire concevoir à qui n'a pas vécu dans un système monétaire chaotique. Un fait est pourtant bien évident : ce qui compte, ce n'est pas la valeur nominale de la masse des billets en circulation, c'est son pouvoir d'achat réel. Or, à partir de juillet 1923 le rythme de la dépréciation du mark était devenu plus rapide que l'accroissement de la circulation. L'émission pourtant formidable de nouveaux billets n'entraînait pas création d'un pouvoir d'achat supplémentaire, et contribuait seulement, avec un décalage variable, à accélérer la dépréciation. Autrement dit, la valeur exprimée en or des milliers de milliards de marks en circulation (4) baissait avec des soubresauts variés, jusqu'à tomber, au milieu de novembre, très au-dessous de 100 millions de marks-or. Plusieurs semaines auparavant, le stock monétaire était déjà devenu ridiculement insuffisant pour les besoins d'un pays de 60 millions d'habitants. De là une « crise de moyens de paiement » plus ou moins accusée, mais constante, par quoi se traduisaient, même pour les étrangers, les pires inconvénients du désordre monétaire.

Il nous est à peu près aussi difficile de les imaginer en France que de nous représenter un monde où les lois de la pesanteur ne joueraient pas. Vous avez un compte en Banque, largement créditeur ; mais vous ne pouvez rien y puiser, puisque la Banque n'a, matériellement, pas d'argent à vous donner. Ainsi, tout se passe comme si les banques d'un grand pays moderne étaient toutes à la fois en état de cessation de paiement : c'est un gâchis kolossal.

En de telles circonstances, on accepte en paiement n'importe quoi. C'est ce qui explique l'abondante floraison de monnaies de toute nature — mais également mauvaise —

(4) Billets de la Reichsbank en circulation :
31 juillet 1923 : 43.594 milliards de marks ;
30 novembre 1923 : 400.000 milliards de marks.

dont la superposition augmentait encore la confusion générale. Chacun battait monnaie (si l'on peut dire) pour être sûr de ne pas en manquer. Les villes, les communes urbaines, le dernier des bourgs campagnards tiraient force billets, en même temps que les Chemins de fer, les Banques, les Grandes Entreprises, les Compagnies de navigation... Chacun y trouvait son profit, sauf les porteurs. Ajoutons enfin que le Reich lui même avait plusieurs monnaies d'Etat en circulation : marks-papier et monnaies « à valeur constante », portant en vain imprimés les mots magiques de bons or et de bons-dollars. De là un enchevêtrement des changes officiels et libres dont j'essaierais inutilement de donner une idée...

Pour l'étranger, dont les revenus s'exprimaient en monnaie saine, le spectacle n'était pas sans variété. Il y avait parfois des images amusantes sur ces vignettes éphémères qui furent l'occasion de quelques plaisanteries excellentes. Ainsi, un commerçant avide de publicité avait lancé au début de septembre un billet de la Sainte Farce de un billion (mille milliards). D'une impression beaucoup plus soignée que les vrais, ce billet circulait six semaines après, sans que les porteurs prissent garde aux textes imprimés, d'apparence rituelle, leur garantissant un remboursement... en charcuterie (5).

On conviendra que, pour un Allemand, il ne s'agissait pas d'un spectacle plaisant. Bien entendu, chacun là-bas possédait quelques bonnes devises étrangères, livres, dollars, couronnes ou francs ; mais pour l'homme dans la rue, c'était fort peu de chose. Quels qu'aient été ces palliatifs, les salaires étaient payés en marks, les rentes sur l'Etat en marks, les dividendes en marks. Ces dividendes, d'apparence mirifique, ont donné naissance à la légende de la prospérité des entreprises en période d'inflation. Pour moi, j'ai vu mettre en paiement un dividende de la Deutsche

(5) Il y avait aussi cette paraphrase cocasse : « Quiconque accordera crédit à ce billet sera saigné pour dérangement cérébral.

Bank de 250.000 marks, qui faisait rêver, à Paris, nos épargnants, à un moment où un ticket d'autobus coûtait 150.000 marks.

J'ai vu aussi la misère profonde de l'immense majorité du pays se manifester sous des formes qui, en tous lieux, ont toujours exprimé la souffrance du peuple : la mendicité, les vols, les émeutes.

En 1923, les émeutes alimentaires, pour ainsi parler, ont été constantes en Allemagne. Elles ne se sont pas étendues parce qu'elles ont été réprimées énergiquement par ces troupes d'élite qu'on appelle « Schupos », à l'usage des Alliés. La scène est classique : de pauvres diables, après de longues heures d'attente, pillent une boutique. La Schupo arrive en camion et tire. Après quoi les sommations sont faites dans les formes réglementaires : *Achtung es wird geschossen* ! « Attention ! On va tirer ! » Ainsi vont les choses en Allemagne.

Mais si les émeutes étaient étouffées, le vol, par contre, prospérait. Nous n'avons guère l'idée de ce que peut être le respect de la propriété dans un système social en décomposition. J'ai expliqué plus haut comment l'honnêteté était impossible et pourquoi le vol, sous toutes ses formes, était presque nécessaire. Dans certains grands hôtels, les escaliers étaient condamnés. Toute la circulation se faisait par les ascenseurs, de façon qu'un certain contrôle pût être exercé. Des affiches de la Direction avertissaient chacun de la prime qu'il recevrait s'il faisait arrêter un voleur. Dans le Tiergarten, les statues de bronze étaient sciées et emportées, parce que le bronze est une richesse réelle. La difficulté au vol, en effet, était de procurer de telles valeurs ; il importait assez peu de prendre de l'argent, et un portefeuille était préférable à son contenu. Les dents en or, surtout, étaient recherchées et plus d'un paya d'une agression une dentition trop fastueusement réparée.

Sans contredit, les plus malheureux étaient ceux qui ne savent ni se révolter, ni voler : toutes les classes de la bour-

geoisie, sauf quelques grands chefs d'industrie. J'ai vu tous ces gens-là ne faire qu'un repas chaud par jour et manger, à midi, sur un banc ou un bureau, du pain de seigle, parfumé d'une graisse innommable. Assurément, ils ne mouraient pas de faim ; ils maigrissaient seulement beaucoup, tandis que, au moral, le problème de la pitance quotidienne donnait une occupation constante et un prix singulier à leur vie. Mais la question n'est pas là : entre la façon dont nous vivons encore dans notre doux pays de France et le point où on meurt de faim, il y a, fort heureusement, une marge considérable, toute remplie de longues souffrances. J'ai vu très réellement de vieilles gens se noyer lentement dans la misère montante, et j'ai rencontré partout des mendiants en jaquette qui serraient le cœur.

§

On m'objectera, je le sais, que ces souffrances, pour réelles qu'elles aient été, ont eu du moins le mérite de ne pas durer très longtemps. Le redressement économique de l'Allemagne n'est pas discutable. Mais il s'agit ici de savoir dans quelle mesure il a rendu aux Allemands la vie abondante qu'ils connaissaient avant la faillite monétaire. Pour beaucoup, la question ne paraît même pas devoir se poser. A Paris, à Cannes, à Saint-Moritz, des Allemands nombreux mènent un train magnifique, insolent pour des Français. Une vendeuse parisienne demandait un jour à une dame berlinoise qui achetait le magasin, ou à peu près : « Pourquoi ne payez-vous pas les réparations ? » Le mot est charmant. Mais ceci, c'est encore une autre histoire. Pour nous en tenir au sujet que nous nous sommes fixé, nous remarquerons que le faste des Allemands à l'étranger s'explique très simplement par le prix excessif de la vie en Allemagne, ce prix n'étant lui-même, à y bien regarder, que la conséquence et l'expression évidente de l'appauvrissement général du pays. Puisque la vie est là-bas trois ou quatre fois plus chère qu'ici, il est bien certain

qu'un Berlinois peut vivre très largement à Paris et faire encore quelques économies. On me permettra, si l'on veut bien, un dernier souvenir personnel qui illustre les conséquences de ce déséquilibre des prix. L'hiver dernier j'avais sous-loué, au Kurfürstendamm, un appartement au prix de 100 dollars américains *par mois*. Mon bailleur, de son côté, ne payait au propriétaire guère plus de 120 dollars *par an*. En fait, il vivait fort paisiblement à San-Remo des rentes que je lui faisais et qui suppléaient, en partie, à la perte de la quasi-totalité de sa fortune.

Reste encore à étudier la vie de l'Allemand chez lui. Je reconnais que le spectacle en est désobligeant pour un Français. Il voit, autour de lui, dans les hôtels ou au théâtre, des Allemands dépenser des sommes qui, exprimées en francs, paraissent écrasantes. A l'Adlon, par exemple, il faut combiner des menus artificieux pour que l'addition ne dépasse pas 100 francs par tête pour un modeste repas, cependant que s'alignent sur les tables voisines les bouteilles de « seckt », à 200 ou 250 francs l'une. Un repas un peu soigné, chez Horcher, par exemple, avec des vins corrects, coûte 4 ou 500 francs par personne ; on me croira sur parole : ce sont là des imprudences qui ne s'oublient pas.

Ces contrastes n'ont pas manqué de frapper les voyageurs étrangers et les observateurs de passage les mieux qualifiés. Les conclusions qu'il convient d'en tirer doivent toutefois être complétées par une connaissance plus approfondie de la vie outre-Rhin. On peut d'abord affirmer, sans paradoxe, que ces réjouissances extérieures, ces ripailles bruyantes, tiennent en grande partie à la médiocrité même de la vie de chacun dans le privé. Force Allemands mangent chaque jour chez eux des saucisses trempées dans de la moutarde et des rutabagas invraisemblables qui, tous les samedis, prennent en public une réconfortante indigestion.

Il est certain, d'autre part, qu'après les sévères leçons de 1923, le goût et la notion même de l'épargne se sont obs-

curcies, pour longtemps je le crains, dans les cerveaux allemands. On dépense immédiatement tout ce qu'on gagne, c'est-à-dire que la crainte et l'horreur des signes monétaires poussent à les transformer, rapidement, en valeurs, en objets, en sensations réels.

Il est certain, enfin, que les traitements et les salaires sont fort élevés et qu'un Allemand en âge de travailler peut vivre — non pas à beaucoup près, comme nous mêmes, — mais confortablement. Il faut prendre garde, cependant, à deux correctifs. Le premier est que cet Allemand ne peut plus compléter les revenus du travail présent par ceux du travail passé. Les dividendes distribués par les entreprises privées ne sont pas reluisants ; quant aux fonds publics, ils ne payent rien. Ceci n'est pas négligeable et il suffit d'examiner notre propre situation pour le comprendre clairement.

La seconde caractéristique de la vie allemande actuelle est sa précarité. Il faudrait, pour la faire bien saisir, reprendre le problème de plus haut. Rappelons seulement que le relèvement de l'Allemagne est commandé par le concours de l'argent étranger. En fait, beaucoup d'entreprises et des plus importantes ont été à peu près dénationalisées. La Deutsche Bank, elle-même, de glorieuse mémoire, n'est plus en grande partie qu'une succursale de banques anglo-saxonnes, Schröder, de Londres, et Speyer, de New York: un organe de répartition de cette matière précieuse, gaspillée, disparue en Allemagne et pourtant indispensable à la Production : le Capital. Actuellement, tout va bien : des intérêts élevés sont payés aux prêteurs enchantés, des traitements élevés sont servis aux employés qui peuvent de temps en temps se payer une petite fête. Le revers du tableau, c'est que les prix allemands restent sensiblement au-dessus de ceux du marché mondial. Or, comme on l'a dit depuis longtemps, l'Allemagne n'est qu'une usine de transformation : elle incorpore du travail dans des matières premières achetées au dehors. Mais elle ne peut les réex-

porter que si elle ne paye pas trop cher les frais de fabrication. Il faudra donc, sous peu, réduire dans des proportions sévères les salaires et les traitements ; et il le faudra d'autant plus qu'il sera nécessaire de continuer à payer aux prêteurs étrangers des intérêts plus élevés qu'ailleurs pour retenir en Allemagne leurs capitaux.

Tout ceci, assurément, n'est qu'une esquisse très générale, dont les lacunes sont certaines et ne m'échappent pas. Pourtant, si résumé que soit ce tableau, je le crois exact dans ses grandes lignes. Une banqueroute monétaire totale s'est produite dans un système économique moderne entièrement basé sur le crédit. Le bilan d'ensemble ne pourra en être dressé que plus tard. Mais sans faire état de conséquences lointaines encore imprévisibles, on peut inscrire dès à présent au passif des souffrances individuelles profondes et continues, des injustices sans nombre, destructrices des notions fécondes de morale, de travail, d'épargne – une régression formidable du niveau matériel de la civilisation.

F.-F. LEGUEU

Ancien Chef du Service Financier
de l'Ambassade de France à Berlin.

REFAIRE L'AMOUR [1]

—

XIV

L'oubli ? A n'importe quel prix, décidément, il ne me paraît plus possible. Cette petite fille n'est pas revenue et, confondant les deux préoccupations sensuelles, c'est encore *l'autre* que j'attends. Je n'ai pas quitté Paris par politesse, parce que je ne veux pas que Bouchette heurte son joli nez court à la porte de bois. Or, voici un mois qu'elle n'a pas donné signe d'existence. Son imprudence à se montrer en public au *Faubourg*, le seul endroit où l'on rencontre des gens de sa caste, a peut-être attiré l'atention de ce mari (ou de cet amant) jaloux. On a beau demeurer dans l'obscurité comme un hibou espagnol, on finit toujours par découvrir son infortune, surtout si on a des amis bien français. Nous ne l'avons pas trompé, cet époux qui ne tient qu'à la possession légitime et je ne crois pas, cependant, qu'il lui reste une chance sur mille d'échapper à sa prochaine naturalisation. Pauvre hibou ! Et pauvre moi !

J'ai rendu la couronne, que m'avait confiée la princesse Servandini, dans une loge de l'Opéra-Comique, en présence du docteur Boreuil. Elle m'a dit, très doucement, et sa voix ressemblait au bruit d'un ancien changement de marche :

— Vous avez tort, Montarès. A votre âge on se range, et nous aurions fait de beaux voyages.

Je lui ai répondu, en baisant ses mains sèches, avec une ferveur très pieusement imitée :

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 643 et 644.

— Je suis, hélas ! un voyageur distrait, Madame.

Quant aux... distractions, une à une, elles sont tombées en tournoyant dans le vide, autant de pétales de fleurs allant rejoindre la grande rivière qui passe emportant son secret, son noyé, tout au fond.

Sorgah est malade. Clara Lige, tellement vulgaire ! Hubertine Cassan exige un portrait nouveau dans tous les illustrés et Raoule Pierly me parle de littérature, ce à quoi je ne comprends rien.

Partir ? Les beaux voyages ? On ne sait pas à quel point le paysage est, en effet, un état de l'âme et comme il devient une perturbation douloureuse pour celui qui le contemple avec des yeux ailleurs. J'ai espéré, un instant, fuir en emmenant Bouchette comme un brin de muguet dans le porte-bouquet de la voiture. On irait s'échouer sur une plage déserte, avant les baigneurs, ou en pleine campagne pour lui entendre faire des réflexions amusantes ; Bouchette me boude. Elle est fâchée. On s'est mal séparés. J'étais nerveux. Je lui ai parlé durement. Je redoutais l'étreinte irrésistible qui l'empêcherait de m'échapper et ferait, enfin, de nous deux, le couple désassorti, mais rivé à la plus tyrannique des habitudes. Rien n'est traître comme la différence de classes, en amour. Instinctivement, Bouchette s'en rend compte. En outre, ce qu'elle désire est inadmissible, au moins pour moi. Elle ne reviendra peut-être jamais. Etrange sensation de délivrance !... J'aurais dû exiger son adresse, son véritable nom. Des lassitudes incompréhensibles me paralysent, maintenant. Je n'ai de volonté que pour goûter la douleur d'aimer *l'autre* sans aucun espoir.

... Et je pense à cette chose qui pousse peu à peu sur l'arbre mort, le platane décapité, cette tige naissante d'un vert pâle, terminée par l'embryon d'une feuille, de cette chose inouïe, de ce miracle de la résurrection végétale permettant au platane centenaire d'assister à l'éclosion de sa dernière branche. Je m'imaginais un de ces horri-

bles petits champignons vénéneux, fruit de la malsaine humidité des printemps parisiens, un revenez-y du poison mystérieux qui a tué ce grand corps mis en cage, et c'est bien sa propre race qui lui offre ce gage de verdeur. Avec qui fait-il l'amour, celui-là ? Ou est-ce une galanterie posthume en l'honneur du portrait de la femme nue ?

Nous sommes en Mai. Le temps est, ce soir, tiède comme un bain délassant. J'ai dit à mon chauffeur de garer la voiture derrière un pavillon du Bois et de m'attendre. Ils seront nombreux, les chauffeurs qui attendent leur patron ou leur patronne en bonne fortune sous les halliers aux verdures nouvelles ! On prétend que les allées un peu écartées des grandes voies ne sont pas très sûres, vers une heure du matin. Allons donc ! Les malfaiteurs eux-mêmes pensent-ils à d'autres exploits, par ce temps-ci, qu'aux exploits amoureux ? J'ai un revolver dans ma poche pour le... surplus et, si je vaux un homme, Sirloup vaut deux chiens.

La nuit est délicieuse. Elle est une de ces surprises que notre climat, toujours si pluvieux, nous réserve quand tout nous semble perdu, gâché, hors de saison.

C'est un des souvenirs d'une autre existence que les vieillards regrettent en nous racontant des histoires qui font sourire nos âges mûrs et se moquer les jeunes gens. On s'est habitué à tout : aux étés froids, aux hivers fiévreux et aux verglas de Juin. Nous ne nous étonnons plus de rien, surtout depuis la grande guerre. Le climat se désaxe comme nos cerveaux. On peut impunément réhabiliter les traîtres, déclarer acquis le bien volé et admettre la bonne foi de l'Allemagne. Ça ne nous remue plus aucune fibre. Nous avons subi l'ablation d'un lobe cérébral où nichait le bon sens et toutes les culbutes nous paraissent inévitables. Le tour de force est devenu le tour de farce. On serait seulement déçu d'apprendre que ça n'irait pas plus loin.

J'ai entendu, dernièrement, chez une bourgeoise très collet-monté, son fils, un de mes camarades, répondre, parce que sa mère le pressait de se marier, d'épouser la charmante jeune personne moderne qu'elle lui prônait comme la meilleure des *garçonnes* : « Non, maman, n'insiste pas. Je ne suis pas pédéraste. »

J'ai filé pour ne pas pouffer devant cette vieille dame fort comme il faut, qui allait certainement me demander ce que ce mot voulait dire.

Oui, la nuit est délicieuse. Je rentrerai tard ou je ne rentrerai pas du tout, dussé-je camper comme un homme sauvage. Sirloup m'a suivi, peu soucieux de garder l'auto durant les beuveries de Messieurs les chauffeurs. Le voilà ivre, lui, de cette liberté complète, sans témoin gênant, sans compagne amoureuse ou capricieuse, absorbant l'attention de son maître : on joue nous deux. Je lui jette un caillou et il s'élance follement heureux de le distinguer parmi les mille et un cailloux de l'allée, aux feux de ses deux topazes flambantes. Il court à travers les pelouses pour y chasser de menues bestioles que son galop frénétique expulsera de leur trou. Puis il revient, fait vivement le tour de ma personne pour s'assurer que rien ne me menace. Je l'entends haleter derrière mes talons. Loup et berger, il me guette et me garde, voudrait sauter sur mes épaules ou se coucher à mes pieds. Ah ! que c'est beau une animalité pure ! Aucun autre intérêt ne le guide, celui-là, que l'amour pour son maître, et cet amour est pourtant fait, extrait, de tous les intérêts réunis. Il représente l'intérêt suprême de la fidélité. Sirloup est un monstre et un innocent. Sur un signe de moi, il tuera ou sauvera quelqu'un... mais il attendra le signe. Il ne sait rien de mieux que mes ordres.

Combien la douceur de l'air est émouvante ! La fluide clarté de la lune double toutes les lignes noires du paysage d'un ourlet de blancheur opaline. On dirait que ce beau sein de femme, penché sur nous, laisse couler

une rivière de lait nourrissant de sa lumière toutes les bouches d'ombre tendues avidement vers lui. Quel calme, dans ce parc immense dessiné pour le seul plaisir du regard ! Qui donc le connaît bien, la nuit, ose le hanter, quand toutes les rumeurs s'apaisent, que la grande ville, derrière lui, semble se taire pour écouter chanter ses rossignols ?

Malgré moi, le peintre travaille : je peuple de nymphes ces pelouses qui se déroulent en tapis de velours allant tremper dans l'eau des lacs et s'y franger d'émeraudes. Je vois danser mes belles illusions en rondes multiples, tantôt légères comme le brouillard de ces prairies artificielles, tantôt comme des écharpes tendues ou des ailes transparentes.

Et la mélancolie de la solitude s'abat sur moi, m'étreint à me suffoquer.

Que t'ai-je fait, ô Nature, pour que tu me condamnes à errer seul parmi tes merveilles, amant toujours épris, sans trêve ni repos, de ce que tu as de plus cruel : le tourment de la volupté. J'aime et j'ai oublié tes plus naïfs commandements, tes ordres les plus impérieux, ô toi, maîtresse des maîtres, et n'est-ce pas toi, par-dessus tout, que j'aime, toi la beauté qu'on ne peut maquiller, toi qui transpirais sous tous les masques, nudité vivante et ardente qu'on ne pourra, probablement, atteindre, posséder, qu'en se couchant pour toujours au lit de la tombe ! Nature, marâtre et amante tout ensemble, pourquoi m'as-tu doué de ta puissance aveugle, inutile, si, vraiment, aucune de tes créatures humaines ne peut l'égaler... ou la détruire ? Vieux sans avoir subi la déchéance de la maladie, j'ignore le doute et la peur. Je demeure debout, indéracinable comme l'arbre, là-bas, le centenaire décapité dont le cœur, la flamme végétative ne veut pas mourir... et on dit encore de moi : *le beau Montarès*. Que veux-tu donc que je devienne si jamais personne, dans la foule de tes nymphes ou de tes filles,

de mes illusions ou de mes réalités, ne consent à s'unir à moi pour une éternité de caresses ?

J'aime l'amour, « j'ai la fureur d'aimer », pour refaire la sinistre déclaration de Verlaine, et j'ai trahi l'amour parce que je l'ai compris trop tard. Tout ce que j'ai possédé, je l'ai perdu pour ne pas avoir su me l'expliquer à moi-même ou l'apprécier. Je ne peux qu'une réalisation : être heureux au-dessus de tous les bonheurs ordinaires, être surhumain au-dessus de la faiblesse humaine qui me jalouse, m'a pris en horreur, me punit... Or, je ne suis pas coupable, sinon d'être moi, quelqu'un que tu as enfanté à ton image, Nature, un être aveugle s'en allant à tâtons vers sa destinée.

J'ai toujours été la proie d'une nuit de printemps et jamais je n'ai pu résister au corps invisible qu'elle me représente, qui embrase le mien, fait frémir, sous ma peau, ma chair et sous ma chair mes os qui brûlent. Où est-elle donc, cette compagne insolente qui joue de moi, enflamme mes lèvres et me force à lui livrer tous les baisers, jamais rendus ? Est-ce une mère trop tendre, qui cherche à consoler le fils dont elle redoute les caresses, ou une amante désespérée qui poursuit, de son ombre, l'amant qui l'a trahie ?

Je suis arrivé devant le lac sans rencontrer personne. Je me rappelle les cygnes. Je vois celui qui s'estompait derrière la tête brune de Bouchette, cet hiver. Les cygnes dorment et bercent mon désir sous leur duvet irritant, la petite houppe à poudre de Bouchette qui leur fut arrachée. La merveille du ciel, bleu-marine, se mire dans les reflets soyeux de l'eau, la rend profonde comme celle d'un océan. Quelle douceur ce serait d'aller aborder là-bas, dans l'île, de courir sous les saules où sa nudité pâle rendrait anxieux les grands oiseaux. Mais non, rien ! Tout est en rêve parce que jamais ne sonne l'heure de l'opportunité des beaux hasards. Et, du reste, nous, les hommes trop civilisés, nous avons le talent de les repous-

ser pour des raisons qui ne sont pas la raison, mais des préjugés imbéciles. Nous ne savons offrir le bonbon *Alibi* qu'en toute connaissance de cause, nous sommes les aventuriers, qui ont la terreur de l'aventure, sans vrai courage, sans audace, sans tout l'amour,ce pourquoi nous ne sommes pas dignes de vivre, même à notre époque où tout est permis.

XV

— Qu'as-tu, mon chien ?

Sirloup tombe en arrêt du côté de la tache noire de ce bosquet, un endroit recouvert par les guirlandes d'un lierre magnifique, une sorte de grotte, une chambre de verdure dont l'entrée se montre ronde, tel le couloir d'une tanière de fauve.

Il y a certainement là des gens cachés, des malfaiteurs ou de pauvres diables dormant à la belle étoile, sans autre étoile que l'œil indiscret de la lune se glissant sous les branches, car la lune, dans son plein, ne souffre aucune rivale.

Sirloup gronde, la queue en fouet. Planté sur ses quatre robustes pattes, il est prêt à bondir. Je lui flatte les oreilles, le calme. Faut-il douter de la sécurité du Bois ? Le décor est si merveilleux dans son immobilité de toile de fond et, au premier plan, ce saule argenté, rideau scintillant de paillettes, abrite sous lui des fleurs d'eau presque roses, grosses comme des têtes d'enfants émergeant de leur bain ! Une aventure de guerre ne me déplairait pas. Je suis irrité par cette splendeur gaspillée. J'ai la mauvaise habitude, ainsi que tous les hommes, de me croire le centre de l'univers, au moins quand je suis seul, et ce n'est pas une aventure de banale tendresse qui étancherait ma soif après avoir bu à la coupe de la nature. Il me faudrait une bataille et du sang pour me distraire des distractions ordinaires. Elle avait bien rai-

son, *l'autre,* de me dire jadis : « Pourquoi ne peut-on pas mourir... pour éterniser enfin ce qui ne dure pas ? » Et... comme j'ai eu tort de ne pas l'avoir tuée ! Ah ! Refaire l'Amour, son amour, tous les amours en l'unique Amour! Etre deux, assez forts, assez grands, pour recréer le monde, puisque le monde est en nous et que le décor, les cités les plus sombres ou les plus clairs paysages, n'existent que lorsque nous les animons de notre passion personnelle !

— Voyons, Sirloup, tais-toi ! Arrière ! Hein ? Qu'est-ce que c'est que ça ?...

Sirloup vient de bondir irrésistiblement sur un être qui sort de ce trou de verdure, une espèce de long reptile blanc... c'est... mais, oui, c'est une femme !

Chose inouïe ! Devant cette femme, qui est entièrement nue, j'ai posé ma main derrière moi pour y chercher mon revolver, me défendre. Sirloup, happé au collier, frissonne d'une terreur témoignant de sa superstition d'animal en présence d'un autre animal d'une race inconnue. Je le maintiens en arrêt devant ce nouveau gibier débusquant de son antre. On l'aperçoit aussi nettement, aux lueurs de la lune, que dans un écran de cinéma. Elle est d'un âge incertain, belle de lignes, blonde ou rousse, coiffée court avec des mèches qui lui obstruent les yeux. Elle tire, en se traînant, un lambeau d'étoffe, un manteau, je crois. Péniblement, elle se relève, titube un peu, en ramassant ce manteau, une fourrure de zibeline doublée d'une soie claire, puis s'en couvre, se fond, maintenant, dans une silhouette bien mondaine, celle d'une dame qui serre sa pelisse autour d'elle, du même geste qu'elles ont toutes sur le perron du grand restaurant ou du théâtre, quand le froid sévit et qu'elles attendent leur voiture.

Elle vient à moi, lentement, et me dit ceci, d'une voix somnolente, hallucinée :

— Monsieur, cher monsieur ? Voulez-vous faire un quatrième ?

Elle est probablement ivre, ne se souvient pas du tout du costume qu'elle porte sous la décence de son manteau, dont le col monte jusqu'à la touffe désordonnée de ses cheveux.

Je réponds, repris par le fatal engrenage des propos mondains :

— Mais, volontiers, chère Madame. Encore faudrait-il savoir à quel jeu ?

Et je salue, secoué d'un frisson analogue à celui de Sirloup. Je demeure, devant elle, respectueux, abruti. Le rôdeur me demandant la bourse ou la vie, la pierreuse en quête d'un miché sérieux, ne m'auraient pas désemparé comme cette apparition. Il y a surtout mon chien qui ne la tolère pas ! J'ai toutes les peines à le retenir. Il pousse de vilains petits cris de rage ou de désir comme chaque fois qu'il sent de la chair nue à sa portée. On ignore s'il a envie de mordre ou de lécher... La nature, la belle nature, est en train de nous rouler tous les deux dans une aventure où je n'aurai pas le dessus, j'en ai peur !

Nous causons, la femme et moi, l'un en face de l'autre, moi, retenant mon chien et elle son manteau, la lune nous illuminant de sa lumière morte, qui donne le détail avec une précision affreusement photographique. Ou c'est noir, ou c'est blanc. La fourrure l'enveloppe d'un pan d'ombre qui s'écarte parfois pour laisser entrevoir un morceau de peau blafarde.

J'interroge, très courtois, sans aucune ironie :

— Vous aurait-on manqué de respect, chère Madame ? Le bois est mal fréquenté, dit-on, à cette heure tardive ? Etes-vous blessée, dévalisée ? Vos agresseurs vous ont pris vos vêtements, sans doute ? Je peux vous défendre ou vous reconduire chez vous...

Alors, elle continue, de son côté, comme si elle était

toujours à la recherche *du quatrième,* dans son salon, et elle m'apprend son histoire en termes hachés, décousus, invraisemblables, — je n'en crois pas mes oreilles et Dieu sait, pourtant, si j'en ai entendu, des confidences de femmes, des aveux troublants :

— ... Vous pensez que pour une partie comme celle-là, on ne pouvait guère la risquer chez mon mari. On est traqué partout ! Dans les hôtels, on peut être vendu par les garçons, les chasseurs, ou les femmes de chambre. Ernest est à moitié gâteux et son imbécile de secrétaire, qui est un homme de lettres, n'attend que l'occasion de me faire du chantage. J'ai dit à Fernand que nous irions tout simplement au Bois. La voiture attend chez Laure, on la rejoindra passé minuit. Dites donc, il n'est pas minuit ? Il faut que je passe minuit, non... chez Laure... c'est indispensable. L'ennuyeux c'est que... qu'ils sont là, vautrés, mon cher, comme des porcs... c'est honteux ! C'est bien désagréable aussi ! (Elle parle d'un ton enfantin un peu zézayant, coupé de hoquets et de reniflements bizarres. Elle est peut-être enrhumée du cerveau, étant donné la légèreté de son costume !) Oui... nous sommes trois, voulez-vous faire le quatrième ?

Elle me prend le poignet. Je sens ses ongles qui s'incrustent pour lui assurer son équilibre.

Guidé par cette singulière Galathée, je m'approche de l'antre en question. Sirloup, lâché avec une solide tape sur le museau pour lui apprendre le respect, malgré les circonstances, me suit, le nez bas, grondant et enragé de sa colère intérieure.

Je pénètre, en me baissant, et je vois étalés, dans l'ombre, deux hommes, l'un sur le ventre, l'autre sur le dos, en habits de soirée, si on peut appeler *habits de soirée* des loques fripées, souillées, de couleurs indistinctes pour les gilets blancs.

Un de ces Messieurs ronfle, le plastron inondé d'on ne sait quelle mixture qui n'est malheureusement pas pour

lui du sang, car ce serait plus propre, au travers de quelle mixture empoisonnée étincellent les prunelles brillantes de deux énormes boutons de diamants. Ce sont des gens très bien.

Abasourdi, je demande encore :

— A quoi s'amuse-t-on, ici, ma chère belle ?

Elle s'assied, accablée de fatigue, sur le banc de gazon neuf qui fait le tour de la grotte comme un divan :

— S'amuser ? Mon pauvre ami, que dites-vous là ? Sans la *neige*, on aurait eu joliment froid ! Des hommes, ça ! (et elle pousse du pied l'homme qui ronfle.) Non ! Ça n'existe pas. Vous connaissez Ernest ? C'est un gâteux. Il rabâche toute la journée ces mémoires. Ceux-là, plus jeunes, sont tout de suite au bout de leur rouleau. Tenez, il ne m'en reste plus qu'une *petite*, une toute *petite* ! La voulez-vous ? On pourrait ensuite se plaire ensemble.

J'ai compris.

— Merci ! J'ai horreur des paradis de ce genre. Surtout, ne me dites pas qui vous êtes, je vous en prie. Je ne veux ni vous conduire au poste ni retenir votre nom.

Je repousse, un peu brusquement, la boîte d'or qu'elle me tend et, sans le faire exprès, je répands son contenu, une poudre onctueuse comme, en effet, un flocon de neige. J'écarte le manteau de la femme et, à la pure clarté de la lune glissant son index de fée entre deux branches de ce lierre noir, je la regarde.

C'est horrible ! On dirait des bleus que lui auraient fait ses deux compagnons de... peine ! Par tout le corps, elle est maculée de piqûres et de plaies. Maigre, anguleuse, ses bras, aux coudes et aux poignets, montrent leurs os. Elle a une peau qui semble grise dans la lueur laiteuse de l'astre, mais ses lignes sont encore correctes, révèlent plus de jeunesse que son visage tourmenté.

— Vous avez été belle, Madame, dis-je, d'un accent de reproche, très amer, malgré moi. Pourquoi avez-vous

avili tout cela ? (Et j'ajoute, plus doucement) : Voyons, reviens à toi, réponds-moi. C'est stupide, c'est coupable de t'abîmer ainsi. La vie n'est pas faite pour le mensonge !

Elle se redresse, impérieuse :

— Vous allez me rendre ma poudre ! Où est ma boîte ? Vous me l'avez volée...

Elle est furieuse, tout à coup.

Je cherche la boîte qui a glissé sur le gazon. Sirloup, très attentif à tous mes gestes, la trouve, la ramasse, et la lui présente, délicatement. Il se sent, maintenant, plein de prévenance pour cette singulière animale qui pose, ou remet, sa peau à volonté.

— Il est beau, votre chien ! (Ses yeux se ferment). Dites-moi, chéri... est-ce que c'est vrai que les chiens...

Elle paraît s'endormir. Sous les narines, je vois couler une morve blanchâtre, une mousse, et mon cœur se soulève. Ce n'est pas une fille, certainement, parce que son état de bizarre ébriété ne lui permettrait guère de retenir la liquéfaction de son cerveau et elle n'a pas, cependant, laissé échapper un tutoiement vulgaire ou un mot obscène. Elle demeure distante, encore plus ignoble de garder sa tenue qui n'indique ni une passagère exaltation ni un attendrissement. Dans ce cadavre vivant, tout est pourri, détraqué, sali. Il ne reste que la ligne, la ligne mondaine. Si je touchais son nez, je le sentirais mou, s'aplatissant, sous le doigt, privé de son cartilage.

Ce n'est plus une femme, c'est une bête, une bête immonde, qui vaut moins que mon chien, la honte de son espèce féminine dont l'héraldisme ne compte plus. Elle n'a qu'une idée, une idée fixe... Toujours la même, parbleu, celle qui mène le monde entier aux fins dernières de la suprême convulsion du plaisir !

Je lui parle tout bas, contre son oreille. Elle sourit. Ses dents se mettent à luire, sous le rayon de lune ; de jolies dents sont tellement inutiles aux têtes de mort !

Elle m'écoute, hoche le front, m'approuvant, consentante :

— ... Seulement, je vous le prête, je ne vous le donne pas, chère amie. J'y tiens beaucoup ; je suppose qu'on peut en obtenir tout ce qu'on désire, en sachant lui en intimer l'ordre par des caresses appropriées. Surtout pas de brutalité ou il vous étrangle, vous et les vôtres ! Voici donc, enfin découvert, le quatrième que vous méritez. A ne jamais vous revoir, belle Madame.

Et je m'évade ....

.... Mon cerveau flambe. Je deviens fou. Pourquoi ai-je laissé commettre ce crime ? Car c'est bien un crime, c'est même l'ancêtre de tous les crimes, celui qui nous valut toutes les déformations physiques les plus répugnantes de la création. Il est inscrit, en caractères de pierres, au portail de la cathédrale de Chartres, tourné en dérision joviale par le moyen âge qui savait s'amuser des choses les plus macabres. Il est flétri tout au long, sinon prévu par le code. J'imagine les commencements du monde dénaturés par lui, les obscurs commencements du monde racontés par la Bible trop clairement, où les anges eurent commerce avec les filles des hommes et où, sans doute, les hommes, indignés, frustrés, en appelèrent aux sirènes de la mer et aux guenons des forêts.

Du fond de cette fange, de mon abominable trahison, ô Maître des maîtres, puissance des puissances, je devrais me traîner à tes genoux pour implorer mon pardon, ô toi qui ne m'as jamais trahi, toi ma force et ma raison de vivre ! Pourquoi m'as-tu abandonné ? Pourquoi, m'ayant livré à ta pire ennemie, cette mauvaise fée aux yeux louches, *l'hésitation,* m'as-tu tout à coup enseigné la pudeur ? La pudeur, *l'Alibi !* Si tu avais posté cette audacieuse femelle au coin du bois, c'est que peut-être tu voulais la guérir de sa misère ! Entre grands coupables, on peut jouer franc jeu. Est-ce que je mérite mieux que ce rôle de *quatrième ?* Du partenaire de hasard, du

passant ratifiant, par son consentement, la bonne aventure, même la plus douteuse des chances ?

A l'aube, mon chien revient et mon chauffeur manifeste sa joie. Moi, je commençais à m'exaspérer dans cette voiture close :

— Monsieur, le voilà, notre Sirloup ! Il est plus malin que les gardes ! On ne l'a pas emballé ! Nous avons bien fait de l'attendre...

Sirloup, très humble, se glisse dans l'auto, se couche à mes pieds. Son long corps reptilien me rappelle vaguement cette femme pliée, toute nue, dans son manteau de fourrure. Du même coup de gueule discret avec lequel il a rendu la petite boîte d'or, il pose, devant moi, un petit mouchoir, un pauvre petit mouchoir plein de bave où se détache, transparaît, une initiale timbrée des neuf pointes de perles.

XVI

Elle est là. C'est elle, *Elle !* C'est cette femme en deuil...

Immobile sur le seuil de mon atelier, tenant bien serrée cette carte bordée de noir qu'on vient de me remettre, je me cramponne à la vraisemblance de l'aventure pour ne pas tomber dans un délire de joie de très mauvais goût.

Elle, c'est elle, Mme Pauline Vallier, celle qui a posé pour le portrait de la femme nue.

Je la regarde, je bois, des yeux, cette forme sombre qui contient la forme blanche en prison au milieu de la serre, attachée à l'arbre mort, juste sous les pieds de la dame en deuil !

Ah ! l'arbre mort n'a pas menti ! Il fut l'ambassadeur de cette visite inespérée. Lui aussi a fait passer sa carte, cette petite feuille tremblante au bout d'une frêle tige d'un vert transparent.

Depuis que l'arbre mort est séquestré, que je ne laisse

plus la clef sur la serrure du boudoir mauve à cause de l'intrusion possible de Bouchette, le miracle s'est produit. Les végétaux, les animaux, tous les êtres vivants de la création font tourner, autour de notre coupable indifférence, un cycle de miracles permanents, et nous ne savons pas les voir, les comprendre... ou nous avons grand tort de nous les annexer, de les enchaîner orgueilleusement à nos particuliers états d'âme.

Que vais-je lui dire ? Que vient-elle me dire ? Il y a deux ans que nous nous sommes quittés, pour toujours...

La voici, devant moi, calme, souriant sous son voile de gaze. N'est-ce pas, ce voile, ses cheveux flottants, très noirs, fuligineux, tordus, d'un côté, pour lui laisser la liberté du geste comme dans le portrait ?

Son deuil est un peu fantaisiste. Elle a une robe droite de soie noire, tout unie, une longue jaquette de velours de laine et un chapeau pressant ses tempes d'un diadème de grosses perles de jais. Ce n'est pas laid, mais c'est inquiétant comme une chose de convention, une élégance de théâtre. Son visage est, dans ce demi-deuil, plus blanc, ses yeux plus clairs, sa bouche plus rose, et, cependant quelque chose de dur, d'arrêté, de définitif s'en dégage comme si on soulignait, au cours d'une lettre, certaines phrases pour en faire ressortir l'importance. Elle n'a pas beaucoup changé, sa silhouette est moins hardie, à cause, sans doute, de cette jaquette lui prenant les hanches, très boutonnée, mais je connais la liberté de ces hanches-là, aucune mode actuelle ne peut me les dissimuler.

— M. Alain Montarès, de passage à Paris, je suis venue vous demander un service et j'espère que vous voudrez bien me le rendre.

La voix est très calme. Aucun tremblement, aucune émotion. C'est une étrangère qui s'adresse à un homme qu'elle n'a jamais vu.

Nous sommes tellement rompus aux exercices de la

politesse mondaine, comme des chiens au tirage de la laisse, que je m'entends répondre, machinalement :

— Je me mets entièrement à vos ordres, Madame.

Mais pour obtenir l'attitude qui convient en face de la sienne, je suis obligé de me crisper les poings sur la poitrine, afin d'y enfermer mon cœur qui voudrait aller lui éclater sous le nez. Je fais un tel effort d'énergie que la carte de visite s'éparpille, réduite en miettes.

— Vous permettez ? (Elle s'assied sur le rebord d'un divan, près de l'estrade où montent les modèles, et m'indique un fauteuil, très chez elle, encore plus distante parce qu'elle me fait sentir que j'ai à peine le droit d'être chez moi). Je désire vous expliquer ce que je veux et pourquoi je le veux. Il faut que vous me compreniez bien, M. Alain Montarès.

Nous sommes en face l'un de l'autre. Le grand atelier nous entoure de son clair-obscur de cinq heures, le moment où tombe, du haut des arbres, ce jour vert, doucement triste, qui baigne les objets d'une onde stagnante, d'une eau de citerne. Je n'ose pas allumer une torchère parce que j'ai peur de faire s'évanouir la vision, l'apparence de cette femme. Si ce n'était pas elle ? Dans l'atmosphère morne, les statues et les toiles prennent, elles aussi, l'apparence de personnages en visite, décidés à nous écouter avec déférence. Je suis resté debout, la dévorant des yeux. Pourquoi n'enlève-t-elle pas ce voile qui ressemble à des hachures de fusain ?

— Je ne vous ai pas envoyé de lettre de faire-part, ne le jugeant pas utile, Alain Montarès, quand j'ai perdu mon mari, voici près d'un an. Je demeure, à présent, en province, dans la propriété où il est mort et j'ai l'intention de m'y fixer définitivement. C'est la paix de la campagne, pas loin d'une petite sous-préfecture où ne parviennent guère les bruits de Paris. J'y suis entourée d'humbles gens pleins d'un affectueux respect pour moi... des parents pauvres de mon mari que j'ai voulu

recueillir. Nous nous occupons d'agriculture, d'élevages, aussi d'œuvres de bienfaisance. Il sera pourtant nécessaire de nous rallier à quelques personnages politiques, de recevoir des gens en situation de nous aider, venant de la capitale. Cela entraînera des surprises, des malentendus... enfin, je voudrais mettre de l'ordre dans cette affaire comme dans toutes mes affaires, puisque je suis ici pour cela. Je fais donc appel à votre courtoisie, M. Montarès, qui domine, je le sais, tous les actes de votre existence d'artiste... très agitée. Je dis agitée par politesse. (Elle sourit, me montrant ses dents qui sont toujours éblouissantes et ce sourire est une brutale réplique du sourire de la femme d'en bas, de la femme nue, parce que la blancheur des dents évoque celle de la chair.) Vous n'êtes pas un homme sérieux, malgré votre position de peintre de plus en plus célèbre, mais vous demeurez bien élevé. Je vous rends cette justice. Vous approchez de la cinquantaine, en outre, et vous devez aspirer à l'oubli de tous les scandales. Ce que je vous demande, c'est, après l'effacement total du passé, une garantie pour l'avenir. J'ai beaucoup souffert, par vous... mais, qu'est-ce que les souffrances d'une passagère liaison en présence de l'horrible arrachement de la mort ? J'ai vu s'éteindre un mari très bon, qui a daigné m'absoudre sans même me demander tous les aveux qu'il était en droit d'exiger. Si vous saviez le peu d'importance de certains souvenirs devant l'irréparable ? Le chagrin qu'on a causé, qui a déterminé peut-être une fin douloureuse !...

... Phénomène singulier, je ne l'écoute plus. La femme qui est là est un automate quelconque, une statue mécanique ayant le visage du portrait, une tige enrobée par un mannequin de paille, qui porte à son extrémité la fleur de l'autre plante, une fleur artificielle. Je ne comprends rien à ce que cette créature-là me débite. C'est pourtant la même voix, je la reconnais, elle me pénètre jusqu'aux

moelles, mais je ne saisis pas le sens de ce qu'elle me dit.

Elle s'en aperçoit et s'interrompt.

— Vous ne m'écoutez pas, M. Montarès ; et il me faut, à moi, tout mon courage pour aller plus loin !

— Je vous écoute, Madame, seulement, je ne vous entends pas. C'est comme si votre accent, le son de vos paroles, me parvenait au travers d'une porte fermée. Alors, ouvrez cette porte. Je n'ai pas l'habitude de parler sans savoir si les gens sont chez moi ou si je suis chez eux. Entrez ou laissez-moi sortir. Ce discours est trop long. Que désirez-vous de tellement extraordinaire que vous preniez tant de précautions pour me le demander, puisque je suis prêt, naturellement, à vous accorder tout ce qu'il vous plaira d'exiger de moi ?

— Alain Montarès, je vous demande l'effacement du passé par la destruction totale du portrait que vous avez conservé, que j'ai eu la faiblesse de vous abandonner, de ce portrait qui fit une apparition scandaleuse dans une exposition, il y a cinq ans et qui, lorsque j'y pense, me force à rougir, là-bas, dans ma solitude de pauvre femme craintive.

J'avoue que je ne m'attendais pas à ce coup de massue! Je suis ahuri.

— Vous me supposez capable, moi, de vendre ou de laisser reproduire ce portrait, pardon, cette étude de nu ? Pauline, Mme Vallier, vous êtes folle ! C'est odieux ! Il est impossible que vous puissiez me juger aussi mal. Pourquoi me déclarer, d'abord, que vous me prenez pour un homme bien élevé ? (Je serre les poings, exaspéré, car c'est trop fort, je me révolte :) Ah ! c'est cela ? Vous êtes venue pour me demander un effacement encore plus absolu du passé, c'est-à-dire m'ordonner de détruire un objet, une image à laquelle je tiens, moi, comme on tiendrait à la lumière, autrement dit de me crever les yeux et cela au nom de je ne sais quelle

pudeur... de province, au nom d'un mort qui ne peut plus s'en offenser, qui n'eut jamais lieu de s'en offenser puisqu'il ne l'a jamais vu ? Ce sentiment de regret (je cherche le mot)... posthume, me paraît tout à fait inutile de vous à moi, encore plus inutile vis-à-vis des... autres ! Je n'ai connu M. Vallier qu'à l'état de fantôme dans notre vie. Il est mort ? Alors, il continue, pour moi, à ne pas exister ! J'ai le cynisme de vous l'avouer. Est-ce que, par hasard, vous reniez le passé au point de vouloir en retirer jusqu'au très pâle rayon qui en est, non pas la preuve, mais le reflet ? Ou doutez-vous de mon honneur en me supposant capable d'une nouvelle publicité autour de cette œuvre qui serait, en effet, une offense, non seulement pour vous, mais encore pour le sentiment très sincère qu'elle m'inspire ? Le portrait est ici, Madame, et il n'en bougera pas. Il est resté dans le petit salon que vous connaissez, car je n'ai pas voulu lui faire subir la promiscuité de mes autres... images. Il n'en sera jamais question ni dans ma vie ni dans la vôtre. Il n'appartient plus qu'à mon rêve. Je l'ai même retouché au nom de cette pudeur dont vous parliez tout à l'heure, qui n'est, chez vous, je crois, qu'une convention sociale. Je l'ai voilé. Il est à peine vous... Pour moi, c'est l'astre sous le nuage et je pense que ma parole doit vous suffire comme garantie de mes intentions.

Malgré moi, je suis monté au ton de l'ironie en cherchant mes mots pour ne pas la blesser. Je ne peux pas m'empêcher d'aller de long en large devant elle, assise, en dérangeant quelques meubles. On étouffe ici ! Cette clarté fausse qui tombe des arbres du jardin en se teintant de vert comme si nous étions sous l'eau, noyés, pèse à mes épaules de tout le poids d'un abîme, Tout ment. Le jour. Elle. Moi. La vie.

— Vraiment, Alain Montarès, reprend-elle de sa voix devenue incisive, mordante, je m'étonne de votre... nou-

veau genre de cruauté. Pourquoi me refusez-vous, justement, la meilleure assurance de cet honneur dont vous vous vantez ? Voyons, ce n'est pas raisonnable, pas digne de ce sentiment auquel vous faites allusion, ce sentiment très sincère et qui n'existe, bien entendu, que dans votre riche imagination de *faiseur d'images*. On ne tient pas à une seule image quand on peut en créer d'autres et plus belles et plus jeunes et plus proches de votre idéal d'artiste, en admettant que vous en ayez jamais eu un ! (Elle arrange fébrilement les plis de son voile noir sur le côté, le tord, en se détournant de mon regard.) Je ne suis plus du tout cette femme. Est-ce que je l'ai jamais été ? J'en doute, Alain Montarès ! Sur cette toile, vous m'avez faite à votre ressemblance, comme on nous apprend que le créateur a fait la créature ou sa création, ce que je n'arrive pas à croire. Ce sont vos désirs qui m'ont douée de ... perfections que je ne possède pas et surtout d'attitudes, de gestes dont je ne veux pas prendre la responsabilité, n'ayant tout de même pas été élevée à votre école.

J'interromps, amèrement et très bas :

— Mon école ? Celle de l'amour, Madame ?

— Celle du libertinage, Monsieur ! Mais il serait dangereux de discuter, puisqu'il n'y en a qu'un, ici, qui soit revenu à la raison. Je désire, au besoin j'exige, c'est mon droit, le plus sacré de tous, celui du plus faible, que vous détruisiez ce portrait en ma présence. Je partirai ensuite plus tranquille pour la retraite que je me suis choisie. Moi, je veux oublier ce portrait comme le reste... et vous devez en faire autant. Alain, je vous en prie, je crois avoir assez souffert par vous pour que vous m'aidiez à effacer les traces de cette coupable passion.

D'un bond, je suis sur elle, je la prends par les poignets, je la dresse, debout, en face de moi :

— Madame Pauline Vallier, osez donc me regarder dans les yeux ! Ce que vous dites est abominable et c'est

vraiment d'une autre impudeur que celle du portrait ! Il est possible que vous ne m'aimiez plus, que vous ne m'ayez même jamais aimé, je finis par le croire depuis que vous êtes ici, mais, moi, je prends le droit du plus fort, de celui qui aime toujours pour vous défendre d'insulter l'amour, ma passion, sur ce ton de bourgeoise en visite chez un notaire. La raison, le droit, l'oubli ? En vérité, vous auriez mieux fait de m'envoyer un avocat ! Au moins j'aurais pu casser la figure à quelqu'un !

Je suis hors de moi, absolument.

Elle tremble, ses yeux sont fixes, vitrés sous une terreur secrète. Oui, vraiment, cette femme a horreur de moi. Elle a commencé par le ton mondain, très froidement poli. A présent, elle va, certainement, me cracher toutes les injures. Ah ! pourquoi est-elle revenue ? Il lui était si facile de m'écrire ces choses... Mais non, ça ne s'écrit pas, ces choses, quand on a peur de l'homme.

— Alain, lâchez-moi ! J'avais confiance dans le calme retrouvé loin de vous. Je croyais qu'il en était de même à votre sujet. Je suis libre de vous dire ce que je pense parce que c'est la vérité : je ne vous aime plus. Lâchez-moi ou je crie...

Je l'ai lâchée. Elle retombe sur le divan, les yeux clos et elle ajoute :

— Quand je suis partie, je ne vous ai laissé aucun espoir, ou, du moins, ces choses-là se sentent, on n'a pas besoin de les dire. Vous pouviez vous consoler aisément, vous étiez libre. La chronique raconte assez que le célèbre Alain Montarès ne rencontre jamais de cruelle et cela se sait en province comme à Paris. Finissons-en, Alain, rendez-moi ou détruisez ce portrait. Je le veux anéanti comme je voudrais anéantir toutes les traces de cette funeste passion qui a gâché et gâche encore ma vie, m'a éloignée d'un époux très bon, le seul que j'aurais dû aimer. Là-bas, dans cette grande maison paisible où chacun travaille pour obtenir de son labeur un résultat

moral, quand je me rappelle cette image... du mal diabolique gagné à votre contact, le souvenir de cet art mauvais, dont vous possédez tous les secrets honteux, me brûle comme un fer rouge. Il est évident que je n'ai ni mari ni enfant pouvant me le reprocher, mais il y a ma conscience. Si les jugements du monde sont pour moi sans aucune importance, il y a ceux de Dieu.

J'éclate de rire, simplement parce que je ne peux pas éclater en sanglots.

— Ah ! ça, non ! Epargnez-moi ce remords de votre conscience que vous faites passer devant Dieu ! J'ignorais ce détail d'une possible conversion. Je me souviens d'une Pauline Vallier ne croyant ni à Dieu ni au diable, d'une femme naturelle, aimant l'amour avec la ferveur d'une prêtresse, et il ne me semble pas logique, pas humain de la retrouver, après deux ans d'absence, dans l'état moral où vous êtes. Ne plus aimer n'implique pas nécessairement de renier l'amour... ou alors, c'est que vous en aimeriez un autre. Voilà ce qui expliquerait beaucoup mieux votre dégoût... du passé. Vous voulez vous remarier, Pauline ? Avouez-le ?

— Votre dernier mot, Alain ? Oui ou non, me rendrez-vous ce portrait ? Ce n'est ni pour me remarier ni pour en aimer un autre que je veux la liberté de mon cerveau. Je suis obsédée par la vision de mon être livré au public, anonymement, soit, mais il s'agit de ma personne et nous sommes tout de même deux à le savoir.

— Mon dernier mot est pareil au premier. Je vous aime, je vous aime toujours et peut-être plus passionnément qu'autrefois.

— Taisez-vous ! (Elle s'est levée pour aller se réfugier sous la protection de la Vénus de marbre qui se silhouette dans le fond de l'atelier comme le doux fantôme de toutes les tendresses mortes. Là, Pauline Vallier me montre ses petits poings gantés de noir et ses yeux deviennent presque phosphorescents :) Mais vous ne devinez donc

pas, Alain Montarès, quelle horreur j'ai de vous, de votre impudence, de votre effroyable cynisme ! Ah ! vous m'avez à jamais guérie de l'amour, oui ! Vous m'aimez encore, comme autrefois, n'est-ce pas ? Pour le plaisir, par égoïsme, par sadisme, le mot n'est pas de trop ! Vous avez tout sali en moi, même la joie d'admirer les belles choses que vous faisiez, parce qu'elles étaient malsaines. Ah ! vraiment, je ne pensais pas être venue chez vous pour y recevoir cette nouvelle injure ! J'avais cru ma faute expiée, si faute il y a, d'avoir cédé à un vertige que je ne peux plus m'expliquer. L'amant que vous avez été ne m'est plus rien ou alors Satan existerait seul. Je ne crois pas encore en Dieu, mais j'essaie d'y croire, de me réfugier dans la paix des églises ou des cimetières. Alain, avez-vous jamais été pour moi un ami ? Rappelez-vous ? Vous êtes-vous occupé de moi autrement que pour votre propre satisfaction, dites? M'avez-vous jamais demandé si je souffrais de votre ironie, qui corrodait à la fois les sens et l'âme ? Est-ce que vous avez été autre chose qu'un bourreau se complaisant aux larmes de sa victime, la tourmentant de près par son infernale jalousie, de loin par ses lettres railleuses ou indifférentes ? J'ai vainement espéré de vous un mot d'espoir dans un avenir meilleur et, pour vous, le présent, ma présence, vous suffisait. Vivant isolée à Paris, sans protection et sans l'époux que je ne voulais pas mettre en tiers dans une intrigue dangereuse, j'ai dû vous subir et me griser de vos caresses pour tâcher d'oublier mon esclavage. Quand on descend cet escalier-là, Monsieur Montarès, on est beaucoup plus à plaindre qu'à blâmer, les prêtres me l'ont dit. Si je fus votre élève docile, celui qui enseigne est le plus coupable. Qu'est-ce que je viens vous demander ? *La paix.* Et maintenant que le mort m'entoure de sa protection occulte, je n'ai pas peur de retomber sous le joug de Satan. *Pax !* Alors, pourquoi vous laisserai-je le gage de ma honte ? Vous parliez d'un

avocat, tout à l'heure ? Secrètement, j'en ai consulté un. La loi est formelle : un portrait est à celui qui l'achète. Je suis peut-être assez riche maintenant pour y mettre le prix... Combien, Monsieur Montarès ?

Je reçois ça en pleine face et mes joues brûlent. Je ne l'ai pas quittée du regard. J'ai assez mal entendu tout ce qu'elle m'a dit, mais j'ai vu... j'ai vu la bouche qui a râlé sous la mienne proférer cette dernière phrase du discours. Oui, c'est cette même femme qui insulte, maudit, et paraît persuadée de tout ce qu'elle raconte, cette même femme, devenue la provinciale assagie par la mollesse des herbes grasses des cimetières où elle s'agenouille pour des rêveries interminables, cette paresse de la réaction qu'elles ont toutes dans le sang ! Ça c'est une créature qui n'a plus ni cœur ni entrailles, parce qu'elle n'aime plus rien que sa paix, celle des sens, celle de l'âme, la morte vivante. Le plus horrible de la situation, c'est ce que je ne veux pas me résoudre à comprendre. La paix, la trêve des sens ? Est-ce que je connais ça, moi ?... Voyons, quel âge a-t-elle aujourd'hui ? Malgré sa beauté, toujours conforme à son image, les traits sont un peu creusés, les yeux plus durs et la bouche est pâlie par la colère. Elle n'aime plus. Serait-ce parce qu'elle est arrivée à cet âge incertain où les femmes les plus ardentes oublient leur passé fleuri et s'inquiètent de l'aridité de leur avenir ?... Ou elle en aime un autre, songe à se remarier, me joue la comédie du mépris pour aller s'ensevelir dans une idylle de sous-préfecture.

Je continue à rire. Après tout, si c'est là son ultime plaisir d'amante de m'injurier, j'aime encore mieux ça que son indifférence mondaine du début. Cependant je ne lui reconnais pas le droit d'introduire un avocat dans l'histoire de notre intimité, surtout en dehors de mon champ d'action. Un homme m'aurait jeté la plus petite goutte de ce torrent de fiel que je l'aurais déjà tué! Je ne lui reproche rien, moi, parce que je l'aime tou-

jours, mais pourquoi m'a-t-elle lié, pieds et poings liés, à son image, à celle qui ment ?

Je ris plus fort. Une idée vraiment diabolique, celle-là, traverse ma cervelle bouillante. On me pousse à tous les excès quand on m'empêche de passer par le raisonnement. Or, par quel raisonnement puis-je la convaincre, étant fou moi-même ? Ah ! elle veut acheter son portrait? Très bien ! A merveille ! Le tout sera d'y mettre le prix.

— Line, lui dis-je très doucement, presque tendrement, vous vous égarez. Votre indignation va trop loin. Je crois que ce portrait n'est plus aussi... scandaleux. Je l'ai moi-même rectifié. Voulez-vous venir le revoir ?

Elle hausse les épaules, hésite un instant et me suit.

Nous descendons l'escalier qui nous mène au boudoir-serre. Là, Sirloup est couché en travers de la porte, il gronde quand je le dérange. Il n'a jamais vu cette femme en noir et elle ne lui plaît pas. Je tire la clef qui ne me quitte plus, j'ouvre, je m'efface, respectueusement, pour faire entrer Pauline Vallier.

Elle demeure les sourcils froncés devant la toile se présentant à elle comme le miroir maudit. Autour de nous, les rideaux poussiéreux font une ombre hostile, le divan est en désordre, fané, ses coussins affaissés et la petite lampe-veilleuse, qu'on n'allume plus, est mal coiffée de son abat-jour. J'écarte une draperie ; le crépuscule vert pénètre en vagues fluides et froides. Tout sent l'abandon, mais la femme peinte sourit toujours, cambrée en arrière, offrant son beau ventre intact qui rayonne, éclate comme un astre de chair.

— Ah ! Quelle infamie ! s'écrie Pauline Vallier, en se cachant la figure dans ses mains. Pourquoi avez-vous effacé mes jambes, ce que j'ai de mieux, pour laisser le reste, moins bien, c'est révoltant !

Voici la première fois, depuis qu'elle est chez moi, qu'elle a une exclamation purement féminine. Je me penche à son oreille :

— Line, je vous vends ce portrait, ou, pour parler plus correctement, *je vous le donne,* en échange d'une nuit passée avec le modèle, une seule nuit...

XVII

Francine est de mauvaise humeur. Nestor bougonne. Sirloup détériore le gazon. Depuis quelques semaines toutes les habitudes de la maison sont bouleversées. Ma cuisinière est vexée parce que je lui ai repris la clef de la serre pour empêcher l'intrusion de Bouchette chez la femme nue. On ne peut plus nettoyer cette pièce, toujours si poussiéreuse à cause de son parquet de simple terre battue.

Nous sommes au début de juin et les *mères de famille* avortent, s'étiolent. Quant aux nénuphars de la vasque, ils exhibent d'informes boutons jaunâtres donnant l'impression de moitié d'œufs à la coque. Le gazon, lui-même, prend un aspect de maladie de peau que Sirloup, embêté, énervé, gratte, gratte, s'enrageant à cette besogne comme un chien fou.

Il faudra se résigner au grand départ, à la fuite éperdue en auto. Pour où ? Les voyages sont, en certaines circonstances, de tels arrachements qu'ils ressemblent aux opérations chirurgicales. Si on n'en meurt pas, on est soulagé, mais c'est une chance à courir.

Bouchette n'est pas revenue. Elle ne reviendra jamais, je le sens.

Pauline Vallier s'est sauvée, l'autre jour, sous le cinglement d'une insulte que les femmes prudes ne peuvent guère pardonner.

Et c'est pourtant celle-là que j'attends, c'est plus fort que moi. Je la devine, je la vois encore à Paris restée pour mettre de l'ordre dans ses affaires, courant les grands magasins, se risquant jusqu'au théâtre sérieux, se reprenant à la vie parisienne et la revivant à l'envers

pendant que les vrais Parisiens s'en vont. Avec qui se promène-t-elle ? Tant que je me l'imaginerai respirant le même air que moi, je ne pourrai pas changer d'air.

Je travaille,c'est-à-dire que je m'efforce de me distraire. Je m'occupe d'une jeune Muse en service commandé sur un monument aux morts et je tâche de lui dessiner un geste naturel. Ça ne vient pas, car je la crée sans modèle. Tous les modèles me dégoûtent. Je pense de plus en plus à la femme en deuil, ce travesti funèbre de ma passion de jadis. Ce qu'elle m'a lancé à la tête, durant sa fatale visite, me descend jusqu'au cœur. Il n'est pas bon qu'un homme de mon espèce se mette à réfléchir. Je finis par me rendre compte qu'elle pourrait bien avoir raison. Nous avons exagéré chacun de notre côté ! Comment une femme revenue à la vie normale, la vie végétative de province, au calme de la vertu, pourrait-elle juger autrement cette période anormale de son existence où elle fut séduite,subjuguée par une violence qu'elle n'avait jamais... admise ? Elle est retombée sur elle-même comme l'écume de la cascade retombe en eau courante, puis dormante, le champagne mousseux se transformant en eau pure. C'est l'éternel malentendu. Pour se quitter bien, il faudrait ne se rien laisser à désirer. Or, moi, je la désire encore. Elle est encore la complémentaire de la couleur de mon amour ! Il ne fallait pas la laisser partir, j'aurais dû la chambrer, la séquestrer, au besoin, en face de son image et, comme chaque fois que je me trouve en présence d'une énigme, je me suis employé à l'obscurcir, j'ai laissé agir la fatalité, plus par orgueil que par dépit. Ni adresse, ni référence d'aucune sorte. Je ne peux pas lui écrire, je sais très bien qu'elle n'est pas retournée à son ancien logis. Je subis le supplice de l'incognito. Ça m'est égal pour Bouchette. Ça m'exaspère au sujet de Pauline Vallier ! Et ce ridicule fatalisme qui commande tous mes actes représente, en somme, ma loyauté, mon unique honnêteté vis-à-vis des femmes :

celles que je veux, je les attends parce que je les veux réellement à moi, désignées par le sort.

Enfin, je crois que je me suis conduit comme un imbécile, selon l'usage.

Et je souffre mille morts...

Francine s'approche de son menu pas de souris :

— Faudrait tout de même faire cette chambre, Monsieur ? Ce doit être une pourriture...

— Hein ? Quoi ? Ah ! oui, la serre ! Ecoutez-moi, Francine, il faut respecter les miracles.

— Quels miracles, Monsieur ?

Je me lève, heureux d'une diversion, car la Muse en service commandé pour le frontispice de cet album tourne mal. Je casse, sur elle, autant de pastels que je voudrais briser de... fleurs sur les épaules de Mme Pauline Vallier.

— Oui, l'arbre sec ressuscite !...

J'entraîne Francine au rez-de-chaussée. Nous pénétrons dans cette grotte sombre ù sourit ma Vénus.

— Voyez-vous ce bourgeon, Francine, ce petit brin vert qui va se dérouler, cette menue feuille qui se tendra comme une petite main ? Eh bien, c'est la dernière branche du centenaire, *il revit*. Sa race renaît !

A gauche du chevalet, du tronc luisant de l'arbre mort, a jailli une minuscule pousse écartant péniblement l'écorce, puis, plus solide et aussi parce qu'en face d'elle j'ai laissé pénétrer le soleil, la branchette s'est dressée peu à peu, du vert tendre passant au vert foncé, du jade allant à la translucide émeraude, écartant, comme des doigts, une feuille de platane, parfaitement conformée.

— Voilà, Francine. C'est un miracle. Un arbre desséché depuis que nous sommes ici, c'est-à-dire depuis plus de seize ans, nous apprend que certaines puissances sont éternelles.

D'un air incrédule, Francine secoue la tête :

— Je dois dire à Monsieur que ça lui est arrivé plu-

sieurs fois, à cet arbre-là, depuis que je le connais, seulement c'est la première qu'on ne me le laisse pas frotter. Quand je faisais le ménage ici, les autres printemps, je lui donnais quelques bons coups de plumeau et je le passais à l'encaustique pour le débarrasser de tous ces vilains petits champignons qui pourrissaient. Si j'avais su que ça plaise à Monsieur, ce genre de bourgeon-là...

Elle n'ose pas rire devant ma mine déçue. Mon miracle est par terre ! Aucune coïncidence, pas même un tour de force de la nature. Ponctuellement, depuis plus de quinze ans, mon arbre mort manifeste une vie intérieure qui s'extériorise au retour de la saison tiède. Il n'a jamais cessé de vivre, de pousser sa petite branche, son rameau, espoir de sa race, et sans la pâte à reluire de la civilisation il aurait, sans doute, mis tout naturellement son enfant au monde !

— Vous comprenez, Monsieur, glisse timidement Francine, cherchant à me consoler, un arbre qu'on enferme dans une chambre, bien à l'abri, qui sert de cadre aux peintures de Monsieur, ce n'est qu'un meuble de plus pour moi, je ne pensais pas mal faire de l'entretenir comme tous les autres meubles, rapport à l'hygiène !...

Ah ! oui, la fameuse hygiène ! On doit tuer pas mal de gosses au nom de cette hygiène intensive, de même qu'en esayant de perfectionner, de refaire la race française par les sports intensifs, on a réussi à produire cette effroyable espèce d'animal qu'on appelle un *champion*, le garçon aux oreilles décollées, aux yeux bovins, dont les bras de singe terminés en battoirs peuvent se taper les genoux sans le forcer à se baisser. Ils font peur aux femmes et, en outre, ils ont très peur d'elles, parce que ça les empêcherait de gagner leur match du dimanche.

Le soir tombe et une lueur presque rose vient empourprer l'eau de ma citerne.

Je suis excessivement déprimé.

On entend les gonds de la grille du jardin qui tournent,

appelant au secours : c'est un petit télégraphiste. Il apporte un pneu. Francine réapparaît :

— Est-ce que Monsieur dînera ce soir ?

— Non, je ne crois pas.

Et elle me laisse en tête à tête avec... l'autre miracle, le vrai, celui-là, *son écriture :*

« J'attendrai, ce soir, 7 h., M. Alain Montarès à l'hôtel de Flandres. Demander Mme Valérie. »

Je reçois une telle commotion que ce crépuscule rose me monte brusquement au cerveau comme un verre de vin pur.

Elle ? Qui va me recevoir dans un hôtel, celui-là même probablement où elle est descendue et où je vais rencontrer le notaire, sinon l'avocat m'interdisant de me servir de ce portrait pour la reproduction. Ah ! on peut être tranquille ! Aucune reproduction n'est possible avec Mme Pauline Vallier, la bourgeoise stérile et pudique !

Je cherche l'hôtel de Flandres sur un plan. C'est dans une rue écartée de toutes les grandes voies. J'aperçois ça d'ici. Un endroit proprement tenu où descendent des curés de campagne, des institutrices de province. Inutile de commander l'auto. Je vais droit aux enfers, à moins que je ne reprenne le paradis de force et je m'habille comme pour une messe de mariage.

Arrivé là, je demande Mme Valérie.

— Au second, à gauche, numéro 10, me répond une dame qui a des moustaches comme un ancien soldat.

Je suis en trois bonds devant la porte en question. J'ai beau frapper très légèrement, il me semble que je viens de lancer une pierre sur le couvercle d'un cercueil. Ça résonne en moi. Il faut, je veux, que le mort ressuscite. O mon sauvage amour, ce n'est pas toi qu'on peut empêcher de foncer dans la vie et puisque tu es libre, seul, désormais, ne portant plus rien sur ton dos de cheval échappé à toutes les entreprises de dressage, nous allons savoir si on te domptera malgré toutes tes résolutions

d'indépendance. Je ne veux plus rien entendre ni des lois mondaines ni des lois du code.

La porte s'ouvre. Elle est en face de moi comme une ombre. C'est tout de même elle, je la reconnais beaucoup mieux que lors de sa visite, parce qu'elle n'a pas de chapeau. Elle est en longue tunique de voile noir serrée par une lourde ceinture cloutée de jais. Coiffée très soigneusement, ses cheveux repliés en rouleaux pour imiter les cheveux courts, assez fardée, pas trop, elle a le visage tragique des êtres qui se sont fait un tourment de la vie au lieu de l'accepter avec l'orgueil humain, car c'est une très belle chose que vivre pour l'unique joie de vivre.

Je cherche à ses côtés le Monsieur aux revendications sociales. Elle est seule. La chambre est blanche, genre hôpital de luxe, comme toutes les chambres bien modernes, meubles laqués, lit virginal (un peu large, tout de même), rideaux de mousseline aux fenêtres, de la propreté, de l'ordre. C'est froid. Je me fais l'effet d'un gros bourdon tombé dans une corolle de lis. Mais une violente piqûre aux yeux me rappelle que je ne suis pas ici le maître de la place : il y a un autre insecte de mon espèce. Sur la cheminée, je vois une photographie, dans un cadre, une carte-album représentant un homme plus jeune que moi, très grand, très mince, les épaules un peu voûtées, l'air intelligent et triste avec un regard lointain. C'est certainement M. Vallier.

— Alain Montarès, murmure la dame en noir, vous m'avez dit, l'autre jour, une chose ignoble. Je vais quitter Paris. Etes-vous toujours dans la même intention ?

Elle s'est assise sur le lit et elle croise ses mains fines sur ses genoux bien joints, elle s'enferme elle-même dans ses propres bras. Je regarde la photographie du mari mort. Je voudrais lui faire de mentales excuses et je me demande pourquoi je le trouve entre nous. C'est ridicule. Je ne l'ai jamais vu qu'en effigie et j'ignore encore s'il me

gêne ou si je le gêne. Préoccupé, je réponds, tâchant de conserver mon calme :

— Je vous restituerai tout ce que vous voudrez, Pauline, à la condition que vous ne me déroberez pas, vous, mon bien le plus précieux. J'ai vécu avec ce portrait, il est à moi, comme vous étiez à moi, jadis. Alors, choisissez ! Je ne suis qu'une brute, c'est entendu. Ne recommençons pas à nous injurier. Je ne suis pas allé vous troubler dans votre sécurité ! Pourquoi venez-vous me troubler dans mon chagrin ?

Je regarde toujours la photographie.

— Oui, c'est mon mari. Vous n'avez pas besoin de me questionner. Je lui ai promis à son lit de mort de réparer ma faute dans la mesure du possible. Il a compris qu'il y avait une preuve de cette faute. Sans savoir qui vous étiez, il s'est douté de la profonde immoralité de cet amant qui n'avait jamais songé à m'épouser, lui.

Je coupe :

— Vous n'aimiez pas cet homme... voyons ?

— Je l'aime à présent.

— Si je comprends bien, c'est un amour qui, n'ayant pas commencé, ne doit pas finir (et sans transition :) Où voulez-vous que nous allions dîner, Pauline, avant de revenir ici ?

Elle se lève, s'étire un peu les bras, soupire :

— Vous serez bien toujours le même, Alain. La jalousie vous rend féroce... Vous me renverrez cette toile demain avant midi. J'ai changé d'hôtel. Ici, personne ne me connaît et je pourrai la détruire sans que l'on m'interroge, je la brûlerai, le feu purifie tout...

— Il y a aussi la chaux vive, Madame, et le vitriol. Voulez-vous que je joigne ces ingrédients au paquet ?

— Non ! Je saurai bien tout anéantir moi-même. Et maintenant, allons vivre un instant de la vie de ce pays où rien n'est propre, rien n'est sacré, rien ne peut nous faire oublier la seule importance de la bonne mort. Dans

cent ans que restera-t-il, mon dieu, de toute cette fange ? Rien... rien... que la pureté de nos intentions. Ah ! revivre cette vie-là ?... Quelle honte !

Avant qu'elle ait pu s'en défendre, je l'ai prise dans mes bras et je dévore sa bouche.

— Refaire l'amour, chérie, c'est en effet la plus noble des intentions et le refaire à ton image est certainement le plus pur de mes désirs.

Renversée, les yeux clos, ses cheveux déroulés de leur joli pli rectiligne, elle souffle, très doucement :

— Par pitié, Alain, faites tout ce que vous voudrez, mais ne me parlez pas d'amour. C'est la seule grâce que je vous demande !

XVIII

— Alors ?

— Eh bien ! Je voudrais... (sa voix tremble, hésitante et fatiguée), si je ne suis pas indiscrète, vous prier, ne me répondez rien de cruel, car je n'ai jamais pu m'habituer à votre éclat de rire de vieux gamin qui se moque de tout, je voudrais savoir si on ne pourrait pas *habiller* la femme nue ?

— Quelle femme nue ?

— Mon portrait, naturellement, celui que vous devez m'envoyer avant midi.

Cette fois, je retiens un éclat de rire, parce que, brusquement, j'ai envie de l'étrangler et plus du tout celle de plaisanter.

— Line, je ne comprends pas.

— Voyons, Alain, vous êtes un artiste capable de ça, je pense. Est-ce que vous ne pourriez pas essayer ?... Qui peut plus, peut moins !

J'achève de m'habiller, moi, dans ce cabinet microscopique où règne un désordre bien féminin et où j'ai l'impression de porter le plafond bas sur ma tête, telle-

ment cela ressemble à une souricière. Dans mon crâne m'entre comme le clou qui tue les pauvres bestioles coupables d'avoir eu faim et d'avoir voulu mordre à l'appât. Je n'ai pas la migraine, seulement je continue à y voir un peu rouge. En face de moi, la tache sanglante d'un bâton de fard, un ruban écarlate et des jarretières nouées sous deux fleurs de grenades ; c'est irritant, surtout lorsqu'on se rappelle pas mal d'autres joujoux du même ton. Le peintre s'hypnotise facilement et cela devient dangereux pour l'homme, cette couleur qui agace les taureaux.

Je sors de ce réduit parfumé en secouant mes rudes cheveux, car, n'ayant pas découvert la brosse, je n'arrive pas à les discipliner avec ce démêloir d'écaille trop souple, qui plie dans les doigts.

Pauline Vallier est étendue, statue tombale, autre genre de Muse en service commandé, dans le ravage des draps et des couvertures, ombrée d'une longue écharpe de dentelles noires. On devine la merveille de ce corps, très blanc, sous ce voile, celle de la poitrine où les deux seins ont l'apparence de coupes d'albâtre dont on aurait brisé les pieds en les collant à la chair, montrant, à la place de la cassure, une dépression rose. Les jambes sortent de l'écharpe, gantées d'un Chantilly, soigneusement damasquiné de broderies, quoique troué par place. Le tableau m'évoque celui de mon glorieux ami, Féderico Beltran-Massès, un des premiers peintres de l'Espagne, représentant une mystérieuse manola entièrement nue sous les arabesques de sa mantille.

— Expliquons-nous, s'il vous plaît, Line. Je n'entends rien à vos énigmes bien morales. A quel nouveau genre de supplice faites-vous allusion ? Au lieu de détruire ou de recommencer votre image, ne serait-ce pas plus simple, qui peut plus peut moins, comme vous dites, de me détruire moi-même ? Pas ici, non, ailleurs, où Mme Va-

lérie ne serait point inquiétée pour un assassinat qui nuirait, probablement, à sa vertueuse réputation.

— Alain, vous ne me répondez pas sérieusement. Vous avez tort.

Je m'assieds au bord du lit. J'ai une affreuse sensation de déchéance et de tristesse. Qu'ai-je fait de mon bel amour ? Après tant de bonheur, je suis très malheureux. Je m'incruste les ongles dans le satin du couvre-pied et je me produis l'effet de mon chien qui gratte le gazon, comme pour s'enterrer lui-même.

— Vous désirez que je recommence un autre portrait de vous ? Ce sera long. Oui, certainement, si cela me procure la joie de vous retenir à Paris, chère Madame.

— Moi, je n'ai pas le temps, mais, retouchez le même : conservez la tête qui me plaît parce qu'elle est mieux que la mienne d'aujourd'hui. Jamais vous ne pourrez réussir ce sourire-là, maintenant, puisque je ne vous aime plus. Et simplement habillez le corps. Si c'est *faire la fille* que vous demander ça... je me risque.

Je glisse à genoux devant elle en réunissant ses deux mains dans les miennes, ses deux mains froides.

— Ah ! pas cela ! Line, pas cela ! Demandez-moi tout ce que vous voudrez, tout, mais pas cette chose odieuse : refaire votre portrait en *l'habillant !* Ne me condamnez pas à ce martyre... Je consens à vous perdre, à le perdre, puisque c'était l'enjeu de la bataille, je consens à voir pâlir mon dernier rayon de joie et à demeurer seul en plein crépuscule... je veux encore bien vous avoir retrouvée pour me bien pénétrer de cette vérité qu'il n'y a plus d'âme dans votre corps, c'est-à-dire d'amour pour moi, mais, non, pas ça, je ne veux pas travailler pour les sous-préfectures, je ne veux pas que vous vous sauviez de moi en emportant le joli portrait décent pour un public que j'ignore, que je veux ignorer. Vous avez le droit, puisque je reconnais ce droit, de me reprendre votre ancienne image, ou de la détruire. Je ne vous donne pas

celui de me la faire renier... publiquement. Autre scandale ! D'ailleurs, que m'importe le public ! Je n'ai pas l'intention de vous... vendre un tableau pour une rétrospective ou une galerie de château. Je veux simplement tenir ma parole. Cette image vous déplaît ? Déchirez-la. Vous ne pouvez pas me déchirer davantage ! La chose est facile, n'en parlons plus ! A mon tour de vous défendre quelque geste superflu ! Celui de me parler *en fille*, vous !...

Elle murmure, d'un accent singulier, enfantin, et je n'ai jamais vu ses yeux si étrangement durs :

— Je retarde la pendule, Alain. Est-ce que par hasard, je n'ai pas aussi le droit de choisir mon heure ?

J'avais fait le plus héroïque effort qu'un amant, toujours épris, puisse faire en acceptant ce premier marché, car si je l'avais étourdiment proposé, je n'avais pas osé croire qu'on le réaliserait. Maintenant, je suis pris à mon propre piège, pris comme la souris, la grosse souris dans la petite souricière de son cabinet de toilette.

Je n'ai pas eu tort de refaire l'amour avec cette fille qui ressemble à la femme que j'ai tant aimée, parce que le flacon vide ayant contenu de l'essence précieuse conserve toujours une fugace et enivrante senteur de son parfum, mais j'ai tort de me figurer le retour de l'extase de jadis. Si j'ai eu la même ferveur à la respirer... il est évident qu'elle ne peut plus me sentir, pour employer une expression vulgaire. J'ai dû la froisser cruellement autrefois, et deux années de silence n'ont pas suffi à calmer ses rancunes. On n'est jamais *pareils*, jamais assez intimes pour tout s'avouer. Elle n'avait pas confiance en moi. Je n'éprouvais même pas le besoin d'avoir confiance en elle. Je n'étais jaloux que sur le moment. Elle me racontait des histoires que je n'écoutais pas ou que je ne saisissais pas dans toutes leurs répercussions. Et puis, il aurait fallu l'intuition, le pressentiment de mon amour

futur qui n'est, peut-être, que la fougueuse exaspération de l'absence.

Elle m'a quitté frauduleusement. Je n'ai pas cru à son départ total et, restant rivé à elle par la terrible habitude de la pensée, la *cristallisant* en mon cerveau comme une matière chimique, inerte aux réactions prévues, je me suis abominablement intoxiqué.

Je réponds sur un ton moins âpre :

— Voyons, Line, comment l'entendez-vous, ce... surportrait ?

— En toilette de soirée, très osée, très dernier cri, mais atténuant toutes les nudités inconvenantes.

— Une femme qui rira de ce rire-là, dans les vêtements d'une mondaine, mais ce sera effarant ! Une élégante provinciale ayant fait venir de Paris le costume destiné à aguicher, sans doute, le vieux magistrat blasé ou le jeune gentilhomme farmer complètement idiot, hein ? Merci bien, Line ! Vous me prenez pour un autre. Tordez-moi le cœur en admettant que j'ai encore un cœur malgré vos doutes, mais n'essayez pas de tordre mes pinceaux. Alain Montarès n'est pas, ne peut pas devenir le peintre ordinaire des prudes ou des belles dévotes repenties. Il me faut à moi, pour pouvoir travailler, la liberté des chairs ou la suprême volupté de leurs gestes. Je ne peux pas songer à voir habiller de nouveaux préjugés sociaux la femme qui fut mienne entièrement, sans scrupules. J'admets volontiers que l'étude, un peu trop approfondie, que je m'en suis permise, soit injurieuse et je m'en rends tellement compte que je veux la détruire pour vous prouver mon... nouveau respect, cependant, je n'irai pas plus loin.

— Vous n'êtes, comme toujours, Alain Montarès, qu'un orgueilleux et un inutile. Vous préférez la destruction à la réhabilitation. Si vous faisiez cela, je pourrais croire à votre belle passion et emporter de vous, avec ce portrait, un meilleur souvenir. Vous ne m'aimez pas.

Je réfléchis, le front dans le couvre-pied de satin, me bouchant les oreilles pour ne plus rien entendre. Mon vieux fatalisme remonte. Après tout, c'est stupide de s'emballer comme ça sur des mots, des fictions. Il est clair que j'ai fini par entrevoir, tout à l'heure, la possibilité, pour moi, le plus vivant et le plus fort, de ne plus vivre, de me faire sauter la cervelle en rentrant chez moi, là-bas, derrière la grille de ce jardin, les barreaux de ma prison, c'est donc que j'envisageais de rester le plus faible après avoir joué, malgré moi, cette partie dangereuse ?

Je suis surtout un impulsif. J'ai aussi le tort fondamental de devenir enragé dès qu'on me résiste. L'amour, ça ne doit pas être en perpétuelle révolte devant le sens commun. Je n'ai pas encore trouvé la créature passive qui me subira tout en daignant me comprendre ou me pardonner. Est-ce une raison pour me priver d'une consolation à laquelle je tiens plus qu'à l'existence quotidienne? Je ne suis ni ambitieux, ni intéressé par quoi que ce soit en dehors de mes passions, de ma passion... la belle affaire qu'une composition gâchée, une œuvre tarée, un portrait *dit de complaisance,* comme ceux que nous fabrique en série cet excellent Carlos Véra, cet homme de génie pour salon officiel ? J'ai refusé de faire la tête de la princesse Servandini à cause de son profil chevalin qui ne m'inspirait pas, n'étant pas un *animalier,* je suis peut-être encore plus ridicule en refusant une retouche à une jolie personne. Je murmure, essayant de railler :

— Une robe de cinq heures, un déguisement, quoi ? Lequel déguisement permettrait la pose en arrière, les cheveux flous, de ces robes chemises qui tiennent sans agrafes et qu'on rajuste, dans les garçonnières, en deux tours de mains pour courir ensuite chez Mme X... qui donne un thé, *l'alibi.*

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, Alain, je n'ai jamais eu de ces costumes-là. Mais, une draperie

sur ma gorge, sur mes hanches, et je vous abandonne les jambes, puisqu'on porte des robes courtes, à la condition de leur mettre des bas...

Je riposte, brutalement :

— ... Avec quelque chose dedans, si vous y tenez !

Elle fait une moue d'une innocence peut-être sincère, à la fois confuse et vexée qu'on ne semble pas estimer ses jambes à leur véritable valeur picturale :

— Vous n'allez pas me dire que dans ce bas-là il n'y a rien... où vous seriez aveugle, Alain Montarès !

Et elle pose par terre la pointe de son pied, montre sa jambe gainée de dentelles, blanche comme un clair de lune sous le caprice léger d'un nuage.

Je me tais.

J'ai perdu... ou mieux, je suis perdu.

RACHILDE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

André Breton : *Manifeste du Surréalisme. Poisson soluble*, Simon Kra. — André Breton : *Les Pas perdus*, Nouvelle Revue Française. — Tristan Tzara : *Sept Manifestes dada*, Jean Budry. — Georges Duhamel : *Délibérations*, Les Cahiers de Paris, Claude Aveline. — Gaston Picard : *Nos écrivains définis par eux-mêmes*, Henry Goulet. — Ernest Raynaud : *Souvenirs de police. Au temps de Félix Faure*, Payot. — René Martineau : *Tristan Corbière*, Le Divan. — Octave Mirbeau : *Gens de Théâtre*, Flammarion. — *Le Gazetier littéraire de l'an 1924*, Crès. — *Le théâtre indiscret de l'an 1924*, Crès. — *L'ami du Lettré 1925*, Crès.

Un mélange de bergsonisme et de freudisme, tel m'apparaît ce surréalisme que M. André Breton nous expose dans son **Manifeste du Surréalisme.** Bergsonisme, par le côté antiintellectuel. Toujours ce principe que c'est l'intelligence qui gâte tout et empêche de comprendre. L'aveugler, l'éteindre, afin de permettre à la vérité intuitive, innée, de se manifester. Pour capter cette vérité fuyante, il ne faut pas faire de bruit et ne pas avoir l'air de la regarder en face. Cette vérité intuitive, cette pensée pure, surgira alors de notre âme secrète, de notre subconscient, vêtue des mots et des images essentielles ! C'est un peu la théorie freudienne des rêves. M. A. Breton définit le surréalisme : « Automatisme psychique, par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale. »

Ce surréalisme « repose sur la croyance à la réalité supérieure de certaines formes d'associations négligées jusqu'à lui, à la toute puissance du rêve, au jeu désintéressé de la pensée. Il tend à ruiner définitivement tous les autres mécanismes psychiques et à se substituer à eux dans la résolution des principaux problèmes de la vie. »

Pour résoudre les principaux problèmes de la vie et faire de l'art surréaliste, il suffit de prendre une plume, de se mettre « dans l'état le plus passif ou réceptif que vous pourrez » et d'écrire vite sans sujet préconçu, « assez vite pour ne pas retenir et ne pas être tenté de vous relire ».

Cette écriture mécanique, c'est tout simplement le mécanisme ou un des mécanismes de l'inspiration subconsciente. C'est par cette méthode, vieille comme le monde, que les poètes ont toujours trouvé leurs images et recueilli leurs émotions secrètes. Mais si l'intelligence ne contrôle pas l'apport du subconscient, l'œuvre jaillie aura la merveilleuse incohérence du rêve. Il y a une méthode plus directe pour obtenir cette incohérence sans contrôle, c'est la méthode des tables tournantes et de l'écriture automatique. Un chapitre des **Pas Perdus**, recueil d'études et de souvenirs sur des poètes surréalistes, nous apprend que M. A. Breton ne dédaigne pas cette suprême méthode antiintellectuelle. La littérature retourne à la magie, comme à une source pure et régénératrice. Peut-être quelques poètes trouveront ils dans cet intuitionisme une sincérité plus vraie et plus spontanée. Il est bien qu'ils cherchent la poésie en eux-mêmes plutôt que dans les livres des autres. Mais à côté de la théorie, voici de la littérature surréaliste. Cette pensée pure, hélas ! est tout ce qu'il y a de plus littéraire, et quelle mauvaise littérature. Des mots, des mots en liberté, hélas! rien que des mots qui ne correspondent vraiment à rien. C'est le néant, sauf quelques belles images qui ne dépareraient pas des pages écrites sous le contrôle de l'intelligence. Cela signifie que notre subconscient est plus intelligent et plus raisonnable que ne le pense M. Breton. Il est aussi très littéraire.

Tu sauras plus tard, quand je ne vaudrai plus la pluie pour me pendre, quand le froid, appuyant ses mains sur les vitres, là ou une étoile bleue n'a pas encore tenu son rôle, à la lumière d'un bois, viendra dire à toutes celles qui me resteront fidèles sans m'avoir connu : « C'était un beau capitaine, galons d'herbes... » etc., etc.

Cela continue sur ce ton durant une centaine de pages. C'est tout à fait, en effet, le mécanisme du rêve : succession d'images sans direction s'accrochant les unes aux autres, s'associant passivement. Débâcle de bois mort et de feuilles sèches sur un fleuve incohérent. Parfois le bois mort est phosphorescent et les feuilles

mortes sont dorées ; mais c'est très fatigant tout de même à regarder et vraiment sans intérêt.

Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'il y a déjà de longues années, ainsi qu'André Billy nous l'a raconté, Apollinaire s'amusa à ces jeux subconscients. Mais Apollinaire, peut-être parce qu'il était vraiment poète et magicien, ne croyait pas à la magie.

Que signifie cet appel à l'inconscience ? et à quoi cela correspond-t-il? A la fatigue d'une trop vieille et trop sage logique. Tout est à recommencer : oublier tous les livres et ne plus lire qu'en soi-même. C'est un peu la même formule que Dada dont voici les **Sept Manifestes Dada**. Ce qu'il faut admirer dans ces manifestations, c'est cette foi en l'inconscient humain, qui rejoindrait la si lointaine et si puérile théorie de J.-J. Rousseau sur la bonté native de l'homme. Oui, la vérité est en nous prisonnière: pour la faire s'évader, il suffit d'endormir la conscience, ce gendarme, d'écarter la raison, cette duègne, et de prendre la vérité, cette petite fille craintive, par la main ; elle nous suivra, pieds nus, sans froisser ni coucher les herbes. Surréalistes, dadaïstes, hommes de foi, j'admire votre religion, car elle est un ferment certain d'art et de poésie. Ecartez de la main les saules de la rive et de la conscience, et plongez jusqu'au fond de l'inconscient : vous y pêcherez, dans la vase du fleuve, les belles et illogiques incohérences des rêves engloutis; mais, hélas! vous comprendrez vite que cet inconscient n'est pas pur et que lui aussi est envahi d'une indéracinable végétation littéraire. On croit cueillir des pensées pures et on ne rapporte au jour qu'une brassée d'algues fleuries de vieille littérature.

D'ailleurs, ce qui importe dans une nouvelle école littéraire, c'est moins la culture des mots, ces vaines pierreries, que les idées neutres. Or, ici, chez Dada comme chez les Surréalistes, je ne trouve que piège à capter des images ou à étrangler des idées. Nous regorgeons d'images, de toutes ces petites verroteries que l'on monte en collier et qui font, en se choquant, un petit bruit un peu fêlé. Nous sommes trop vieux, d'une race trop vieille, pour jouer encore à la poupée. Ce que nous voulons, en littérature, c'est le mot exact qui traduise et exprime une idée précise ou son imprécision même ; et s'il est vrai qu'il y aura toujours de précieuses découvertes à faire dans notre sub-

conscient, nous ne voulons rien accueillir que vérifié et contrôlé par notre conscience et notre intelligence.

§

Dans ce petit livre qu'il intitule : **Délibérations**, M. Georges Duhamel épilogue sur la tour d'ivoire de l'écrivain, qui lui apparaît être essentiellement une construction d'architecture contemporaine. Jusqu'au XIX[e] siècle, écrit-il, les écrivains ont sagement estimé qu'ils avaient pour mission « de contempler les hommes, la nature, les mille spectacles de l'univers, d'en retracer des images scrupuleuses ou fantaisistes, de tirer, enfin, ou de laisser tirer de leurs observations des enseignements et des lois... » Ils n'ont pas cru que « leur sérénité serait au prix d'une réserve farouche et qu'il leur faudrait, pour demeurer purs, pour remplir leur mission, s'abstraire de la vie et consumer leur âge dans un empyrée interdit au commun des hommes ». Je ne pense pas, écrit M. Duhamel, qu'il existe quelque chose qui « serait une mission d'écrivain distincte de ce que l'on peut appeler plus généralement la mission d'homme. » Je mets en principe, ajoute-t-il, que tout homme, « si considérable que soit le génie dont il est le réceptacle, le substrat, ne peut, sans indignité, sacrifier son devoir d'homme à celui d'écrivain, et humilier celui-là devant celui-ci ».

Certes, mais n'est-ce pas pour s'abriter contre une démocratie un peu trop médiocre que certains écrivains du XIX[e] siècle se sont réfugiés en une tour d'ivoire ? A l'abri des inutiles vulgarités de la politique démagogique, mais pas à l'abri de la vie. Et peut-être que c'est en regardant la vie d'un peu plus haut que la foule, qu'ils ont pu la diriger et accomplir ainsi leur « mission d'homme ». Ce sont eux aussi, ces solitaires, qui ont le plus vécu, puisqu'ils ont pris conscience de la vie agitée et inconsciente des autres. Mais n'est-ce pas la conclusion même, — et presque contradictoire de ses prémisses — de M. Duhamel, puisqu'il donne son assentiment total à ces mots d'Alfred de Vigny, le grand solitaire et le grand orgueilleux :

La neutralité du penseur solitaire est une neutralité armée qui s'éveille au besoin.

Il met un doigt sur la balance et l'emporte. Tantôt il presse, tantôt il arrête l'esprit des nations ; il inspire les actions publiques ou pro-

teste contre elles, selon qu'il lui est révélé de le faire par la conscience qu'il a de l'avenir. Que lui importe si sa tête est exposée en se jetant en avant ou en arrière ?

Il dit le mot qu'il faut dire et la lumière se fait.

Il dit ce mot de loin en loin et, tandis que le mot fait son bruit, il rentre dans son silencieux travail...

Mais on peut encore dépasser cette conclusion, et dire qu'un poète solitaire comme Mallarmé, qui ne songea jamais du haut de sa tour d'ivoire à inspirer les actions publiques ou à protester contre elles, eut peut-être une plus grande influence sur la vie, que n'en eurent tous les écrivains qui voulurent agir ou agiter devant eux-mêmes leurs idées.

En une autre « délibération », M. Georges Duhamel se penche sur l'Europe moribonde qu'il voudrait bien sauver, et il s'indigne d'abord de constater que la malade est soignée par « les hommes qui sont, précisément, responsables de sa maladie et qui ont, en toutes circonstances, montré leur incapacité à conjurer ou à diminuer ses épreuves ».

... Peut être qu'un jeune médecin, avec des méthodes nouvelles, la sauverait ? Le Dr Duhamel, après avoir ausculté la vieille Europe moribonde, formule son ordonnance : « Il faut d'abord dire bien haut que le monde ne peut plus courir les risques d'une nouvelle guerre. Si graves que soient les conflits encore non résolus, ils doivent, à tout prix, être résolus par des méthodes pacifiques. Le malade ne peut se permettre une rechute, même courte. La paix à tout prix, voilà ce qu'il faut dire et répéter... »

Stabiliser la vie dans la paix, ce n'est sans doute qu'un rêve généreux. Il faudrait pour le croire, admettre que le monde évolue vers la sagesse. Peut-être que notre civilisation est menacée, mais il en surgira, peut-être aussi, une autre plus belle ; on ne peut arrêter les mouvements de la vie, et il n'y a rien de stable que notre conception humaine d'une stabilité illusoire.

§

M. Gaston Picard, dont la curiosité intellectuelle a fait un spécialiste de l'enquête, a posé à quelques écrivains une question peut être indiscrète, mais très intéressante : la question de l'inspiration et des méthodes personnelles de travail.

Je pense, ai-je répondu moi-même, après le sérieux examen de conscience qui doit précéder toute confession, que les œuvres s'imposent à l'écrivain : ce n'est que l'acquit et le trop plein du subconscient qui se déverse et monte à la conscience, s'extériorisant en fusée verbale. C'est une délivrance, d'une volupté intense jusqu'à la douleur, comme l'autre.

Mais « pour qui écrivez-vous ? » Je n'écris, en vérité, pour personne, mais pour moi-même, pour me découvrir moi-même. Ce n'est pas à l'écrivain de chercher un public, mais au public de le trouver ; mais les sympathies les plus sincères ne sont que des déformations. Atteindre le grand public ? On ne l'atteint qu'en s'adaptant à lui, ce qui est à la fois le privilège des grands génies et des médiocres.

Nos livres ne représentent qu'un moment de notre vie : si nous les relisons nous-mêmes, nous ne les comprenons plus. En réalité, nos livres ne sont pour nous que les albums d'instantanés de notre vie intellectuelles, des albums de souvenirs : du passé déjà. Aussi, pour un écrivain, le seul de ses livres qui l'intéresse, c'est celui qu'il est en train d'écrire, celui qu'il écrira demain, ou jamais, parce qu'il a la magie du rêve et de l'inconnu, de l'irréalisé et de l'irréalisable.

J'ai lu avec beaucoup de curiosité les confessions réunies dans ce volume : **Nos écrivains définis par eux-mêmes** : elles me renseignent en outre sur le bovarysme vivifiant de l'homme de lettres. Pour être un écrivain, il faut avoir la foi, foi en soi, foi en son œuvre, en son rôle artistique, philosophique ou social, en son influence, ou foi en sa valeur commerciale... La gloire ou le succès, cela peut correspondre à une affirmation de soi, égoïstement suffisante, à une autorité orgueilleuse, à de l'argent et à du plaisir, à de l'amour avec ses émotions, ses joies et ses douleurs, etc...

Mais admirons aussi le sérieux, la gravité avec laquelle les petites fourmis de la production littéraire ou les vers luisants d'un soir d'été parlent de leur Moi et de leurs œuvres. Et je songe tout d'un coup que la langue dans laquelle nous nous exprimons n'évolue que vers la mort.

Les mots, ces signes dont nous usons aujourd'hui pour recréer nos images, nos idées et nos émotions, mourront comme meurent les perles, exilées des vivantes poitrines des femmes. Demain on

parlera d'autres langues et peut-être qu'il ne restera rien de nos hiéroglyphes illisibles. Je voudrais que cette pensée amère guérisse de la maladie littéraire tous ceux qui ne sont pas irrésistiblement attirés vers l'art magique des mots et des idées. Qu'ils vivent sans se regarder vivre, le cœur et l'esprit libres, et secrètement pour eux-mêmes.

§

Je veux encore signaler *les Souvenirs de police* de M. Ernest Raynaud : **Au temps de Félix Faure**, où l'auteur nous raconte de bien amusantes histoires et fait revivre la personnalité si curieuse (mélange de Louis XIV et Père Ubu) du Président-Soleil. Nous pénétrons avec l'officier de paix dans les appartements privés des souverains russes, devenus « deux époux quelconques inclinés sur le fruit de leurs amours ». Mais M. Ernest Raynaud n'oublie jamais qu'il est poète, et c'est parce qu'il a su regarder en poète ces scènes de cinématographie historique que son livre est vivant et émouvant.

M. René Martineau consacre à son poète, **Tristan Corbière**, un précieux petit livre de critique affectueuse. Nous placerons ce volume, qui contient en outre des vers et des documents inédits, ainsi que de beaux portraits du poète, dans notre bibliothèque à côté des *Amours jaunes*. Disons avec M. Martineau ; « Quand on a compris l'homme, on ne peut s'empêcher de l'aimer, et plus l'homme se laisse deviner, plus le poète apparaît grand ».

Le nouveau volume des *Œuvres inédites* de Mirbeau : **Gens de théâtre**, contient un choix de ses chroniques sur le théâtre. Ces pages méritaient d'être sauvées : elles sont d'une belle violence. Quel journal aujourd'hui oserait publier des pamphlets de cette sorte sur des personnages célèbres. Pourtant il y a toujours les mêmes Sarcey, les mêmes critiques qui continuent la tradition de l'incompréhension, et dans les mêmes journaux. Mais alors il y avait un Ibsen à défendre !

Deux livres jumeaux : **Le Gazetier littéraire** et le **Théâtre indiscret**, contiennent les historiettes, les anecdotes et les indiscrétions de l'an 1924. Ces recueils de la petite histoire littéraire et théâtrale sont d'une réjouissante saveur et d'une ironie de bonne qualité. Souhaitons longue vie à ces Gazetiers qui continuent la belle tradition de l'esprit français. Et signalons

encore **L'Ami du lettré**, organe de l'Association des courriéristes littéraires, et guide amusant et érudit des manifestations littéraires de l'année.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Achille Millien : *Roses de Noël*, Alphonse Lemerre. — Louis Lefebvre : *L'Allus on au Bonheur*, Perrin. — Jeanne-Jean : *Le Seigneur de Compassion*, bois originaux de Pierre Guillemet, « éditions Adyar. » — Jean Le Lec : *La Messe du Soir*, « les Gémeaux ». — Emmanuel Aegerter : *Les Ames sous l'Autel*, « Éditions de la Pensée Latine ». — Laurent Clarys : *Les Poèmes des Temps Nouveaux*, Picart. — Marcel Millet : *Sentir*, « les Humbles ». — Marcel Chabot : *Etreintes d'âmes*, Messein.

Derniers chants 1916-1924, M. Achille Millien les groupe sous le titre général de **Roses de Noël**, fleurs pâles et tardives, sans parfum, presque sans couleur, qui s'ouvrent en hiver. Aux *Jours de Guerre et Lendemains*, où la voix du vieillard s'élève attendrie, émue en songeant aux jeunes gens d'ici, aux morts, aux désastres, ou s'indigne en songeant aux brutalités de l'ennemi, à la dévastation, aux sanglantes cruautés, s'adjoignent les pièces plus paisibles, doucement rustiques, qu'il appelle *au Cours de l'An*, et les *Varia*, morceaux familiers ou de circonstance. Les mêmes qualités de générosité, d'affectueuse attention aux choses de la nature, d'admiration simple pour le labeur et les efforts humains, distinguent ces poèmes récents et attachent au nom de M. Millien la respectueuse déférence de ses cadets d'âge. Certes, c'est une destinée enviable d'avoir traversé la vie sans défaillance et, si l'on n'a atteint au rang héroïque et resplendissant où se tiennent couronnés les porte-lyre divins, d'avoir formé des chants dont la pureté et la fraîcheur douce gazouillent en charmant l'esprit ou en satisfaisant le cœur de qui les écoute.

Si le désir d'un poète, **l'Allusion au Bonheur**, s'élève à l'espoir qu'un jour un poème plus beau que tous ceux qu'il a créés naisse en son esprit et « s'inscrive lui-même », chacun ne mettrait à exprimer son souhait la même humilité, sans doute bien chrétienne, qu'y met M. Louis Lefebvre :

Mon poème sera mes paroles à Dieu.
Je lui parle déjà autant que je le peux,
Mais d'une voix balbutiante et trop lointaine.

Tandis que, ce grand jour du poème parfait,
Tout sera dit, sans mots, devant Dieu satisfait,
Qui connaîtra mon vœu, mon amour et ma peine.

Tout le livre de M. Louis Lefebvre exprime la même foi, la même soumission à la foi. Qu'il en soit remercié par les âmes pieuses, un poète magnifie, et sans crainte d'atteindre au pathétique, particulièrement dans *le Poème de la Faim*, troublant et si ardent, les croyances douillettes et vraiment simples où elles me paraissent s'engourdir. L'art de M. Louis Lefebvre n'est pas en question ; bien qu'évitant les resplendissements d'une ferveur aux éclats mystiques ou hallucinés, son art sincère est subtil non moins que sûr ; son vers est plein, parfait, généralement musical et ses strophes s'enchaînent harmonieusement. Mais, en vérité, je ne puis sans révolte intime assister à cette béatification qu'assure à celui qui renonce, d'accepter, de rechercher la pauvreté, et de la bénir, au mépris de tout le mal qu'elle a infligé, le poète prend soin lui-même de le souligner, au penseur, à l'amoureux désintéressé et pur, à la mère dont elle a pris plaisir à torturer par jeu le cerveau ou le cœur. L'acceptation pour soi est, à coup sûr, légitime, souvent louable, noble, hardie, magnanime ; mais, au nom des autres, un pareil détachement ne forme qu'un encouragement monstrueux à l'usurpation des malins et des puissants. Ce livre de M. Lefebvre, j'en estime la conviction et la texture ; l'esprit, je le confesse, m'en est antipathique ; je n'en saurais parler, je pense, avec plus d'équité.

Mme Jeanne-Jean a entrepris de conter, sans emphase, sans vain élan métaphorique, sans surcharges ni ornements d'aucune sorte, l'existence de celui qu'elle appelle **Le Seigneur de Compassion**, autrement dit : « la merveilleuse aventure du prince Siddhârtha qui sut, par la méditation, découvrir la suprême sagesse ».

Son courage et son labeur ne manquent point d'apparaître méritoires, certes, et valent, à coup sûr, que des correspondants, ainsi qu'elle l'indique en première page, n'aient pas hésité à lui décerner de justes éloges. Rien n'est à reprendre dans ce long poème coupé par épisodes choisis et significatifs, sinon, tout au plus, la monotonie et précisément la longueur. J'imagine qu'à ce récit, soigneusement suivi en rythmes à peine marqués ou onduleux et rimé docilement, on préférera, si on veut connaître la doc-

trine et la *Vie du Bouddha*, d'en lire le récit dans le beau, docte et vivant ouvrage qu'a récemment publié sous ce titre M. A.-Ferdinand Herold.

L'ambition de Mme Jeanne-Jean est noble, mais, à mon avis, elle s'est trompée dans son dessein. Il faut réserver le vers à ce qui ne peut être exprimé autrement qu'en vers. Ce n'était pas, ici, le cas.

M. Jean Le Lec officie. C'est **la Messe du Soir**. Plein de conviction, avec la sérénité tranquille qui convient, de l'émotion que lui donne le bon espoir ou que renouvelle le souvenir des paysages aimés, des scènes rustiques et saines de Bretagne. Une grande part de ce livre se compose de petits poèmes que l'auteur appelle des *sonnettines*. Les deux quatrains, les deux tercets du sonnet, au lieu de se succéder dans l'ordre rituel alternent: un quatrain, un tercet, ce qui nécessite l'emploi (*a*, *b*, *a*, *b*, — *c*, *d*, *c*, — *d*, *e*, *d*, *e*, — *f*, *e*, *f*) de six rimes au lieu des cinq rimes du sonnet régulier. En outre, M. Le Lec raccourcit, à la mesure de quatre syllabes, le quatrième vers de chaque quatrain. Cette disposition assez subtilement imaginée n'est point désagréable, encore que l'invention d'un nouveau poème à forme fixe ne me paraisse pas particulièrement à désirer. En dehors des formes préexistantes, que chacun se crée selon ses tendances et ses besoins particuliers une forme propice à ses desseins, mais à quoi bon un moule de plus où l'on engage chacun, *à priori*, à couler sa pensée ? La sonnettine convient ici aux poèmes de M. Jean Le Lec ; rien de mieux. Mais pourquoi songer à l'imposer ? Pourquoi, en dehors de lui, quelqu'un penserait-il à l'adopter ?

Une Muse qui s'acoquine aux vocables et aux idées les plus faciles d'un usage courant, encore qu'ils s'attardent à des besoins spéciaux et particuliers de notre temps ; les termes *puzzle*, *snob* même, *rayons infra-violets*, etc., détonnent dans le courant d'un poème, comme l'intrusion, dans le chant, de syllabes mal jusqu'à présent assimilées par le langage français. Ces syllabes apparaissent sur un plan différent, attirent, détournent le regard. Mais M. Aegerter a résolu de n'incliner à ces disparates aucun scrupule, et il adopte pour célébrer **les Ames sous l'Autel**, tout ce qui vient, tout ce qui se présente, au hasard et sans choix. Comme un instinct de poète, malgré qu'il en ait, le guide et le

soutient, dans ce fatras tumultueux où souvent le déclamatoire se mêle à de quasi-platitudes ou à des redites superflues, les purs et beaux vers abondent disséminés ; quelquefois la pensée et le talent se disciplinent, et de charmants poèmes se parachèvent, ardent, concentrés, équilibrés et chantants, tels que, par exemple, *les Cités Difficiles*, poème irréprochable et fier.

De son époque, crispation et saccades, grincements, exaspérations, nulle grâce, nulle belle ni bonne humeur, froissements et placages, fards grossiers et parfums âcres, M. Laurent Clarys a extrait les motifs dont il a composé **les Poèmes des Temps Nouveaux**. C'est la présentation successive, en rythmes dépouillés volontairement d'envolée, de charme, d'harmonie suivie et persistante, de certains types en de certains et trop encombrants paysages comme, eux aussi, désaxés, brutaux, inutilement affairés. Sa gageure, M. Laurent Clarys la tient fort bien, et, si ces réussites d'un œil clair et d'un cerveau avisé méritent qu'on les considère ainsi que des poèmes, dépourvus avec soin, d'ailleurs, d'ironie, de ton sarcastique ou méprisant, aussi bien qu'ils ne transposent rien au ton sans doute désuet du lyrisme, ces poèmes sont parfaits et d'un bon écrivain.

Beaucoup d'élan, au contraire, avec de la confusion, mais aussi de claires, lointaines, fortes images plutôt évoquées que réalisées dans des rythmes mêlés, tantôt harmonisés, tantôt discords, par hasard et à l'aventure, mais nulle foi, certes, en cette patience qui est le génie ou tout au moins la discipline du véritable talent, beaucoup d'élan caractérise la manière le plus souvent comme impromptue, avec des scories d'explication, de discussion, d'inutilités, caractérise la manière des poèmes que M. Marcel Millet intitule **Sentir.** On le voit du reste, son dessein n'a point été de choisir, d'épurer, de reconstruire, ni de transposer quoi que ce soit ; il saisit, sensation, métaphore, réflexion, n'importe ce qui se dessine un instant à l'horizon de ses regards, dans le domaine de ses songes. Il note, il juxtapose ; c'est tout, et il croit ainsi se livrer, livrer un homme à nu, un homme de notre temps, non formé par la lecture, l'étude, mais ingénu et spontané. C'est un système en faveur en notre temps, et probablement un des systèmes de notre temps les moins exempts de très fâcheuses illusions.

Etreintes d'âmes, poèmes bien faits, habilement menés,

d'un art suffisant, mais qui n'apportent rien de neuf. M. Marcel Chabot, ayant défini en peu de vers ce qu'il entend par *Poésie* : « la poésie est de la vie qui rythme tous les cœurs avec son propre émoi », nous mène sur les routes de la vie, nous enseigne qu'il sied en un moment qui meurt aimer infiniment, puis : que le bonheur qu'on attend est déjà du bonheur, optimisme que, pour ma part, je ne saurais trop louer ! Il compose les symphonies de cœur, et vers l'infini sans cesse avancé, « pèlerin de l'amour, je vais vers l'absolu ».

Dans tout ce livre, ainsi voulu, ainsi composé, et qui n'est point sans mérites, sinon de nouveauté, du moins de facture diligente et volontaire ainsi que de sincérité, il y aurait matière à un poème bref, peut-être à un sonnet, où se condenserait du moins le sentiment personnel de l'auteur, qui, ici, se dilue et se perd à travers tant et tant de choses que les hommes, en présence d'un amour juvénile, ont dites avant lui et sans cesse ressassées.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Gustave Kahn : *Mourle*, F. Rieder et Cie. — J.-H. Rosny aîné : *La terre noire*, Nouvelle Revue critique. — Henry Poulaille : *Ils étaient quatre...*, Bernard Grasset. — André Obey : *L'orgue du Stade*, Librairie Gallimard. — Félicien Pascal : *Monsieur Auricorne*, E. Flammarion. — Louis Thomas : *Tentative*, Le Divan. — Antonin Seuhl : *La grève des machines*, Librairie Baudinière. — Albert Flament : *Grève-Cœur*, Albin Michel. — Mémento.

Mourle, par Gustave Kahn. Deux vieux amis, retraités de l'administration. L'un, Mourle, est célibataire ; l'autre, Rogny, veuf, avec une fille, Cendrillon. Nom symbolique, et qui nous rappellerait, si nous étions tentés de l'oublier, que M. Gustave Kahn a participé à l'une des plus belles renaissances de notre poésie lyrique. Cendrillon a commis une faute ou s'est abandonnée à un de ces entraînements qui, loin d'être le fait d'une mauvaise nature, révèlent, parfois, la confiance et la générosité du cœur. Mourle en jugera, du moins, ainsi, qui — ayant obtenu de la pauvre petite qu'elle consente à lui accorder sa main — la demandera en mariage à Rogny. Hélas ! Rogny accueillera mal le mouvement de pitié de son ami, et l'attribuera même à la prétention d'un égoïsme sénile. Il accusera Mourle de vouloir profiter de leur médiocrité, de la situation difficile de Cendrillon qui

n'a point de dot, et il ne donnera son consentement qu'à peu près contraint et forcé, et en rechignant. De retour de leur voyage de noces (voyage qui servit à déjouer les calculs des curieux, car un enfant est né à Cendrillon au terme d'un nombre de mois qui paraîtrait à ceux-ci suspect) les époux s'installent auprès de Rogny. Rogny n'a pas désarmé. Mais Mourle qui n'a point que de la pitié pour sa femme, et pour qui sa femme a mieux que de l'amitié, passe outre. Et si ce n'est le bonheur entre ces trois êtres, c'est quelque chose qui y ressemble un peu ; qui y ressemblera jusqu'à la mort de Rogny que suivra plus tard — n'est-ce pas? — celle de Mourle... M. Gustave Kahn a écrit une œuvre délicate et d'une rare subtilité de touche. Il laisse plus à deviner qu'il ne montre, et il y a des dessous transparents dans les portraits de ses personnages. Rogny a le cœur comme l'esprit étroit. La bonté de Mourle s'inspire de sentiments suffisamment intéressés pour rester humains ou, plutôt, dignes d'un homme dont la vie fut chaque jour commandée par de mesquines préoccupations. Mais Cendrillon, la silencieuse, se révèle exquise. Quel tact, quelle intuition, quelle grâce surtout chez elle, dans l'acceptation du devoir, dans l'alliance de la tendresse à la gratitude ! Voilà un livre émouvant, fruit de l'art et de la sagesse, et qui fait le plus grand honneur au poète des *Palais nomades* et au romancier du *Roi fou*.

La terre noire, par J.-H. Rosny aîné. Pour perpétuer dans sa pureté inaltérée la race antique dont il est le dernier chef, Guèvres de Monteragues, duc de Haute-Chavres, prince de Sambres, quelque part dans l'ouest de la France, fait enlever une jeune fille de cette race qu'il destine à son fils. Mais ce fils meurt et avec lui le rêve de l'homme qui, par ses ascendants, régna sur la Gaule, avant l'invasion celtique. Après avoir maudit ses ravisseurs et tenté de leur échapper, la jeune fille, informée de ce qu'on voulait d'elle, regrette presque, en écoutant Guèvres de Monteragues lui révéler ses origines, que la destinée magnifique et d'une si profonde poésie à laquelle elle était vouée ne puisse se réaliser. Elle reprendra sa place dans la vie restreinte des modernes et quittera la terre noire qui lui inspire, à présent, une sorte de respect religieux... On songe, à la fois, à *l'Atlantide* et à *la Brière* en lisant ce récit dont M. Rosny a éliminé l'accessoire et dont il conduit l'action d'un train allègre. Mais on ne sait

quel souffle, venu des millénaires, en rafraîchit l'imagination. C'est l'originalité du créateur du roman préhistorique de relier, toujours, par de subtiles correspondances, aux souvenirs les plus lointains ou aux instincts les plus obscurs de l'espèce, les sentiments qu'il éveille en nous. Ses descriptions des paysages de la terre noire et ses évocations des hommes primitifs qui l'habitent ont un caractère de grandeur farouche propre à favoriser l'illusion du phénomène ethnique qu'il suppose ; et on le lit avec émotion.

Ils étaient quatre..., par Henry Poulaille. Quatre soldats décident d'aller ensemble visiter une grotte, depuis la guerre abandonnée des touristes. Ils s'y perdent ; et tandis qu'ils luttent atrocement dans les ténèbres contre la peur, le désespoir et la folie, bientôt, leur disparition est commentée à leur cantonnement, où l'on finit par en conclure qu'ils ont déserté. Sujet simple, sans doute, mais puissamment — je ne dis pas habilement traité, car M. Poulaille, qui a le tempérament original, aimerait mieux, je pense, qu'on le comparât au Paysan du Danube qu'à M. André de Lorde, par exemple. Il use d'un style à dessein raboteux, et même incorrect, mais qui ne laisse pas de convenir aux hommes et aux choses qu'il évoque, c'est-à-dire à de pauvres gars incultes et à l'énorme tombe de granit où le secret de leurs tortures demeure enseveli. C'est un réaliste ; mais c'est un réaliste lyrico-romantique, auquel je reprocherai discrètement de prêter aux éléments, à la nature, à la mort, des sentiments que nous n'avons même pas la consolation de pouvoir dire qu'ils éprouvent à notre égard... En revanche, je trouve excellent qu'il montre, parallèlement au drame qui se joue dans la nuit, la dérisoire comédie de l'enquête qui se poursuit au soleil. En même temps qu'il sait nous rendre vraisemblables les événements qu'il raconte, il sait nous faire éprouver le sentiment de leur durée. Ce sont là des qualités qui attestent le romancier-né.

L'orgue du Stade, par André Obey. Un beau livre, l'un des plus beaux, peut-être, qu'ait récemment inspirés le sport, et qu'il fallait qu'un auteur dramatique écrivît. M. Obey, sous prétexte de reportage et d'évocation de *Souvenirs* et d'images du *Printemps Olympique*, a surtout essayé, ici, en effet, de nous rendre sensible la pathétique beauté de l'effort de l'homme qui se surmonte et se dépasse pour établir un record. Thème cornélien.

C'est moins en poète épique qu'en poète tragique que M. Obey a construit son temple ou sa cathédrale ou son théâtre, et qu'il en a animé les prêtres ou les acteurs. Il a compris qu'il ne faut pas célébrer plastiquement l'athlète comme une statue aux proportions harmonieuses, mais l'exalter dans son dynamisme, puisqu'il est création continue, c'est-à-dire tout action, tout drame, et drame intérieur pour le moins autant qu'extérieur. M. Obey, qui s'est fait l'historien impartial de notre glorieux échec de 1924, emploie un verbe rythmique, aux phrases plus scandées que balancées, et qui souligne fort heureusement la ferveur qu'il chante.

Monsieur Auricorne, par Félicien Pascal. Disciple de M. Paul Bourget dont il a le souci moral, le sérieux et la probité dans l'étude psychologique, M. Félicien Pascal révèle, en outre, qu'il sait comme son maître construire un roman. Celui-ci, auquel je trouve un air de famille avec *André Cornélis*, est à la fois très solidement charpenté et très ingénieusement agencé, et développe, autour d'un mystère qui ne s'élucide qu'au dénouement, des caractères façonnés avec force, en même temps que nuancés avec délicatesse. Plus que de l'habileté de M. F. Pascal, cependant, je vois la preuve de sa sincérité et de l'exactitude de son analyse dans le fait que nous hésitons à nous prononcer de façon formelle sur Jules Auricorne, Jeanne Dourlon-Nayrouse et Michel Crozan, les protagonistes du drame où l'amour nous présente trois aspects différents de son visage énigmatique. Drame de consciences ; drame dans lequel la passion s'exalte jusqu'au crime et le crime s'ennoblit de générosité. M. F. Pascal a écrit simplement une œuvre émouvante, tout éclairée d'intelligence et tout imprégnée de pitié.

Tentatives, par Louis Thomas. On peut de deux façons interpréter le titre du livre de M. Thomas, selon qu'on se place au point de vue spirituel ou au point de vue matériel ; car c'est à la fois de tentatives amoureuses et de tentatives véridiques qu'il nous entretient. Mais pourquoi, du reste, distinguer entre l'attitude de l'homme vis-à-vis des femmes, et celle de l'écrivain vis-à-vis de la vie ? L'un et l'autre, que l'on serait tenté de trouver cyniques, se révèlent seulement sincères, avec, peut-être, une certaine brutalité. Rien de paradoxal dans les propos de M. Thomas qui ont, surtout, pour moi le ton d'aveux, parfois déchirants. M. Thomas aime la vie, ou ce que la vie a voulu qu'il aimât d'elle,

et il ne s'en cache point. Mais il se rend compte qu'il ne laisse pas d'être dupe en l'aimant, et c'est assez pour qu'il éprouve quelque mélancolie... Aussi bien, cet artiste qui ne pose pas pour l'esthète, et auquel je trouve de la ressemblance avec les Italiens des xve et xvie siècles, m'est-il sympathique. Je suis à peu près sûr, d'ailleurs, qu'il eût plu à Stendhal.

La grève des machines, par Antonin Seuhl. Puisque certains mauvais bergers traitent les hommes comme des machines, pourquoi les machines ne se comporteraient-elles point comme des hommes, et, dans un sentiment de solidarité pour leurs frères humiliés, ne se mettraient pas en grève ? On le voit par ce postulat, c'est moins un roman scientifique dans le genre de ceux de Wells, qu'un roman satirique, ému de pitié, dans l'esprit de ceux de Dickens ou de quelques-uns des contes de Banville, que M. Seuhl a écrit. Non qu'il n'ait de l'imagination et que la scène, par exemple, où il nous montre les machines s'arrêtant de fonctionner, ne soit d'un caractère moderne d'une impressionnante grandeur. Mais sa fantaisie est plus féerique et sentimentale qu'intellectuelle, à preuve cette figure charmante de Gamine, la fille de M. Brasseur-d'Affaires, et qui m'a rappelé, à la fois, les héroïnes de l'auteur de la *Petite Dorrit* et de l'auteur du *Nabab*, quoique avec quelque chose de plus espiègle et surtout de plus naturiste.

Crève-Cœur, par Albert Flament. Il y a beaucoup de bonnes choses et pas mal de choses inutiles, aussi, dans cette histoire, sans doute juvénile, de M. Flament. C'est que son sujet (l'amour soudain d'un jeune officier de marine pour une femme séduisante et mystérieuse) eût fourni matière à une excellente nouvelle, mais flotte un peu dans le cadre trop vaste d'un roman. M. Flament qui a de la sensibilité, l'imagination poétique, et de jolis dons descriptifs, a cru étoffer sa narration en en développant les moindres incidents. Il nous a seulement révélé qu'il prenait plaisir à conter. C'est un plaisir communicatif. Mais l'âme de son héroïne nous demeure obscure jusqu'au coup de lumière tragique qui l'illumine à la fin, pour la laisser peut-être plus sombre encore.

Mémento. — Je signale aux amateurs de romans d'aventures enveloppés de mystère — il en est, peut-être, parmi les lecteurs du *Mercure* — la nouvelle œuvre de M. Gaston Leroux (*La Poupée sanglante*, Jules Taillandier). Ils y goûteront la volupté angoissée de courir au-

devant d'un dénouement dont ils attendront encore, après les péripéties les plus mouvementées, la détente heureuse. — Pour ses débuts dans l'art de conter de palpitantes histoires, M. Paul Dabat se montre digne du maître que je viens de citer. Son *Etrange passion de Max Marin* (Librairie des Lettres), où l'on voit un monsieur riche devenir kleptomane pour avoir aimé naguère une femme qui avait la passion des bijoux, abonde en incidents rocambolesques et révèle un homme au courant des mœurs et des habitudes policières. — J'hésite à classer parmi les romans d'aventures *Le cahier rouge* de M. Henri Serre (E. Figuière), quoique l'imagination y joue un rôle évidemment débordant. C'est qu'une documentation sérieuse fait le fond de ce livre, d'ailleurs bien écrit, où nous sont dénoncés les liens qui unissent la finance internationale et la Kabbale mystérieuse et toute-puissante. Je doute que si l'heure vient pour l'Orient, ce soit, comme le prévoit M. Serre, lorsque le Roi des Juifs, ayant reçu « le sceau » de la fiancée mystique qu'il attend, « scellera la honte des nations et le triomphe d'Israël ». Mais, on lit avec intérêt ce roman curieux, suggestif même, par plus d'un détail.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

L'Idiot, pièce en quatre actes et six tableaux, par MM. Nozière et Bienstock d'après Dostoïewski, Vaudeville, 1er avril. — *Le Voleur*, pièce en trois actes de M. Henry Bernstein, Gymnase (reprise). — Ouverture de l'opéra music-hall des Champs-Elysées.

On a souvent cité cette phrase de Dostoïewski : « La Russie est maintenant le seul endroit du monde où il peut se passer n'importe quoi sans la moindre résistance. » Appliquée au Paris d'à présent, la même remarque prend un sens bien intéressant si l'on considère que, sans la moindre résistance et par la seule force de son argent, Mme Ida Rubinstein a réussi à monter au Vaudeville une pièce tirée de **l'Idiot** pour le seul plaisir d'y tenir le principal rôle, entendez le principal rôle de la pièce et non celui du roman, car, sans la moindre résistance, Mme Rubinstein a obtenu que le sens de l'ouvrage fût faussé de telle manière que le rôle de Natasia passât au premier plan et concentrât sur lui toute la lumière du drame. Sans la moindre résistance, un roman magnifique, un chef-d'œuvre de la littérature de tous les temps, a été découpé grossièrement et réduit à l'état de mélo. Sans la moindre résistance, j'exagère. Dans son ensemble, la

critique a résisté, et la preuve a été ainsi faite que, si faible qu'elle soit devant la camaraderie, la critique dramatique parisienne n'a pas perdu tout ressort. Elle s'est exprimée cette fois d'autant plus librement qu'elle se sentait guettée. Il est en effet de notoriété publique que Mme Ida Rubinstein ne recule point devant les frais et qu'elle sait mettre le prix à toutes choses, y compris les éloges, si bien que la louer, c'est à peu près s'avouer vendu ; je dis à peu près, pour réserver une petite place aux naïfs, s'il en est... Hélas ! la plus grande naïveté pourrait bien être du côté de Mme Rubinstein dont les largesses aux courtiers de publicité n'ont eu pour résultat que d'exciter les critiques à lui tomber dessus. Vraiment, c'est répandre l'or trop maladroitement.

Je ne l'ai point vue dans *La Dame aux Camélias.* Il paraît qu'elle y était presque supportable. Aux dires de ceux qui ont pu faire la comparaison, le rôle de Natasia marquerait donc chez elle une régression, un échec complet, après une demi-réussite. Dans Cléopâtre, elle portait de si somptueuses robes que je ne me souviens plus de son jeu. Je ne revois, quand j'y pense, qu'un mannequin automatique aux membres ruisselants de pierreries. Hélas ! le couturier n'était pas loin, ni l'orfèvre, on les sentait dans la coulisse, et cela nous gâtait tout. Gustave Morceau habille mieux, me disais-je, et je bâillais. Il était une heure du matin, minuit sonna durant l'avant-dernier entr'acte de l'*Idiot.* Fallait-il manquer l'autobus? Qu'on me pardonne ! L'assassinat de Natasia s'est passé sans moi. Je m'en excuse auprès de MM. Capellani et Pierre Blanchard. Ce sont de fort bons artistes. Intéressants, les décors de M. Benois, mais le style ballets-russes commence à dater.

§

M. Henry Bernstein comptait tellement que *La Galerie des glaces* atteindrait trois cents représentations qu'il rendit à MM. de Flers et Francis de Croisset leur liberté pour les *Nouveaux Messieurs.* Ceux-ci, reçus séance tenante à l'Athénée, y réalisent depuis des recettes qui ne paraissent pas près de fléchir. Cependant *La Galerie des glaces* se trouvant inopinément à bout de course, M. Bernstein n'ayant rien pour la remplacer a repris sur la scène du Gymnase une de ses pièces, **Le Voleur.**

Le Voleur est de 1906. C'est une pièce d'intrigue, et un peu policière, mais d'une facture habile et forte, et à laquelle l'épreuve d'une reprise, vingt ans après la création, n'a été nullement dommageable. Le deuxième acte est à lui seul un chef-d'œuvre du genre. Il se joue tout entier entre deux personnages : le mari qui, de réplique en réplique, progresse dans son investigation, et la femme qui finit par avouer son vol, et qu'elle a volé par amour, par coquetterie amoureuse, pour être belle, pour plaire à l'homme qu'elle aime et le garder. Une des réussites les plus curieuses du théâtre moderne, le deuxième acte du *Voleur*. Je sais bien tout ce qu'on peut reprocher à cet art d'une inspiration un peu basse et désobligeante et, somme toute, superficielle. Est-ce bien de l'art? Mettons que ce soit seulement du métier mais qui rejoint l'art par sa perfection, c'est déjà beaucoup. Mlle Sylvie joue avec une véridique violence de bête traquée. M. Francen lui est un digne partenaire, et je dirai aussi un mot de M. Arquillière qui, en 1906, tenait le rôle du policier ; cette fois, il met dans le rôle du père une nervosité d'homme sanguin et une honnêteté de grand bourgeois très finement rendues.

§

De même que le Vaudeville, dont le sort semble définitivement fixé malgré les protestations sentimentales des auteurs et des journalistes, le **Théâtre des Champs-Elysées** aurait pu devenir un cinéma. On a préféré en faire un théâtre de variétés, un *Music-hall* comme disent les Parisiens. La philosophie de ce double avatar, c'est que la clientèle indigène de Paris n'est plus assez riche pour faire vivre de grands théâtres. Cette carence économique entraîne nécessairement des changements d'affectation. A défaut des gens de Paris, le Vaudeville et les Champs-Elysées vont donc essayer d'attirer les touristes.

Eh ! oui, c'est un bien beau théâtre, que le théâtre des Champs-Elysées, et qui paraît plus beau encore quand on se reporte à cette période d'avant-guerre où nous l'avons vu sortir de terre, contenant dans ces parois de marbre tant d'espoirs, tant d'illusions ! Il était en quelque sorte le symbole tangible de l'immense renouvellement artistique qui se faisait alors. Déjà les imbéciles le

qualifiaient de munichois, lui reprochaient d'être « cubiste ». C'était faire à Münich beaucoup d'honneur, si l'on en juge par la fortune qu'ont connue depuis les conceptions architecturales d'Auguste Perret : ne les retrouve-t-on pas inscrites dans la plupart des lignes que dessine sous le ciel l'Exposition des Arts décoratifs de 1925, treize ans après l'inauguration du théâtre de l'avenue Montaigne?

Telles sont les réflexions dont j'étais agité le soir où M. Rolf de Maré nous y convoqua pour nous permettre d'apprécier sa tentative d'*opéra music-hall*. « Peut-on fumer ? » avais-je demandé à l'ouvreuse qui me répondit l'ignorer. « Essayons toujours », me dit un voisin, et nous allumâmes des cigares dont la fumée s'envola vers les claires peintures de Maurice Denis. A la troisième bouffée, je cessai. Je n'aime pas beaucoup Maurice Denis. J'avais pourtant l'impression de commettre une inconvenance. D'ailleurs la gêne était générale. Se dissipera-t-elle par la suite ? M. de Maré réussira-t-il à créer dans cet édifice auquel on a donné, de propos délibéré, un caractère religieux, l'atmosphère de laisser-aller convenable aux endroits où l'on fume? Sans promenoir — et le promenoir du nouveau music-hall des Champs-Elysées ne saurait vraiment compter comme tel, — l'entreprise apparaît grosse d'embûches.

Nous avons entendu notre cher Paul Fort, dans son traditionnel uniforme de Prince des poètes, nous réciter quelques-uns de ses poèmes. L'auditoire leur a fait bon accueil. Nous avons entendu Dorville chanter :

J'suis né à Saint-Ouen
Oin ! Oin !
Tout près du rond-point
Oin ! Oin !

Nous avons entendu le célèbre jazz des Billy Arnolds. Nous avons entendu Mme Nina Koelistz tirer de sa vaste poitrine les plus beaux sons du monde. Nous avons vu un homme marcher la tête en bas et un escadron de jeunes personnes agiter leurs mollets avec plus de légèreté que d'ensemble... A la sortie j'ai rallumé mon cigare ; je lui ai trouvé un goût amer, mais ce n'était certainement pas la faute de M. Rolf de Maré.

ANDRÉ BILLY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

La médaille Leenwenhoek. — Etienne Rabaud : *J.-H. Fabre et la Science*, Chiron. — E. Bugnion : *L'Œcophylle de Ceylan*, Bulletin de la Société Zoologique de France, 1924. — E. Bugnion : *Mantes et Empuses*, Mémoires de la Société Vaudoise des Sciences naturelles, 1924. — Le Docteur F. Cathelin : *Le Nid de l'Oiseau*, mœurs et théorie mécanique des instincts, avec 16 planches renfermant 96 simili-gravures d'après les photos de Ad. Burdet, Delagrave.

La médaille Leenwenhoek, décernée tous les dix ans par l'Académie des Sciences d'Amsterdam au savant qui a fait faire le plus de progrès à la bactériologie, vient d'être attribuée au Dr d'Hérelle. Les bénéficiaires de cette haute distinction ont été jusqu'ici : Ehrenberg (1875), Cohn (1885), Pasteur (1895), Bejrinck (1905), David Bruce (1915). J'ai parlé ici à diverses reprises de d'Herelle, de sa découverte du bactériophage, ultramicrobe mangeur de bactéries, de son livre *les Défenses de l'Organisme*, des travaux de son disciple Hauduroy. Comme beaucoup de novateurs, d'Hérelle n'a pu trouver en France les ressources nécessaires pour poursuivre ses recherches ; il dirige actuellement un laboratoire à Alexandrie.

J.-H. Fabre, dont il me faut parler aujourd'hui, lui aussi n'a pas eu beaucoup à se louer de la Science officielle ; et, même après sa mort, celui que Darwin a qualifié « l'observateur inimitable des Insectes » continue à être fort discuté. Pour avoir cité ici certaines opinions d'Etienne Rabaud, professeur à la Sorbonne, sur Fabre, j'ai été vivement attaqué dans le *Mercure* et dans la Presse parisienne et provençale, et invité à justifier ces opinions. Je n'ai jamais eu beaucoup de goût pour les polémiques ; seuls, ceux qui ont consacré leur vie à l'observation des Insectes peuvent discuter utilement sur les mérites respectifs de Fabre, de ses prédécesseurs, de ses successeurs; de plus, est-ce que les injures et les attaques personnelles devraient intervenir dans les questions scientifiques ? Je me suis donc abstenu de répondre.

Mais voici que j'ai à rendre compte du nouveau livre d'Etienne Rabaud, **J.-H. Fabre et la Science**. Pour éviter de nouveaux malentendus, je tiens à rectifier certaines inexactitudes commises à mon égard. On m'a présenté comme un savant officiel, comme un grand manitou. J'ai toujours été un indépendant ; je n'appartiens à aucune Académie, sauf celle de Cracovie;

et, comme Fabre, j'ai trouvé plus d'opposition dans l'Université que d'appui. On a prétendu que j'avais ignoré jusqu'à ces dernières années l'œuvre de Fabre. C'est tout le contraire : parmi les premiers livres qu'enfant j'ai eu entre les mains ont été ceux de Fabre ; j'allais les lire dans les bois de Meudon et de Verrières, et en même temps, guidé par mon père, je m'exerçais à l'observation de la nature ; c'est de là que date ma vocation de biologiste. Mais, dans la suite, mes recherches ont porté surtout sur les animaux du bord de la mer, et, je n'ai guère eu l'occasion de m'occuper de l'œuvre de Fabre. Cependant, dans *la Nouvelle Psychologie animale*, cours libre professé à la Sorbonne en 1909, à propos des instincts, je passe en revue les travaux de Fabre et de ses contradicteurs. Enfin, quoi qu'on en ait dit, je n'ai jamais été parmi les détracteurs de Fabre, bien que je me rendisse parfaitement compte des côtés faibles de son œuvre.

Je n'ai pas encore compris pourquoi certains admirateurs fanatiques de Fabre veulent à tout prix qu'il ne se soit jamais trompé. Même des chercheurs de génie peuvent avoir commis des erreurs. Discuter avec des hommes si peu compréhensifs de ce qu'est la recherche scientifique, et incompétents par surcroît, ce serait vraiment perdre son temps.

M. Rabaud, lui aussi, s'est refusé à discuter dans ces conditions, et il a eu raison. Tranquillement, fort de ses travaux d'entomologie, il a préparé un livre bien écrit, ordonné et documenté et qu'on lira avec intérêt, même si on n'est pas du même avis. Trois chapitres : *les Initiateurs*, *les « Souvenirs » de J.-H. Fabre*, *la Recherche scientifique contemporaine*. — *1er chapitre* L'œuvre de Fabre, en réalité, renferme peu de faits lui appartenant en propre ; elle ne procède pas d'une méthode originale ; Réaumur a fourni le principal des suggestions, Lepeletier de Saint-Fargeau avec Audouin, Léon Dufour, Newport et quelques autres ont donné le plus important du reste. A propos de cette phrase de Réaumur : « Comment les Insectes ne savent faire que ce qu'ils ont besoin de faire dans l'ordre ordinaire de la nature », M. Rabaud insiste sur l'ampleur de la pensée de celui qui l'a écrite. — *2e chapitre* : C'est un assez long relevé des erreurs commises par Fabre, au sujet des Hyménoptères paralyseurs, de l'Araignée Crabe, du Ver des Noisettes, des Chenilles Processionnaires, de l'œuf d'Eumène, de la sortie du nid

chez les Chalicordomes, du retour au nid des Cerceris, des Fourmis, du rôle des antennes chez les Papillons, etc. M. Rabaud aurait pu donner des exemples plus nombreux encore, et les indications bibliographiques des mémoires des contradicteurs de Fabre. [En réalité, assez souvent, Fabre ne s'est rendu coupable que d'une généralisation trop hâtive des faits qu'il avait observés.] — *3e chapitre*: Mise en valeur des travaux de Ed. Perris, Lubbock, Ferton, « qui reste le modèle à suivre ».

Somme toute, M. Rabaud est plutôt sévère pour Fabre : il l'accuse de plagiats, d'inexactitudes, de bavardage, de bluff, de n'être pas un homme de science, d'être dépourvu de l'esprit critique « qui rend l'observation pénétrante, institue l'expérience rigoureuse et démonstrative, guide le raisonnement et le maintient au contact des faits ».

§

Charles Derennes, dans son nouvel ouvrage du « Bestiaire sentimental », *Emile et les autres*, se montre lui aussi assez dur pour Fabre, bien qu'il se défende de l'avoir dénigré : « J'ai relevé, chapeau bas, quelques erreurs » ; — « Vérité dans l'hermas de Sérignan, erreur parfois au delà ».

Fabre fut un prodigieux défricheur... Les moyens lui ont manqué, d'autant plus qu'il voulut embrasser trop, et il ne demeure plus à nos yeux déjà qu'un charmeur par le style et les roueries de parlage ; les petits enfants provençaux l'ont contredit par devers moi en ce qu'il conte de maintes bestioles..... Le véridique entre le vieillard admirable et le groupe des petits enfants, ce n'était pas toujours, hélas ! celui-là, mais celui-ci.

Puisque j'ai été amené à parler d'*Emile et les autres*, je conseillerai à mes lecteurs de lire, en ce volume, l'histoire d'une Rainette verte capturée dans la Forêt des Landes, l'histoire de « Zompette » : récits pleins de charmes, d'observations fort bien faites. Voici entre autres un fait bien curieux : la ponte et le développ ement ont lieu dans l'eau qui s'amasse aux creux des vieux Pins, et il en résulte une accélération du développement. Or, au Brésil, certaines espèces de Rainettes se comportent de même.

§

Le professeur Bugnion est de la lignée des grands observateurs d'Insectes. Dans le *Bulletin de la Société Zoologique de France* vient de paraître de lui une fort intéressante étude anatomique et biologique sur l'**Œcophile de Ceylan**. L'auteur décrit la construction d'un nid ; les ouvrières doivent coordonner leurs efforts pour rapprocher les unes des autres un certain nombre de feuilles de l'arbre où elles vivent ; disposées sur un rang au niveau de l'intervalle de deux feuilles, alignées comme des soldats avec toutes les têtes dirigées du même côté, les Fourmis se cramponnent à l'une des feuilles avec les ongles, tandis que, tirant sur l'autre feuille au moyen de leurs mandibules, elles reculent lentement jusqu'à ce que les deux bords soient au contact ; parfois même de véritables chaînes d'Œcophylles tendues parallèlement d'une feuille à l'autre travaillent d'un commun accord ; une chaîne peut être formée de 6 à 7 individus, solidement accrochés les uns aux autres, chaque Insecte tenant entre ses mandibules la taille de celui qui le précède. Pour tapisser le nid, les ouvrières utilisent la sécrétion des jeunes larves.

M. Bugnion, qui a habité et la Suisse, et la Provence, a eu également l'occasion de faire de curieuses observations sur la distribution géographique des Insectes. Je citerai ici celles sur les **Mantes et Empuses**, publiées récemment dans les *Mémoires de la Société Vaudoise des Sciences naturelles*. La Mante religieuse est une espèce méridionale ; or, elle est commune au pied du Salève, et aussi en Valais dans la région du vignoble ; le Dr Albert Dumur a même observé à Evian une Mante qui était venue se poser sur un Laurier de son balcon et qui y a vécu pendant un mois. La Mante, la Cigale et certains Coléoptères que l'on trouve à Saint-Maurice et à Sion, seraient des espèces méditerranéennes ; à l'époque tertiaire, elles auraient remonté la vallée du Rhône ; après le retrait des glaciers, elles se seraient installées dans le Valais ; elles s'y sont maintenues, grâce à certaines conditions de son climat. A Lausanne, à Montreux, on ne rencontre pas la Mante religieuse ; cela tient à ce que, dans ces localités, il pleut beaucoup en juin, époque de l'éclosion des jeunes, et que celle-ci n'a jamais lieu les jours de pluie. L'hiver, les œufs de Mante, bien protégés dans des oothèques, peuvent supporter un climat rigoureux ; à cette saison

l'Empuse, elle, est à l'état de larves libres, et c'est ce qui explique qu'on ne la rencontre pas en Suisse.

§

Le Nid de l'Oiseau a été écrit par un médecin connu, le Dr Cathelin. Très versé dans les questions d'ornithologie, auteur d'une théorie nouvelle sur les migrations des Oiseaux, le Dr Cathelin fournit de précieux renseignements sur les diverses phases de la nidification, le choix de l'emplacement du nid, la construction du nid, la ponte, la couvaison et l'incubation, la naissance des petits,... les diverses sortes de nids.... L'auteur soutient une théorie mécanique des instincts ; il s'efforce de montrer que, « dans les actes les plus admirables de sa vie, l'Oiseau est poussé par des forces inéluctables d'ordre physique et chimique, dont il est la victime forcée », qu'il n'est pas maître de ses actes. C'est évidemment avec cet esprit nouveau qu'il faudra reprendre un jour prochain les recherches sur les Insectes.

GEORGES BOHN.

ENSEIGNEMENT

H. Werneke : *Die Vergiftung des deutschen Volkes durch die deutschen Lesebücher*, Wiesbaden, Friede durch Recht, et chez l'auteur à Natzungen bei Borgholz en Westphalie.

Le professeur Werneke, qui a publié une vingtaine d'opuscules sur les écrivains français les plus éminents, s'efforce dans ce nouvel ouvrage **toxication du peuple allemand par les livres de lecture**, de rechercher les éléments essentiels qui ont contribué à former la mentalité allemande d'avant-guerre, dont on retrouve, hélas ! — ainsi que le prouve l'enquête de la Fondation Carnegie — de nombreuses traces dans celle d'aujourd'hui.

L'enquête de MM. H. Werneke embrasse tout le XIXe siècle, ce siècle que les ironistes allemands ont décrit en parodiant l'hymne bien connu :

L'Allemagne, l'Allemagne, au-dessus de tout,
Au-dessus de tout dans le monde !
Sous le ciel étoilé
Il n'existe pas de plus grande caserne !

Les livres de lecture édités pendant cette période ont empoisonné l'âme des enfants de bien des façons : par l'anarchie des sujets autant que par celle de la langue (l'abus "des onomatopées et des archaïsmes ainsi que le relâchement du style), l'anarchie morale, le sentimentalisme et l'emphase, surtout l'étalage constant de l'orgueil national, la glorification de la guerre et le culte de la haine du Français.

La « liberté allemande », au sens qu'il faut lui donner outre-Rhin : la bâtonnade à l'école et au régiment, l'obéissance de cadavre, fut glorifiée dans tous les livres de lecture en poésie et en prose. N'est-ce pas Heine qui a dit un jour :

Le soir au cabaret,
Le valet aime à chanter un lied de liberté ;
Cela favorise la digestion
Et assaisonne la beuverie.

Les *Lesebücher* allemands ne se contentaient pas de déclarer que la guerre est un phénomène inévitable, ils la célébraient, en faisaient une apothéose, et les longues guerres du peuple allemand devenaient une épopée historique sans pareille. Les enfants récitaient avec entrain : « Le kaiser est un homme aimable. Il demeure à Berlin », ou bien : « Celui qui veut être soldat doit avoir un fusil ». Les petites filles de huit ans chantaient à plein gosier :

Que sonnent les trompettes ?
Dehors les hussards !

avec le refrain : « Jucheirasassa, les Prussiens les voilà ; les Prussiens sont joyeux et crient hourrah ! »

Rappelons aussi les vers de Koerner :

Epée à ma gauche. Que signifie ton scintillement joyeux ? Tu me regardes joyeusement. Comme si tu étais mon épouse ; Hourrah, épouse de fer !

Et la strophe brutale d'Arndt :

Combien la parole franche te va bien ! Combien te va bien le javelot qui perce droit ! Combien te va le glaive qui frappe si bien et transperce la poitrine par devant !

Et le lied de Thouret, annonciateur de l'impérialisme maritime allemand :

Dieu avec toi, Germania. Ne recule pas devant le dédain insultant !

Prolonge tes rivages ! Pour obtenir comme prix la couronne de la mer, — Attaque hardiment, ô ma patrie !

La haine de la France se cultivait parallèlement à l'orgueil national et à la déification de la guerre. Et Werneke rappelle ce que l'humanité et l'Europe en particulier doivent au génie et à la générosité de la France : au moyen âge les troubadours, les chansons de geste, les styles roman et gothique, la chevalerie et la trêve de Dieu, les croisades et les monastères, aux temps modernes l'art, la littérature, l'élégance et le goût, la Révolution, le progrès politique et social, la Marseillaise et l' « Internationale. » A la France qui fut toujours hospitalière aux écrivains, aux savants et aux artistes allemands, dont Boerne et Heine. A la France dont l'historien allemand Treitschke dit un jour que la décadence de sa civilisation constituerait un malheur sans nom pour toute l'Europe. A la France qui rêvait de réconciliation, la France d'après 1870 qui triomphait de tous les partisans d'une guerre de revanche, et répondait par des paroles de paix aux provocations de l'Allemagne.

Les livres de lecture allemande regorgent de provocations de ce genre. Tous les sobriquets, toutes les injures sont bonnes pour l'ennemi héréditaire que l'on appelle tantôt *Schelmfranzose* (fripouille de Français), tantôt « Pantalon rouge », ou bien « sans culotte », trouble-fête, mauvais voisin, ou encore *Springinsfeld* (froussard).

Reproduisons ici quelques-uns des couplets cités par M. Werneke. Ils sont significatifs :

Le kronprinz tira l'épée,
Que Dieu te préserve, ô toi maison allemande,
Des pantalons rouges !

Le général Kirchbach commande :
Que l'on attaque sans délai
Les pantalons rouges !
Nous avons empoigné l'ennemi
De telle façon que les côtes lui ont craqué
Dans les pantalons rouges (*sic*).

Tapez sur les kujonen (1),
Sur tout ce ramassis de canailles !

(1) Il ne sera pas difficile au lecteur de reconstituer le mot trivial français qui a donné racine au mot allemand.

Assommez-les, que des lambeaux (de chair) s'envolent
Et qu'ils attrapent tous la colique !
Sur leurs jambes chancelantes,
Que sans prendre haleine
Ils se sauvent jusqu'à Paris,
Et encore plus loin dans la terre des Français.

Ou bien :

Aujourd'hui homme pour homme,
Nous voulons rougir le fer de sang,
De sang de bourreau, de sang français...
O doux jour de la vengeance,
Qui résonne si agréablement à tous les Allemands,
C'est le grand événement !

Ou enfin :

Un vivat au jour
Où le glaive égorgera les Français,
où la courtisanerie et la ruse gauloises
Seront étouffées dans les ruisseaux de sang !

Salut, Allemagne, salut ! Jaillis rajeunie
Du sol trempé de notre sang
Et des cadavres des chiens francs !

Il faut savoir gré au professeur Werneke d'avoir eu le courage de publier son ouvrage dans une Allemagne où la réaction est constamment aux aguets des rares représentants de l'esprit nouveau. Il faut l'en féliciter et espérer, sans se faire trop d'illusions, que ses recherches auront quelque écho dans son pays. Malheureusement, l'Allemagne s'obstine à hanter les routes obscures du passé et refuse de se défaire de cette abominable mentalité que les livres de lecture ont en grande partie concouru à créer.

AMBROISE GOT.

VOYAGES

Gabriel Bonvalot : *Marco Polo*, G. Crès. — Achille Segard : *Ango de Dieppe*, J. Peyronnet. — Mémento.

M. Gabriel Bonvalot, qui est un grand voyageur devant l'Eternel, se trouvant valétudinaire, forcé de garder la chambre, s'est intéressé aux expéditions du Vénitien Marco Polo, dont la relation,

comme on sait, est une des plus anciennes histoires de voyage qui nous soient parvenues.

Marco Polo est, croit-on, un des premiers voyageurs dont on ait conservé le récit ; il remonte au XIIIe siècle. On sait que le texte du vieux narrateur ne fut publié qu'en 1824. On en connaît diverses éditions, et, en 1861 Edouard Charton l'inséra dans sa collection des *Voyageurs anciens et modernes*. M. Gabriel Bonvalot, après un préambule, disserte assez longuement de chasse sur les vieilles peuplades et leurs déplacements, les expéditions et même les longs voyages qu'entreprenaient autrefois les marchands, etc. ; mais son livre prend surtout de l'intérêt quand, après avoir rappelé combien fut long pour les vieux peuples l'apprentissage des déplacements, sur mer comme sur terre, il parle de la civilisation en Méditerranée avec les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, il rappelle l'expédition légendaire des Argonautes, comme plus tard les conquêtes d'Alexandre et la découverte des Indes, et le transit qui s'établit peu à peu par la Mer Rouge et l'Egypte.

Après avoir mentionné l'importance du chemin de la soie dans l'antiquité et la longue période qui finit avec l'Empire romain, on arrive à la fondation de Venise dans les lagunes du fond de l'Adriatique et dont M. Gabriel Bonvalot a résumé l'histoire... On nous raconte brièvement les plus vieilles époques de la République vénitienne, son caractère essentiel de cité commerciale où tout : politique, administration maritime, guerre, etc., se trouvait organisé pour soutenir le négoce. Puis ce sont ses démêlés avec Byzance, les Normands d'Italie, les républiques rivales de Pise et de Gênes; les services intéressés que rendit Venise à la cause chrétienne durant la période des Croisades, — avec la précaution, chaque fois, de se garnir les mains ; — l'établissement de comptoirs qui parsemaient la Méditerranée, etc. Entre temps, et comme curiosité, on peut signaler rapidement les avantages et privilèges qui se trouvaient échoir à ceux qui prenaient la croix sur l'invitation des papes et allaient combattre les « infidèles ». Ils n'étaient plus soumis à la justice des seigneurs, ni à la loi civile ; les débiteurs étaient déliés provisoirement de tous contrats et obligations vis-à-vis de leurs créanciers. En outre, des sommes d'argent étaient recueillies pour aider les chevaliers besogneux. Lorsque la quatrième croisade fut décidée, les barons qui rêvaient d'aller se me-

surer avec les Sarrasins envoyèrent à Venise pour négocier et obtenir des vaisseaux en nombre pou. leur faire passer la mer — qui semblait beaucoup plus rapide et pratique que les chemins utilisés par les chevaliers de Tancrède et Godefroi de Bouillon (avril 1201). Les Vénitiens avaient alors grand intérêt à détourner de son but l'expédition projetée sur la Terre Sainte et à la jeter sur Constantinople. Mais nous passerons sur les incidents et les circonstances qui décidèrent les Croisés à renoncer à leur expédition pour accepter celle que proposait la République de Venise.

Le 10 novembre 1202, les croisés et une armée vénitienne investissaient Zara sur l'Adriatique, avec laquelle la cité des Doges avait des difficultés. Zara fut emporté au bout de cinq jours, et les assaillants, qui se battirent entre eux, pillèrent et saccagèrent la ville. La paix faite, on s'achemina vers Constantinople, devant laquelle on arriva le 24 juin et qui fut emportée d'assaut quelques jours après (17 juillet.)

Les Vénitiens avaient alors établi des relations commerciales avec des peuples d'Asie, comme les Mongols, dont on avait même rêvé un moment l'intervention, pour combattre les Mahométans qui occupaient les Lieux-Saints, et c'est alors que les Polo, deux frères, eurent à s'aventurer pour une expédition commerciale sur les territoires du Grand Khan. Les deux frères, qui faisaient surtout le commerce des pierreries, traversèrent la Mer Noire pour gagner la Soldaie (Crimée) et s'enfoncer à l'intérieur du pays. Nous passons sur les détails de ce voyage, l'itinéraire de l'expédition, — les indications données sur Saraï, située sur la rive gauche du Volga et dont nous avons une intéressante description. Renseignement curieux, on indique que la ville était si grande qu'il fallait un jour et demi pour la traverser. La guerre éclata bientôt entre les tribus mongoles ; et les deux Vénitiens se trouvèrent retenus à Boukhara. Leur séjour dura trois ans ; puis ils trouvèrent l'occasion de se joindre à une ambassade et de gagner Cambalik, près de Pékin, où résidait Koubilaï-Khan. Leur arrivée dans la ville produisit un certain effet ; ils surent gagner la confiance du monarque, qui finit par les renvoyer en Occident, porteurs d'une lettre pour le pape, — et chargés de diverses commissions.

Il y avait environ dix ans qu'ils étaient partis (1269). En arri-

vant à Saint-Jean d'Acre, ils apprirent que le pape était mort. En attendant la nomination de son successeur, les deux Vénitiens rentrèrent dans leur patrie. Ils en repartirent deux ans plus tard avec Marco Polo, fils de l'un d'eux, et qui avait alors dix-sept ans. L'élection du pape avait tant tardé qu'ils se dirigèrent enfin vers le Cathay, sans connaître le nom du nouveau pontife, qu'ils n'apprirent qu'en cours de route.

Ils séjournèrent longuement près du grand Khan. Marco Polo obtint bien vite la bienveillance du monarque. Il parlait et écrivait quatre langues différentes et fut chargé d'importantes missions dans diverses régions de l'empire. Lorsque les trois Vénitiens rentrèrent enfin en Italie, en 1295, ils étaient partis depuis trente-cinq ans. Le récit écrit par Marco Polo, qui avait beaucoup vu et appris des siens sur les pays d'Extrême Asie où ils avaient séjourné, ne rencontra d'ailleurs que des incrédules à l'époque où il le rédigea, et même longtemps après ; et ce n'est guère que de nos jours qu'on en a reconnu la vérité et la curieuse exactitude.

Le volume de M. Gabriel Bonvalot a de l'intérêt, mais peut-être a-t-il laissé certaines parties de son sujet prendre une trop grande importance.

Les voyages de Marco Polo ne sont étudiés qu'à la fin du livre, dans les deux derniers chapitres, et le volume est occupé surtout par ce qui en constitue le préambule. Mais doit-on regretter les bonnes pages où l'on nous rappelle l'histoire de Venise, les menées astucieuses du doge Dandolo et toute l'épopée de la conquête de Constantinople ?

§

Après ce curieux ouvrage, j'ai à signaler encore une intéressante publication de M. Achille Segard sur le vieil armateur **Ango de Dieppe**, qui fut gouverneur de la ville pour François Ier, eut des vicissitudes diverses, mais reste un des types les plus représentatifs de ce XVIe siècle où ils se rencontrent en si grand nombre. « Les deux traits essentiels qui caractérisent cette physionomie, nous dit M. Achille Segard, sont une audace singulière et un esprit pratique pénétré du bon sens le plus lucide. » Mais ce sont surtout les traits de la race dont il est un des beaux spécimens ; c'est toute la Normandie aventureuse, cherchant

toujours son avantage, qu'on reconnaît dans le vieil armateur.

On sait qu'il est né vers 1480 et qu'en 1510 il prit la succession paternelle. J'ai eu déjà, il y a quelques années, l'occasion de parler du vieux Dieppois et de rappeler, avec la vogue des expéditions maritimes et coloniales, la querelle commencée par les Espagnols et les Portugais, auxquel avait été accordée — un peu légèrement peut-être ? — la suprématie de la mer.

Les Portugais, qui avaient dans leur part surtout les côtes occidentale des domaines d'outre-mer, — les pays baignés par l'Océan Atlantique — en somme attaquaient, coulaient les navires des autres nations, emprisonnaient et même torturaient les équipages, dont beaucoups d'officiers et matelots mouraient dans leurs geôles. Toute la côte normande prit les armes dans un cri de colère quand les faits furent connus; Honfleur, Dieppe surtout, armèrent en hâte les navires disponibles et commencèrent à courir sur les Portugais et les Espagnols, dont les riches cargaisons furent souvent ramenées au port et contribuèrent à la prospérité de la ville.

La plaquette de M. Achille Segard sur Ango de Dieppe, on peut d'ailleurs le remarquer, est beaucoup plus le commentaire et la reproduction de diverses pièces concernant le célèbre armateur, que la notice historique et biographique qu'on pouvait attendre.

Nous trouvons ainsi une lettre de marque du 3 septembre 1522, à propos d'un combat avec les Espagnols et d'une trahison des Portugais.

L'auteur le dit très bien du reste, la mer « fut longtemps un coupe-gorge, témoins les surprises, les fausses négociations, les canonnades, les abordages, les exécutions sommaires, les emprisonnements à bord, qui se succédèrent entre commerçants et corsaires de France, Portugal, Espagne, Hollande, Etats barbaresques », etc.

En 1516, les Portugais avaient eu ordre de leur roi de se rendre au Brésil et de faire table rase des établissements français. On pilla, brûla, saccagea tout, et même quelques Normands et Bretons furent livrés aux indigènes qui les mangèrent. Les Normands avec Ango se jetèrent bientôt de préférence sur les Portugais ; et en 1544, le roi Jean III se plaignait que les corsaires français lui avaient enlevé plus de 300 de ses navires.

Le capitaine Jean Fleury, au dire d'une pièce d'archives, eut une belle part dans les prises faites aux Portugais. C'est à ce moment à peu près que se place la légende du bombardement de Lisbonne par la flotte d'Ango ; mais s'il n'y a là qu'un « arrangement », le fait est que les navires du célèbre Dieppois croisèrent sur la côte du Portugal, et qu'un traité fut discuté entre les rois de Portugal et de France, l'empereur Charles-Quint et l'armateur. Il y eut aussi une Conférence de Bayonne (1539), qui examina les griefs réciproques ; et de nombreux incidents où se trouva mêlé Philippe Chabot, amiral de France; et en 1541, Ango dut accepter un accommodement qui ne le dédommagea qu'en partie.

En 1535, François Ier vint à Dieppe et fut reçu par Ango avec un faste incomparable ; c'est à cette occasion qu'il fut nommé gouverneur. Mais avec la guerre contre les Anglais (1544), Ango se ruina en préparant une expédition sur laquelle bien des détails nous ont été conservés ; il ne put jamais en obtenir le remboursement. On sait qu'il mourut pauvre en 1551, sous Henri II. Il avait alors soixante-douze ans.

Le souvenir d'Ango resta toujours à Dieppe dans le château qu'il occupa comme gouverneur, et dont les constructions qui dominent la ville sont d'âges très divers — car la maison de *la Pensée,* une merveilleuse construction en bois, qui faisait l'admiration de tous les contemporains, a été détruite par le bombardement de 1694.

Il reste dans l'église Saint-Jacques une délicieuse chapelle qu'édifia Ango et qui fut pillée au cours du temps. On voit dans la basse-nef du nord la muraille portant une délicieuse frise avec des personnages exotiques. C'est là qu'il vint dormir son dernier sommeil.

Aux environs de Dieppe, Ango possédait encore le manoir de Varangeville, dont M. Achille Segard a donné une abondante description, mais nous avons cherché vainement autrefois un portrait authentique du personnage, qui n'a laissé dans la ville que son grand souvenir, — avec un buste moderne (je crois, à l'Hôtel de Ville) qui est une bonne œuvre sans doute, mais ne saurait prétendre à l'authenticité.

Mémento. — Mme Louise Faure-Favier publie deux plaquettes sur

les voyages réguliers et itinéraires d'aéroplanes, l'une concernant *Paris-Prague-Varsovie* ; l'autre *Paris-Londres*.

Il y a des cartes, des vues générales prises en avion, des impressions de voyages et divers renseignements pratiques.

CHARLES MERKI.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Emile Jobbé-Duval : *Les Morts malfaisants* (*Larvæ, Lemures*) *d'après le Droit et les Croyances populaires des Romains*, Paris, Librairie du Recueil Sirey, Léon Tenin, Dir., in-8°.

C'est avec raison que M. Jobbé-Duval déplore, au début même de sa préface, que les croyances populaires des Romains n'aient été que peu étudiées encore, bien qu'aux quelques noms de savants qu'il cite on en puisse ajouter plusieurs, notamment ceux de Usener, Dieterich, Samter, Warde Fowler et surtout Frazer pour son *Golden Bough*. Mais il est vrai que du moins les **Morts malfaisants** sous leurs divers noms ne semblent encore avoir été l'objet d'aucune monographie (quoique les travaux généraux sur le culte des morts chez les Romains abondent) et que, surtout, on n'a pas utilisé les textes juridiques. C'est par l'usage de ces textes, qui éclairent par le côté les croyances en ce qu'elles ont de spécifiquement « populaire », que le livre de M. Jobbé-Duval est original et nouveau.

Il existait un véritable *droit des morts* chez les Romains, dès les débuts, droit fondé sur des croyances qui existent encore chez la plupart des peuples primitifs. Le sort outre-tombe était déterminé, non pas par les qualités du défunt, mais d'abord par son genre de mort ; et en second lieu, par l'accomplissement régulier des rites funéraires. Quiconque mourait de mort naturelle avait droit à une existence outre tombe complète et normale, mais quiconque mourait de mort subite, ou dont le corps avait été mutilé, n'y avait pas droit et devait errer hors du séjour des morts. Ces errants portaient divers noms, selon leur forme et leur aspect ; tous étaient malfaisants et se vengeaient de leur malheur sur les vivants, qu'ils tourmentaient de toutes manières.

Tous les morts étaient génériquement dits *mânes*; des bons, on ne parlait plus guère, tout en les honorant comme des divinités secondaires ; mais on redoutait les *lemures*, qui apparaissaient sous forme de spectres, et les *larvæ*, qui rôdaient la nuit

autour des habitations ; les *maniæ* étaient une catégorie de *larvæ*, dont plus tard on fit peur aux enfants ; les *monstra*, ou *mostella*, hantaient les demeures et appartiennent à la série de nos lutins domestiques malfaisants. Ces divers esprits étaient en somme des *revenants*, et se distinguaient nettement d'autres esprits malfaisants qui n'étaient pas des esprits des morts.

Les morts malfaisants se recrutaient parmi ceux dont le cadavre avait été mutilé, parmi les enfants morts en bas âge, les suppliciés, les suicidés, et tous les autres morts démunis de sépulture rituelle, ou même parmi les morts dont la sépulture avait été violée. Aussi le Collège des Pontifes avait-il dans ses attributions de faire respecter le *jus manium*, le *droit des morts*, en s'assurant qu'ils avaient bien reçu la sépulture convenable, qu'on leur avait fait les offrandes prescrites, qu'on entretenait leur demeure terrestre. Ce qui revient à dire que le mort était vraiment dans son droit quand il venait réclamer auprès des vivants et les harceler jusqu'à ce qu'il eût obtenu satisfaction.

Cet aspect juridique est étudié en détail par M. Jobbé-Duval, qui est lui-même juriste ; il a su utiliser des textes jusqu'ici peu connus des historiens des religions, et il a ouvert ainsi la voie à une explication nouvelle aussi de maintes croyances populaires françaises, ou européennes générales, du moyen âge, puisque les ouvrages latins de droit ont été lus bien plus que les poèmes ou les traités d'histoire et de philosophie.

Ce droit des morts avait profondément réagi, non pas seulement sur le droit, mais aussi sur la religion des vivants. En fait, les liens du mort avec sa famille, sa *gens*, n'étaient pas rompus par la mort, si celle-ci était survenue normalement et si les rites avaient été accomplis correctement; par contre les lemures, les larves et autres morts incomplets, si je puis dire, étaient des hors-caste ; on ne leur devait pas le deuil; ils ne participaient pas au culte domestique ni aux cérémonies collectives. Aussi formaient-ils une sorte de corporation de damnés, qui pouvait être utilisée par les magiciens et les sorciers, lesquels n'avaient aucune action sur les esprits des morts normaux. L'étude des procédés employés par les magiciens romains, et surtout une catégorie spéciale, celle des nécromans, fournit à l'auteur matière à quelques rapprochements intéressants, dont le résultat est qu'on doit regarder les larves, non pas comme simplement l'objet de

croyances populaires particulières, mais comme constituant une catégorie spéciale de *criminels*. Aussi le droit criminel romain les traite-t-il de la même manière que des criminels vivants.

Il a notamment spécifié avec le plus grand soin quelles sont les catégories de vivants qui peuvent avoir à souffrir des morts malfaisants, édicté des règles de protection et fixé des pénalités. Contre ce « danger public » des spectres, il faut protéger la femme en couches, les petits enfants, les moissons, les animaux domestiques, les malades; ce sont les larves qui sont la cause des épidémies, de la folie, surtout de la folie furieuse; aussi existe-t-il toute une jurisprudence relative aux fous, où le rôle des larves et des lémures est indiqué de manière à distinguer dans cette série le *demens*, le *mente captus*, le *lymphatus*, le *larvatus* ou possédé, le lunatique, etc. Toutes ces notions juridiques ne sont intelligibles que sur la base des croyances aux esprits des morts. Une autre répercussion de ces croyances se constate dans le droit testamentaire et dans l'exhérédation. Les moyens juridiques, ou pour mieux dire le droit romain tout entier, n'étaient, comme l'avait déjà montré Huvelin, fondés que sur la religion. Pour se défendre des dangers que certains morts faisaient courir aux vivants, on employait deux sortes de moyens, la propitiation et la coercition. Comme moyens propitiatoires, il y avait les offrandes ordinaires et les sacrifices à Hécate dans les carrefours chaque dernière nuit du mois, spécialement destinés aux *lares compitales*; on pendait la même nuit aux arbres des poupées de laine ou des masques en écorce qui représentaient les défunts, poupées nommées *maniæ* et qui protégeaient non seulement contre les esprits malfaisants des morts par pendaison ou strangulation, mais aussi contre tous ceux qui auraient eu le droit d'avoir un tombeau et qui, pour une raison ou une autre, en avaient été privés. Une grande cérémonie propitiatoire annuelle, celle des *compitalia*, était dite fête « populaire », par opposition aux fêtes « familiales » ; on y propitiait tous les morts malfaisants inconnus individuellement. Elle se tenait au milieu de l'hiver et il est probable que notre Jour des Morts, s'il n'en est pas une dérivation directe, est au moins l'expression d'une idée connexe.

Les moyens de coercition consistaient en purifications familiales ou collectives et surtout en exorcismes, imprécations et tous autres moyens dits magiques. En somme, on retournait contre

les morts malfaisants les procédés mêmes qui faisaient leur force. Les Romains possédaient un véritable système d'exorcismes, dont on commence à peine à connaître le mécanisme, et qui semble avoir fortement réagi sur le système élaboré chez nous au moyen âge, par l'intermédiaire des Pères de l'Eglise.

Car les « démons » des chrétiens ne sont en fait que la survivance des larves et des lémures, bien qu'on ait introduit aux premiers siècles du christianisme dans l'eschatologie romaine des notions empruntées aux démonologies juive et orientales.

On peut citer aussi les mesures préventives employées dans certains cas précis; par exemple on construisait un faux tombeau ou cénotaphe destiné à tromper l'esprit redouté; ou bien on déchiquetait entièrement le cadavre et on en dispersait au loin les fragments de manière que l'esprit ne pût les réunir; on pensait ainsi annihiler définitivement sa force, son pouvoir magiques et le rendre inoffensif. A ce propos, M. Jobbé-Duval discute la coutume de couper la tête du cadavre et celle des chasseurs de têtes de la Malaisie, de Bornéo, etc. Je lui signale le mémoire d'Adolphe Reinach sur le *Rite des Têtes coupées* pour l'Europe, et les travaux de Cole sur les Philippines, où le problème a été étudié à fond, mieux que dans les travaux qu'il cite. Déjà Kruyt avait pour Célébès (*Het Koppensnellen der Toradjas*) détruit les interprétations traditionnelles. Au surplus, des pratiques comme couper la tête du mort, ou ses mains, ou brûler ses os, etc., peuvent s'expliquer de diverses manières, selon les croyances eschatologiques du peuple considéré et selon le stade de sa civilisation générale.

Le caractère religieux primitif du droit romain est enfin bien mis en lumière dans l'Appendice, qui est consacré à l'étude d'une peine spéciale, employée à la fois dans le droit criminel public et dans le droit privé, celle de la privation de sépulture. Le fait qu'un coupable pouvait être puni, non pas seulement dans ce monde, mais aussi dans l'autre, augmentait la valeur des sanctions prévues. Si en effet on privait son cadavre de sépulture, on l'empêchait de rejoindre ses ancêtres et ses apparentés dans le pays d'outre-tombe, on le sortait de la classe des « morts pacifiques » pour le placer jusqu'à la fin des temps dans la catégorie des larves, on l'obligeait à errer sans repos. Aussi diverses lois ont-elles prévu un procédé de compensation pour permettre aux parents,

en payant rançon, de donner au cadavre sa sépulture rituelle. Il faut lire ce chapitre pour se rendre compte dans quelle complexité de détails et de possibilités la seule croyance aux lémures et aux larves a entraîné les jurisconsultes romains, et admirer comment M. Jobbé-Duval a su débrouiller ce chaos. Car tout avait dû être prévu et défini peu à peu juridiquement du point de vue funéraire : l'assassinat ordinaire, l'abatage d'un voleur, la mise à mort d'un esclave, la dédition noxale (on nomme ainsi l'abandon du coupable sur la personne duquel l'offensé avait le droit de se venger), qui se rattache à la théorie générale du Bouc Émissaire. Et l'on conclura une fois de plus avec l'auteur que pour comprendre vraiment la pratique judiciaire des Romains, il faut étudier d'abord à fond leur religion.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Coopération des Idées : M. Georges Deherme contre la propriété littéraire; pour « la poigne vigoureuse d'un chef responsable »; contre les magnats de la finance »; pour le bolchevisme considéré comme un stimulant « salutaire ». — *Les Loups* : une chanson populaire roumaine. — *Le Bon Plaisir* : « De la femme », pensées de M. le docteur Raymond Groc. — Mémento.

Depuis trente ans qu'il publie, en sept séries et plusieurs interruptions, **la Coopération des Idées**, M. Georges Deherme a souvent varié de système. C'est un des traits de ce curieux homme, que tout le révolte. Il a beau jeu en ce moment. Rien ne va, de l'avis général.

Notre « coopérateur » rédige seul sa revue. On devrait dire qu'il y fulmine. Cela, dès la couverture de son pamphlet (n° 2, avril) :

> Le régime matérialiste de la prétendue propriété littéraire a généralisé la simonie, la prostitution de l'esprit. En asservissant l'intelligence à l'argent et au nombre, ce régime a été un des facteurs de notre anarchie mentale et morale.
>
> Nous proposant surtout la régénération des opinions et des mœurs, nous ne reconnaissons pas les « droits d'auteurs ». Nous autorisons donc, sans conditions, nous sollicitons même la reproduction de tout ce que publiera *la Coopération des Idées*.

M. Georges Deherme a bien de la chance, retiré à Aups (Var), de pouvoir ne pas compter sur des « droits d'auteur » pour vivre

et pour travailler librement. De son observatoire, il constate « la réaction qui s'impose ». Tout le mal provient, selon lui, de la démocratie. Pour le guérir, il concède qu' « aujourd'hui, un Louis XI ou un Richelieu ne s'en tireraient guère mieux qu'un Herriot ». Remarquons que M. Deherme a bien voulu ne pas citer Louis XIV. Voici le sauveur préconisé par notre sociologue :

Ce sont les valeurs sociales et morales à réviser sévèrement, l'ordre des motifs et des mobiles à transformer du tout au tout, les racines séculaires de l'anarchie à extirper. Et cela, on l'entend bien, ne se fera pas par d'anodines prédications et d'inopérantes conjurations de petites ambitions, mais par la force des implacables nécessités de l'heure tragique imposant le renouvellement des institutions fondamentales, la régénération des opinions et des mœurs et la poigne vigoureuse d'un Chef responsable.

On se fera une idée de cette révolution positive en se représentant qu'elle sera à celle qu'effectua le christianisme, en cinq siècles, dans le monde païen, ce que fut la dernière guerre à une bataille de fleurs.

Evidemment, il ne faut attendre d'aucun journal de la préconiser ni d'aucun parti de la décider. Ils y perdraient aussitôt leur popularité et leur clientèle. Nous n'avons plus à compter que sur les forces insensibles qui nous y contraindront rudement.

Et le plus dynamique de ces stimulus salutaires sera peut-être, comme le furent jadis les Barbares, le bolchevisme.

Dans un autre article : « Le mensonge du pacifisme », M. Georges Deherme qui, nous venons de le voir, croit à une mission du bolchevisme, montre l'Etat captif de la finance :

Les affaires ont remplacé la politique. Le fondement même de la civilisation, l'Etat, n'est plus qu'une apparence. Il n'en reste que les trusts qui se disputent le stock mondial d'or et de matières premières ou des débouchés à une folle surproduction industrielle.

Tous les débats sur la paix et les traités de paix renversent peut-être les frontières des patries, surtout celles de la France ; mais ils en élèvent d'autres, plus antagoniques, plus agressives, plus terribles, entre les intérêts inhumains du pétrole, de la houille, de l'acier et de la banque.

Et ce n'est plus seulement la guerre entre peuples, qui, par la victoire, a pour fin la paix possible, c'est la guerre pour la guerre, dans l'affreuse mêlée de tous contre tous, qui va surgir de ce chaos de forces indisciplinables.

C'est pourquoi les magnats de la finance, en Russie comme en France, subventionnent la révolution sociale ; c'est pourquoi les farouches communistes sont si sensibles aux séductions des sirènes d'or. Les bolche-

viks savent ce qu'ils font en désignant des Krassine, des Rakowski comme ambassadeurs et en installant à Paris des missions d'affaires...

Démocratie = ploutocratie = anarchie sanglante.

Au vrai ce sont les bolcheviks qui mènent le bal, car ce sont eux qui paraissent vraiment savoir où ils vont.

Et pourtant, si M. Georges Deherme était dans la vérité?

§

M. A. Jorga, professeur à l'Université de Bucarest, entretient les lecteurs de la revue **Les Loups** (mars) de la coutume très ancienne en son pays des aubades données, la nuit de Noël, aux notables d'un endroit par leurs voisins. Ceux-ci chantent « des fragments de ballades, des exhortations morales, des suppléments populaires à la Bible et à l'Evangile, des souvenirs très lointains d'hérésies disparues, de plus anciennes superstitions païennes ». Cette coutume a nom : la « Colinda », en souvenir, peut-être, des Calendes roumaines. L'Académie roumaine a publié un recueil des chansons populaires notées par le père Bârba chez les paysans des villages de Maramourèche. M. N. Jorga publie quelques uns de ces textes. Celui-ci nous a paru le plus expressif en sa naïve tendresse :

La mère sacrée avança
Par un champ et long et large,
La faucille dans la ceinture
A travers les tiges du blé.
Et enfin, elle s'arrêta,
Lasse, pour la naissance du Christ,
Mais ne pouvait reposer
A cause du bruit du vent
Et du frémissement du blé.
Cependant, sois, blé, béni
Par moi et le Saint, mon fils,
Pour gâteaux et pour offrandes
Destinés aux brillantes fêtes.
Et plus loin elle s'en alla.
A l'ombre d'un peuplier,
S'arrêta pour reposer,
Pour donner naissance au Christ,
Mais ne pouvait reposer
Car les feuilles se mouvaient
Au courant faible du vent.

— Peuplier, reste maudit,
Que les vents ruinent ton tronc,
Que tes feuilles ne trouvent repos
Sous le vent ou sans le vent
Et jamais sur notre terre.
Et, ensuite, elle s'en alla
Jusqu'à la crèche des bœufs,
Et les bœufs firent aussitôt
Place dans la crèche à Marie,
Et le Christ y prit naissance,
Lui le sauveur des chrétiens.
— Or, soyez, vous, bœufs, bénis.
Pour une heure de travail,
Ayez une heure de repos.
Tant que mange le laboureur,
Ployez, calmes, vos genoux.
Tant que mange le laboureur,
Reposez et ruminez.

§

M. le Dr Raymond Groc donne au **Bon Plaisir** (mars), sous ce titre : « De la femme », des notes d'une très rare valeur psychologique et physiologique.

Elles sont d'un clinicien qui n'a pas peur des mots pour exprimer ses déductions d'observateur. Elles provoqueront la colère de nos « penseurs » de marque, divertiront les femmes de bon sens et apprendront quelques choses aux pantins encore capables d'apprendre un peu sur eux-mêmes, que mènent, par le bout du nez ou du cœur, les bas bleus ou les bas couleur chair de cette époque aux nuques ras tondues et aux jupes qui ont la longueur des jupons de nos grand'mères :

L'homme, dans son désir, ne recherche que la satisfaction immédiate de ses sens ; la femme y ajoute une pointe de curiosité : de quelle façon sera-t-elle physiquement aimée ?

L'homme prête d'ordinaire moins d'importance que la femme à la manière dont son partenaire fait l'amour.

« Oh ! non... chéri... pas comme ça ! » vous répond-elle. N'en concluez pas qu'elle ne vous aime point, mais plutôt qu'elle a fait... ça avec tant d'autres qu'elle n'aimait pas, qu'elle croirait déchoir et démériter de votre amour et baisser dans sa propre estime en le faisant aussi avec vous.

On s'étonne que l'homme ait mis l'honneur de la femme si bas : dans son sexe. Où vouliez-vous donc qu'il le plaçât, puisque, à ses yeux, longtemps elle ne fut uniquement qu'un objet d'amour ou qu'un instrument de plaisir et que, partant, la seule chose qui importait en elle, en dernière analyse, se réduisait à son sexe.

Combien de femmes sont épousées, que l'on n'oserait prendre simplement pour maîtresses !

On rougit moins des imperfections de sa femme que de celles de sa maîtresse.

Une femme doute de l'amour d'un homme? Quels sacrifices, quelles tâches, quelles folies ne devra-t-il pas faire pour arriver à la convaincre ? Un homme doute de l'amour d'une femme ? Elle n'a qu'à se donner : le voilà convaincu, aussi méfiant soit-il. La femme, pour tricher, est vraiment mieux armée que l'homme : aussi, en amour, y a-t-il et y aura t-il toujours plus d'hommes dupés que de femmes.

Une femme à qui vous offrez votre cœur se croira obligée de le meurtrir un jour, ne serait-ce que par pure convenance. Offrez-lui donc simplement votre étreinte. Elle vous saura gré de votre discrétion et vous en récompensera.

Une femme ne se doit pas juger à sa première chute, mais à la deuxième.

Mémento. — Le centenaire de l'assassinat de Paul-Louis Courier — 10 avril 1825 — est l'occasion d'articles sur le fameux pamphlétaire dans les revues, par MM. le Dr Cabanès (*Revue mondiale*), Louis Destermes (*Revue de Paris*) ; Mme Jeanne d'Orliac, M. Georges Grappe (*Les Nouvelles Littéraires*).

La Revue de Paris (1er avril) : M. Ludovic Naudeau : « Réflexions et Enquête sur la Sécurité ». — « Proses fantasques », par G. de Voisins. — « Duclos », par M. Emile Henriot.

La Revue Mondiale (1er avril) : Enquête sur « Le rôle et l'importance de la littérature coloniale ». — « Hedda Gabler et Mme Piérat », par M. Lugné-Poë.

La Revue Française (29 mars) : « Le retour à la terre », un acte en vers de M. A. Villeroy. — « Les poètes de la pluie et du vent », anthologie.

Revue bleue (21 mars) : La suite des belles lettres de Lafcadio Hearn.

La Vie des Peuples (mars) : M. Marius André : « Mistral et la politique européenne ». — M. E. R. Curtius : « André Gide vu par un critique allemand ». — « Anatole France jugé par les Allemands », par M. Christian Sénéchal.

L'Alsace Française (21 mars) : « Edgard Quinet et l'Alsace », par M. Henri Tronchon.

La Nouvelle Revue Critique (15 mars) : « Le Cycle Machiavel », par M. J.-P. Garnier. — « Devoir du Celte », par M. M.-A. Guégan.

La Nouvelle Revue (1er avril) : « Poèmes en prose », de M. Robert Cohen. — « Les opinions politiques des animaux », par M. Léonce Grasilier.

La Revue du Siècle (1er avril) : « Fragments de jeunesse », par M. Pierre Lasserre. — « L'abbé de Pure et les Précieuses », par M. G. Mongredien. — « Elégies », de M. Marc Lafargue.

La Revue Juive (15 mars) : Lettres d'Henri Franck. — « Résistances à la psychanalyse », par M. Sigmund Freud. — « L'Université hébraïque ».

La Revue universelle (1er avril) commence « La Croix rouge et la Croix blanche », un nouveau roman de M. Louis Dumur, cette fois sur la Suisse, pendant la guerre de 1914-1918.

Commerce (no 3, hiver) : poèmes de MM. Max Jacob et Léon-Paul Fargue. — « Insomnie », par M. Roger Vitrac. — « Lettre d'Italie », de M. Valéry Larbaud.

La Revue hebdomadaire (28 mars) : « Gœthe en Alsace », par M. J. de Ponge. — M. Ph. de Zara : « Le roman du pétrole à Mossoul ».

Nos Poètes (15 mars) : « Charles Baudelaire », par M. Maxime Formont.

Cahiers Léon Bloy (mars-avril) : Suite du journal d'enfance de Bloy et un article de M. René Martineau sur Georges Landry.

Revue des Deux Mondes (1er avril) : « Saint-Omer, vieille ville de France », par M. H. Cochin. — « La jeunesse de Mérimée », par M. André Le Breton.

Le Divan (mars) : « Louis Le Cardonnel », par M. J. de Lassus. — Poèmes de MM. Lavaud et H. Duclos. — « La Marionnette », par Mme Kikou Yamata. — « Le chevalier de Nercial », par Emile Henriot. — Les « notes stendhaliennes », de M. H. Martineau.

L'Europe Nouvelle (28 mars) : « Il n'y a pas d'unanimité catholique contre les lois de laïcité », par divers. — Texte du Traité russo-japonais.

La Revue de France (1er avril) : « Quelques souvenirs sur A. France » par M. Emile Hovelaque. — « Sous le signe de la piastre », de bien remarquables impressions d'Indo-Chine, par M. Roland Dorgelès, qui a su voir et écrit d'une manière très vivante.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Faut-il classer les livres et les manuscrits monuments historiques ? (*Le Temps*, 31 mars). — Des vers de Moréas, inédits en volume (*L'Eclair*, 30 mars).

Un exemplaire exceptionnellement beau du *Monument du*

Costume, dans sa reliure originale et comportant la double suite de Freudeberg et de Moreau en épreuves avant la lettre a été adjugé, en vente publique, 432.000 francs, soit avec les frais 520.000 francs. C'est, nous dit M. Emile Henriot dans **Le Temps**, à un représentant d'un riche bibliophile américain que fut adjugé l'exemplaire unique. Il ira, ajoute-t-il, rejoindre dans sa bibliothèque d'outre-océan deux collections de livres rarissimes, merveilleuse réunion d'ouvrages du XVIIIe siècle, illustrés de dessins originaux d'Eisen, de Fragonard, de Marillier, de Boucher, précédemment acquis chez nous en bloc par le même amateur.

A ce propos M. Emile Henriot pose une question intéressante: « Faut-il classer les livres monuments historiques ? »

Plusieurs personnes, inquiètes de voir notre pays ainsi successivement et systématiquement dépouillé des plus belles pièces de son trésor artistique et littéraire, demandent s'il ne serait pas possible de prendre quelques mesures nécessaires pour limiter l'exode de cette autre catégorie de capitaux et assurer un minimum de protection autour de ce qui, sans léser aucunement les droits des particuliers, peut être moralement considéré comme faisant partie de notre patrimoine national. Nous voudrions résumer ici quelques arguments, entendus de divers côtés, en faveur de cette thèse, à la fois juste en son principe et délicate en son application. Nous donnerons aussi l'avis contraire.

Les partisans de la réglementation font observer qu'il ne s'agit aucunement, dans leur esprit, de porter la moindre atteinte aux droits de la propriété. Il n'est pas question d'empêcher la vente ni l'exportation des livres anciens : quelque regret que l'on puisse éprouver à voir passer, sans espoir de retour, au delà des frontières, des exemplaires somptueux rares par leur état, recouverts de riches reliures, que se transmettaient si jalousement leurs possesseurs, quand ces livres ne sont pas uniques et que l'on en connaît dans nos collections publiques ou privées d'autres exemplaires aussi beaux, on peut se consoler de leur départ en se disant que ces livres iront utilement représenter à l'étranger la pensée et l'art de chez nous. Mais la question est différente dès qu'il s'agit d'une œuvre unique par sa nature ou sa condition exceptionnelle, et dont la disparition appauvrit notre patrimoine artistique. Imaginez que demain les hasards bienveillants de la bouquinerie fassent découvrir à un amateur le manuscrit des *Pensées* de Pascal (à supposer qu'il ne serait pas conservé, comme il l'est, fort heureusement, à la Bibliothèque nationale), ou retrouver le manuscrit perdu d'*Andromaque*. Ne serait-il pas inadmissible qu'une pareille relique pût être exposée au feu des enchères,

c'est-à-dire immanquablement destinée à subir la loi du plus fort et à passer incontinent en Amérique ou en Angleterre, dont les arguments trébuchants sont, vis-à-vis de notre franc, dans l'irrésistible proportion de 4 contre 1 ? Qui ne conçoit qu'il n'y ait, dans un cas semblable, un véritable dépérissement de notre capital national ? Qui ne serait choqué, du même point de vue sentimental, d'apprendre un jour que le manuscrit de la *Guirlande de Julie*, charmant témoin de la société et de la vie française du dix-septième siècle, vient de franchir les mers sans tambour ni trompette ? Il ne serait pas difficile d'établir une petite liste impromptu de quelques ouvrages, uniques comme celui-là par leur provenance ou leur état, ou comme *Ovide*, de l'abbé Banier, illustré des dessins originaux de Boucher, Moreau, Eisen, Monnet, ou comme les *Observations de l'Académie sur le Cid*, ayant appartenu à Richelieu ; ou quelquefois seulement connu par un ou deux exemplaires, le Rabelais de 1532 ? les *Pensées* de 1669, le Molière avant les cartons de 1682... On vient de classer monument public le prieuré autrefois habité par Ronsard à la Possonnerie. Sans rien enlever de sa valeur marchande à ce vénérable édifice, ce classement protecteur, en le plaçant dans certaines conditions d'entretien et de sécurité, assure de la façon la plus équitable sa conservation. On ne voit aucune raison pour ne pas donner une protection analogue à telle édition rarissime des œuvres du même Ronsard. L'exemplaire des *Odes*, revêtu d'une royale reliure, offert par le poète avec un *ex-dono* de sa main à Charles IX, s'il se trouvait, serait-il moins digne d'être considéré comme un monument national que le prieuré.

Le principe de la nécessité du classement n'est pas douteux. La loi capable d'en rendre la protection efficace existe déjà : c'est la loi de finances du 31 décembre 1922, qui, dans ses articles 29 à 39, prévoit et réglemente l'exportation des objets « présentant un intérêt exceptionnel d'histoire ou d'art », en facilite le classement et spécifie qu'en cas de vente publique l'Etat peut toujours exercer un droit de préemption. Or, les livres sont nommément désignés dans l'énumération qui suit : mais en fait nous ne croyons pas que cette clause leur ait jamais été appliquée. Il semble qu'une commission désignée à cet effet pourrait rendre un utile service en déterminant avec beaucoup de circonspection le petit nombre d'ouvrages uniques ou rarissimes dont le classement s'imposerait. L'idée est dans l'air. Sans préjuger la réalisation qu'elle pourrait recevoir, nous nous bornons à la résumer, assurés qu'elle ne peut manquer d'intéresser tous les amis des livres et des arts du livre.

Il faut convenir cependant que cette réalisation est extrêmement délicate et pourra soulever plusieurs objections sérieuses. Quelques-unes nous ont été signalées par un de nos plus éminents bibliophiles, possesseur de manuscrits fameux, qui se trouve être en même temps un juriste

des plus experts. « C'est d'abord, nous dit notre interlocuteur, qu'un principe ne vaut que par l'application qu'on en peut faire, et que si le principe est bon en soi de vouloir protéger certains grands livres contre les abus de l'exportation, il sera fort difficile, pour ne pas dire impossible, d'en organiser la pratique. Et d'abord, qui serait chargé de classer ces livres ? Une commission administrative, opérant chez les particuliers, à domicile ? C'est alors l'inquisition dans son horreur. Voyez-vous un bibliophile laissant manipuler ses manuscrits rares ou ses éditions curieuses par un fonctionnaire du fisc ou des beaux-arts ? Second point : quelles sortes d'ouvrages pourront-ils être susceptibles de classement ? Quel goût peut se piquer d'être assez sûr pour désigner sans risque d'erreur l'œuvre imprimée ou autographe que son caractère national devra grever de servitude ? Le manuscrit de la *Henriade* par exemple, peut-il être considéré comme le chef-d'œuvre national qu'il importe de défendre contre l'expatriation ? Le manuscrit de *Sagesse*, de Verlaine, en est-il un autre ? Et les romantiques, dont presque tous les originaux nous ont été conservés, faudra-t-il les classer tous, ou distinguer entre eux ? Parmi les manuscrits de Flaubert, de Baudelaire ou d'Anatole France, quels mériteront le classement, quels autres pourraient sans inconvénient lui échapper ? La discrimination est impossible. Faut-il donc demander le vote d'une loi nouvelle, dès l'instant qu'on sait qu'elle demeurera pratiquement inapplicable ?... » Voilà la question posée.

Non, ne votons pas de loi nouvelle, mais, en dehors des lois et des gendarmes, nous devrions considérer les manuscrits de nos grands écrivains comme des reliques nationales et sacrées et nous interdire moralement de les vendre à des étrangers, quelle que soit la défaillance momentanée de notre change. C'est une question de dignité morale.

§

M. Maurice Monda vient de retrouver, dans une collection du *Chat noir*, ces vers de Jean Moréas qui ne figurent pas dans ses œuvres parues en librairie. **L'Eclair** les publie, pour le 15e anniversaire du poète des *Stances* :

SQUARE DES BATIGNOLLES

Dix heures, soir d'été, square des Batignolles,
Un vent fade répand de très vagues odeurs,
Conducteurs de tramways, quelques fillettes folles,
De placides bourgeois et de louches rôdeurs.

Dans la pénombre sous la frondaison poudreuse,
Contre le tronc chétif d'un arbre rabougri,
Avec un cabotin ainsi qu'une pierreuse
La quincaillière flirte au nez de son mari.

Dehors, devant la grille infinie, une grasse
Matrone, tenant par la main un garçonnet,
Reste là, pour voir le chemin de fer qui passe...
— On dirait un tableau du grand maître Manet.

On dirait surtout du Coppée, et du mauvais Coppée. Mais la gloire de Moréas peut supporter la républication de ces vers médiocres.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Opéra-Comique ; *Graziella*, pièce romantique d'après le roman de Lamartine, par MM. Henri Cain et Raoul Gastambide, musique de M. Jules Mazellier. — Comédie des Champs-Élysées : *Le Mariage de Le Trouhadec*, pièce de M. Jules Romains, musique de scène de M. Georges Auric. — Schola Cantorum : *Messe solennelle* en *si* mineur de Bach.

C'est une curieuse aventure que celle de **Graziella**. Terminé en 1912 et reçu à l'Opéra-Comique, cet ouvrage dormait paisiblement depuis dans les cartons directoriaux sans que MM. Carré et Isola manifestassent la moindre velléité de troubler son sommeil lorsque, l'année passée, un avis ministériellement comminatoire leur enjoignit, en les en priant poliment, de ne pas méconnaître plus longtemps les droits que conférait à cette *Graziella* la date de sa réception. M. Henry Malherbe, mal informé, attribua cet ukase à M. François Albert. Mais M. François Albert n'en veut qu'au grec et au latin, et se soucie si peu de la musique et de ce qui s'y rapporte que, paraît-il, jusqu'au jour des obsèques de Gabriel Fauré, il ignorait le nom de celui-ci. C'est sur l'intervention de M. Léon Bérard, suivie de l'insistance de M. Henry de Jouvenel, que *Graziella* vit le feu de la rampe. Le procédé est un peu défrisant. N'est ce pas le roi Charles X qui déclarait modestement qu'au théâtre il n'avait que sa place au parterre ? Sans doute, *Graziella* fut reçue par MM. Carré et Isola, mais, ce faisant, ils eurent aussi grand tort qu'ils avaient, après réflexion, les meilleures raisons du monde d'ajourner indéfiniment l'exécution de leur promesse. Si un contrat était signé,

les auteurs possédaient la ressource de réclamer indemnité, et on peut estimer qu'à tout égard, pécuniaire autant qu'artistique, les directeurs de l'Opéra-Comique auraient eu tout avantage à en solder éventuellement le montant. En un litige de cette espèce, d'ordre, en somme, essentiellement juridique, sinon commercial, on conçoit assez mal l'ingérence d'un ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, à moins que l'art, précisément, ne soit en cause. Or il est infiniment probable que, si MM. Léon Bérard et Henry de Jouvenel, qui sont des lettrés, des gens notoirement cultivés, avaient seulement parcouru le « poème » de *Graziella*, bien loin d'intervenir en sa faveur, le sentiment du devoir de leur charge leur eût impérieusement commandé d'interdire la représentation d'une idiotie de cet acabit sur un théâtre subventionné par les deniers des contribuables. Certes, M. Henri Cain est coutumier du fait, et ce fabricant de livrets en série inonda nos scènes lyriques des niaiseries les plus pyramidales qu'on ait élucubrées depuis les Pharaons, mais, — fût-ce parce qu'il s'adjoignit cette fois pour collaborateur un M. Raoul Gastambide ? — jamais encore il ne s'était hissé dans ce genre à l'apogée qu'il atteignit ici. On éprouve vraiment comme une sorte d'humiliation au spectacle de l'œuvre charmante d'un de nos grands poètes ridiculisée dans le tripatouillage d'une affabulation grotesquement puérile, où les auteurs ont l'inconscience d'intercaler de propres vers de Lamartine parmi le charabia de bouts rimés dont le dernier des mirlitons se sentirait déshonoré et que le plus cancre des bacheliers mêmes de M. François Albert se refuserait à signer. Comment MM. Cain-Gastambide ont ils eu le toupet d'oser offrir un semblable ramas d'inepties à un auditoire adulte ? Le gros public lui-même, auquel ils ont voulu ostensiblement s'adresser, leur répondra qu'ils le prennent pour ce qu'ils sont. Une telle exploitation grossièrement industrielle des noms les plus vénérés de notre art national a quelque chose de répugnant. En dehors de l'excuse d'une imbécillité native, l'impudence de ceux qui s'y livrent relève purement et simplement du mépris. Est-ce cela que MM. Bérard et de Jouvenel ont tenu à couvrir de leur protection officielle ? Quoique l'art musical ne s'atteste guère à priori de leur spéciale compétence, ce fut peut-être au musicien qu'alla leur aide omnipotente. M. Jules Mazellier naquit en 1879 à Toulouse, et rares sont les Toulou-

sains qui ne soient peu ou prou politiquement accointés. Un compositeur qui accepte de mettre en musique un pareil livret donne par cela même la mesure de son goût, de sa culture et de son intelligence. La partition de *Graziella* ne laisse pas plus d'illusions sur le talent de son auteur. M. Jules Mazellier fut Prix de Rome et on s'en aperçoit. Il dut être un des plus distingués parmi les forts en thème de l'invénérable et décrépite boîte à bachot sonore. Nulle banalité pédante, traditionnelle et surannée dont il ne détienne le secret et l'implacable autant qu'impertubable manière de s'en servir. Cette musique était évidemment déjà périmée avant que l'encre qui l'écrivit ne fût sèche, mais, en réalité, elle n'a pas d'âge. On ne saurait où la situer ailleurs qu'aux limbes d'inanité scolaire plutôt que scolastique où moisissent les devoirs couronnés des bons élèves de rhétorique poncive. M. Jules Mazellier doit jouir d'une formidable faculté d'embêtement pour avoir pu composer jusqu'au bout sa partition interminable. Comment ne s'y endormit-il pas lui-même ? Il n'en émerge aucune idée qui ne soit vulgaire ou quelconque ; il n'y est pas une mesure où ce pseudo-métier mécanique retienne l'attention, fût-ce un quart de seconde. Un arrosoir de boursouflure déverse par surcroît sa douche en pluie sur ce néant. L'épreuve fut cruelle aux spectateurs. Elle sera plus sévère encore pour les auteurs, qui regretteront sans doute amèrement d'avoir dérangé deux ministres pour démontrer avec autant d'éclat, les uns, leur béotisme ou leur cynisme, l'autre, son irrémédiable impuissance.

§

Il faut décidément admettre que M. Jouvet engagea M. Georges Auric en qualité de mélographe attitré de la *Comédie des Champs-Elysées*, car, si celui-ci n'y avait été contraint par un inviolable traité, on ne comprendrait guère qu'il eût consenti à écrire de la musique de scène pour une pièce aussi pesamment et prétentieusement bête que celle de M. Jules Romains. On peut douter que, sans l'appoint du musicien et l'admirable talent de toute la troupe, sans exception aucune, cette oiseuse insipidité [e]ût survécu à la seconde représentation. On se demande par quel miracle la verve incisive du musicien réussit à créer, avec les fantoches, non certes en baudruche, mais en carton-pâte bitumé

et plombé de ce morne **Mariage de Le Trouhadec**, des types d'un comique aussi fort et aussi aiguisé. C'est vraiment toute une psychologie qui se déroule dans le réseau de son inspiration multiple, étincelante, d'une finesse, d'une alacrité et d'un humour irrésistibles. M. Auric fait preuve ici des dons de compositeur dramatique les plus rares, et certains intermèdes d'une intense et délicate poésie témoignent qu'il est de taille à ne point se confiner dans la farce. Je serais bien surpris si, désabusé bientôt peut-être du ballet, il ne nous donnait au théâtre une grande œuvre de comédie humaine, âpre et vivante en sa fantaisie désinvolte. Au point de vue purement musical, cet ouvrage marque un énorme progrès sur *Malborough s'en va-t-en guerre*. Le style, l'aisance et la solidité de cet art ne rappellent rien moins que le meilleur Haydn et Mozart. C'est aux sources vives du plus fécond classicisme que se retrempe cette polyphonie si personnelle, d'une sécurité et d'une originalité souvent passionnantes et pas une minute indifférentes. Ceci est de la « musique pure », « absolue », comme disait Wagner, sans ficelles, sans grandiloquence, qui se développe logiquement, en soi et pour soi, et on augure que, libérée des bornes où la réduisait son rôle en l'occurrence, elle eût abouti d'instinct à un ample développement symphonique. Il n'en résulte pas moins un délicieux petit chef-d'œuvre, et le mot n'est pas excessif. Ce ne serait pas sans tristesse qu'on verrait une production si attachante associée à un prétexte piteux, voué à l'oubli le plus parfait, si son intérêt spécifique ne la garantissait contre la destinée promise à son acolyte. Même si le compositeur n'en utilisait point ailleurs les principaux morceaux, il resterait toujours la partition émondée de la prose de M. Jules Romains, et ce serait tout bénéfice. En vérité, une œuvre de cette valeur, d'un jeune musicien tel que l'est M. Georges Auric, permet de tout attendre de lui. Et, comme il travaille, et travaille avec joie, car il aime ardemment son art, il ne trompera pas l'espérance.

§

La **Messe solennelle** en *si* mineur de Bach est un chef-d'œuvre immense, et qu'aucun ne dépasse. Les plus superbes ne sauraient prétendre qu'à une place à ses côtés. On la joue peu souvent, car la tâche n'est pas commode. Un rude labeur

est nécessaire pour mettre au point l'exécution de cette polyphonie débordante, inouïe de puissance et de profondeur. Il est tout à l'honneur de la *Schola cantorum* de s'y être risquée avec un entier dévouement, selon sa coutume, et, eu égard à la difficulté, on ne peut pas dire qu'elle s'en soit trop mal tirée. On doit d'abord complimenter chaleureusement MMmes Malnory, Marseillac, Legrand-Philip et Gabrielle Parodi, MM. Albert Gébelin et Gabriel Paulet, les solistes, qui furent excellents. On aimerait bien louer aussi les chœurs sans réserves, tant leur bonne volonté, leur courage était manifeste. La vérité pourtant oblige à constater que quelques répétitions de plus ne leur auraient pas été inutiles. Ils accusaient un défaut à la fois de vigueur, d'homogénéité et surtout de nuances, quoiqu'ils se soient montrés capables çà et là de ces dernières, notamment dans l'*Et expecto resurrectionem*. Enfin les voix de femmes manquaient singulièrement de fraîcheur, et il eût paru expédient de renforcer les contralti d'un ou deux ténors dans le grave. L'orchestre ne fit pas moins visiblement de son mieux, mais il est des cas où l'intention ne vaut pas le fait, et ses intentions, au surplus, semblaient exagérément sages. Il ne s'emballait guère et nuançait encore moins que les chœurs. Bref, il n'avait pas l'air du tout de prendre un grand plaisir à son occupation. Peut-être toutefois l'ensemble eût-il marché de plus pertinente façon avec un autre chef. M. Vincent d'Indy, dans cet office, fut vraiment décevant au possible. Le nez plongé dans sa partition, il en assénait lourdement la mesure comme s'il eût battu un grand tapis avec un gros bâton et en s'arrêtant à chaque coup. Il lançait bien de temps en temps le bras en haut pour dicter leur rentrée aux chanteurs et aux cuivres, mais à aucun instant ne sourdait de lui cet effluve qui pénètre l'exécutant jusqu'à l'âme et l'induit en une communion d'amour pour l'œuvre d'art. En outre, à partir du second *Kyrie*, nombre de mouvements ont été pris trop lents, en dépit des *alla breve*. C'est une mauvaise habitude, dont l'exemple nous vient de l'Est, et qu'il sied d'abandonner aux patauds amateurs de *Grossartigkeit*. Bach jamais ne pontifie. Par bonheur, au cours de maints morceaux, M. Vincent d'Indy se laissa entraîner peu à peu presque jusqu'à la cadence qu'il eût dû adopter en commençant. L'impression la plus pénible sur ce point fut procurée par le *Sanctus* gigantesque. C'était un vrai supplice que d'entendre

ces pages ruisselantes de fougueuse splendeur écrasées de pompositétorpide, ces flots montants de trioletss'égrener avec une emphase ampouléeau lieu de déferler éclatants et joyeux comme les vagues d'écume d'un océan en liesse dans la gloire du soleil. On déplorait aussi que M. Vincent d'Indy ait cru devoir couper tout le *Gloria*. Le concert dura de neuf heures jusqu'à onze. Les mélomanes seraient assurément volontiers arrivés un quart d'heure plus tôt et partis une demi-heure plus tard afin de n'être point privés des merveilleux *Qui tollis* et *Cum sancto spiritu*. On n'en doit pas moins féliciter très vivement la *Schola Cantorum* de nous avoir rendu ce chef d'œuvre, chez nous depuis assez longtemps négligé. M. Gustave Bret l'avait fait récemment aussi, mais démembré en deux séances et en un certain « Temple de l'Etoile » dont le *Guide du Concert* n'imprimait pas l'adresse, de telle sorte que ceux qui ne sont pas Yankees, ou que n'a point touchés la grâce réformée, ne savaient guère où dénicher cet édifice. La *Schola Cantorum* en fut récompensée, car la salle était comble. Mais, parmi ce public enthousiaste, à l'audition si rare d'un chef-d'oeuvre qui est un des sommets de leur art et de la pensée humaine tout entière, je cherchai vainement les choryphées autant que le menu fretin de notre jeune école. Absents aussi tout le troupeau de snobs qui, le crâne bourré par M. Stravinsky, se pâment à des « mélodies à la scie » ou pommaderies de Bizet, et libidineusement se trémoussent aux sonneries catiegnolesques. La plupart de nos jeunes compositeurs n'ont jamais entendu la *Messe en si*; beaucoup l'ignorent tout à fait. J'en dus prêter la partition à l'un d'eux qui, en sa trente-deuxième année, n'en connaissait point une note, et pas beaucoup plus des *Maîtres-Chanteurs* qu'il m'emprunta pareillement, ce qui ne l'intimida onques pour pérorer prolixement sur la musique en vertu de « *sa* sensibilité » critère et dauber abondamment Wagner en d'emberlittératurificotés reportages. Ils ont cependant dédaigné cette unique occasion de culture. Rien d'étonnant que notre art musical paraisse actuellement traverser une crise de véritable « infantilisme », conséquence fatale d'un quiet primarisme content de peu et satisfait de soi, et que, espoir suprême et suprême pensée, la pouponnière d'Arcueil accouche fièrement d'embryons avortés auprès de quoi les sonatines de Steibelt prennent les proportions de géniaux mastodontes. Dangereuse, voire carrément nuisible pour

son enseignement dogmatique, l'activité de la *Schola* fut toujours précieuse en ses concerts et on ne saurait lui en vouer trop de reconnaissance. Dans cette heureuse réaction vers la discipline classique à laquelle tend en ce moment notre art, nulle influence ne pourrait être plus propice que celle d'un Bach et d'un Mozart. Il y a une vingtaine d'années, Mlle Blanche Selva accomplit l'exploit mémorable de jouer en quelques séances tout l'oeuvre de clavecin de Bach, et fit bisser la *Fugue* en *do* ♯ mineur. Quel virtuose aux affiches multicolores osera nous offrir ainsi rien que *le Clavecin bien tempéré*, cet univers?

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition François de Hérain : galerie Georges-Petit. — Exposition Paul de Lassence : galerie Georges-Petit. — Exposition André Beaudin : galerie Percier. — Exposition Charles Angrand : galerie Dru. — Exposition Simon Bussy : galerie Druet. — Exposition des peintres et sculpteurs de Sport : La Palette française. — Exposition Suzanne Weyher : galerie Druet. — Georges Turpin : *Quelques peintres du temps présent*, Ed. de la Revue artistique et littéraire.

François de Hérain expose, galerie Georges-Petit, une série de sculptures, d'eaux-fortes et de dessins. Une part de son originalité dérive de sa préparation intellectuelle. De Hérain n'est point sorti de l'Ecole des Beaux-Arts, il étudia à la Faculté de médecine. Il fut interne des hôpitaux. Mais son stage médical accompli, il se consacra tout entier à l'art plastique où il apporta des préoccupations de savant et plus précisément d'ethnographe.

Encore qu'expert à délimiter dans la glaise, l'allure d'un corps humain, ainsi que le prouve sa jolie statue du *Faune au Lapereau* où la recherche de l'élégance grecque se conjugue avec un réel souci de modernisme, de Hérain, sculpteur, produit surtout des bustes où il a souci de faire affleurer tout le caractère. La tête humaine et son expression le captivent et requièrent l'essentiel de son effort. Et dans cette volonté de traduire l'expression, il tente de dépasser le caractère individuel, pour atteindre à l'aspect racial. De là, dans son œuvre de sculpteur ou de graveur, des séries bien délimitées. Types d'Ardennois, types de Vendéens, types provençaux, et recherche de présentation de types de races diverses rencontrées en Algérie.

En Algérie, le champ est vaste et les différences tranchées. La série de De Hérain est très touffue. Il donne un portrait à l'eau-

forte du bey de Tunis très significatif. Il a sculpté quelques notables, et il a dénombré les types de la rue. Près des mosquées ou des marchés, voici des mendiants ingénieux et entourés de ce respect que l'Islam porte aux pauvres d'esprit que les visions d'Allah peuvent visiter sans se heurter à des notions acquises qui barreraient la route au merveilleux. Des statuettes d'un joli mouvement nous dépeignent, la main tendue, l'aveugle de Sfax, ou près d'un *souk* de Tunis, un mendiant joueur de flûte.

De Hérain a aussi étudié la forte race des Berbères de l'Aurès, tatoués à la face de trois croix qui traduisent leur passé ante-islamique et qui vivent dans des villages-forteresses accrochés au sommet des hautes collines d'où l'on ne peut descendre que par d'abrupts raidillons ; les silhouettes que donne de Hérain des gens de l'Aurès sont très vivantes.

Sa série provençale est remarquable.

De Hérain a longtemps vécu aux Baux, la capitale, pour ainsi dire, de la Provence mistralienne. Il en a dénombré les habitants les plus curieux, la vieille Véranette, coiffée à l'Arlésienne, le nez long et noble, ses vieilles lèvres crispées d'un sourire qui se perd aux rides des joues, le doigt levé, contant une galéjade, et très sérieuse, pour donner à la plaisanterie plus de portée. Puis voici le fermier aisé, rusé, prudent, qui a fait de son fils un curé, revenu après le séminaire régir les ouailles de son village; puis des bergers, notamment celui qui est notoire dans la région pour sa belle voix, qui, le soir de la Nativité, chante les noëls qui accompagnent, vers la crèche de Bethléem, les personnages de la pastorale provençale. Et ce pâtre est un mystique joyeux, érudit dans la légende religieuse populaire et au fait du félibrige

De Hérain nous montre aussi des dessins rehaussés, portraits très serrés de contemporains, parmi lesquels un Jules Guesde, esquisse interrompue par la mort de Jules Guesde, d'un bel intérêt documentaire.

§

Paul de Lassence n'est point un débutant, mais c'est la première fois qu'il cherche à s'affirmer par une importante exposition particulière, apportant les témoignages d'un travail de plusieurs années, commencé lorsqu'il s'est vu maître de ses moyens d'expressions et sûr de la technique adoptée.

Il n'y a point là de recherches de nouveautés de dessin, ou d'harmonies de couleur, mais un faire averti, une science agréable de coloration, servant un parti pris absolu de fidélité à la nature et une réelle émotion devant la splendeur de la lumière.

Paul de Lassence s'est épris de la beauté du paysage corse. Il a consacré trois ans à en reproduire les traits les plus saillants. Il lui arrive d'évoquer l'intérieur de l'île, et d'y noter les heures du jour tombant et du crépuscule sur les rochers et les semis de villages. Ainsi a-t-il figuré de larges torrents parmi les gros blocs de pierre ; sur les hautes collines, les profils des vieilles citadelles grises surplombent les petites villes aux ruelles serrées. Aussi il traduit la douceur bleu et or, parmi les rochers fleuris de hauts arbustes, de la rade d'Ajaccio.

Surtout il s'est attaché à nous donner toute la vie et tout l'aspect d'un village corse. Il a choisi Piana, qui surplombe la mer, comme d'un balcon. Il dépeint les entours du village, avec ses puits parmi les grands arbres, des tombeaux de caractère presque mauresque, la grande rue, large, spacieuse et souriante, le vieux village aux ruelles partagées par une rigole entre les murailles trouées de petites fenêtres, des maisons-forteresses qui semblent dressées les unes contre les autres, un décor encore romantique.

Une autre série du même peintre nous conduit en Bretagne. Ciel grumeleux, maisons moussues et verdâtres, passages de femmes aux larges mantes noires, inquiétudes des eaux lourdes et de barques qui se hâtent sous un ciel gris, gros de nuées de bourrasques.

§

Galerie Percier, un jeune peintre, **André Beaudin**, fait preuve de belles qualités que dessert une attention un peu trop stricte aux nouvelles modes picturales. L'artiste ne manque pas d'humour et arrive souvent au caractère lorsqu'il dépeint des flâneurs, des repos aux jours lourds d'été, sur des terrasses grises. Sa palette n'est pas riche, mais c'est volontaire. L'évolution de ce jeune artiste pourrait être intéressante.

§

Charles Angrand expose, chez Dru, une belle série de dessins. C'est sa première exposition particulière. Depuis long-

temps, tous les ans, et uniquement à l'exposition des Indépendants, Angrand envoyait deux ou trois dessins très poussés, très curieux, d'une rare précision de trait, sous une harmonie de tons un peu embrumée. Il y a chez lui, depuis longtemps, un parti pris de se réduire au dessin rehaussé, surprenant chez un artiste dont on connaît d'excellents tableaux.

Il les exposait en 1886 et 1887 aux premières expositions des Indépendants, où il voisinait et faisait groupe avec Seurat, Signac, Dubois-Pillet, Lucien Pissarro et plus tard Henry Cross et Luce. Il exposait de larges paysages de Seine, d'une curieuse mise en page, dans la baraque de bois, voisine du Pavillon de Flore, où les Indépendants se manifestèrent pour les premières fois.

La série de dessins qu'il expose chez Dru contient de fort belles pages, de très solides études de chevaux, des coins de village en fête, des études d'arbres, avec toujours des atmosphères très justes et, dans ses scènes à personnages, un bel accent d'intimité.

§

Galerie Druet, exposition **Simon Bussy**. Simon Bussy est un harmoniste de qualité supérieure. Il a ralenti longtemps de figurer aux expositions annuelles où il surprenait par l'audace, la franchise et la vraisemblance de fonds polychromes, paysages entrevus par des fenêtres ouvertes, parois de chambre aux tons unis, sur lesquels il enlevait de longues silhouettes féminines marquées de distinction.

Son exposition est très spéciale, vouée à des transcriptions d'oiseaux et d'animaux sur fonds de féerie, fondées sur de très précises notations directes qu'il expose aussi et qui sont charmantes.

On peut ainsi mesurer, de l'esquisse dessinée au tableau exécuté, la part de la décoration et on peut la juger excessive. Ce qui n'empêche point quelques-uns de ces fonds somptueux d'être dotés de la plus belle harmonie et quelques-unes des silhouettes d'animaux d'être douées d'élégance et de charme.

§

A l'Exposition des **peintres de Sport**, des notations cursives mais expressives d'Angèle Delasalle; une joueuse de tennis d'Anna Bass (sculpture), d'une admirable souplesse de mouve-

ment, du plus pur modelé, et d'un style tout neuf, des *lutteurs* de Dreyfus-Stern, des esquisses de Darel, chevaux, jockeys.

§

Galerie Druet exposition de Mme **Suzanne Weyher** (Madame Jeanne Schlumberger), décédée l'année dernière.

Cette exposition d'une œuvre interrompue par une mort prématurée indique une perte réelle pour l'art. Il y a là des natures-mortes séduisantes et des portraits très consciencieusement étudiés.

Un petit livre de Georges Turpin : *Quelques peintres du temps présent*, remarquablement écrit et bien illustré, donne des monographies brèves d'artistes jeunes, Antral, Delatousche, Le Scouezec, Savin du Marboré, Marcel Roche, et ouvre d'intéressants aperçus sur la jeune peinture.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Le nouveau Musée Carnavalet. — Inauguration du Musée de la Légion d'honneur. — Mémento bibliographique.

Fermé partiellement depuis plusieurs années en vue d'agrandissement et de remaniements, le **Musée Carnavalet** a rouvert toutes ses portes le 28 mars dernier. C'est vraiment un nouveau musée que le président de la République a inauguré ce jour-là, un musée amplifié par suite de la transformation des galeries du rez-de-chaussée et de l'adjonction d'une aile très heureusement raccordée aux anciens bâtiments par l'architecte Foucault, musée que l'activité et le goût éclairé de son conservateur, M. Jean Robiquet, secondé par le zèle de ses adjoints, M. Prosper Dorbec et M. François Boucher, ont enfin mis au point et transfiguré de la façon la plus heureuse et la plus vivante.

Cette transformation commence dès l'entrée. A la place de l'ancien musée lapidaire du vieux Paris (qui, transporté un peu plus loin, rue Payenne, dans l'ex-orangerie de l'hôtel Le Peletier de Saint-Fargeau, devenu Bibliothèque de la Ville de Paris, sera ouvert au public un peu plus tard), on trouve les collections du Musée du costume créé par Maurice Leloir et offert il y a quel-

ques années à la Ville, ainsi que la superbe collection de dentelles anciennes données par Mme Rigaud et une série de gravures de modes. Toute l'histoire du costume français, depuis Louis XIII jusqu'à l'époque 1830, est mise là sous nos yeux en plusieurs salles dont les deux dernières, les plus vastes, nous font admirer les gracieux atours du XVIIIe siècle, auxquels servent de fond de belles tapisseries de l'époque, puis les toilettes de l'époque Empire et de la Restauration, entre lesquelles se distinguent la robe du sacre de Marie-Louise, l'habit et le chapeau de Béranger. Plus loin, trois salles sont consacrées aux anciens plans et vues de Paris, parmi lesquelles les nombreuses reconstitutions à l'huile ou à l'aquarelle dues à Hoffbauer, complétées par sa grande et pittoresque maquette de la Cité à la fin du XVe siècle.

Montons le grand escalier. Il nous conduit, comme autrefois, aux salles de la Révolution, le fonds le plus important et le principal attrait de Carnavalet. Elles ont été l'objet de quelques remaniements (les meubles du Temple avec les souvenirs de la captivité de la famille royale sont maintenant réunis dans une salle à part) et aussi d'enrichissements, tels l'acte d'accusation de Louis XVI, un modèle en réduction de la guillotine, un dessin d'écriture du petit dauphin Louis XVII, un autographe de la princesse de Lamballe, une lettre de Mirabeau. Au sortir, on trouve, à gauche, la salle Henri IV et Louis XIII, puis les appartements de Mme de Sévigné et, enfin, quatre nouvelles salles ornées, comme le seront encore d'autres que nous trouverons plus loin — et c'est là la grande et belle surprise du nouveau Carnavalet — de magnifiques boiseries provenant de la décoration d'anciens hôtels parisiens et que M. Jean Robiquet a eu le flair et l'heureuse fortune de découvrir un peu partout. Elles donnent à ces salles le caractère d'appartement qui est le propre de ce musée et n'est pas un de ses moindres charmes. Les boiseries de l'hôtel Brûlard de Genlis, jadis 13, quai Conti, servent de décor à la pièce où sont réunis les nombreux souvenirs, si intéressants, de Voltaire et de Rousseau; d'autres viennent de l'hôtel Stuart d'Aubigny, détruit par le percement de la rue Gay-Lussac, ou du couvent des Prémontrés de la rue Hautefeuille, et mettent en valeur, entre autres peintures, une grande *Allégorie de la paix d'Aix-la-Chapelle* par Dumont le Romain, un très beau portrait du graveur Mariette par Pesne, le non moins beau *Portrait de jeune*

homme inconnu par Prud'hon, et, dans une salle consacrée particulièrement à la vie municipale de l'ancien Paris, des effigies d'échevins et de prévôts des marchands. — De l'autre côté des salles de la Révolution, à droite de la salle de la Bastille, s'ouvre, parallèlement au couloir, situé plus loin, où sont, comme autrefois, réunies des vues de Paris, une galerie numismatique retraçant l'histoire de Paris par la médaille depuis les Capétiens jusqu'à nos jours. Il va rejoindre la suite des salles créées dans l'aile nouvelle sur la droite de l'escalier. Trois d'entre elles sont revêtues de boiseries provenant de l'ancienne maison de campagne des archevêques de Paris à Conflans-Charenton ; deux autres, de boiseries ayant appartenu à un hôtel de la rue Laffitte; enfin les quatre dernières — et c'est là la partie la plus charmante de cet ensemble de reconstitutions, à cause du travail délicat et fouillé des boiseries qui les ornent — nous restituent les appartements de l'ancien hôtel de Breteuil, dit de Fersen, démoli l'an dernier rue Matignon, depuis un exquis petit boudoir jusqu'à un salon circulaire non moins ravissant ; et toute cette suite de pièces est ornée des anciennes vues de Paris peintes par Raguenet (celles-ci provenant des anciens bains de la Samaritaine), par Demachy, par Hubert Robert (ces dernières occupant plusieurs salles) ou des spirituels et merveilleux dessins de Gabriel de Saint-Aubin, retraçant des événements de la vie parisienne.

Redescendons le grand escalier où nous voici revenus. Nous allons trouver au bas, en pendant des premières salles visitées, une longue galerie où va s'évoquer l'histoire contemporaine depuis Napoléon Ier jusqu'à nos jours. Et c'est d'abord une grande salle consacrée à l'Empire et à la Restauration où, à côté des souvenirs de Napoléon — parmi lesquels son nécessaire de campagne, — de son fils le duc de Reichstadt, dont le masque amaigri fait pendant au sien propre, et de ses maréchaux, on admirera son portrait par Robert Lefèvre, celui de Talleyrand par Prud'hon et un tableau de Boilly représentant *Le Départ des conscrits de 1807*. Vient ensuite une salle consacrée à la période 1830-1848, où l'on notera un *Portrait du duc d'Orléans* par Alfred Johannot et un buste en marbre de la *Reine Marie-Amélie* par Antonin Moine, puis une série de vues de Paris et de tableaux documentaires de la première moitié du siècle, entre lesquels se

remarquent surtout deux petites toiles où Cochereau, l'élève de David, a peint l'intérieur du Musée des Monuments français d'Alexandre Lenoir, qui fut l'origine de notre actuel musée de sculpture du Moyen âge et de la Renaissance, puis une grande toile de Dagnan, *Le Boulevard Poissonnière en 1834*, un paysage des environs de Paris par Georges Michel et un charmant Corot: *La Seine vue du quai des Orfèvres en 1833*. Le second Empire succède à l'époque Louis-Philippe dans une petite salle dont la pièce capitale est le berçeau du Prince impérial offert par la Ville de Paris à l'impératrice Eugénie ; il est entouré d'une grille en fer forgé provenant de Saint-Germain-l'Auxerrois, église de la Cour. Puis, ce sont des salles consacrées aux lettres et aux arts de 1830 à 1870, où abondent les documents intéressants : portraits de Delacroix et de Cogniet par Champmartin, de Michelet et du père de Georges Ohnet par Couture, de Paul et Alfred de Musset par le peintre Fortuné Dufau ; souvenirs des trois Dumas, de Rachel et d'autres personnalités du théâtre ; esquisse par Ingres du plafond du salon de l'Empereur à l'ancien hôtel de ville, etc. Et c'est ensuite la salle de la guerre de 1870 et du siège de Paris, avec leurs lugubres souvenirs, parmi lesquels se détachent le masque d'Henri Regnault, une vue par Lepère de la rue des Rosiers où eut lieu l'assassinat des généraux Lecomte et Clément Thomas, *Mgr Darboy sur son lit de mort* par Chartran, des dessins de Pils, de Bida, de Detaille, de Daniel Vierge. Après quoi ce sont les débuts de la troisième République, des souvenirs de Gambetta, de Boulanger, et des vues de Paris peintes par A. de Nittis, Lepère, Houbron et autres. Et voici la Grande Guerre et la Victoire, évoquées (mais de façon peut-être trop étriquée, qui ne donne pas suffisamment l'impression des événements formidables auxquels nous assistâmes pendant quatre ans, et même pas des cruels bombardements — rappelés seulement par quelques photographies souvent dépourvues de légendes — que Paris supporta avec tant d'héroïsme) par les répliques des épées d'honneur offertes aux maréchaux, par des toiles des peintres Lucien Simon, Louis Gillot, Souchet, retraçant les fêtes du 14 juillet 1919 et le *Te Deum* à Notre-Dame, par des dessins, des photographies, des bibelots, etc. Une petite salle — la 79e et dernière (du moins pour l'instant, car on nous en promet encore d'autres où seront réunis les œuvres d'art et objets

provenant du legs de Mme Lauth, descendante de George Sand — est consacrée à Victorien Sardou, dont on nous montre le bureau, le béret légendaire avec le foulard, les décorations, le manuscrit de *Thermidor*, des portraits de ses interprètes, etc., achevant cette évocation de la vie parisienne de notre époque.

Trois jours avant cette réouverture de Carnavalet avait eu lieu l'inauguration du nouveau **Musée de la Légion d'honneur**, installé au palais de la Grande Chancellerie. Comme il n'est pas encore ouvert au public et que la place nous manque pour en parler aujourd'hui en détail, nous lui consacrerons notre prochaine chronique.

Mémento. — Nous avons à ajouter quelques nouvelles monographies d'artistes à celles que nous avons annoncées dans notre avant-dernière chronique. D'abord, dans la série des « Grands artistes » de l'éditeur Laurens, qui a été la première en date de ces collections aujourd'hui si nombreuses, et qui en est maintenant à son 75e volume, deux livres, hélas ! posthumes, dus à deux de nos bons historiens d'art, nos regrettés confrères Henri Guerlin et Roger Peyre : *Goya* et *Les Carraches* (2 vol. pet. in-8, de 128 p. av. 24 pl. ; 6 fr. chacun). Henri Guerlin avait fait une étude spéciale de l'art espagnol ; il était naturel qu'il s'enthousiasmât pour celui qui en est le représentant le plus typique et le plus génial au début du XIXe siècle. Cependant, cet enthousiasme ne verse pas, comme dans certains ouvrages dont nous parlions ici récemment, dans la pure littérature : il se contente d'animer d'une chaleur communicative une étude sobre, fortement documentée, où la vie et les œuvres du maître sont présentées dans leur mutuelle dépendance, et où ses créations capitales — portraits, cartons de tapisseries, suites des *Caprices*, des *Désastres de la guerre*, des *Proverbes*, de la *Tauromachie*, la terrible *Fusillade* et ce chef-d'œuvre de sentiment religieux qu'on ne s'attendait pas à voir sous son pinceau : *La Dernière communion de saint Joseph de Calasanz* — sont analysés avec pénétration. — Les trois Carrache, Louis, Augustin et Annibal, s'ils n'ont pas l'originalité et le relief de Goya, n'en sont pas moins intéressants à étudier comme les restaurateurs, à la fin du XVIe siècle, où l'art en Italie était en pleine décadence, de l'ordre et de la raison. Sans vouloir tenter une vaine réhabilitation de l'académisme, Roger Peyre montre comment ces grands animateurs de l'école bolonaise — à laquelle, depuis les pénétrantes et savantes études du regretté Marcel Reymond, on rend maintenant plus de justice — eurent l'honneur de conjurer le péril d'une décadence irrémédiable en ramenant leurs élèves à ce culte de la raison et en les arrachant à la routine par la pratique de cet éclectisme, prôné dans un sonnet célèbre d'Augustin Carrache, qui fait de leurs propres

œuvres des modèles de science et d'harmonieuse composition. Et les peintures de la galerie du palais Farnèse à Rome, dues à Annibal et à Augustin, montrent quels admirables décorateurs furent en outre ces excellents professeurs.

Dans une autre collection a paru. à la même librairie, une réédition de l'importante et savante étude consacrée par M. le comte de Fels à *Ange-Jacques Gabriel, premier architecte du Roi*, qui succéda dans cet emploi à son père, Jacques Gabriel (in-8, 281 p. av. 24 pl.; 25 fr.) Tout le monde admire les merveilles architecturales que sont les façades de la place de la Concorde, l'Ecole militaire, le Petit Trianon, mais si l'on sait vaguement que ces chefs-d'œuvre sont dus à Gabriel, le reste de son œuvre, à Compiègne (dont il reconstruisit le château), à Fontainebleau (où il édifia l'Ermitage de Mme de Pompadour), à Versailles (où il avait formé le projet d'unifier la façade du château sur la cour d'honneur et construisit la charmante scène de l'Opéra) est à peu près ignoré. Et qui se souvient du château de Choisy et de celui de Saint-Hubert, près Rambouillet, aujourd'hui disparus? De même on a trop méconnu le rôle important joué par lui dans l'évolution de l'art décoratif au XVIIIe siècle. Ç'a été le mérite de M. le comte de Fels de remettre pleinement en lumière, à l'aide des dossiers de la maison du Roi conservés aux Archives Nationales, l'historique de la vie et de l'œuvre du grand architecte ; à ce titre, son livre, avec les plans et les dessins inédits qu'il publie, est une contribution des plus importantes à l'histoire de l'art français.

Nous sommes heureux de louer également deux nouveaux volumes de la série « Maîtres anciens et modernes », que nous annoncions dans notre dernière chronique : *Albert Dürer*, par M. Maximilien Gauthier et *Courbet*, par M. Charles Léger (Paris, éd. Nilsson ; in-16, av. 24 pl.: 10 fr.). Ce sont, sans contredit, les meilleurs volumes de cette collection qui nous soient parvenus. L'auteur du *Dürer*, doué d'une sensibilité très fine, a su bien pénétrer l'âme et le cœur du grand artiste allemand, et exprimer le sens profond de son œuvre à la fois si haute de pensée et si humaine, où il a seulement le tort parfois de chercher je ne sais quelle inspiration « démocratique », certes bien éloignée de la pensée de Dürer. — Quant à M. Charles Léger, familiarisé depuis longtemps avec la vie et l'œuvre du maître d'Ornans, auquel il avait déjà consacré plusieurs études de détail remarquées et un recueil iconographique devenu très rare : *Courbet selon les caricatures et les images*, il était qualifié avant tout autre pour en écrire la biographie, et son livre, d'une lecture extrêmement attachante, d'une documentation très fouillée et très sûre, complétée par une bibliographie d'où rien n'a été omis, restera, à côté du volume dû au regretté Georges Riat, comme la meilleure monographie du chef de l'école réaliste.

Enfin, dans la collection « Art et Esthétique » publiée par la maison Alcan sous la direction de M. Pierre Marcel (vol. pet. in-8, av. 24 pl.; 10 fr.) ont paru depuis 1923 quatre excellents volumes. C'est d'abord un *Memlinc* dû à M. Georges Huisman : biographie attentive, scrupuleusement documentée, qui situe bien Memlinc dans l'histoire de la peinture de son temps et qui, écrite avec amour, sait rendre le charme subtil des œuvres du maître. — D'une érudition non moins consciencieuse et solide, comme était déjà le volume du même auteur sur le Caravage, publié il y a quelques années dans la même collection, est la biographie par M. Gabriel Rouchès d'*Eustache Lesueur*, grand peintre trop peu admiré et sur lequel, en dehors d'un volume de Vitet et d'un pénétrant article de M. Paul Jamot, publié en 1922 dans la *Revue universelle*, on n'avait pas encore donné d'étude détaillée. M. Rouchès a reconstitué toutes les circonstances de sa vie, peu connue et très simple, passée tout entière à Paris, montré sa formation chez Simon Vouet, complétée par l'étude des maîtres italiens, et étudié enfin son œuvre de décorateur à l'hôtel Lambert et aux Chartreux de Paris, en mettant en valeur le sentiment religieux doux et profond qui émane des *Scènes de la vie de saint Bruno* et de sa *Messe de saint Martin*. — *Sodoma*, qu'a étudié M. Charles Terrasse, eut un idéal bien différent : il a cherché surtout à exprimer les passions profondes, en particulier l'amour et la souffrance se peignant sur de beaux visages (qu'on se rappelle son *Saint Sébastien* et son *Evanouissement de sainte Catherine de Sienne*) et il a ce culte de la beauté des formes cher aux artistes des débuts de la Renaissance ; mais c'est un isolé, qui n'appartient vraiment à aucune école, dont la vie offre encore bien des coins obscurs, dont bien des œuvres ont disparu, et qu'il faut aller chercher dans des endroits éloignés. Le mérite de M. Terrasse est d'autant plus grand d'avoir entrepris cette étude difficile et bien mis en lumière le charme secret qui émane de son œuvre. — Le dernier en date de ces volumes, *Schongauer*, par M. Claude Champion, est, hélas! comme le *Goya* et les *Carraches* mentionnés plus haut, un ouvrage posthume. L'auteur, dont la mort est une vraie perte pour l'art, car il avait donné sa mesure d'écrivain et d'artiste dans des études très remarquées, parues dans la *Gazette des Beaux-Arts*, sur les vieilles villes d'Alsace et le Musée de Colmar, était fait mieux que personne, par sa connaissance parfaite des richesses de ce musée d'Unterlinden qui recèle les œuvres de Schongauer, par sa compréhension profonde de l'âme et de l'art du Moyen âge et de ce xve siècle allemand où vécut et travailla le « Beau Martin », pour écrire la vie de cet artiste, peintre épris de douceur et de grâce délicate, et surtout graveur à la technique savante et au sentiment profond, admiré universellement de son vivant. Il a su, en des pages pleines de ferveur et de finesse compréhensive, faire sentir pleinement

la beauté de ces œuvres peintes ou gravées dont les plus belles sont mises sous nos yeux.

En même temps paraissait chez l'éditeur Floury, sous les auspices de la Société Schongauer, une dernière œuvre du même auteur : le catalogue précisément de ce *Musée d'Unterlinden à Colmar*, rédigé en collaboration avec un autre érudit également décédé au cours de l'an dernier ; M. André Waltz, conservateur du musée. Très joliment présentée, cette brochure (pet. in-8, 107 p. av. 26 fig. et 2 plans ; 7 fr. 50) comprend, après un hommage de l'éditeur aux deux auteurs disparus, un guide pour la visite du musée, rédigé par le conservateur actuel, M. J.-J. Waltz (plus connu sous le nom de Hansi), puis l'historique du musée par Claude Champion, pages colorées qui évoquent à merveille l'atmosphère du lieu et la séduction des œuvres anciennes qu'abrite la chapelle, au premier rang desquelles, à côté de celles d'Isenmannet de Schongauer, se dresse le célèbre autel d'Isenheim avec les extraordinaires panneaux de Grünewald ; enfin, le catalogue proprement dit de ces œuvres anciennes, offrant sur chacune d'elles une documentation précise et complète. 26 belles gravures, qui reproduisent les principales pièces, ajoutent leur attrait à la valeur de ce travail.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

ORIENTALISME. — A. Dufourcq : *Histoire ancienne de l'Eglise*, I. *Les religions païennes et la religion juive comparées* (6e édition), Plon, 1923. — Mario Meunier : *Isis et Osiris*, L'Artisan du Livre, 1923. — G. Jéquier : *Manuel d'archéologie égyptienne*. I. *Les éléments de l'Architecture*, Picard, 1924. — A.-M. Blackman et Major Benton Fletcher : *Luxor and its Temples*, Londres, Black, 1923. — Ch. Jean : *La Littérature des Babyloniens et des Assyriens*, Geuthner, 1924. — A. de Ridder et W. Deonna : *L'Art en Grèce*, La Renaissance du Livre, 1924. — P. Ricard : *Pour comprendre l'art musulman dans l'Afrique du Nord et en Espagne*, Hachette, 1924.

Les Religions païennes et la religion juive comparées, qui forment la préface d'un grand ouvrage en dix volumes sur l'Avenir du christianisme, atteignent leur sixième édition. L'auteur, dans un supplément bibliographique et de nombreuses notes, tient le lecteur au courant des dernières découvertes sur la religion de l'Egypte et de l'Asie Occidentale. La tâche n'était point aisée ; les progrès de l'orientalisme sont constants et les nouveaux documents abondent. M. Dufourcq les a résumés et les présente clairement ; leur importance nécessitera sans doute, lors d'une prochaine édition, leur classement dans le texte. La comparaison des diverses religions du monde ancien

fait découvrir entre elles beaucoup de traits communs, et l'on voit mal au premier abord ce qui distingue la religion des Juifs de celle de l'Egypte ou de la Babylonie. On y retrouve la même conception d'un dieu plus puissant que l'homme, producteur des phénomènes naturels, protecteur du groupe social qui l'honore, exigeant un culte de ses fidèles. Mais tandis que les Egyptiens et les Babyloniens ont cru pouvoir agir sur leurs dieux autrement que par la prière et les forcer par des rites magiques, les Juifs ne « croient pas qu'il y ait pour eux aucun moyen de contraindre Iahvé à faire ce qu'ils veulent ». Ils proclament leur dépendance à l'égard de Dieu. Il y a un dogme juif, « tandis qu'il n'y a pas un dogme chaldéen et un dogme égyptien ». Telle est la conclusion de cet excellent livre.

Isis et Osiris de Plutarque est une œuvre fondamentale pour qui veut entreprendre l'étude de la religion égyptienne d'après les sources. M. Mario Meunier nous en donne une nouvelle traduction, élégante et précise. Il accompagne le texte de prolégomènes et de notes explicatives d'une grande sobriété, où il signale les travaux les plus récents capables d'éclairer la pensée de Plutarque. Celui-ci appartenait à l'école des néopythagoriciens, dont le but était de se faire de la divinité « une plus haute idée que celle de la croyance populaire et de la superstition » ; il interprète les mythes égyptiens d'après Platon et par une exégèse toute grecque. Certaines parties de la légende d'Osiris trouvent leur confirmation dans les découvertes récentes. Sous le récit qui veut que le corps d'Osiris ait été porté par les flots jusqu'à Byblos en Phénicie, où un grand culte fut organisé en l'honneur du dieu, se cache le fait précis de rapports extrêmement anciens entre l'Egypte et la Syrie. M. Montet, professeur d'égyptologie à Strasbourg, a retrouvé à Byblos les ruines d'un temple égyptien de haute époque, et, dans les dépôts de fondations, des vases et autres objets qu'on peut dater, par leurs inscriptions, du début de l'histoire d'Egypte, soit d'environ 3200 ans avant notre ère. Il y avait déjà un temple assez fameux à Byblos pour que les pharaons y aient envoyé des offrandes.

Dans son **Manuel d'Archéologie égyptienne**, M. Jéquier a renouvelé un sujet maintes fois traité. Son volume est uniquement consacré aux Eléments de l'Architecture, dont l'étude avait toujours été négligée. L'imperfection des méthodes archéo-

logiques jusqu'à la fin du siècle dernier, la multiplicité des fouilles, ont laissé de nombreux documents architecturaux sans les utiliser. Une étude minutieuse des diverses parties d'un édifice égyptien restait à faire. M. Jéquier passe en revue les matériaux : bois, terre et pierre dont disposaient les Egyptiens, et décrit leur mise en place : fondations, dallages, murs, pylônes. Il étudie les portes, les fenêtres, les escaliers et consacre toute une partie du volume aux supports : pilier et colonne. Le chapiteau égyptien offre de nombreuses variétés ; l'auteur en établit une classification où il reconnaît vingt-sept types différents. La dernière partie du Manuel est consacrée aux toitures et plafonds et aux accessoires décoratifs : naos, sarcophages, autels, stèles et statues. L'idée directrice du volume, car il ne s'agit pas d'une sèche nomenclature, est d'établir l'originalité de l'architecture égyptienne; selon M. Jéquier, tous ses éléments concourent à démontrer que l'art égyptien est indigène et que ses formes primitives tiennent à la nature même des matériaux employés.

Luxor and its Temples, écrit en anglais, s'adresse à un public plus général. M. Blackman, qui parsème son livre d'agréables dessins dus au crayon de M. B. Fletcher, et de reproductions empruntées aux monuments eux-mêmes, s'est proposé de ressusciter la vie thébaine au temps de la splendeur des Pharaons. Il décrit d'une plume alerte la vie dans l'antique Louqsor et l'accession de la ville au rang de capitale, ses temples fameux, la gloire des rois qui y vécurent, les poèmes, chansons et romans qu'aimaient les Egyptiens, et quelques uns des temples funéraires les plus renommés.

Le récit fait revivre les plus célèbres figures de l'histoire d'Egypte ; le mérite de l'auteur est d'avoir écrit une œuvre qui est, par certains points, une reconstitution, en ne s'appuyant que sur des documents précis ; on peut le lire avec autant d'agrément que de confiance.

Nous n'avions pas jusqu'ici de **Littérature des Babyloniens et des Assyriens**, en français ; du moins de littérature générale. M. Ch. Jean vient de combler cette lacune. Après une brève introduction, où il expose les notions indispensables sur la société qui a créé cette littérature et sur son système d'écriture, l'auteur classe les documents par époques, donnant des extraits des différents genres littéraires pour chaque période.

Cette division est difficile à réaliser, car beaucoup de documents proviennent de la bibliothèque que fit composer le roi Assurbanipal au VIIe siècle avant notre ère, et sont la copie de textes plus anciens ; à quelle date attribuer l'original ? Si la réponse est parfois incertaine, ce mode de classement n'en est pas moins le seul logique, le seul capable de rendre compte du développement de la pensée au cours d'une civilisation qui a duré trois mille ans. La première période va d'environ 3000 à 2200 environ, avant notre ère ; elle comprend des textes rédigés dans la langue des Sumériens, habitants primitifs de la Mésopotamie, et dans la langue des Akkadiens (nom compréhensif des Babyloniens et des Assyriens), qui les y ont remplacés. La dynastie de Hammurabi qui vient ensuite (2200-1900), est l'âge d'or de la Littérature babylonienne, celui où la langue atteint son plus haut degré de perfection. Après l'époque kassite (du nom d'envahisseurs qui régnèrent en Babylonie pendant la plus grande partie du deuxième millénaire), s'ouvrent l'époque assyrienne et l'époque néo-babylonienne, qui se partagent le premier millénaire jusqu'à l'an 500. Pour chacune de ces périodes, M. Jean ne se contente pas de reproduire, après en avoir vérifié la traduction, les textes presque classiques que les manuels ont fait connaître, il y ajoute des documents de toutes sortes : contrats juridiques, lettres, hymnes aux dieux, rituels et incantations.

Ce sont autant de tableaux de la littérature assyro-babylonienne, où le document, ainsi traité, concourt à l'histoire de la civilisation. Des notes philologiques dans les passages obscurs, un index-lexique très complet font de ce livre un ouvrage indispensable à ceux qui se destinent aux études orientales, ou qui sont simplement curieux de connaître l'activité littéraire d'une des plus anciennes civilisations.

Ni une histoire, ni une philosophie de l'art grec, comme nous le dit lui-même, dans son introduction, A. de Ridder, l'un des auteurs de l'**Art en Grèce**. Et ce programme, que la mort l'a empêché de remplir, a été réalisé par M. Deonna.

Etudier les conditions qui ont influé sur le développement de l'art, conditions résultant de l'idée de l'art et de ses applications pratiques chez les Grecs, des milieux où il a fleuri (centres ionien, dorien, attique), analyser la façon dont le génie grec a envisagé les problèmes de techniques à résoudre, faire la part de l'idéal

dans les influences qui se sont exercées sur les créations artistiques, expliquer, en un mot, les nécessités matérielles et morales qui se sont imposées à l'art grec, tel est l'objet du livre de MM. de Ridder et Deonna. Le point de vue est fort intéressant, et l'étude de n'importe quelle société et de l'art qu'elle a produit gagnerait à s'inspirer de cette méthode. On voit ainsi comment les Grecs, qui avaient tant reçu des Orientaux, mais dont les aspirations étaient différentes, ont été amenés peu à peu à concevoir un art plus vivant, dégagé des influences hiératiques auxquelles celui de l'Orient obéissait, pour qu'il répondît aux besoins d'une société qui l'associait à sa vie quotidienne.

Le voyage en Afrique du Nord est à l'ordre du jour ; le volume de M. P. Ricard sera le bienvenu de ceux qui veulent **Comprendre l'art musulman**. L'art de l'Islam se présente comme un tout, bien différent du nôtre ; il est indispensable, à qui veut le pénétrer, de connaître ses origines, les principes qui ont présidé à son développement, et ses procédés. C'est le but du livre de M. Ricard. Il définit succinctement le milieu où l'art musulman de l'Afrique du Nord et de l'Espagne a pris naissance, car ce guide laisse volontairement de côté la partie orientale de l'Islam, puis il aborde la construction, les éléments du décor architectural et l'ornementation. L'étude des édifices religieux, militaires et publics, montre la mise en œuvre des principes décrits dans la première partie du volume. Les arts industriels qui obéissent aux mêmes lois sont également l'objet d'un chapitre. Un lexique des termes de métiers complète ce volume très abondamment illustré, qui est appelé à rendre de grands services.

Dr CONTENAU.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

L'Exil d'Ovide (*Réponse*). — Je ne voudrais pas, ayant disposé de toute la place d'un article dans le *Mercure de France*, encombrer encore ses pages d'une discussion à n'en plus finir. Sans doute, le *Mercure de France* a toujours été intéressé par des problèmes historiques tels que celui de l'Exil d'Ovide. Déjà, au XVIIIe siècle, dans son numéro d'avril 1773, il publiait, de Poinsinet de Sivry, une *Lettre sur la vraie cause de l'Exil d'Ovide* que réfuta le *Journal Encyclopédique* d'octobre 1773 et de janvier 1774.

Guinguené, dans le numéro du 2 septembre 1809, du même *Mercure de France*, rouvrait le débat.

L'article, qu'après plus de cent années écoulées j'ai apporté, comme contribution à la solution du problème, n'est qu'un préambule à des conclusions où je m'efforcerai de prouver que l'Exil d'Ovide est bien en rapport avec l'histoire des Origines messianistes du Christianisme. Je ne sais si le *Mercure de France* l'accueillera. Il est dans le cadre des études que je poursuis depuis plus de vingt ans sur le Christianisme des origines, et dont le *Mercure de France* a publié quelques-unes.

C'est dire qu'ayant une argumentation massive et d'ensemble, je ne puis guère m'engager, à la suite de M. le Dr. R. de Bovis (1), dans des discussions de métrique et de prosodie, non plus que dans des détails de linguistique relative au mot *quaternis*, que je sais fort bien n'être pas une forme latine, comme nominatif singulier. Je n'ai suggéré ce barbarisme que comme précision sur l'idée de rythme par quatre, au sujet de l'olympiade. Je ne tiens pas à *quaternis*, persuadé que nul poète n'est embarrassé pour exprimer une idée de diverses façons.

On peut aussi argumenter à perte de vue sur *quinquennis olympias* pour signifier *lustre*, sans convaincre personne pour ou contre. Je passe.

Ce qui m'intéresse, dans l'œuvre que je poursuis, c'est la critique « interne » et psychologique des textes J'ai donné mes raisons pour prouver que le morceau de Tacite sur le voyage à Planasie est une interpolation. M. de Bovis répond :

M. Massé nous convainc sans peine que c'est une légende. Mais Tacite ne s'en porte pas garant. Comme historien bien informé, il rapporte un racontar sans plus.

Ainsi, Tacite, probe et sérieux, historien philosophe, aurait recueilli un ragot qui courait, l'aurait rapporté, dans un souci de pure information. Ce ragot, il sait que c'est un ragot, car il écrit assez près des événements. Suétone, plein de détails et d'anecdotes, historien érudit, qui sait beaucoup, qui écrit sans intentions, bourré de renseignements, ne s'est même pas baissé pour le ramasser. Et Tacite, la conscience historique faite homme et

(1) Voir le *Mercure de France* du 15 avril, « Notes et documents d'histoire ».

écrivain, aurait colporté ce ragot, « et je l'admets par impossible » ; mais, — et je ne l'admets plus, — sachant que c'est une légende, dont j'ai pu convaincre sans peine à plus de 1.800 ans de distance M. de Bovis, il ne dit même pas que c'est un ragot. Son rôle d'informateur n'était-il pas, — va pour l'information, — la nécessité de paraître *mieux* informé n'exigeait-elle pas qu'ayant donné ces bruits, il les démentît ? Plus il est probe, sérieux, consciencieux, averti, bien informé, plus Tacite doit, rapportant des bruits qu'il sait faux, historien moraliste plein de scrupules, ayant sous les yeux les sources de sa documentation, écrivant moins de cent ans après l'événement, cent ans environ avant Dion Cassius qui le démarque, — il doit, dis-je, en même temps qu'il rapporte ces bruits, qu'il sait faux, nous dire qu'ils sont faux. Ou bien et sinon, je ne comprends plus rien à Tacite, consciencieux historien, informateur scrupuleux, probe et sérieux. C'est un reporter de feuille à scandale, tendancieux, sans loyauté ni sincérité, un « bourreur de crânes ». Burnouf ne nous l'a pas laissé supposer. Je maintiens que le voyage à Planasie n'a pas eu lieu, et que le bruit n'en a pas couru, et que Tacite n'a pas rapporté ce bruit, qui n'avait pas couru.

Autre objection. Tacite n'a pas pu raconter ce voyage à Planasie sans connaître la conspiration dont il est l'aboutissement, sans donc avoir l'idée, dans son souci de paraître bien informé, de faire au moins une allusion à Ovide, ce « lion » de l'époque, « dans une ville où tout se sait, où tout se répète ». *In civitate omnium gnara et nihil reticenta.* Tacite : *Annales* II, 27. Pas besoin de bruits qui courent, vous voyez. Et de tous les écrivains profanes qui nomment Ovide, pas un ne sait qu'il a été exilé ni ne l'a dit. Il faut arriver à la fin du xve siècle pour qu'un « humaniste » italien, Caelius Rhodoginius, fasse allusion à cet exil, en citant un fragment d'un prétendu auteur du temps d'Auguste, Cœcilius Minutianus Apuleius, dont on ne sait rien, et dont on voudrait bien savoir ce qu'est devenue « la pièce » d'où Rhodoginius a tiré sa citation.

D'autres historiens et auteurs latins mentionnent l'exil d'Agrippa Posthume, parlent de lui. Aucun ne pense jamais à y associer Ovide. Expliquez ces silences, si l'exil d'Ovide est en corrélation avec la conspiration destinée à restituer l'empire à Agrippa contre Tibère.

Et le seul Tacite, — Dion Cassius le démarque en corsant des détails, — dans la ville où tout se sait et se répète, aurait connu le voyage à Planasie, et ne parlerait pas d'Ovide ! C'est impossible.

Je n'ai pas à dire ici, — et ce serait trop long, — comment je suis arrivé aux conclusions qui « surprennent » tant M. de Bovis ; il n'est pas le seul. Ma preuve est prête. Je la produirai un jour, pas trop lointain, si quelque éditeur croit y pouvoir trouver son affaire et son avantage.

Il me reste à répondre aux questions de M. de Bovis.

— Comment l'Eglise aurait-elle pu interpoler Ovide et Tacite, sans que les païens aient protesté, sans que des manuscrits non interpolés aient subsisté? Dans quel intérêt ? Au temps d'Ovide, le Christianisme n'est pas né.

Voyons ! M. de Bovis veut rire. Tout le monde sait que les ouvrages, tant profanes que sacrés, qui touchent de près ou de loin aux temps, aux faits, aux dogmes du Christianisme sont pleins d'interpolations, suppressions, « fraudes pieuses », comme dit Renan, mais fraudes tout de même. Perpétrées à des époques diverses, dans les manuscrits successifs, au fur et à mesure des besoins de la polémique et de la controverse, elles subsistent dans les derniers manuscrits et sont passées telles quelles dans les livres imprimés. Je demande à M. de Bovis : « Où sont les manuscrits qui ne portaient pas ces fraudes? Qu'en a-t-on fait? Où sont les païens, *pagani* ou rustres qui ont protesté ? Car ils ont dû protester ? » Nos plus anciens manuscrits « fraudés » remontent à « ces six siècles de nuit profonde » où l'Eglise est maîtresse de toutes les œuvres antiques ; tout ce qui a quelque culture, dans les ténèbres des invasions et de l'établissement des Barbares, est d'Eglise. Le grand schisme d'Orient ne se produit qu'au xe siècle, pour des raisons de primauté et de préséance. Sur la question des sophistications de texte, les Eglises chrétiennes, à qui ces sophistications ont profité, — et là est leur intérêt commun, — sont unanimes, dans la complicité du silence, pour ne pas risquer l'effondrement mutuel. Voilà l'intérêt. Qui aurait protesté ?

Si jamais l'Eglise avait été tentée de faire quelque chose, conclut M. de Bovis, c'eût été, je crois, de faire brûler les œuvres d'Ovide.

Eh ! je ne jurerais pas qu'elle ne l'a pas fait des trois ou six

derniers livres des *Fastes*, dont seuls les six premiers restent ; et bien qu'Ovide (*Tristes* I, 2) nous affirme qu'il en avait composé *douze* déjà, Lactance, au IVe siècle, dans ses *Institutions divines*, si on ne les a pas retouchées après coup, ce qui est bien possible, n'en connaît plus que *six*. Etrange et troublant.

Est-ce que dans ces six ouvrages disparus, peut-être après l'époque de Lactance, — et je le crois, — Ovide ne chantait pas par hasard, dans la langue de Rome, les vaticinations de l'espérance messianiste juive, dont l'expression définitive va apparaître dans l'*Apocalypse*, l'araméenne, dont celle de Pathmos ne fut qu'une adaptation grecque tardive, plusieurs fois retouchée? L'exil d'Ovide n'est-il pas en rapport avec toutes les mesures prises contre les seuls Juifs qui se sont faits les propagandistes des théories « messianistes », en grec « christiennes », en français « chrétiennes », avec les proscriptions contre les rites et superstitions judéo-égyptiens ? La révolte de Juda le Galiléen, Joseph en Evangile, père du Messie Christ, et fondateur de la secte, est de 760 de Rome ; l'exil d'Ovide de 761. Sans doute, le Christianisme, tel qu'il se présente aujourd'hui, n'est pas né. Mais le messianisme juif, d'où il est sorti, *après un travail de transfiguration qui a duré* 300 *ans*, l'est. L'intérêt de l'Eglise a été de cacher ces origines en supprimant, truquant, interpolant, « tripatouillant », au cours des dix ou onze premiers siècles, les textes et manuscrits qui la gênaient.

Toute mon ambition est de le prouver, et que les œuvres, le « cas » d'Ovide, entrent dans ce point de vue. Mais il y faut plus de place que je n'en dispose aujourd'hui.

DANIEL MASSÉ.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

Comment Guglielmo Marconi a pu « inventer » la T. S. F. — Dans sa séance du 17 novembre 1924, le Conseil municipal de Wimereux, près de Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), prenait la délibération suivante :

Le Conseil Municipal de la Commune de Wimereux,

Considérant qu'en mars 1899, M. Marconi adressa, de Douvres, à M. Branly, à Paris, par l'intermédiaire du poste de T.S.F. de Wimereux, une dépêche ainsi conçue :

M. Marconi envoie à M. Branly ses respectueux compliments à travers la Manche, ce beau résultat étant dû en partie aux travaux de M. Branly ;

Que ce message de T.S.F. FUT LE PREMIER lancé et reçu par delà les mers ;

Considérant que ce magnifique résultat, dû au détecteur de M. Branly, fut d'une portée incommensurable dans les multiples et futures applications de la T.S.F. ;

Qu'il y a lieu de consacrer l'importance de cet événement par un souvenir impérissable, qui marquerait l'endroit où cette dépêche fut reçue ;

Après en avoir délibéré ;

Estime qu'il y a eu lieu d'ériger à Wimereux un monument commémoratif de la première dépêche de T.S.F. reçue en France par delà les mers ;

Charge M. le Maire de Wimereux d'étudier ce projet et de le faire exécuter, avec le concours du Syndicat d'Initiative de Wimereux, dans le plus bref délai possible.

Si nous n'errons, c'est très prochainement, ce printemps — vraisemblablement en mai, — que doit avoir lieu l'érection du monument ainsi demandé par l'assemblée municipale de Wimereux, présidée par M. le Docteur Mahieux. Rien de plus louable que ce geste, certes, mais est-il bien sûr, comme le déclare la délibération de ces Messieurs, que ce soit dans leur commune que M. Marconi ait fait recevoir sa première dépêche de T.S.F.? C'est ce que le présent article permettra de fixer.

Le premier document français, imprimé dans la presse, qui ait trait aux recherches de Guglielmo Marconi, est, nous croyons bien ne pas nous tromper en l'affirmant, celui qui, signé de C. A. Laisant, parut dans l'*Illustration* du 19 juin 1897, n° 2834, p. 487. A cette date, le jeune ingénieur de Bologne n'a que 22 ans et est à peu près un inconnu pour le gros public. C'est à peine si quelques rares physiciens savent, chez nous, que cet Italien s'occupe, à Londres, de continuer les recherches de son maître, le professeur de l'Université de Bologne, Augusto Righi, dont les relations scientifiques avec l'Allemagne s'affirmeront, en 1903, par ce beau Traité illustré de T. S. F., écrit en collaboration avec Bernard Dessau et paru chez F. Vieweg et Fils, à Brunswick, sur XI et 481 pages in-8° : *Die Telegraphie ohne Draht*, réimprimé, avec des compléments, en 1907, après qu'en 1905 ce même Dessau avait mis en allemand, à Leipzig, chez

A. Barth, du même savant : *Die moderne Theorie der physikalischen Erscheinungen*, in-8° également. Et le peu qu'on soupçonne des travaux de Marconi se résume en ceci : que, s'inspirant de la théorie électro-magnétique de la lumière, imaginée par le physicien de Bonn, Hertz, il ne demande plus la solution du problème encore si obscur, aux courants telluriques et aux propriétés de l'induction électrique, mais à la doctrine des ondulations imaginée par Hertz, à l'imitation de celle de Fresnel pour la lumière, comme seule explication cohérente des phénomènes électriques et magnétiques. Et l'on se murmure que le succès a couronné les tentatives du novateur, dans la plaine de Salisbury et dans le canal de Bristol. Mais il reste bien entendu, pour tous, que c'est au physicien allemand que revient l'honneur d'avoir établi que l'électricité se propageait dans l'espace par des ondulations de l'éther analogues aux ondulations sonores, ou lumineuses.

Un an plus tard, on n'est guère plus avancé, bien que, durant ce laps de temps, les expériences de Marconi aient été poursuivies avec succès, par d'autres savants, en Italie, en Angleterre, en Allemagne et en France, où, le lundi 2 mai 1898, le constructeur parisien d'instruments de précision Ducret a présenté, à l'Académie des Sciences, son propre appareil de T. S. F., décrit dans *l'Illustration* du 7 mai, n° 2880, page 338. Car, Marconi avait beau avoir pris des brevets, on n'avait pas tardé à s'apercevoir que, si l'organe essentiel de son récepteur télégraphique était le tube à limaille de Branly — le « cohéreur », — c'était à Righi qu'appartenait l'oscillateur produisant des ondes dans l'espace et à Popoff — à moins qu'à Narkebitch Yodko — l'antenne lui permettant de diriger au départ les ondes électriques que le radioconducteur du physicien français captait à l'arrivée. En somme, moins qu'une invention, c'était d'une association qu'il s'agissait, association, au demeurant, fort ingénieuse de divers appareils précédemment utilisés et portés à un degré de sensibilité jusqu'alors inconnu. Le poste d'expériences de Wimereux, avec son mât érigeant à 54 mètres sa plaque terminale, établi en mars 1899 et échangeant avec un mât semblable qui se dressait sur la côte anglaise, près du phare de South Foreland, des télégrammes sans fil, allait permettre aux savants français, réunis, en septembre de la même année, au 28e Congrès de l'*Association Française pour l'Avancement des Sciences* à Boulogne-sur-Mer, de disserter

longuement sur la merveilleuse innovation. *L'Illustration* du samedi 8 avril 1899 avait, d'ailleurs, préludé à ces discours en donnant, dans son n° 2928, page 212, un article sur le mât de Wimereux, avec une gravure le représentant et une autre, où l'on voit Marconi avec un de ses opérateurs recevant, à Wimereux, un télégramme d'Angleterre. C'est, disait ce journal, « la première application d'une découverte extraordinaire qui va peut-être révolutionner tout le système des communications à distance ». Parmi les orateurs du Congrès, celui qui traita avec le plus de compétence la question fut le préparateur de physique de la Faculté des Sciences de Bordeaux, A. Turpain, fort des expériences de T. S. F. faites à la station d'électricité de Bordeaux-les-Chartrons. Ses deux communications, des 18 et 20 septembre 1899, sont imprimées au tome I, pages 222-223 et au tome II, pages 292-301, — une conférence de vulgarisation du même savant sur la T. S. F. est au tome I, pages 463-468, et elle complète celle donnée à Paris le 26 janvier 1899 par A. Brocca, agrégé à la Faculté de Médecine, où, naturellement, les expériences de Wimereux n'avaient pu encore être utilisées (1) — du *Compte Rendu* pour 1899, paru à Paris en 1900, de l'*Association*. C'était aussi cette année-là, 1899, qu'O. Lodge faisait paraître en 3e édition anglaise son ouvrage capital sur la signalisation à travers l'espace sans le moyen de fils.

Marconi écrira-t-il, ou publiera-t-il, quelque jour, ses *Mémoires*? Nous ne savons. Ses premières publications sur la T. S. F. sont muettes sur un point qu'on n'a pas songé encore à élucider : la façon dont il était venu en Angleterre en 1896 et y avait réussi à y lancer son appareil d'*electric wave telegraphy*, puis à y fonder, l'année suivante, la *Wireless Telegraph Company* portant son nom. Nous avons recherché ses premiers écrits sur la T. S. F. parus en Angleterre, depuis sa note de 1899 : *Wireless Telegraphy*, page 273 du *Journal Inst. Elec. Eng. London*, XXVIII, jusqu'au long article de juin 1902 dans *The Fortnightly Review*, où il résume les résultats acquis. Il n'y est pas fait la moindre allusion à l'épisode de sa vie que nous allons conter. Le très

(1) Le texte de cette conférence est au tome I pour 1899 du *Compte rendu* sus-mentionné, pages 27-37. Page 36, *note*, il est dit que, depuis que cette conférence a été faite, M. Marconi est arrivé à faire traverser la Manche par des signaux de la T. S. F.

érudit auteur de l'article : *Wireless Telegraphy*, au tome XXVI de *The Encyclopædia Britannica*, J[ohn] A[mbrose] F[leming], dit, page 532, que *between 1894 and 1896 G. Marconi gave great attention to the improvement of devices for the detection of electric waves* et que c'est alors qu'il construisit — sur les indications données par Sir William Crookes, dans *The Fortnightly Review* de 1892, ne l'oublions pas — son cohéreur. Un peu plus loin, il écrit que ce fut en Italie que furent faites les plus anciennes expériences de T. S. F. par Marconi. Rien, dans cet exposé, ne permet de supposer que, dans l'intervalle, entre ces expériences d'Italie et celles de 1897 en Angleterre — dans le *Salisbury Plain* et le *Bristol Channel*, — il y ait eu le curieux et dramatique intermède que l'Histoire se devait d'enregistrer parce qu'il fut cause, avec d'autres conséquences, que c'est à la Provence, ou, si l'on veut, au Comté de Nice, qu'échut l'honneur de recevoir la première communication transméditerranéenne de T. S. F. dont s'honore, pour la Manche, Wimereux.

Après avoir si complètement échoué à Civitavecchia dans ses expériences de télégraphie sans fil réalisées sous le contrôle d'ingénieurs de l'Etat italien, — il se servait alors d'un résonnateur dont l'idée lui avait été suggérée, au dire du professeur Calzecchi-Onesti, par un ami de Popoff, professeur à l'Académie de Marine de Cronstadt et en relations avec son maître, Righi, qui eut ainsi connaissance des premières découvertes du savant russe, en particulier de son article d'*Electritchestvo*, en juin 1896, où le cohéreur de Branly et le disposif expérimental de Lodge sont si heureusement combinés, déjà (1), — et s'être vu refuser toute espèce de subsides officiels par le Gouvernement de son pays, qu'était devenu notre Guglielmo ? Nul n'eût su le dire. Il avait totalement disparu et l'oubli s'était fait sur son jeune nom d'inventeur malheureux.

Il a fallu les hasards de la guerre pour que ce mystère soit éclairci. Un ancien étudiant de Bologne, compagnon, dans cette Université, de Marconi en 1894, le Docteur d'Asteck-Callery, qui appartenait à une Mission Interalliée, ayant été appelé, pour y diriger une série d'expériences délicates et d'essais pratiques importants, sur la côte méditerranéenne, à Antibes, s'y trouvait, un

(1) Cette même année 1896, Jervis-Smith aboutissait, sous une autre forme, à des résultats analogues à ceux de Popoff.

jour, au Cap du même nom, près du phare de l'Islette, avec d'autres savants, en train de procéder à l'installation de ses appareils, lorsqu'il entendit le vieux gardien de ce phare qui, ne pouvant contenir son étonnement à leur vue, s'écriait :

Ah ! mais je connais ça ! Oui, Messieurs, j'ai vu ces appareils, ou d'autres semblables, quand j'ai eu chez moi Marconi, comme un membre de ma famille !

Intrigué, le Docteur prit cet homme à part. Le récit qu'il entendit de ses lèvres nous a été conservé à la lettre et publié par lui dans l'organe de la presse madrilène : *La Libertad*, du dimanche 25 mai 1924. Et voici la traduction littérale du passage le plus intéressant de ces déclarations du premier témoin des essais de Marconi en France :

Marconi arriva un beau jour au phare. Il venait recommandé par un de mes bons amis de Nice et apportait avec lui ses appareils. Il me dit qu'il avait à communiquer, par le moyen de certaines ondes, qui n'étaient pas celles de la mer, avec un autre de ses compagnons, qui se trouvait en Corse, au Cap Bonifacio et qu'à cette fin, des jours précis avaient été fixés entre eux pour l'audition des signaux. Il passa ainsi un court séjour à faire des expériences, en alternant, à cet effet, ses voyages du Cap d'Antibes à Nice.

Une route d'environ 8 kilomètres conduit de la gare d'Antibes au Cap. Marconi, sans argent, la parcourait le plus souvent à pied. Parfois, épuisé, il se faisait conduire par un cocher, son compatriote, de cette gare au phare. Un beau jour, il se produisit entre les deux hommes, pour des raisons restées mystérieuses, une altercation. On a supposé que Marconi, ne pouvant payer cet automédon, lui avait promis de le faire tout d'une fois, en le rémunérant largement, et que ce délai, sans cesse différé, avait été cause de la querelle. Toujours est-il que, ce soir-là — car le crépuscule tombait quand eut lieu l'incident, — à l'instant où sa voiture parvenait au carrefour proche du terme du voyage, le cocher, furieux et peut-être ivre, tomba sur son créancier et lui administra une telle volée de coups qu'il le laissa inanimé et qu'effrayé, il détala aussitôt au galop, abandonnant sa triste victime, étendue sur la route.

Peu d'instants après le hasard y amena l'ange tutélaire du jeune homme. Ce n'était autre que l'illustre Sir William Henry Preece, éminent physicien, et, depuis 1877, ingénieur électricien du Post Office londonien. Passionné depuis de longues

années pour les problèmes de la communication à distance par induction magnétique — nous croyons qu'un de ses plus anciens travaux à ce sujet est celui inséré en 1882 au *Report* de la *British Association*, et ceux qu'intéresse le problème de la « baguette divinatoire » et des « sourciers » sauront sans doute que, dans un intéressant article de *The Times*, le 16 janvier 1905, il s'est élevé contre toute influence électrique sur ces pseudo-magiciens, — Sir W. H. Preece, né en 1834, est mort à Penrhos (Carnavon), le 6 novembre 1913, avec le titre de *consulting engineer* du Post Office de Londres, dont il avait été nommé en 1899 *engineer in chief*. Preece villégiaturait, à cette époque, dans un hôtel voisin, et la vue de ce malheureux étendu sur la route éveilla en son âme les sentiments du bon Samaritain. Il le releva et le fit transporter à l'Hôtel du Cap d'Antibes, qui occupe la résidence contruite par Napoléon Ier en faveur des artistes invalides de l'Empire. La demeure, sise au milieu d'un merveilleux parc, se trouve à l'extrémité de celui des deux chemins qui, partant du carrefour où avait eu lieu la scène que nous rapportons, s'achève, à droite, avec le Cap, tandis que sa ramification de gauche conduit, à travers un pittoresque bois de pins, au phare. La clientèle d'avant-guerre de l'hôtel était surtout britannique, aussi riche que discrète et silencieuse.

Revenu à lui-même, Marconi, — alors parfaitement inconnu, ce qui explique que cette scène n'ait pas produit d'impression à l'Hôtel, où elle passa inaperçue pour le reste des hôtes et pour M. Sella lui-même, propriétaire, depuis 35 ans, de cet opulent caravansérail, — raconta son histoire à Preece. On sait que le jeune savant était fils d'une mère anglaise. Cela facilita singulièrement les relations avec le savant ingénieur. Celui-ci, toutefois, se refusait de croire que Marconi pût entendre des signaux sans fil venant de Corse. Mais il lui fallut céder à l'évidence quand, invité par son jeune obligé à assister à ses expériences au phare même, il eut entendu, peu de jours après, la crépitation, sur les membranes des récepteurs téléphoniques, des premiers signaux radiotélégraphiques passant sans conducteur sur cette large bande bleue de la Mer Latine qui sépare la patrie de Bonaparte de la Terre Promise de notre belle Provence. Sir W. H. Preece était désormais conquis et la fortune venant de Marconi ne se sépare plus de la sienne. Il l'emmène à Londres où il le dote des

moyens indispensables pour se mettre à l'œuvre, en lui faisant avoir par le Post Office, ce crédit de 15.000 shillings qui lui permettra de poursuivre ses expériences, et de se faire un nom illustre. On sait le reste, d'ailleurs, et il serait superflu d'insister. Mais cet épisode inédit de l'existence de l'homme à qui l'humanité est redevable d'avoir définitivement vaincu la distance a sa philosophie. C'est tout simplement celle — banale à force d'être vécue — formulée de si graphique sorte par l'Auvergnat Blaise Pascal, lorsque, lapidairement, il évoquait le nez de Cléopâtre, le grain de sable de Cromwell (1)...

CAMILLE PITOLLET.

RÉGIONALISME

ALSACE. — Le théâtre en dialecte en 1924. — Gustave Stoskopf et son œuvre. — Les *Nouveaux Cahiers alsaciens*. — René Schickelé et Ernst Stadler. — René Buchert : *Die singende Flamme.*

Le théâtre alsacien en 1924 ne semble pas avoir produit d'œuvre d'un intérêt suffisant pour qu'elle pût vivre. Et pourtant les premières ont été nombreuses cette année, depuis des pièces telles que *Dr Rothschriewer van Hauenau* (Le greffier d'Haguenau), des vaudevilles d'Haniel, des drames comme *l'Affaire Uhrig*, ou des féeries comme le *Goldele* du théâtre de Strasbourg. Il est impossible d'attribuer une valeur véritable à quelqu'une de ces œuvres.

Le *Rothschriewer van Hauenau* possède au moins l'attrait d'une pièce historique sérieusement documentée. Quant aux autres, des contresens psychologiques, d'inouïes faiblesses dans l'action, des scènes sentimentales guindées, bien loin de la vie, y sont d'une déplorable fréquence.

Ajoutons qu'on a suppléé à la pauvreté des pièces nouvelles en reprenant des pièces du répertoire ancien, et en particulier celles de Gustave Stoskopf.

Gustave Stoskopf n'est certes pas un inconnu. Il est né en 1869 à Brumath (Bas-Rhin), un gros bourg d'allure villageoise. Il y vécut une enfance animée qu'il dut quitter pour un

(1) Marconi a fait aussi, vers le même temps, en 1895 ou 1896, d'autres expériences de T. S. F. à l'établissement hydrothérapique d'Andorno, alors dirigé par M. Sella, qui vit encore. Mais il n'opérait, là, que d'une fenêtre à l'autre. C'est en ce souvenir qu'aujourd'hui une plaque commémorative se voit, dans la cour de cet établissement.

séjour au collège de Strasbourg. Ensuite, se sentant la vocation de la peinture, il partit pour Paris, où il fut condisciple et ami d'Henry Bataille chez Julian. Après quelques mois à l'Académie de Munich, il revint définitivement à Strasbourg. Il y fonda, avec le peintre Hornecker, le « Cénacle de Saint-Léonhard » dont le rôle fut primordial dans l'activité littéraire de l'Alsace.

Stoskopf commence à se manifester par la publication d'un volume en vers : *Luschtigs üs'm Elsass* (Choses gaies d'Alsace). C'est une chose étonnante que ce recueil. Mélange de pièces sérieuses et gaies, il nous trace le plus saisissant tableau d'ensemble de la vie alsacienne vers la fin du siècle dernier. — Ruelles sombres de Strasbourg, noires comme des culs-de-sac, avec leurs pignons pointus, dentelés, aux angles baignés de clair de lune, petites places de villages, brasseries au plafond bas et enfumé, tables où pérorent les habitués, autant de gouaches où se révèle une éclatante vision des couleurs. Les personnages, dans ces décors, ont le relief de la vie. Ce sont le plus souvent des humbles : des maires de villages, des bergers chafouins, des artisans, et surtout des types de noctambules : des étudiants en bordée, des pochards raisonneurs, des filles, des balayeurs municipaux. Tout ce monde agit, vous fait ses doléances, « philosophe » sans affectation, avec bonne humeur. Tout vit de façon profonde et saine.

Et il nous semble que c'est là, plutôt que dans les récits de Hansi, qu'il faudrait rechercher la véritable « manière d'être » du peuple alsacien.

Après avoir fondé le Musée Alsacien et l' « Union des Artistes Strasbourgeois », Stoskopf enfin s'attaqua au théâtre, où il connut ses gros succès. Son chef-d'œuvre, *Môssieu le Maire*, une satire virulente de l'arrivisme, a été traduit en français et représenté à Déjazet en 1903.

Nous retrouvons à peu près la même action, transposée un peu plus haut, dans *Le Candidat*. Un candidat à la députation, ballotté au hasard des circonstances entre deux partis, arrive à se faire élire après les plus extraordinaires aventures.

La *Démonstration*, la *Verbotte Fahne*, (« Le drapeau proscrit ») sont surtout des pièces d'intérêt historique. La première raille à la fois le « Kriegerverein » allemand, et la servilité de certaines familles alsaciennes durant l'occupation. Chaque appari-

tion du « Kriegerverein » sur scène est un brouhaha de « hoch ! hoch ! » à étourdir la salle. Elle étourdit même les vieux du village, qui finissent par se soumettre platement aux conditions que dicte le sous-préfet allemand, sous les continuels « hoch ! hoch » des guerriers braillards et chamarrés, comme extraits d'une feuille du *Simplicissimus*.

C'était le sérieux avertissement à la jeune génération alsacienne dont la résistance faiblissait, de jour en jour.

Le Voyage à Paris (« Dr Pariser Reis »), *Ins Ropfer's Apothea* (« Dans la pharmacie de Ropfer ») nous montrent avec plus de pittoresque que ne le permettaient chansons et monologues, des équipées de paysans à la ville, des mariages mouvementés à la Labiche, des batailles autour d'un héritage.

Ses ennemis ont reproché à Stoskopf d'avoir fait du paysan de chez nous un type balourd, prêt à tomber dans tous les filets qu'on voulait bien lui tendre, dupe facile du premier plaisant venu.

Serait-il seulement à nos yeux l'homme qui a su ridiculiser par ses sarcasmes les organisations guerrières allemandes, que nous n'oserions déjà nier son importance.

Mais il y a mieux en lui qu'un pamphlétaire. Avant tout, Stoskopf est un psychologue et un peintre. Ce paysan alsacien, qu'on a cru déformé dans son œuvre, y jouit d'une vitalité qu'on ne trouve chez personne avant lui. Ce n'est pas un paysan fignolé, un « Maître Thibaut » ou un « Colas » de pastorale, mais un gros campagnard, parent des solides Tyroliens de Karl Schönherr. Il est chaussé de lourdes bottes qu'il remue à grand bruit, vêtu d'une blouse bleue. Sa figure est ridée et du brun des vieux cuirs, son poignet noueux, son bon sens à toute épreuve.

Et, malgré son comique parfois un peu gras, voire grossier, si l'on me demandait de désigner le maître actuel du théâtre alsacien en dialecte, c'est sans hésiter que je nommerais Stoskopf.

Voilà pour le théâtre. Les manifestations de l'art alsacien ont été autrement vigoureuses cette année en Poésie lyrique et en critique. Si, au théâtre, on a un peu trop sacrifié à Stoskopf, constatons qu'ici, réellement, il y a du neuf.

Nous remarquons un phénomène primordial, l'abondante éclosion des revues. Les **Nouveaux Cahiers Alsaciens** suc-

cèdent à la *Littérature Populaire*. Leur série s'est close, et voilà que déjà l'on annonce *Rouge et Blanc* qui se propose, avec la même collaboration, de poursuivre l'œuvre des *Cahiers*. La *Vie en Alsace*, le plus populaire *Elsassland*, à d'autres points de vue, sont d'également intéressants symptômes d'une effervescence littéraire telle que Strasbourg, depuis l'héroïque époque des « Stürmer », n'avait plus coutume d'en vivre.

Les *Nouveaux Cahiers Alsaciens* sont un périodique en dialecte avec des poèmes en langues allemande et française. M. H. Solveen, son rédacteur en chef, nous exposait dernièrement quel obstacle la question des langues constituait pour nos auteurs en dialecte. Vivant dans une atmosphère des plus viciées par la politique, ils sont souvent l'objet d'une critique tendancieuse, qui prétend voir en leur « inadaptation » à la culture et à l'idiome de la France les effets d'un mauvais vouloir. Cette attaque ne saurait se soutenir sérieusement : quel est l'écrivain, aussi riche qu'on le voudra supposer, qui se vanterait de produire du jour au lendemain dans une langue autre que la sienne?

Les *Nouveaux Cahiers Alsaciens* se proposent d'être une solution de ce problème. La revue comprend une série d'articles de fond, consacrés à des poètes français ou allemands, de préférence d'origine alsacienne, des inédits (en particulier une correspondance entre S. Bulwer Lytton et Gobineau). Une seconde partie, comprise de façon très éclectique, nous présente des poètes.

Nous y trouvons des poètes en dialecte, tels les frères Mathis, Nathan Katz, le poète du Sundgau, d'autres de langue française, tels O. Mannoni, un fidèle de Jules Romains, Maurice Betz, et enfin des poètes de langue allemande : tels que Claus Reinbolt, Georges Schaffner, H. Solveen et René Buchert.

Donner une appréciation d'ensemble de ce groupement d'écrivains serait chose difficile. Pour ce qui concerne ses poètes de langue allemande, on peut arriver à distinguer deux tendances. Les uns restent dans la tradition alsacienne de la poésie allemande ; ce sont les « héritiers » des « Stürmer » et de René Schikelé. Les autres, moins originaux, subissent la contagion de l'expressionnisme et de la jeune poésie d'Allemagne. Il est agréable de se laisser guider par un Ernst Trakl, un Mombert, ou une Else Lasker Schüler.

Aussi ne ferons-nous qu'un reproche à certains poètes de notre jeune école alsacienne, comme C. Schneider, G. Schaffner ; celui d'avoir suivi avec trop de complaisance leurs modèles et d'être parfois tombés dans leurs excès.

Claus Reinbolt a connu le succès avec son *Morder Kaïn Piep*. Deux frères ennemis, Caïn et Abel Piep, se rencontrent dans une grève. Abel est blessé à mort. Caïn le ramène chez lui. Il évite avec soin de le rencontrer, et le confie à sa femme, Louise Piep. A force de dévouement, elle le sauve. La haine grandit tous les jours, car Caïn ne tarde pas à s'apercevoir que Louise et Abel s'aiment. C'est une guerre sans merci entre les deux. Caïn, c'est le criminel, victime de sa colère, de son besoin de faire mal. Abel, c'est la résignation et la sensibilité. Enfin, le jour de la grève générale, au moment où Caïn menace de tuer Abel, un ivrogne fait sauter l'usine, qui recouvre de ses décombres les corps des deux frères.

Malgré quelques faiblesses de construction, cette pièce possède une valeur indéniable, par la façon dont sont menées quelques scènes (acte II, scène III), par la façon serrée et neuve dont se poursuit l'action.

Claus Reinbolt est un de nos grands poètes de demain. Quant à René Buchert, son talent est en pleine maturité. René Buchert a publié cette année aux Editions Heissler un recueil: **Die Singende Flamme** (« La Flamme qui chante »). C'est l'œuvre capitale du jeune poète.

C'est avant tout un cantique d'amour :

Par les mondes résonne un lied et tremble
A travers mon âme.
Il s'appelle amour,
Et toi
Tu es ce lied : la chanson de ma vie.

La violence de cet amour, le poète en fait cette « flamme qui chante », cette torche aux lueurs sanglantes qui le guide par la vie, le bonheur et la misère. La misère, c'est la guerre, sa souffrance morale, une immense compassion pour tous ceux qui souffrent. Sa sensibilité se contracte frileusement dès qu'il s'agit de lutter. Parfois, brisant toute chaîne, elle se dresse et hurle sa détresse (*Fackel der Not*). D'autres fois, elle se traduit en visions d'une douceur ineffable : elle devient un désir de voir, de pro-

duire, ou bien un complexe mal du pays. Voici un de ses tableaux de guerre :

AUTOMNE FLAMAND.

Les arbres raidis et altiers, maintenant,
Ressemblent à des nonnes sur la lande.
Un dernier rais de soleil
Ourle leur habit d'automne.
Tout comme dans les espaces divins,
La dernière lueur de la lampe,
En gris rêves de crépuscule,
Repose sur des fantômes.

Nous n'avions en Alsace jusqu'à présent qu'un grand poète lyrique : **René Schickelé**. L'œuvre de Raymond Buchert le rapproche du maître.

Voici d'ailleurs en quels termes il le salue :

Ses idées sont des cris sur le Boulevard de la vie.
Mais elles mûrissent dans le vent qui berce les épis au pied des Vosges.

Les *Nouveaux Cahiers Alsaciens* n'ont pas négligé de rendre hommage aux « Stürmer » du début du siècle qui ont, au delà des frontières, fait connaître notre âme. Une douzaine d'articles sont consacrés à René Schickelé (1). Eugène Lambla étudie Ernst Stadler, cet intime de Péguy, tombé en 1914, qui mérite amplement d'être connu du grand public.

René Schickelé, c'est le plus spécifiquement alsacien des grands poètes contemporains. A la tête de tous les mouvements neufs, donnant toute son ardeur à l'internationalisme, il rentre dans cette catégorie des grands de chez nous qui aiment la vie, mais, toujours et partout seuls, sont des dépaysés (2).

Ce que dit Kasimir Etschmidt à propos de son *Hans im Schnockeloch* joué à Düsseldorf en 1916, est vrai de toute son œuvre :

Ce n'est pas une pièce expressionniste, c'est plutôt, en dehors de toute théorie, de toute intention, le cri sauvage d'un cœur. C'est fou et poétique... (*Vossische Zeitung*, 21 déc. 1916).

Et M. Jean Maxe a bien raison (3). C'est un « sans patrie » que René Schickelé. Opposé à tout nationalisme, il ne devient

(1) Voir *Mercure de France*, 15 novembre 1911.
(2) Voir *Nouvelles littéraires*, 8 mars 1924.
(3) Voir *Cahiers de l'Anti-France*, n° 9, chez Bossard, 1924.

tendre que pour peindre l'Alsace où il est né, en amoureuses fresques. Car il n'est pas plus Allemand que Français. Il ne retrouve sa foi que lorsqu'il chante son idéal de paix, de bonheur universel, et l'amour intense qu'il prodigue à tous ses « frères en vie » avec qui il brûle de communier.

A côté des nombreuses études consacrées à Schickelé, nous en trouvons une d'Eugène Lambla, qui nous parle d'un grand disparu : **Ernst Stadler**. L'auteur de *Präludien* et de *Aufbruch* est né en 1883 à Colmar. Il débute au « Stürmer » avec *Baldu*, une épopée d'un rythme fougueux aux couleurs sauvages, d'où se dégage un immense effort vers la libération.

Cette étourdissante mélodie sonne comme un nuage noir sur un ciel d'orage, dit E. Lambla.

Il fut séduit par Stefan George et Hofmanstal. Ce n'est que plus tard, après la longue période où il traduisit Flaubert, Balzac, Péguy et Francis Jammes, qu'il réussit à se découvrir. Les poèmes de cette deuxième période sont mieux que les « miroirs de son âme ».

Stadler y atteint, dit Lambla, par l'extrême raffinement de son sentiment, de son âme, la pureté de sa forme, à la perfection même de l'œuvre poétique.

Voici la traduction d'un fragment de poème extrait d'*Aufbruch* (1914). On retrouve son amour de l'Alsace dans cette hymne aux deux figures de la cathédrale de Strasbourg qui représentent la religion catholique et la religion juive. On y trouve en même temps cette tolérance qui caractérise les âmes d'élite, et que Stadler possédait au suprême degré.

Gratia divinae pietatis adesto Savinae
De petra dura sum facta figura.

Enfin, comme tout l'œuvre était fini, pour louer Dieu,
Ma main a extrait de la pierre ces deux femmes,
L'une est élancée, franche, un peu arrogante.
Son regard est victoire, son pas résonne d'allégresse...
Pour prouver que, joyeuse, elle régnait sur tous les maux terrestres,
Je lui donnai un ciboire, une croix, une couronne.
Quant à mon âme, à la splendeur des lointains jours d'enfance, à ma [profonde existence intérieure,]
Je les donnai à la vaincue, à la répudiée...

Et ce qu'en moi je portais de silence, douce peine et d'humble mélan-
[colie]
Le jetai avec ferveur par-dessus son corps d'enfant.

. . . .

Le liminaire d'*Aufbruch* disait :

Peut-être dormirai-je, quelque part,
Etendu sous les cadavres.
Mais avant l'agonie, avant la nuit dernière,
Je voudrais que mes yeux
Se rassasient de la terre
Et puis se dorent de soleil.

Ernst Stadler fut tué dans les premières semaines de la guerre. Quelques jours avant sa mort, d'une tranchée à l'autre, Péguy et lui s'étaient reconnus et avaient correspondu. Et il faut qu'un même culte unisse les deux amis dans la mort comme ils l'étaient dans la vie.

Ainsi l'œuvre des *Nouveaux Cahiers Alsaciens* se résume en une triple action : le culte des maîtres, la mise au point de la critique régionale, l'ébauche d'un nouvel art alsacien que ne limitera pas la politique. Nous espérons que *Rouge et Blanc* saura continuer l'œuvre immense entreprise par son aîné.

Mémento. — Nous parlerons dans notre prochain article d'un projet de Congrès international des Lettres que prépare actuellement l'« Arc », Association française des Auteurs et Ecrivains de Strasbourg.

CHARLES WOLFF.

LETTRES RUSSES

Kalinine : *Sous le Drapeau de Vrangel*, Ed. Priboï, Leninegrad. — *Le Contemporain russe*, n° 4, Moscou, Leninegrad. — *La Presse et la Révolution*, n° 6, Gosisdat, Moscou. — *Les Annales Contemporaines*, n° 11. — *A l'Étranger*. — M. Guernett : *En Prison*, Ed. Le Droit et la Vie, Moscou, 1925. — La Revue *Le Cirque*, n°s 1 et 2. — Moscou littéraire.

Le livre de M. Kalinine : **Sous le Drapeau de Vrangel**, résume assez bien toute cette période de guerre civile que fut la lutte de Vrangel contre les Soviets. L'auteur ne s'est pas borné à un simple résumé des documents officiels, mais il nous donne de cet épisode de l'histoire russe un récit vivant où se révèle un écrivain plein de talent. Bien entendu, tous les défauts de l'organisation des troupes de Vrangel sont mis en relief, peut-être avec trop de complaisance et parti pris, mais il y a des carac-

téristiques de certains personnages tout à fait remarquables. Le dernier chapitre du livre est consacré à la description de l'île de Lemnos, où se réfugièrent les débris de l'armée de Vrangel, et qui présentait une situation internationale extraordinaire. Possession grecque, cette île était affermée par les Anglais, et les Français, dit l'auteur, s'y sentaient aussi les maîtres. Le livre de M. Kalinine contient beaucoup de vérités amères pour les généraux qui combattaient les Soviets, sans vouloir tenir compte du changement des temps et des conditions de la vie russe.

Les revues publiées en Russie deviennent de plus en plus intéressantes, et telles d'entre elles : **Le Contemporain russe**, *La Presse et la Révolution*, ne seraient pas déplacées à côté des meilleures revues russes des années 1880-1890. Cependant, les revues actuelles sont éditées dans des conditions très difficiles, et la censure impitoyable du gouvernement des Soviets a même voulu interdire *Le Contemporain russe*, dont le dernier numéro qui vient de paraître, le n°4, est encore daté de 1924. Parmi toutes les choses intéressantes que contient ce numéro, nous citerons un article de Gorki sur la comtesse Sophie Andréievna Tolstoï, femme de l'illustre écrivain. Gorki a écrit cet article à propos d'un livre de Tchertkov : *Le Départ de Tolstoï*, et du « Journal » de Goldenweiser, et aussi de quelques autres publications, contenant des attaques violentes contre celle qui fut pendant cinquante-quatre ans la compagne de Léon Tolstoï et lui donna treize enfants. Gorki prend la défense de la comtesse Tolstoï, ou plutôt il veut « dire quelques mots sur l'unique compagne du grand Léon Tolstoï », telle qu'il la voit et la comprend.

Dans la littérature et la vie, écrit-il, nous crions avec orgueil : La femme russe est la meilleure au monde. Ce cri me rappelle celui d'un marchand qui, dans la rue, vend des écrevisses. « Ecrevisses ! Ecrevisses vivantes ! Les grosses écrevisses ! » On met les écrevisses dans l'eau bouillante, avec sel, poivre et laurier, et on les y cuit jusqu'à ce qu'elles deviennent rouges. Il y a dans ce procédé quelque analogie avec notre façon d'être envers « la meilleure femme de l'Europe ». Ayant reconnu que la femme russe est la meilleure, nous avons l'air d'en être effrayés : Et si, en effet, elle était meilleure que nous ? Alors, à chaque occasion nous plongeons nos femmes dans l'eau bouillante de notre vulgarité, sans oublier d'y ajouter deux ou trois feuilles de laurier, et plus la femme est importante, plus nous voulons la forcer de rougir.

Gorki dit qu'il peut parler de la comtesse Tolstoï tout à fait sans parti pris, d'autant qu'elle ne lui plaisait pas et que lui-même n'avait pas trouvé grâce à ses yeux, ce qu'elle lui avait déclaré franchement.

Parfois même ses rapports envers moi prenaient un caractère offensant, mais je ne m'en formalisais point, car je voyais bien qu'elle regardait la plupart des hommes qui entouraient son grand martyr-mari, comme des mouches, des moustiques, et en général, comme des parasites.

Gorki fait une critique sévère de tous ceux qui entouraient Tolstoï, profitaient de lui et après lançaient d'odieuses calomnies contre sa femme. Il décrit d'une façon très pittoresque l'entourage de Tolstoï, quand, presque mourant, celui-ci vint s'installer en Crimée.

A Gaspra s'était réunie toute la famille de Tolstoï — ses enfants, ses gendres, ses brus. Mon impression était qu'il y avait là-bas beaucoup de gens nerveux et malades. Il m'était donné d'observer dans quel tourbillon de petites mesquineries tournoyait la femme de Tolstoï, qui s'efforçait d'assurer la tranquillité du malade, de veiller à ses manuscrits, d'écarter de lui les importuns, qui devait s'occuper de l'installation de ses enfants et de donner à boire et à manger à tout ce monde. Il fallait aussi ménager la jalousie réciproque des médecins, dont chacun était convaincu qu'à lui seul revenait le mérite de la guérison du malade... L'air effrayé, la femme anémique d'André Tolstoï marchait à travers les chambres. Enceinte, elle avait fait une chute et attendait l'avortement. Le mari de Tatiana, qui avait une maladie de cœur, étouffait et râlait. Serge Tolstoï, tristement, cherchait des partenaires pour un bridge... J'avais l'impression, peut-être fausse, que tous les membres de la nombreuse famille de Tolstoï étaient des malades, très peu agréables les uns pour les autres, et qui tous s'ennuyaient à mourir...

La conclusion de Gorki, c'est que la femme qui avait vécu cinquante difficiles années avec le grand écrivain, homme très original, révolté, la femme qui avait été son unique amie pendant toute sa vie et son aide la plus efficace dans son travail, était excessivement fatiguée, et en même temps elle était révoltée à l'idée que ce grand homme, son mari, s'écartait du monde et la laissait seule. A la longue, cette révolte prit chez elle un caractère de folie, et enfin, elle est morte abandonnée par tous, et après sa mort on ne se souvient d'elle que pour la calomnier.

Le n° 6 de la revue **La Presse et la Révolution** contient également beaucoup d'articles intéressants : une excellente étude du professeur Fritche sur Anatole France ; une copieuse étude de Lunatcharski sur le poète Brussov et la Révolution ; toute une série d'articles consacrés à l'Art allemand, etc. Un article particulièrement intéressant est celui de Pixanov sur la correspondance de Dostoïevski. En 1883, après la mort de Dostoïevski, on réunit sa correspondance, dont on retrouva 150 lettres. Depuis cette époque, on en a mis au jour encore 230. On possède donc en tout, actuellement, 380 lettres de Dostoïevski. C'est beaucoup moins que Tourguenev dont on a déjà publié près de 4500 lettres. Mais les lettres de Dostoïevski, si elles sont moins nombreuses, présentent un intérêt bien plus grand, au point de vue de la psychologie de l'homme et de l'écrivain, car Dostoïevski écrivait parfois des lettres de dizaines de pages, où il exposait et les détails de sa vie privée et les plans de ses futures œuvres. De sorte que l'on peut, d'après sa correspondance, se faire une idée complète non seulement de ce que fut la vie de Dostoïevski, mais des phases par lesquelles passa son génie d'écrivain. Dans l'article de M. Pixanov est intercalée une lettre inédite de Dostoïevski, datée du 14 mai 1848. Cette lettre est adressée à Mme E. P. Maïkov, femme du peintre très connu N. A. Maïkov et mère de trois fils dont chacun a laissé un nom dans les Lettres russes : le critique littéraire Valère Maïkov, le poète célèbre Apollon Maïkov et le savant académicien Léonid Maïkov. Madame E. P. Maïkov était elle-même femme de lettres et chez elle se retrouvait l'élite du monde littéraire russe de cette époque : Gontcharov, Droujinine, etc. Dostoïevski était l'un des habitués du salon de Mme Maïkov. Cette lettre, que nous donnons ci-dessous, est très intéressante en ce qu'elle nous montre l'état d'esprit de Dostoïevski, dans les premières années de son activité littéraire. Sa première œuvre, *Les Pauvres gens*, avait obtenu un succès considérable. Le grand critique Bélinski ne tarissait pas d'éloges sur le jeune écrivain et Dostoïevski, grisé par ce succès, lui qui eut toujours tendance à aller aux extrêmes, se montra si orgueilleux que beaucoup de ses admirateurs commencèrent à s'écarter de lui. Les œuvres qui suivirent *Les Pauvres Gens* : *Le Double*, *Niétotchka Nezvanova*, *La logeuse*, ne rallièrent pas des suffrages unanimes, et furent discutées.

C'est à la suite d'une discussion — dont le sujet nous échappe — qui eut lieu précisément dans le salon de Mme Maïkov, que le lendemain Dostoïevski lui adressa la lettre qu'on va lire :

Madame Eugénie Petrovna,

Je me hâte de m'excuser devant vous. Je sens que je vous ai quittée trop brusquement hier soir, même sans vous saluer. Je ne l'ai remarqué que quand vous me l'eûtes fait observer. Et c'était très inconvenant. Je crains que vous pensiez que j'ai été dur et même grossier intentionnellement. Non. Je me suis enfui poussé par l'instinct, par la faiblesse de ma nature qui ne peut ne pas déborder dans les cas extrêmes, et déborder « hyperboliquement », si l'on peut dire. Vous me comprendrez. De par ma nature nerveuse, il m'est déjà très difficile de soutenir une discussion et de répondre aux questions ambiguës qu'on me pose. Il m'est très difficile de ne pas m'irriter, précisément parce que les questions sont ambiguës, et surtout contre moi-même qui ne sais pas faire de telle sorte que ces questions soient nettes et moins pressantes. De plus, il m'est difficile (j'en conviens) de garder mon sang-froid quand je vois devant moi des gens dont la plupart, comme je me le rappelle, ont agi contre moi avec la même impatience que moi contre eux.

Il va sans dire qu'un brouhaha s'ensuivit et que, des deux côtés, on lança des hyperboles conscientes et naïves. Alors, instinctivement je me suis enfui, ayant peur que mes hyperboles fussent de dimensions encore plus grandes.

Mais jugez vous-même de toute la faiblesse d'un homme tel que moi. J'ai pris la plume pour m'excuser tout simplement, en toute humilité, et au lieu de cela je commence à écrire ma propre justification ! Mais, en effet, je sens que j'ai été dur, lourd et vous ai agacé. J'implore toute votre indulgence et demande votre pardon. Je suis sûr que vous comprendrez mon insistance à vous faire des excuses. Je tiens trop à votre bonne opinion ; c'est pourquoi j'ai si peur de la perdre. Peut-être cette lettre est-elle inutile ; j'exagère peut-être, à mon habitude ; peut-être du premier moment m'avez-vous excusé et ne m'avez-vous pas accusé. Mais cette crainte exagérée, cette timidité devant vous, vous montreront, si vous me permettez de le dire, tout le degré de respect filial que j'ai toujours ressenti pour vous. Votre dévoué.

F. DOSTOIEVSKI.

Après les revues qui paraissent en Russie, les revues russes publiées à l'étranger sont, il faut l'avouer, assez pâles. Dans le n° 11 des **Annales Contemporaines**, éditées à Paris, nous trouvons toujours des articles filandreux de Bouaknov, d'Ivanovitch, de Mme Kouskov, qui depuis des années rabâchent

les mêmes choses en faveur du parti socialiste-révolutionnaire, qui montra, au pouvoir, son incapacité absolue à diriger les destinées d'un grand pays. Sans deux excellentes nouvelles de Bounine et un roman assez intéressant, quoique traînant en longueur, de Boris Zaitzev, il n'y aurait rien à lire dans ce numéro. Cette revue, qui, à ses débuts, était vivante et groupait des forces littéraires réelles, devient de moins en moins intéressante et du reste ne paraît plus guère qu'une fois en deux ou trois mois.

La revue **A l'Etranger**, publiée à Berlin et à Prague, contient une foule de documents précieux, parmi lesquels nous citerons la description par un témoin oculaire — Orgekhovski — de l'exécution du grand-duc Paul Alexandrovitch. Arrêté après le meurtre d'Ouritzky, Orgekhovski fut interné dans la même prison que le grand-duc. Celui-ci avait apporté avec lui beaucoup d'objets différents et, jusqu'à la mi-février 1919, vécut dans des conditions relativement douces. Après l'assassinat, en Allemagne, de Liebknecht et de Rosa Luxembourg, on commença, en Russie, à fusiller des otages. Une nuit, deux matelots arrivèrent en automobile à la prison et, accompagnés d'une foule de gardiens, ils se rendirent à la chambre occupée par le grand-duc. Orgekhovski avait été chargé, par ses co-détenus, de la surveillance de l'étage, et il suivit la bande. Il entendit la voix du grand-duc qui criait : « Comment oses-tu, crapule, me tutoyer ! » Des injures grossières lui répondirent. La porte de la chambre, où tous étaient entrés, restait ouverte. Le grand-duc criait ; les matelots et les gardiens ripostaient en se partageant les dépouilles du prisonnier. « Ote-lui son veston ; prends-le pour toi ! Ote-lui ses chaussures ! Prends l'oreiller ! Tiens sa pelisse ! Allez-y, enfants ! que chacun prenne ce qui lui plaît !... » Enfin on traîna Paul Alexandrovitch dans le couloir. Il était tête nue, en bras de chemise, sans chaussures. « On le conduisit ainsi à l'infirmerie de la prison. Je m'y rendis aussi. Là, le détroussage continua, on lui arracha ses bagues des doigts, on lui prit sa montre, on vida ses poches, puis on emmena le grand-duc en automobile, avec encore deux personnes, aussi peu vêtues que lui. Tous les trois occupaient le fond de la voiture ; en face d'eux avaient pris place deux fonctionnaires de la Tche-ka. » Le médecin de l'hôpital, qui assista à l'exécution, raconta le lendemain que le grand-duc Paul Alexandrovitch avait été fusillé la nuit dans la forteresse de Pierre et Paul, avec plusieurs autres

personnes, après qu'on les eut obligées à creuser elles-mêmes leur fosse. Le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch (ami de Tolstoï) a été fusillé avec son chat favori, qu'il n'avait pas voulu abandonner. Dans ce même numéro de *A l'Etranger*, signalons des lettres de Pobiédonostzev, de 1905-1906, au Directeur de l'Imprimerie du Saint Synode, à Moscou, Voït, et le très intéressant Journal de S. Mintzloy, pendant 1907.

Le livre de M. Guernett: **En prison**, comme l'autre ouvrage de cet écrivain: *Le monde criminel de Moscou*, vise surtout à nous faire comprendre la psychologie spéciale, née des conditions toutes particulières dans lesquelles ils se trouvent, des gens emprisonnés. Il y a en tout dix récits dont la matière a été fournie à l'auteur par des souvenirs, des notes écrites par les prisonniers. Il donne aussi des chansons et des poèmes composés par les détenus, des inscriptions relevées sur les murs des prisons et sur les marges des livres que les prisonniers empruntent à la bibliothèque. L'auteur a fait des enquêtes parmi les prisonniers et il note les impressions qu'il a rapportées de ces visites dans différentes prisons de Russie. La littérature de mémoires des anciens prisonniers est excessivement riche. A Moscou paraît maintenant une revue spéciale intitulée : *Le Bagne et la Déportation*, qui publie les mémoires des anciens prisonniers politiques. Le professeur Guernett tire de ses observations la conclusion que tirèrent des leurs tous les savants de toutes les époques, que :

> ... l'état actuel où la privation de liberté sert de punition, dans les prisons vieilles ou neuves, est tout à fait contraire à la nature humaine, les prisons qui coûtent cher à l'Etat étant des pourvoyeuses de la criminalité.

Un chapitre très intéressant de ce livre est celui des lectures en prison. On y lit beaucoup plus qu'en liberté, et avec beaucoup plus d'intérêt, chacun cherchant dans chaque phrase de l'auteur quelque chose correspondant à sa psychologie particulière. M. Guernett parle aussi des journaux et des revues qui paraissent dans les prisons d'Amérique. Dans les prisons des Soviets, il y a eu aussi quelques publications — quarante, mais qui toutes ont été éphémères.

Les Communistes au pouvoir ont tâché de mettre l'art — surtout l'art dramatique — au service de leur doctrine. Malgré tous

les efforts, malgré les sommes énormes dépensées pour des spectacles, il n'en est rien résulté. Les pièces spéciales, basées sur les idées communistes, n'ont eu aucun succès ; il a fallu revenir au vieux répertoire et tous les théâtres jouent des pièces que les journaux officiels traitent de contre-révolutionnaires. La littérature dramatique née pendant la révolution a été très faible. La première tentative intéressante d'une pièce écrite pour le peuple, et où le héros principal est le peuple, sera faite prochainement par le Théâtre Artistique, qui va monter *Les Pougatchevtzy*, dont l'action se passe pendant la révolte de Pougatchev qui faillit réussir, du temps de Catherine II. Mais si les Communistes n'ont pas réussi avec le théâtre, ils ont obtenu des résultats notables au cinéma et au cirque. Le Cirque joue un rôle si important dans la vie actuelle, en Russie, que même il y a une direction d'Etat spéciale pour le Cirque et qui fait paraître une revue : **Le Cirque.** Cette revue, du reste fort bien faite, s'intéresse non seulement au cirque en Russie, mais au cirque dans le monde entier, et le premier article du premier numéro prévoit les possibilités les plus larges pour le cirque, dont l'influence sur le peuple est énorme. C'est Lunatcharsky lui-même qui est l'auteur de cet article. Il croit surtout en l'importance du clown :

J'ai l'impression que le clown n'est pas un bouffon de Sa Majesté le Peuple, c'est un véritable artiste et c'est le clown qui doit personnifier la satire révolutionnaire.

Mais il reconnaît dans ce même article que la place prépondérante, dans le cirque, appartient aux artistes étrangers.

Malgré la rigueur des temps, la vie littéraire continue en Russie. Nicolas Nikandrov vient de terminer un roman sur la vie actuelle à Moscou : *L'Amour de Xénia Dmitrievna.* L'idée principale du roman est que l'amour pour une femme, dans sa conception bourgeoise, a été une véritable chaîne. M. André Sobol travaille à un grand roman : *Le vent de feu*, où il est question de la faillite de l'*intelligentzia.* Victor Schklovsky termine un livre : *Prose russe contemporaine.* André Biély, dont le roman *Petersbourg* va bientôt paraître en français, publiera prochainement un autre roman très important : *Moscou.* Dans ce roman de Biély figurera l'ancien Moscou et le Moscou moderne ; le personnage principal est un professeur de mathématiques dont les découvertes font sensation à l'étranger, et c'est le milieu intellec-

tuel de Moscou, le monde universitaire que décrit l'auteur. Les poètes aussi continuent à publier beaucoup, et d'après les statistiques des librairies de Moscou, c'est A. Blok, Jessénine et Maiakovsky qu'on lit le plus.

J.-W. BIENSTOCK.

LETTRES NÉO-GRECQUES

D.-C. Hesseling : *Histoire de la Littérature grecque moderne*, trad. N. Pernot, Les Belles-Lettres, Paris. — Hubert Pernot : *Pages Choisies des Evangiles*, Les Belles-Lettres, Paris. — *Le Sacrifice d'Abraham*. — L'œuvre de M. Jean Psichari. — Paulos Nirvânas : *To Agrioloulondo*, roman ; Eleftheroudakis, Athènes. — Mémento.

Il nous faut saluer avec transport l'initiative de l'*Association Guillaume-Budé*, qui vient d'annexer à sa collection d'auteurs latins et grecs une collection néo-hellénique, et qui prépare également une collection byzantine.

En ce qui concerne la littérature de la Grèce nouvelle, elle se propose de continuer, sous la direction éclairée de M. Hubert Pernot, l'entreprise d'Emile Legrand, qui a abouti à la publication des *Monuments pour servir à l'étude de la langue néo-hellénique* et de *la Bibliothèque grecque vulgaire*. Deux volumes de la série nouvelle ont déjà paru.

Le premier est une traduction soignée de l'**Histoire de la Littérature grecque moderne**, de M. Hesseling, professeur à l'Université de Leyde. L'édition originale a paru en 1920. Le second nous offre les **Pages Choisies des Evangiles**, *littéralement traduites de l'original et commentées à l'usage du public lettré, avec le texte en regard*, par M. Hubert Pernot, Ce n'est pas sans raison particulières, je suppose, que M. Pernot a placé les Evangiles en tête de sa nouvelle collection de textes néo-helléniques.

Leur langue, en effet, si paradoxal que cela puisse paraître, marque le véritable point de départ du grec moderne, et la version de Marc, la plus *vulgariste* de toutes, pour employer un néologisme, contient à peine soixante-dix mots qui ne se retrouvent pas dans le Dictionnaire de Vlachos publié en 1897. Marc écrivait comme il parlait, afin d'être bien compris de la foule ; Mathieu, remarque M. Pernot, s'attache davantage à ce qu'on tenait alors pour la correction. Peut-être avait il prémédité de

toucher des auditeurs déjà plus cultivés. Luc, au contraire, aime la langue savante, les tournures surannées. Sans doute cherchait-il à conquérir une élite. Jean présente des analogies avec Marc. Nous ne nous étendrons point ici sur les conséquences de cette découverte dans le domaine réservé à l'histoire religieuse ; nous nous contenterons d'indiquer que la comparaison scientifique des textes a permis à M. Pernot d'affirmer un fait ignoré jusqu'ici; Mathieu et Luc auraient eu sous les yeux le texte de Marc, qu'ils auraient en quelque sorte amendé. Quant à Luc, il aurait travaillé à la fois sur Marc et sur Mathieu. L'hypothèse inverse est exclue.

Au demeurant, les Evangélistes faisaient une œuvre de propagande et leur style n'avait rien de pompeux.

Dans sa traduction, M. Pernot s'est efforcé de transposer en français les nuances de langage qui distinguent chacun d'eux ; il s'est attaché à suivre de très près l'original, en laissant subsister dans le français les défectuosités du grec. Il n'a pas hésité, en plus d'un passage, à se séparer de ses devanciers en ce qui concerne le sens, tout en se rapprochant davantage de la *Vulgate* qu'on ne l'avait fait jusqu'ici.

Dans l'ensemble, ces *Pages choisies* constituent un merveilleux abrégé de la Vie de Jésus, et l'*Introduction* ne manquera pas de soulever à tous points de vue de passionnés commentaires.

De ce que le vocabulaire des Evangiles soit très proche de celui qui est encore en usage dans la Grèce d'aujourd'hui, M. Hesseling n'a pas cru, toutefois, pouvoir tirer argument, en vue d'établir une démarcation précise entre le grec ancien et le nouveau. Pourtant, selon M. Pernot, le français de Montaigne s'éloigne davantage du français actuel que le grec des Evangiles, — tant pour le vocabulaire que pour la syntaxe, les expressions, le génie propre, — ne s'écarte du grec de nos jours.

M. Hesseling ne fait remonter qu'au VIIIe siècle l'époque où se produisent des changements essentiels, et c'est aux XIIe et XIIIe siècles qu'apparaissent les premières œuvres rédigées dans le nouvel idiome.

Aussi bien, au lieu de rechercher dans le domaine purement linguistique les éléments qui lui permettraient de tracer de sûres limites, préfère-t-il emprunter celles-ci à l'histoire pure et simple. Pour lui, la catastrophe de 1453 a bien pu anéantir la vie poli-

tique du peuple grec, elle semble bien avoir sauvé son individualité, en écartant pour plusieurs siècles les influences assimilatrices de l'Occident. Au fait, c'est la conquête franque de 1204 qui fait faire à l'Hellénisme le pas décisif vers la modernité ; mais presque aussitôt la prise de Constantinople introduit une brusque cassure. Pourtant, c'est bien au souffle de l'Occident que s'éveillent la Crète intellectuelle du XVIe siècle, puis le mouvement de renaissance heptanésienne, presque contemporain de celui qui rendit aux Grecs originaires de Constantinople la fierté de leur race, à l'aurore du XIXe siècle.

C'est encore l'Occident qui permit à l'Ecole athénienne, à partir de 1860, de jeter les bases d'une littérature vraiment nationale. Fait à méditer : cette littérature nationale s'est progressivement *démoticisée*. Jusqu'à aujourd'hui, certes, presque tout ce qui s'adresse à l'intelligence pure reste voué au *scolastique*, et l'on peut affirmer par là même, sans paradoxe, que la littérature byzantine ne s'arrête pas, comme le veut M. Hesseling, en 1453, mais qu'elle se poursuit, à la faveur de la *catharévousa*, jusqu'à nos jours.

La méthode suivie par M. Hesseling lui permet de montrer, à travers un certain nombre de personnalités de premier plan, l'évolution historique d'une littérature en deux langues.

Le jugement porté sur les auteurs et leurs écrits est toujours consciencieux, mesuré, motivé, impartial. Le savant et le critique sont ici de premier ordre.

Trois exemples en passant. Parlant du **Sacrifice d'Abraham** (si excellemment traduit en français par M. Valsa), M. Hesseling évite soigneusement d'appuyer l'opinion de Krumbacher, par laquelle le drame crétois aurait une origine italienne. Pour soutenir cette dernière thèse, il faut autre chose, en vérité, que l'orthographe du mot *Ada*, puisque c'est en *caractères latins* que le manuscrit primitif fut rédigé. On ne saurait donc se prévaloir de la graphie grecque, laquelle n'est que de seconde main. Après avoir lu le mystère crétois, la pièce contemporaine de Feo Belcari et celle de Théodore de Bèze sur le même sujet,

on a l'impression, dit M. Hesseling, qu'à certains passages les coïncidences sont trop grandes pour provenir simplement de la nature du sujet. Mais on ne saurait démontrer expressément, ajoute-t-il, que les pièces grecque et française dépendent de la pièce italienne.

On en peut dire autant du *Sacrifice d'Abraham* ragusain, composé en langue slave vers le milieu du xvi° siècle par Nicolas Vétranic Cavcic (en religion frère Mauro). C'est le seul, au reste, qui, pour la valeur littéraire, mérite d'être comparé au drame crétois. Que l'idée en son germe soit d'Italie, on peut le soutenir; mais, en Dalmatie comme en Crète, l'exécution reste authentiquement et originalement locale. Trop de détails en font foi.

En ce qui concerne l'action et l'**Œuvre de M. Jean Psichari**, le savant critique néerlandais commence par faire un certain nombre de restrictions sur l'absolutisme des théories linguistiques professées par son éminent confrère ; mais il ne peut s'empêcher d'affirmer ce fait capital : *La réaction violente de Psichari a tué le purisme.* Ensuite, très judicieusement, il passe en revue l'œuvre purement littéraire du grand novateur : douze volumes compacts où tous les genres sont successivement abordés, depuis la simple nouvelle d'étude psychologique jusqu'au drame d'idées, en passant par le roman subjectif, intellectualiste ou philosophique, le tout parsemé de fines observations sur la vie, sur l'ambition et sur l'amour, et baigné d'un lyrisme très particulier. Il ne nous semble pas, toutefois, que M. Hesseling ait rendu pleine justice à l'ampleur de ce cerveau, à l'énormité de cet effort. Certes, Palamas est plus riche de spontanéité intuitive ; mais est-il en Europe un plus souple logicien que Psichari, et, par là même, un plus remarquable ouvrier de la prose? Qui connaît toute son œuvre grecque, en même temps que son œuvre scientifique, ne peut se refuser à le classer parmi les grandes figures de l'Europe contemporaine, et peut-être, pour notre part, n'y avons-nous, pas assez insisté jusqu'ici.

De même, il semble que nous ayons, par simple inadvertance, laissé un peu trop dans l'ombre l'un des aspects les plus captivants du souple talent de M. Paulos Nirvânas, celui précisément qui permet à M. Hesseling de le rapprocher de Papadiamandis. Il y a en effet chez M. Nirvânas, à travers le philosophe pessimiste, le critique, le chroniqueur et le dramaturge qu'il demeure, un conteur incomparable. La *Légende du Pape Parthénis* n'est pas seulement une transposition ingénieuse des sentiments intimes de l'auteur ; elle dénote un observateur ému des choses de la mer et de la vie, un peintre doublé d'un psycho-

logue. Nirvânas chérit l'antithèse ; elle est pour lui source d'humour et d'ironie, voire de sarcasme.

Son œuvre la plus récente est un roman, **La Fleur Sauvage**. Il s'y révèle analyste subtil de l'âme féminine, habile metteur en scène, évocateur émouvant de gestes, de figures, de lignes et de couleurs. Par le goût du détail caractéristique et du verbe harmonieux, le prosateur ici se montre digne du délicat lyrique de *Source chantante*, et c'est tout dire. Ce n'est pas à M. Nirvânas que l'on peut reprocher d'imiter sans discernement les modèles français.

Mémento. — Ceux qui veulent se rendre compte de l'immense place occupée par l'Hellénisme, même au sein de la servitude, et des diverses tentatives d'organisation européenne, ébauchées depuis un siècle et demi, devront lire et méditer la monumentale *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours*, par MM. Edouard Driault et Michel Lhéritier. Nous aurons nous-même l'occasion d'y revenir.

Enumérons maintenant toute une série d'ouvrages à commenter bientôt. En prose : *Grammès stin ammoudia*, par Jean Pergialitis, quatorze aquarelles prises au milieu de l'Egée ; — *To Biblio tis Idonis kai tou Thanatou*, esquisses philosophiques et sociales par Athanas Mikhas ; *O Kallitekhnis tis Zois*, drame par Th. Potamianos.

En vers : *Sto gyrisma tis rimas* par Rigas Golphis ; *Boukéto*, par P. Triandaphyllos ; *Pros to Phôs*, par Sp. Kamilléris ; *Apo ti Monaxia mou*, par J. Œkonomidis ; *Matoména Syndrimia*, par Sylvios ; *Agrotika*, par Tsoukalas ; *Ap' ta Skoti sto phôs*, par A. Mammélis ; *Dioolos*, par Anatoléas.

Côté des revues : *Kritiki* devient *Kritiki kai Tekhni*. Outre la brillante transposition en vers d'un fragment de l'*Odyssée*, M. Philindos y donne la suite de ses fines études linguistiques ; *Argo* publie de solides aperçus d'esthétique de M. Valsas ; *Erotocritos* se propose de nous révéler la Crète littéraire. En attendant, Psichari et Christovasilis y publient d'attrayantes proses. A *Néa Tekhni* on peut lire la pénétrante étude d'*Alkis Thryllos* sur l'œuvre de Const. Théotokis. Et il ne faut pas oublier *Libre*, dont le vaillant directeur, M. Louis Roussel, enseigne maintenant à la Faculté des Lettres de Montpellier. La critique y est nette et sûre. Mais pourquoi ce dédain pour le poème de Kornaro ?

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Eugène O' Neill : *Desires under the elms*, Greenwich Village Theatre. — *Pelléas et Mélisande*, Metropolitan Opera. — *The League of Composers*. — Amy Lowell : *John Keats*, Houghton Mifflin C°. — Paul Rosenfeld : *Port of New York*, Harcourt, Brace and C°. — Mémento.

Il faudrait un livre pour discuter du théâtre américain. Qui pourrait se flatter de faire contenir dans quelques jugements, fussent-ils compréhensifs, la réalité richissime des scènes de Broadway, de Greenwich Village et des autres centres dramatiques de ce pays ? Ce qui manque à l'un, l'autre le possède. Il faut suspendre son jugement définitif. On ne peut qu'indiquer des tendances.

Je n'ai vu qu'un petit nombre de pièces américaines. Une a retenu ma sympathie. C'est la nouvelle œuvre d'Eugène O'Neill, **Désirs sous l'orme**, titre freudien s'il en fut. Voici le thème : le vieux Cabot, veuf et solitaire, épouse une jeune et belle femme. Elle rentre en souveraine dans la ferme de la Nouvelle-Angleterre et, le jour même de sa venue, les deux jeunes Cabot, du premier lit, secouant le joug paternel et puritain, s'en vont pleins d'espoir vers les pays fabuleux de Californie. Reste le troisième, Eben, d'un tempérament rêveur et qui, en termes de psychanalyse, est encore dans la confusion mi-sentimentale et mi-érotique du complexe maternel. Les caractères sont dessinés avec brutalité, sauf celui de la jeune femme, à la fois chatte et tigresse, et celui d'Eben que tout prépare à tomber dans les bras de sa marâtre. C'est le thème de *Phèdre* transporté en Nouvelle-Angleterre, en l'an 1850, qui fut, on le sait, le moment où les jeunes gens, parfois les hommes mûrs, souvent des familles entières, s'en allaient de l'Est vers l'Ouest chercher l'or et échapper au puritanisme qui étreignait leur vie de fermier ou de maître d'école.

Eben succombe. Le vieux Cabot ne s'aperçoit que d'une chose, c'est que sa nouvelle femme ne l'aime pas plus que ne l'a aimé la première, pas plus que ne l'aiment ses enfants. En lui, l'auteur va accumuler, au fur et à mesure qu'avance le drame, tous les symboles de la solitude morale et physique. Il fait le centre des diverses scènes, comme dans un primitif la figure douloureuse du crucifié.

Un enfant est né. On se réjouit fort, dans la ferme qui voit

rarement la joie. Le baptême amène la foule des voisins, on danse, on boit. Le vieux Cabot, à demi saoul, cherche querelle à Eben, qu'il a toujours détesté pour son caractère indécis. La scène prévue éclate. Eben entrevoit la vérité : la jeune femme ne l'a attiré dans son lit que pour avoir l'enfant que le vieil époux n'était pas capable de lui donner. Cet enfant héritera de la ferme ancestrale. Eben n'aura rien. Incapable, comme ses frères, d'aller chercher l'aventure et la richesse ailleurs, il se sent perdu dans un monde hostile.

Alors, une scène de grande beauté se produit : Eben accuse la jeune femme de trahison. Celle-ci, pour lui prouver la réalité de son amour, étrangle le nouveau-né.

Eben laisse déborder une haine qu'il ne soupçonnait pas, car il aimait l'enfant pour des raisons fort simples, que la psychanalyse ne ferait, en ce cas, qu'obnubiler. Il court chercher la police. Cependant sa haine (qui n'était encore que de l'amour) tombe et il s'accuse en accusant la femme. Il la suit en prison. Le vieux Cabot une fois de plus reste seul, dans sa ferme impassible ; il revient à ses vaches dont il aime l'odeur, et qui seules lui tiennent compagnie et l'aiment.

On voit tout ce qu'a ajouté O'Neill au traditionnel drame d'*Hippolyte* et de *Phèdre*. On devine que ce drame, où les choses sont appelées par leur nom, a soulevé des protestations. Il a failli être interdit Une assemblée de professeurs l'a jugé. Le tribunal a rendu un verdict favorable. La foule n'a cessé de l'aller voir, sceptique et curieuse. La pièce tient l'affiche. Elle n'est pas très bien jouée. Mais sa présentation tient du prodige.

Dans un petit théâtre, grâce à une mise en scène scéniquement parfaite, *Désirs sous l'orme* prend l'allure d'une très grande pièce. Le public voit la ferme des Cabots par derrière ; elle se divise en quatre compartiments : en bas, à gauche, la salle à manger-cuisine, à droite le salon où aura lieu la scène d'amour, parce que là flotte le souvenir de la mère d'Eben, lequel sera seul responsable, pour satisfaire Freud ; en haut à gauche, la chambre d'Eben, à droite celle des époux. Selon que la pièce se passe dans l'un ou l'autre des quatre lieux mentionnés, la cloison qui sépare les personnages du public disparaît. Il y a plusieurs avantages dramatiques à cela : la Ferme, avec son symbolisme, est une éternelle présence et la seule réalité permanente

autour de quoi s'agitent et souffrent les hommes ; des actions simultanées peuvent avoir lieu, comme par exemple la scène où Eben délibère dans sa chambre, tandis que Cabot confesse à sa femme l'amour et le silence dont est plein son cœur, dans l'autre chambre ; enfin tout en isolant l'action dans des limites étroites, ce dispositif permet des éclairages habiles qui suggèrent l'atmosphère morale et matérielle où vivent les personnages

Extrait du programme où un nommé Rudolf Kommer fait du tort à O'Neill par une louange agressive : « La pièce qui arriva ensuite en Europe fut *The Emperor Jones*. A Paris, le régisseur commit des atrocités difficiles à croire, même quand elles sont rapportées par des témoins oculaires. Mais la mésintelligence pathétique des choses anglo-saxonnes est devenue tradition bien établie en France. »

Je crois en effet que l'Odéon n'a pas fait justice au beau drame d'O'Neill, et que, dans tous les cas, une pièce uniquement consacrée à la psychologie d'un nègre n'a pas de chance d'intéresser un public européen. Quant à la deuxième affirmation de M. Kommer, elle ne fait que prouver son ignorance, son parti pris, sa sottise et son origine : toutes choses qui ne peuvent que gâter son jugement critique et son goût. A la place d'O'Neill, je serais fâché d'avoir un pareil thuriféraire pour m'encenser.

§

A l'Opéra, on vient de reprendre **Pelléas et Mélisande**. C'est la première fois que le signor Gatti-Carazza daigne satisfaire les nombreux amis de l'Opéra français moderne. En 1908, c'est à l'autre théâtre, maintenant défunt, que Mlle Garden, MM. Périer et Dufranne firent connaître l'immortel chef-d'œuvre aux New-Yorkais.

L'interprétation de 1925 est excellente. Mlle Bori chante avec pureté et *récite* avec charme. Mr Johnson a étudié le rôle de Pelléas avec Perrier. Un léger accent étranger ne nuit pas à sa diction. Mr Whitehill dans Goland est superbe et sa voix a une qualité rare, même au Metropolitan. Mr Hasselmann conduit l'orchestre avec fougue. La mise en scène dépasse ce qu'on peut imaginer en fait d'habileté technique : les décors simples, lumineux, ou enténébrés de ce crépuscule où se plaît la musique même, le rideau noir avec frange transparente qui sépare les

scènes comme par un voile de deuil, les immenses rideaux de tulle bleu qui s'entrouvrent pour laisser voir la mourante Mélisande étendue sur un lit de satin blanc, tout est somptueux, de bon goût, et révèle le désir de ne trahir personne, ni Maeterlink ni Debussy.

Les Concerts ont affiché toute sorte de musiques et toutes nationalités de chefs. Les orchestres que j'ai pu entendre ont une grande souplesse. Une vieille dame, à mes côtés, s'est levée pendant le *Sacre du Printemps* et, portant une rose à ses narines, est sortie avec dignité. Quelques portes ont claqué. Puis une ovation d'abord timide, ensuite plus ferme, a rappelé le chef, Wilhem Furtwaengler, dont le succès a été énorme en toute occurrence.

Deux jeunes Sociétés font connaître la musique la plus récente. Un auditoire de lettrés, de poètes, de jeunes femmes, écoute patiemment les compositions les plus bizarres. De ces deux sociétés, je connais assez bien **The League of composers**, dont l'action a été jusqu'ici fort louable. Son dernier concert a redonné *Pierrot lunaire* et présenté pour la première fois un acte, inspiré de Poe, mis en musique par L. Saminsky. — Trois mesures (ou quatre, je ne sais plus bien) de chaînes qu'on secoue préludent à cette courte et funèbre histoire. Entre Schoenberg et Saminsky, nous eûmes le véritable régal d'un Poème-jazz de V. Lindsay, mis en musique par Louis Gruenberg. Comme me l'a murmuré, dans le couloir, Alfred Kreymborg, enfin un musicien a découvert la poésie américaine. *The League of composers* a jusqu'ici à son actif *L'histoire du soldat*, de Stravinsky, la *Rhapsodie Nègre*, de Poulenc, du Malipiero, du Falla, du Migot, du Copland, du Roussel, du Honegger, du Berners, du Bartok ,etc. Elle publie une Revue, *The League of composers' Review*, que je ne saurais trop recommander à tous ceux qui, en France, suivent les progrès immenses que fait le goût, la curiosité américains, dans les choses musicales.

Il y a, malheureusement, dans les programmes de New-York un grand vide : Gabriel Fauré en est absent. Quoi qu'en pense Paul Rosenfeld, critique du *Dial*, ami des choses de France, esprit cultivé et serein, Gabriel Fauré ne ferait pas en vain s'élever sa pure leçon de musicalité dans la fiévreuse et tyrannique cité.

§

Et les livres ? Je ne peux songer à les lire tous, même choisis. Quelques-uns s'imposent. Miss Amy Lowell (maintenant en Angleterre où elle parle de la Poésie américaine et de Keats) a enfin publié ses deux volumes sur **John Keats**. La critique américaine a fait entendre un pæan nationaliste, très touchant et fort légitime. Un critique a eu le mauvais goût de rabaisser, à cette occasion, ses cousins de Grande-Bretagne.

Miss Lowell, il est vrai, vient de prouver que l'Amérique, comme le vieux monde, possède des documents encore intacts. L'usage qu'elle en fait dans son livre rencontrera dans les universités, où la méthode documentaire est en grande vogue, une sympathie certaine. Son livre contient des vers, des proses inédites, des reproductions d'objets ayant appartenu à Keats, des fac-similés, etc., tout l'attirail indispensable de la critique moderne.

S'il n'y avait que cela, le livre serait curieux sans être, ce qu'il est, vivant. En effet, Miss Lowell donne du poète qu'elle étudie une interprétation personnelle d'ensemble. Elle n'omet aucun fait de sa vie, suit le jeune Keats au collège, auprès du lit mortuaire de sa mère, dans ses relations avec Fanny, ne nous fait grâce d'aucun détail qu'elle ne l'ait compris, expliqué, replacé dans la série des menus faits qui composèrent l'existence du poète. Miss Lowell, étant poète elle-même, perçoit dans les images par lesquelles Keats traduit son âme, les résonances mêmes de sa vie. Keats a toujours beaucoup captivé l'attention de Miss Lowell. Ses premiers essais de poésie portent la marque des sonnets et de l'*Endymion* de Keats. Tous les deux sont des visuels qui emploient les matériaux fournis par la vision pour composer leur monde intérieur et le retraduire à nos yeux. Tous les deux, à force de regarder les choses, les incorporent à leurs souvenirs, à leurs émotions, de telle sorte que le monde devient un reflet de leur âme, et leur âme un symbole coloré et vibrant du monde.

Il y a des pages qui se lisent comme un conte vrai, d'autres comme des dissertations de psychologie. Le souvenir de la psychanalyse flotte, discret, comme au moment où Miss Lowell explique que c'est la disparition de sa mère qui fit de Keats un poète.

Le travail matériel du poète n'a pas de mystère pour notre

critique, qui s'est observée elle-même comme sans doute peu d'écrivains l'ont fait. Aussi, l'*Endymion* de Keats devient sous sa plume alerte presque lumineux.

Mais ceci est un livre qui demande un commentaire de longue haleine. Nous espérons lui rendre justice, un jour. Le meilleur parti sera de le traduire pour le public français. L'édition américaine est fort belle. Mais son prix est, hélas ! un empêchement à sa diffusion en France (12 dollars).

Je pourrais faire quelques légers reproches à Miss Lowell. Son livre n'a pas de notes au bas des pages, ce qui l'oblige à incorporer dans le cours de la discussion des détails oiseux, qui ne font qu'alourdir le texte, comme par exemple quand elle nous explique par quelles déductions et quels procédés elle s'est assurée que (contrairement à l'opinion de Sidney Colvin, le précédent biographe de John Keats) le poète d'Endymion avait eu en mains l' *Endymion and Phœbe* de Drayton. Là où quelques lignes eussent été suffisantes, miss Lowell, dans un excès de conscience confidentielle, ne nous épargne rien de sa correspondance avec les bibliothécaires d'Amérique et d'Europe.

Miss Lowell a mis cinq ans à composer un livre que nul ne pourrait songer à imiter, s'il n'avait à sa disposition les journées et les nuits pour travailler, l'argent pour acheter, dans les ventes privées ou publiques, des documents inédits, et le courage physique de courir d'un continent à l'autre s'assurer d'une date et vérifier une signature. Si Miss Lowell n'eût été poète, son livre ne serait autre chose qu'une sèche mise au point, et une suite d'anecdotes, avec de belles images. Heureusement, Miss Lowell est poète. Et elle n'a point choisi pour sa critique quelqu'un qu'elle n'aimât que modérément. C'est sa sympathie qui a fait le livre. Même sans les documents inédits, son livre serait excellent, ce qui, après tout, peut rassurer ceux qui sont engagés dans des travaux de critique, sans avoir la possibilité de découvrir tous les matins un document nouveau.

John Keats a mis Amy Lowell au premier rang des *Scholars* du monde intellectuel. Ce n'est pas un mince avantage.

§

Il me reste peu de place pour les autres livres. Paul Rosenfeld est un poète qui chante en prose le **Port de New-York**,

image de l'âme américaine prenant enfin conscience d'elle-même. C'est un livre d'essais : des poètes comme Sandburg, des photographes comme Stieglitz, des peintres comme Hartley, des critiques comme Brooks sont réunis dans un hymne de gloire où Rosenfeld déverse toute la sympathie dont il est capable, et c'est beaucoup dire. Rosenfeld n'ignore point la dette intellectuelle que l'Amérique doit à l'Europe. Mais il sait avant tout que « la vie a commencé à se stabiliser sur le nouveau continent et que les hommes ont cessé de s'exclure l'un l'autre ».

La tradition importée d'au delà l'Atlantique a commencé de s'exprimer en termes du milieu nouveau, donnant au Port de New-York un sens, et au pays entier le sens du Port de New-York.

Rosenfeld et son livre sont de bons compagnons, pour parcourir cette ville brutale que le printemps peint de couleurs aimables.

Mémento. — Nous rendrons compte dans notre prochaine Chronique du livre d'Ernest Boyd : *Studies from Ten Literatures*, et de celui d'Alfred Kreymborg : *Troubadour*, ainsi que du nouveau roman de Sinclair Lewis.

Revues de vers : *Poetry, a magasine of verse*, leur doyenne, — *Contemporary Verse*, éditée à Philadelphie, — *The Measure, a journal of poetry*, édité à New-York, — *The Double Dealer*, de la Nouvelle-Orléans, — *Voices, a journal of verse*, de Boston, — *Esthete 1925*, de New-York — et sans doute y en a-t-il d'autres.

JEAN CATEL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Charles Lalo : *Esthétique* ; Alcan. 5 »

Alice Meunier : *Giotto*, avec une préface de Gustave Geffroy et de nombr. reprod. ; Nilsson. 10 »

Esotérisme

F. Jollivet-Castelot : *Le communisme spiritualiste* ; La Rose-Croix, Sin-le-Noble (Nord). 3 50

Fr. Wittemans : *Histoire des Rose-Croix*, préface du Dr W.-H. Deiner Van der Gon ; Edit. Adyar. » »

Finance

Pierre Dupont-Ferrier : *Le marché financier de Paris sous le Second Empire* ; Alcan. 10 »

Jacques Rueff : *Sur une théorie de l'inflation* ; Berger-Levrault. 3 50

Histoire

Colonel Paul Azan : *L'émir Abd El Kader, 1808-1883.* Du fanatisme musulman au patriotisme français ; Hachette. 20 »

Charles Bonnefon : *Histoire d'Allemagne* ; Fayard. 10 »

Albert Grenier : *Le génie romain dans la religion, la pensée et l'art.* Avec 16 fig. et 16 planches h. t. ; Renaissance du Livre. 20 »

Léon Homo : *L'empire romain* ; Payot. 20 »

H.-G. Wells : *Esquisse de l'histoire universelle,* traduction de Edouard Guyot. Avec 112 cartes et gravures ; Payot. 50 »

Littérature

Henri d'Almeras : *Un scandale littéraire : les lettres de Van Engelgom par Jules Lecomte, prince des chroniqueurs,* introduction et notes. Portrait gravé sur bois par Ouvré ; Bossard. 12 »

Arsène Arüss : *Le joli page de Balzac (Madame Marbouty).* Documents inédits ; Chiberre. 4 »

André Beaunier : *Eloge de la frivolité* ; Hachette. » »

Pierre Champion : *Ronsard et son temps.* Avec 24 phototypies h. t. ; Champion. 60 »

Léon Daudet : *Œuvre philosophique : L'Hérédo. Le monde des images.* Edit. définitive avec une préface nouvelle et un index des noms cités ; Nouv. librairie nat. 12 50

Bernard Fay : *Panorama de la littérature contemporaine* ; Kra. 7 50

Gœthe : *Wilhem Meister,* introduction, traduction et notes par Henri Lichtenberger ; Renaissance du Livre. 5 »

Thomas Hardy : *Poèmes,* traduction française de J. Fournier Gringoire. Introduction de Jethro Bithell. Avec un portrait de Thomas Hardy ; Libr. de France (Bibl. des Marges). 8 »

Albert Houtin : *Une grande mystique : Madame Bruyère, Abbesse de Solesmes, 1845-1909* ; Alcan. 20 »

René Le Pays : *Nouvelles œuvres* suivies du *Dialogue de l'amour et de la raison,* introduction et notes d'Albert de Bersaucourt, portrait gravé sur bois par Ouvré et frontispice ; Bossard. 12 »

Rosa Luxembourg : *Lettres à Karl et Luise Kautsky,* traduit de l'allemand par Nad. Stchoupak et Desrousseaux ; Rieder. 7 50

Jean Maxe : *L'anthologie des défaitistes,* préface de M. Emile Buré ; Bossard, 2 vol. 18 »

Gaston Picard : *Nos écrivains définis par eux-mêmes,* enquête ; Goulet. 6 50

Martial de Pradel de Lamase : *L'hôtel de la marine, le monument et l'histoire.* Avec 6 gravures ; Plon. 12 »

Henri de Régnier ; *Proses datées* ; Mercure de France. 7 50

César Santelli : *Georges Duhamel* ; Mercure de France. 6 50

Ouvrages sur la guerre 1914-1918

Général Arthur Boucher : *Les doctrines dans la préparation de la grande guerre.* Avec 8 croquis ; Berger-Levrault. 8 »

Général Camon : *L'effondrement du plan allemand en septembre 1914.* Etude stratégique. Avec 22 croquis ; Berger-Levrault. 8 »

Jacques Laglains : *Mémoires d'un censeur* ; Renaissance du Livre. 7 50

Le Livre blanc allemand de 1919 sur les responsabilités de la guerre, avec introduction, notes et commentaires de R. Menneire ; Edit. des Documents politiques. 5 »

Philosophie

Max Nordau : *La biologie de l'éthique* ; Alcan. 15 »

Paul Oltramare : *La religion et la vie de l'esprit* ; Alcan. 15 »

Poésie

M. Khairy : *Les batailles intérieures. En marge de Tout Ankh Hamon. Essors et vertiges. Les rêves évanescents* ; Grasset 4 vol.

Leo Loups : *Les déesses.* Avec des bois de E. Bonetto ; Edit. des Belles-Lettres. 10 »

Charles Maurras : *La musique intérieure* (Cahiers verts, n° 52) ; Grasset. 15 »

Alice-Georges Vallières : *La douloureuse chanson* ; Lemerre. 12 »

Politique

Giuseppe Prezzolini : *Le fascisme,* traduit de l'italien par Georges Bourgin ; Bossard. 9 »

Questions religieuses

Israël Abrahams : *Valeurs permanentes du judaïsme,* traduit de l'anglais par Constantin Weyer ; Rieder. 6 50

A. Loisy ; *Les actes des apôtres,* traduction nouvelle avec introduction et notes ; Rieder. 9 »

Wilfrid Monod : *Jésus ou Barrabas* ; Stock. 10 »

Roman

Mathilde Alanic : *L'aube du cœur* ; Flammarion. 7 95

André Barre : *Au pays de la faim* ; Fasquelle. 7 50

Jean-Richard Bloch : *Lévy,* premier livre de contes ; Nouv. Rev. franç. 7 50

Jean-Richard Bloch : *La nuit kurde* ; Nouv. Revue franç. 9 »

Jean Cassou : *Eloge de la folie* ; Emile Paul. 7 50

Blaise Cendrars : *L'or, la merveilleuse histoire du général Johann August Suter* ; Grasset. 7 50

Henry Champly : *L'homme qui paye* ; Flammarion. 7 95

Guy Chantepleure : *L'inconnue bien-aimée* ; Calmann-Lévy. 6 75

Max Daireaux : *L'envers d'un homme de bien* ; Albin Michel. 7 50

Léon Daudet : *Un jour d'orage* ; Flammarion. 7 95

Lucien Descaves : *Les Emmurés* ; Flammarion. 8 50

Ferdinand Duchêne : *Au pied des monts éternels* ; Albin Michel. 7 50

Maurice Duplay ; *Nos médecins* ; Fayard. 7 50

Jacques Estarvielle : *Une fausse sortie* ; Flammarion. 7 50

Franc-Nohain : *Les salles d'attente* ; Renaissance du Livre. 7 50

Christian de Garavan : *Fanfare, leur fille* ; Jouve. 7 »

Christian de Garavan : *L'imprévu du chaste* ; Jouve. 7 »

Marie Gasquet : *Toute la capucine* ; Flammarion. 7 50

Urbain Gohier : *Plaisir des Dieux* ; France-Edition. 7 50

Dr Lucien Graux : *Moïra* ; Crès. 7 50

André Lamandé : *Ton pays sera le mien* ; Grasset. 7 50

Jean Mauclère : *Tiotis aux yeux de mer* ; Plon. 7 50

Etienne Michel : *Jacques et sa mère,* étude de mœurs provinciales ; France-Edition. 4 »

A.-H. Navon : *Joseph Pérez (juif de ghetto)* ; Calmann-Lévy. 6 75

Sereth Nau : *Thérèse Quincia,* Lettre-préface de A. Bellessort ; Les Presses françaises. 7 50

Ernest Pérochon : *Huit gouttes d'opium,* contes pour dormir à la veillée ; Plon. 7 50

Georges Poulet : *Bandimoure le Procurateur* ; Albin Michel. 7 50

Roger Ressot : *Le diamant sur la colline* ; Soc. mut. d'édition. 7 »

Ladislas Reymont : *Les paysans.* I : *L'automne,* traduit du polonais par Franck-L. Schœll ; Payot. 10 »

Victor Snell : *Le cœur incomplet* et *l'Implacable pardon.* Illust. de

Jean Varé ; Soc. mut. d'édition. 5 »

Miguel de Unamuno : *Trois nouvelles exemplaires et un prologue*, traduction de Jean Cassou et Mathilde Pomès, avec une introduction de Valéry Larbaud ; Kra. 10 »

X : *L'Impasse des plaisirs* ; Delpeuch. 7 50

Paul Yram : *L'ombre maitresse*. Préface de Rachilde ; Baudinière. 6 50

Sciences

Ed. Marcotte : *La lumière intensive, phares et projecteurs* ; Payot. 5 »

A. Viger : *L'atmosphère*, avec 122 grav. ; Hachette. 7 50

Sociologie

Emile Borel : *Organiser* ; Alcan. 10 »

Sports

Tristan Bernard : *Autour du ring*, tableau de la boxe ; Nouv. Revue franç. 7 50

Théâtre

Denys Amiel : *Théâtre : Le voyageur. Le Couple. Café-Tabac* ; Albin-Michel. 7 50

Serge Brisy : *La venue du Seigneur*, drame lyrique en 7 tableaux ; Office de publicité, Bruxelles. » »

Francis de Croisset : *Théâtre*. V : *Arsène Lupin. La passerelle* ; Flammarion. 7 50

Varia

Laurent d'Arce : *L'Abyssinie*, étude d'actualité, 1922-1924 ; Libr. Aubanel, Avignon. » »

Antoine Delecraz : *Où en est la chasse en France*. Préface de Paul Mégnin ; Albin Michel 7 50

Table générale de l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux, années 1897-1920, dressée par Pierre Dufay ; Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. » »

Voyages

André Chevrillon : *La Bretagne d'hier*. I : *L'enchantement breton* ; Plon. 7 50

Louis de Launay : *Les fumées de l'encens* ; Edit. de la Vraie France. 7 50

MERCVRE.

ECHOS

Mort d'Alfred de Tarde. — Un monument à Léon Bloy. — Un « Bal Ronsard » à Londres. — Lord Curzon. — A propos de la suggestion : une réponse de l'Institut Coué. — Réponse du « Christian Science Committee » à l'article » les Miracles de la suggestion ». — Madame Belloc. — Charles Lamb ou le mauvais fonctionnaire. — Les chaires de Langue d'Oc. — Cézanne à Lyon. — Le 18 rue Jacob, P.-J. Hetzel et J.-K. Huysmans. — Le mystère de la « Marie-Céleste ». — A propos de la communication du « Journal des Goncourt » aux lecteurs de la Bibliothèque nationale. — Fagus et M. Boissard. — Errata. — Publications du « Mercure de France ». — Rachat de numéros du *Mercure de France*.

§

Mort d'Alfred de Tarde. — Alfred de Tarde est mort le vendredi 3 avril à la Roche-Gageac (Dordogne). Il était né, le 20 avril 1880,

à Sarlat où son père, Gabriel Tarde, avait été longtemps magistrat avant de se faire connaître par ses travaux de criminologie et de sociologie.

Son premier livre fut un roman : *Hors la vie*, histoire de deux amants tuberculeux ; mais ses tendances d'esprit le portaient plutôt à la critique, aux études politiques et à la psychologie économique. Il publia successivement :

L'Idée du juste prix (sa thèse de doctorat en droit, 1908) ; *Pages choisies de Gabriel Tarde* (1911) ; *L'esprit de la nouvelle Sorbonne* (1912) ; *Les jeunes gens d'aujourd'hui* (1913), ces deux derniers volumes sous le pseudonyme Agathon, en collaboration avec Henri Massis ; *L'Europe court-elle à sa ruine ?* (1917) ; *L'esprit périgourdin et Eugène Leroy* (1922) ; *Les grands courants politiques d'aujourd'hui* (1923), en collaboration avec Robert de Jouvenel ; *Le Maroc, école d'énergie.*

C'est son enquête, entreprise avec Henri Massis, sur l'esprit de la nouvelle Sorbonne et les jeunes gens d'aujourd'hui, qui eut le plus de retentissement. Elle constitue un document partial, mais important, pour l'étude des influences littéraires et des tendances politiques d'avant-guerre. Ce fut l'origine d'une véritable campagne en faveur de la culture générale, de la « tradition », contre les études spéciales et les méthodes d'érudition « scientifique » de MM. Lanson et Durkheim.

Alfred de Tarde laisse un manuscrit inédit ; c'est un petit roman philosophique intitulé : *Allegra ou le Clos des loisirs.* — L. DX.

§

Un monument à Léon Bloy. — Nous rappelons que c'est au cimetière de Bourg-la-Reine, le 3 mai, à 3 heures, que sera inauguré le monument à la mémoire de Léon Bloy. MM. Pierre Termier, de l'Institut, ami personnel de Léon Bloy, Georges Lecomte, de l'Académie française, président de la Société des Gens de Lettres, Jacques Maritain, filleul de Léon Bloy, prendront la parole..

§

Un « Bal Ronsard » à Londres. — La « Société Française » de l'University College de Londres avait pris, à l'instigation de M. Louis Brandin, qui occupe la chaire de philologie romane et de littérature française de l'Université de Londres, l'initiative d'un « Bal Ronsard », qui a eu lieu le 4 février 1925. Cette fête, nouvelle manifestation en faveur de l'Entente Cordiale, a eu le plus grand succès.

Pour augmenter la somme destinée au « Monument Ronsard » de Paris, la « Société Française » avait eu l'idée de faire appel à un certain nombre de souscripteurs. Les membres de l'enseignement français de

l'Université de Londres, plusieurs notabilités anglaises et plusieurs Français résidant à Londres ont tenu à honneur de voir leurs noms figurer dans cette liste.

Le Comité Ronsard adresse tous ses remerciements les plus sincères aux organisateurs du « Bal Ronsard » et notamment à l'active Présidente, Miss Yvonne Hoddinott, et au dévoué Trésorier, Mr D.-J. Moran, et les félicite bien cordialement du résultat de leurs efforts, qui ajoute 2.700 francs aux sommes déjà versées et qui permettra de hâter l'inauguration du monument destiné au grand poète lyrique du XVI[e] siècle.

Le Comité Ronsard tient également à donner les noms des généreux souscripteurs, qui sont les suivants :

M. A. de Fleuriau, ambassadeur de France ; M[me] Bohn, M. et M[me] L. Brandin, M. Jean Cahen, M[lle] France Chalugour, Mrs Crosland, M. J. Dechamps, Baron d'Erlanger, M. F. Eccles, Mrs Ernest Gardner, Miss E.-G. Halket, Miss E. Haynes, Miss M.-D. Honey, Mr J. Jeaffreson, Miss F. Johnson, M. J. Leroux, Docteur J. Moore, Miss Macwilliam, Mrs Perry, Miss E. Quarmby, M. D. Saurat, Miss B. Schlumberger, Mr Shears, M. André Simon, Mr V. Spiers, Mr Wickham Steed, M. E. Stephan, Miss C. Stone, Mrs Ferry, M[me] Turquet, Mr Webb, Miss. C. Wilson.

§

Prix littéraires. — Le Comité des Amis de Catulle Mendès a décerné le prix Verhaeren au poète Noël Ruet pour son livre : *Le Musicien du cœur.*

§

Lord Curzon. — Si le marquis George-Nathaniel Curzon of Kedleston, qui vient de mourir, est surtout connu comme homme d'Etat, il n'en était pas moins un lettré averti et cultivé.

Ses œuvres sont nombreuses. Presque toutes intéressent l'histoire. Ce sont : *La Russie dans l'Asie centrale* ; *La Perse et la question persane* ; *Les Problèmes de l'Extrême-Orient* ; *l'Orient et l'Occident* ; des *Récits de voyage* où il conta quelques-uns de ses souvenirs, rapportés des longues expéditions qu'il avait faites à travers le monde. C'est enfin une *Histoire des Indes* sous la domination anglaise qui va paraître incessamment, à laquelle il a consacré plusieurs années de sa vie et dont il corrigea les épreuves peu de temps avant de mourir.

Lecteur enthousiaste, il lisait à peu près tout ce qui lui tombait sous la main et il se montrait tout particulièrement fier d'appartenir au Comité de la Bibliothèque de Londres — à l'assemblée générale duquel il prit part en juillet 1923 et où il prononça un discours sur les bibliothèques publiques.

Son goût très marqué pour l'histoire l'avait tout naturellement conduit à s'intéresser à Napoléon, dont il avait collectionné diverses reliques, et, pendant son séjour aux Indes, à chercher, à préserver de la ruine les monuments historiques et les temples pour la plupart négligés par les indigènes.

Enfin, Lord Curzon, qui, au temps où il était à l'Université d'Oxford, ne disposait que de revenus modestes, demanda à sa plume les ressources dont il avait besoin. Il collabora alors à divers journaux et se fit ainsi une moyenne de 300 livres sterling par an — « qui lui procuraient, a dit lord Riddell, une orgueilleuse satisfaction ».

§

A propos de la suggestion : une réponse de l'Institut Coué.

Monsieur le Directeur,

Votre numéro du 15 février publie à propos de l'Institut Coué un article pamphlétaire de M. Marcel Boll que je ne connais pas du tout. La bonne foi de votre estimable revue a été surprise, car toute personne accessible à une démonstration logique et à une vérification expérimentale peut constater que :

1° La méthode de M. Coué repose sur des bases scientifiques, c'est-à-dire positives, expérimentales et objectives, dont vous ne dites pas un mot.

2° L'Institut Coué est une œuvre philanthropique faisant un enseignement public et gratuit dont j'ai le contrôle et la responsabilité devant notre Comité de Patronage.

Vous serez sans doute d'accord avec moi pour convenir que pour parler d'un sujet il est utile de savoir de quoi il s'agit et aussi de commencer par le commencement.

Je vous dirai donc que la pierre angulaire, le fondement et la base de la Méthode Coué, c'est la loi de l'Effort converti. C'est la découverte propre de M. Coué qui fonde la Nouvelle Ecole de Nancy et lui donne ses succès dans le monde entier.

Or, votre critique de 25 pages ne contient pas la plus petite allusion à cette base ; par conséquent ce n'est pas seulement être à côté de la question, mais parler pour ne rien dire.

Que diriez-vous d'un article sur la thermodynamique qui omettrait les lois de Mayer et de Carnot ; ou d'un article sur l'astronomie qui méconnaîtrait systématiquement la Gravitation universelle ? Or dans le cas qui nous occupe, vous avez omis la Loi de l'Effort converti. Rien que ça, c'est-à-dire : TOUT.

Je vous ai demandé de faire paraître dans vos pages un article mettant les choses au point complètement. Mais il paraît que vos statuts

s'y opposent et que vous ne pouvez tenir à la disposition de la science d'avant-garde et de la philanthropie désintéressée que la place strictement prévue par la loi.

Vous aurez donc la bonté d'insérer aux mêmes lieu et place et avec les mêmes caractères, la présente lettre, suivie de quelques extraits de mon article.

Je distrais néanmoins du maigre budget de lignes que vous m'accordez, de quoi vous remercier de votre accueil courtois et vous présenter mes sentiments distingués.

PHILIPPE RÉMY
Administrateur de l'Institut Coué,
Licencié ès-Sciences.

EXTRAIT

D'UN ARTICLE DE LA *Nouvelle Revue*, 80, rue Taitbout, Paris (1er mai 1925)

Il faut considérer l'Esprit humain non pas seulement dans ses manifestations ou facultés, mais aussi dans sa source dynamique. Or, à ce point de vue, l'esprit humain est double ou, ce qui revient au même, il se divise en deux parties :

1°) L'Esprit conscient ou Moi-conscient avec ses facultés Intelligence et Volonté ;

2°) L'Esprit subconscient encore appelé Subconscience (Richet), Inconscient (Hartmann), Moi-subliminal (Myers), Corps astral (Occultiste), Conscience organique, etc..., avec ses facultés Imagination et Sentiment.

On pense (du latin *pensare*, peser) les idées du Moi-conscient et intellectuel. Au contraire on sent (sentiment) les images (*eidos*) du Subconscient.

La distinction des deux parties de la personnalité a un caractère expérimental, puisqu'elles sont matériellement séparables. C'est ce qui arrive dans le sommeil et l'hypnose qui constituent une dissociation, un « débrayage » de la personnalité consciente, après quoi il reste la subconscience mécanique, qui est l'objet de nos études.

Ainsi nous avons deux objets distincts, donc deux sciences différentes :

1°) La psychologie (*logos*, logique) ou science des facultés du Moi-Conscient et raisonnant, en même temps que libre et volontaire ;

2°) La psychique (tout court), ou science des facultés de la subconscience, appelée *Psyché* par les anciens. Tandis que la psychologie est logique, c'est-à-dire raisonneuse, comme le nom l'indique, la psychique, au contraire, est mécanique.

. . . .

On nous objectera que depuis quelque temps les philosophes comme Ribot, Janet, etc., ont introduit l'étude du subconscient dans la psychologie. C'est exact. Mais il est abusif de ne pas faire des sciences dis-

tinctes avec des objets différents. Il n'y a pas plus de raison pour mélanger la psychique à la psychologie que la géologie à l'astronomie.

D'autres savants, notamment les médecins, comme Charcot, Grasset, etc..., veulent accaparer le subconscient. Or, le subconscient n'a rien à voir avec la physiologie et la médecine classique.

Ce qui est vrai, c'est que le domaine de la subconscience a des bases physiologiques et des conséquences psychologiques. Ainsi nous avons donc un objet propre, distinct, séparable, précis, concret, expérimental, qui justifie une science spéciale et le rôle de l'ingénieur spirituel.

. . . .

Terminons en disant que l'étude de l'Esprit humain, qui est après Dieu le plus haut objet de nos connaissances, nous oblige à rectifier la classification des sciences. En effet il faut distinguer :

1°) Les sciences intellectualistes qui font l'objet des activités du Moi-conscient. Ce sont les sciences énumérées dans toutes les classifications habituelles depuis celle d'Aristote, jusqu'à la « classification naturelle » d'Auguste Comte ;

2°) Les sciences antiintellectualistes qui sont celles « de la Force inconsciente de l'Univers », telle qu'elle se manifeste en nous dans le domaine appelé la Subconscience, domaine où l'Esprit nous apparaît avec la propriété mécanique spéciale appelée « Finalité ».

Nous sommes donc des ingénieurs de la Subconscience, et des anti-intellectualistes, ce qui ne nous empêche pas d'être des intellectuels, au contraire...

LOIS DE LA SUGGESTION.

1re Loi. — (Mémoire.)

2e Loi, ou Loi de l'Effort Converti. — Cette loi est la découverte propre de M. Coué et caractérise la Nouvelle Ecole de Nancy. C'est ce qui lui donne son originalité et ses succès.

Rappelons d'abord les faits suivants : la personnalité est double. Il y a le Moi-Conscient et le Subconscient. C'est ce que l'on constate dans le sommeil et l'hypnose où le Moi-Conscient est en quelque sorte « débrayé ». Le cerveau n'étant plus dans le sommeil même qu'un écran passif.

Or, le Moi-conscient a une faculté principale qui est la Volonté, tandis que le Subconscient a une faculté qui est l'Imagination, source des idées que l'on imagine et dont les matériaux constituent la Mémoire. Ceci dit, voici l'expression de la loi de l'Effort Converti :

Chaque fois qu'il y a conflit entre l'imagination et la volonté, c'est toujours l'imagination qui l'emporte. Et dans ce cas, non seulement nous ne faisons pas ce que nous voulons, mais nous faisons précisément le contraire de ce que nous voulons, et plus nous avons de volonté, plus nous faisons le contraire de ce que nous voulons.

L'expérience démontre que lorsqu'il y a conflit entre l'effort volontaire et la force imaginative, la volonté est non seulement toujours vaincue, mais elle est encore convertie en impuissance et en contradiction, c'est-à-dire que plus on veut, moins on peut et l'on fait précisément le contraire de ce que l'on veut (au point de vue subjectif, c'est-à-dire personnel, cela va sans dire). D'où le nom de « Loi de l'Effort converti », donné par M. Baudouin, professeur à l'Université de Genève. — Ce qui est converti, je le répète, c'est l'effort volontaire. Converti en quoi? en impuissance et en contradiction.

M. Coué donne encore ici une série d'exemples :

L'insomnie : — plus une personne fait des efforts pour dormir, plus elle trouve la surexcitation.

L'oubli du nom : — plus on le cherche, plus il fuit, et il revient précisément quand la volonté cesse de lutter.

Le fou-rire : — plus on veut s'empêcher de rire, plus on rit.

Le cycliste débutant : — plus il veut éviter l'obstacle, plus il s'y précipite.

Le bégaiement : — plus on veut s'empêcher de bégayer, plus on bégaye.

Le trac : — plus on veut éviter le trac, plus on y succombe.

Quel est notre état d'esprit dans toutes ces circonstances?

Je veux dormir, mais je ne peux pas.

Je veux me rappeler le nom de Mme X..., mais je ne peux pas.

Je veux m'empêcher de rire, mais je ne peux pas.

Je veux éviter l'obstacle, mais je ne peux pas.

Je veux ne pas bégayer, je veux éviter le trac, mais je ne peux pas m'empêcher de...

Ainsi donc, conclut M. Coué, dans le conflit de la volonté et de l'imagination, c'est « je ne peux pas » (imagination, ce qu'on imagine) qui l'emporte sur le « je veux » (volonté). Tous les efforts volontaires sont donc convertis en impuissance et en contradiction par l'imagination. C'est donc l'imagination qui est maîtresse de la volonté quand il y a conflit. Ceci au point de vue subjectif, bien entendu.

Nous verrons plus loin par quel artifice M. Coué arrive à résoudre le cercle vicieux, pour faire dominer la volonté et nous rendre la maîtrise de nous-même. C'est proprement l'objet de sa méthode.

. . . .

Essentiellement il s'agit de résoudre le conflit entre l'imagination et la volonté pour empêcher la « conversion » en impuissance de nos efforts volontaires. Puisque la volonté est toujours vaincue quand elle entre en conflit avec l'imagination, supprimons la volonté d'une façon provisoire et systématique (ainsi faisait Descartes de la morale pour trouver le criterium de la vérité). Mais endiguons préalablement l'imagination.

Il s'agit donc d'éduquer l'imagination dans des limites prévues et ordonnées. Mais comment se faire de bonnes imaginations ? Tout simplement en se faisant de bonnes suggestions, puisque l'imagination est une suggestion régénérée.

D'autre part, puisque la suggestion doit se ramener à une autosuggestion pour être efficace, et que nous pouvons employer nous-même l'usage de la parole pour frapper nos propres oreilles, voici maintenant la technique du problème : Il y a la manière de dire les paroles et la manière de recevoir les paroles, etc., etc... (voir la technique).

. . . .

Les résultats sont les meilleures justifications de toutes les théories et nous nous tenons à la suggestion scientifique sans miracle.

. . . .

En 1922 a été fondé à Paris un Institut Coué qui possède maintenant des succursales à Bruxelles, à Amsterdam, à New-York.

Un comité de patronage s'est formé autour de M. Coué et comprend notamment, comme Présidents d'Honneur, le docteur Petit de la Villéon, le Comte de Saint-Aulaire, ambassadeur, et l'Amiral Beatty, le vainqueur de Jutland.

L'Institut Coué possède les moyens de faire à perpétuité des cours gratuits. Cela n'est pas sans intriguer le public, surtout les envieux de tout succès et les mercantis. Mais il n'y a point de secret.

L'Institut Coué possède 2 moyens d'enseignement :

1°) Des conférences payantes de vulgarisation qui sont faites dans le monde entier et toujours en dehors des Instituts, mais à leur profit exclusif ;

2°) Des cours en séance de cure qui sont toujours publics et gratuits dans les Instituts.

Les conférences de vulgarisation ne rapportent aucun profit en France, pays du scepticisme intellectuel. Toutes les ressources viennent de l'étranger, mais la France en profite. Elle attendra comme d'habitude, pour en profiter davantage, de souffrir des applications qu'en feront ses concurrents étrangers.

Entre temps il n'y a qu'une manière de contester le couéisme, c'est de s'inscrire en faux contre la loi de l'Effort converti, en faisant la démonstration de l'erreur.

§

Réponse du « Christian Science Committee » à l'article : les Miracles de la suggestion, par Marcel Boll, paru dans le numéro du *Mercure de France* du 15 février.

Selon Coué, l'idée émise par l'opérateur est acceptée par le sujet.

Selon la Science Chrétienne, toute idée juste émane de l'Entendement

divin, Dieu, et les humains apprennent à connaître Dieu, et à se laisser gouverner par Lui, en percevant ses idées et en les utilisant.

Remarquez que, dans la Science Chrétienne, une idée n'est pas émise par l'opérateur et dirigée vers le sujet qui l'accepte ; toute idée vraie vient de Dieu et est accessible à chacun.

Toute idée juste est un fait spirituel et éternel. L'entendement humain n'y est pour rien.

L'entendement humain ne produit que des notions, des croyances, parfois bonnes, parfois mauvaises. De cet entendement viennent les maladies à la mode, les cures à la mode, médicaments, sérums, suggestion, auto-suggestion, etc. L'Entendement divin est le créateur des idées, qui, dérivant de Dieu, sont comme Dieu, la perfection de l'homme, image de Dieu, l'harmonie, la santé, la vérité sur toutes choses, l'Amour inaltérable, le bien infini. Ces idées sont des faits éternels, vrais partout et toujours, et ceux qui apprennent à les discerner, comme l'enseigne la Science Chrétienne, apprennent en même temps à les utiliser et à démontrer cette harmonie, cette bonté, cette santé, cette affluence du bien qui règne dans le royaume des cieux, domaine de l'Entendement divin.

Ce domaine suprasensible ou métaphysique, perçu, devient l'idéal du Scientiste Chrétien, et dès lors, il s'efforce d'atteindre cet idéal où tout est Dieu et son idée, — et à chaque pas vers la réalisation de son idéal, il obtient la preuve qu'il suit le bon chemin, car il se rend compte que sa santé s'améliore à mesure qu'il se détourne du penser mortel, maladie, misères, accidents, haines, guerres, manque, etc., pour penser l'idée juste, santé, joie, la loi de Dieu qu'aucun accident ne saurait léser, amour, paix, abondance et ainsi de suite.

Telle est donc la différence entre la suggestion et la Science Chrétienne. Dans la première, comme le dit M. Marcel Boll, une idée est émise par l'opérateur et acceptée par le sujet. Dans la seconde, la Science Chrétienne, l'homme ne se laisse gouverner que par Dieu, qu'il apprend à connaître par Ses idées. Dans la première, tout se passe dans l'entendement humain ou mortel, capable du mal autant que du bien. Dans la seconde, tout se passe dans l'Entendement divin, qui ne connaît que le bien, qui est le Bien infini et suprême.

C'est pourquoi les résultats des deux traitements sont si différents. La suggestion n'améliore pas le malade moralement, le mal mental n'a pas été guéri. La Science Chrétienne guérit la mentalité du malade en lui enseignant la Science de l'être, et en le mettant à même de percevoir et de réaliser l'harmonie de l'être vrai.

Il est regrettable que M. Pierre Janet ait puisé ses connaissances sur la Fondatrice de la Science Chrétienne, Mary Baker Eddy, dans des ouvrages écrits par les détracteurs de cette noble femme. Guérie en

1866, à l'âge de quarante-cinq ans, par la puissance divine, des suites d'un accident prononcé fatal par les médecins, elle consacra dès lors sa vie à découvrir la loi divine qui l'avait guérie.

Son étude de la Bible, et son grand désir d'aider à l'humanité lui révélèrent cette loi. Depuis lors, jusqu'en 1910, lorsqu'elle quitta ce monde, elle fonda le mouvement connu sous le nom de : *Christian Science*, qui compte plusieurs millions d'adhérents, plus de deux mille églises et des milliers de praticiens dans le monde entier.

Les quelques remarques de M. Marcel Boll au sujet de la Science Chrétienne ne touchent pas le point principal, à savoir, que Dieu est le Principe divin de l'homme, et que lorsque la vie est vécue conformément à ce Principe divin, la vie est belle et harmonieuse. Ceux qui désirent réellement connaître la Science Chrétienne la trouveront exposée dans le livre de texte : *Science et Santé avec la Clef des Ecritures*, par Mary Baker Eddy. A la page 227 de ce livre il est dit :

La Science Chrétienne lève l'étendard de la liberté et crie : « Suivez-moi ! Echappez à l'esclavage de la maladie, du péché et de la mort ! » Jésus traça le chemin. Citoyens du monde, acceptez la liberté glorieuse des enfants de Dieu, et soyez libres ! Tel est votre droit divin. C'est l'illusion du sens matériel, non la loi divine, qui vous a liés, qui a entravé la liberté de vos membres, affaibli votre corps et défiguré la tablette de votre être.

CAROLINE GETTY

Christian Science Committee on Publication for France.

§

Madame Belloc. — Arrière-petite-fille du Docteur Joseph Priestley, qui découvrit l'oxygène en même temps que Lavoisier, fille de l'historien Parkes, Bessie Rayner Parkes, qui était veuve d'un avocat français, Louis Belloc, vient de mourir à Londres à l'âge de 95 ans.

Elle collabora avec succès au *Spectator*, mais c'est surtout par ses relations avec les gens de lettres et par l'amitié qui l'unit à certains d'entre eux qu'elle est connue.

C'est ainsi qu'elle fut l'amie de George Sand, d'Elisabeth Barrett Browning, de Mrs Elisabeth Gaskell la romancière. En compagnie de cette dernière, elle s'occupa de rechercher des documents relatifs à Charlotte Brontë, qui permirent à Mrs Gaskell d'écrire une remarquable biographie de l'auteur de *Jeanne Eyre*.

Ce fut, surtout, entre George Eliot et elle que s'établirent d'étroites relations. Elles s'étaient connues à la fin de janvier 1852. Invitée dans la famille Parkes, pour y rencontrer Cobden, le célèbre économiste, théoricien du libre échange, George Eliot y fit la connaissance de Bessie Parkes, vers qui l'attira tout de suite une très vive sympathie. Dans une lettre qu'elle écrivit quelques jours après, parlant de miss Parkes, elle le fit en ces termes :

Miss Parkes est une créature aimable, ardente, honnête. J'espère que nous deviendrons bonnes amies.

Ce souhait se réalisa, au point que ce fut à elle que George Eliot confia le secret de ses relations avec Lewes.

Plus tard, après la mort de celui-ci, alors qu'elle venait d'épouser J.-W. Cross, George Eliot écrivait, de Vérone, à une amie, Mme Bodichon (fin mai 1880) :

Bessie m'a écrit un mot bien affectueux. Peut-être la rencontrerez-vous, faites-lui mes amitiés et dites-lui qu'il m'est très doux de sentir qu'elle m'a gardé son affection dans la crise que je viens de traverser, comme dans toutes celles qui l'ont précédée dans ma vie.

De son mariage avec Louis Belloc, Mme Belloc a eu deux enfants : un fils, Hilaire Belloc, poète, romancier, historien — il a écrit sur Danton, Robespierre, Marie-Antoinette, les Girondins — et une fille, Marie-Adélaïde.

Cette dernière, aujourd'hui Mrs Cowndes, s'est intéressée tout particulièrement à l'histoire de France et à la littérature contemporaine. Elle a écrit des romans, une vie de la Princesse Palatine Charlotte-Elisabeth, dont elle a publié des lettres ; enfin, elle a traduit en anglais des fragments du journal et de la correspondance des Goncourt. — A. C. C.

§

Charles Lamb ou le mauvais fonctionnaire. — Il ne s'agit, cette fois, ni du centenaire de la naissance ou de la mort d'un écrivain illustre, ni de la publication d'un de ses ouvrages les plus célèbres, mais seulement du centenaire d'un événement important de sa vie.

Dans les premiers jours d'avril dernier, des écrivains se sont réunis autour d'une table de banquet, dans un restaurant de Londres, pour fêter la mise à la retraite, le 29 mars 1825, de Charles Lamb, l'auteur de *John Woodvil.*

Sir Edmund Gosse et M. G.-K. Chesterton ont pris la parole à cette occasion.

Lamb avait 17 ans quand il entra au gouvernement des Indes, à Londres, pour y remplir les fonctions de comptable. Pour 140 livres sterling par an, il devait donner son temps chaque jour à l'administration de 9 heures du matin à 3 heures de l'après-midi; « aussi, écrivait-il à Wordsworth, du temps que j'ai à vivre, je dois compter les deux tiers comme morts, car le Temps qu'un homme puisse dire « sien », c'est celui de sa propre vie. Les travaux forcés et l'idée qu'on ne s'y peut soustraire gâtent même les heures de loisir. »

Il était alors très lié avec Wordsworth et Coleridge, aussi les faisait-il bénéficier de certains avantages que lui procuraient ses fonctions.

Une lettre de Wordsworth nous renseigne sur ce point. Elle est adressée à son ami R. P. Gillies, à Edimbourg.

Grâce, dit-il, à un ami que j'ai à Londres, vous pouvez m'écrire sans avoir à dépenser d'affranchissement. Il se nomme Lamb. Si vous ajoutez un *e* à son nom il n'ouvrira pas la lettre. Ecrivez donc l'adresse comme suit et sans plus : *Mr Lambe, India House, London*. Coleridge s'est également servi de ce moyen économique.

Les années passèrent, Lamb vit ses appointement s'élever successivement à 160 livres, à 240, à 480, à 700 livres, et pourtant il ne parvenait pas à s'habituer à ses fonctions.

Je suis las, écrivait-il encore à Wordsworth, de l'emprisonnement officiel. Pendant trente années, j'ai servi les Philistins et mon cou ne s'est pas encore fait au joug. Vous ne pouvez comprendre combien il est terrible de respirer l'air entre quatre murs, pendant les heures d'or de la journée entre 10 heures et 4 heures.

Enfin, en mars 1825, Lamb obtint une retraite de 450 livres et devint un homme libre.

— Ce fut pour moi, dit-il à son confident, comme si j'étais passé de la vie à l'Eternité... Je me mis à flâner en me disant que j'étais heureux, mais je sentais que je ne l'étais pas.

A son autre ami, Henry Crabb Robinson, il se borna à annoncer la grande nouvelle en termes plus concis, mais peut-être plus sincères :

— J'ai quitté cette nom de D... d'India House et pour toujours. Ça me fait plaisir.

Et pourtant, le lendemain de ce jour dont on célèbre le centenaire, il revint à son bureau y voir ses anciens compagnons, il y revint encore les jours suivants, mais c'était chaque fois pour constater que quelque chose était changé. Entre eux et lui ne régnait plus la même cordialité qu'autrefois ; la patère où il accrochait ses vêtements était maintenant occupée par un autre et il s'en allait aussi triste — mais pour d'autres raisons — qu'au temps où il n'était pas encore à la retraite.

§

Les chaires de Langue d'Oc.

Paris, le 15 avril 1925.

Monsieur,

A propos des lettres de vos correspondants (*Mercure*, 15 avril, p. 493), je répète que l'*Index Generalis* insère, et insère seulement, ce qui lui est envoyé, pour les Universités, par les Recteurs eux-mêmes ou par leur ordre.

Or, les renseignements suivants ont été communiqués par cette voie (en 1924):

London, University, Romance Philology : F. S. Shears, reader.

Cambridge, Univ., Romanæ : E. G. W. Braunholtz, reader.
Oxford, Univ., Romance Languages : P. Studer, professor.
Dublin, Univ., Rom. Lang. : T. B. Rudmose-Brown, professor.
Edinburgh, Univ., Romance philology : Mary Burns, professor.
Bangor, Univ., French lang. and Rom. phil. : O. H. Fynes-Cinton, professor.

Pour Bucarest, le communiqué à l'*Index Generalis* est ainsi libellé :

Langue et philologie roumaines (et non pas romanes) : O. Densusianu.

D'ailleurs, M. P. Paltanea vous dit dans sa lettre que M. Densusianu « enseigne particulièrement l'étude de la langue et du folklore roumains ».

Je n'ai pas à prendre parti entre les renseignements donnés à l'*Index Generalis* et les renseignements donnés au *Mercure* par M. Paltanea, mais il me semble que le mot « particulièrement » employé par M. Paltanea donne raison à la personne qui a renseigné l'*Index Generalis* ; ce ne serait qu'en seconde ligne, *après* la langue roumaine, que M. Densusianu enseignerait la philologie en langues romanes. Ce n'est pas une chaire de roman.

Je vous prie, etc.

R. DE MONTESSUS DE BALLORE,
Directeur de l'*Index Generalis*.

§

Cézanne à Lyon.

Lyon, le 15 avril 1925.

Monsieur le Directeur,

Dans le *Mercure* du 1er mars (p. 540), M. Mermillon, déplorant l'absence d'un Cézanne au Musée de Lyon, rappelle que le maître d'Aix exposa il y a une vingtaine d'années au Salon des artistes lyonnais.

En 1905, exactement, ce Salon réunissait au palais du quai de Bondy des œuvres de peintres parisiens tels que Monet, Renoir, Carrière, Bonnard, Vuillard. Je ne cite que les meilleurs. Les Lyonnais ne sont plus habitués à des ensembles de cette qualité et l'effort de ceux qui représentaient alors à Lyon la peinture vivante ne transforma nullement l'éducation artistique des amateurs.

Cézanne avait envoyé un paysage numéroté 43 et catalogué Maisons à Anvers. C'est Auvers évidemment qu'il faut lire. Je me suis laissé dire autrefois que certain membre de la commission du musée avait essayé en vain d'en obtenir l'acquisition au prix de 600 fr.

C'était un grand paysage. Peint à Auvers, on peut donc le dater de la période 1870-1880. C'était sans aucun doute M. Vollard qui s'était chargé de l'envoi. Son adresse et son nom figurent au catalogue après ceux du peintre.

Il me paraît assez invraisemblable qu'un prix aussi modique ait été demandé pour cette toile.

On a toujours tendance.pour faire apparaître plus merveilleuse l'aventure, d'exagérer le contraste entre les prix refusés à l'artiste et ceux qui après sa mort excitent l'admiration et le snobisme des riches amateurs. En 1905, Cézanne n'était plus tout à fait un méconnu. A la vente Chocquet, six ans auparavant, plusieurs de ses toiles avaient dépassé 2.000 fr. et la *Maison du Pendu* avait en particulier fait 6.200 fr.

Il est vrai que l'écho n'en était pas encore parvenu à Lyon où l'on est long à s'émouvoir lorsqu'il s'agit de questions artistiques. Mais ce n'est pas là raison suffisante pour expliquer le prix dérisoire d'une œuvre importante que les organisateurs du Salon avaient obtenue par faveur, pour rehausser leur ensemble, et qui voisinait de pair avec des œuvres de peintres illustres G.-A. TRESCH.

§

Le 18 rue Jacob, P.-J. Hetzel et J.-K. Huysmans. — L'immeuble situé, 18, rue Jacob, à côté du logis d'Adrienne Lecouvreur, vient d'être démoli pour faire place à une maison de rapport. C'était un hôtel de trois étages qui fut habité, en 1848, par Prosper Mérimée et où s'installa, en 1862, la librairie Hetzel, dont le fond a été repris naguère par la maison Hachette.

Que d'ouvrages populaires dans ce fond Hetzel, dans sa « bibliothèque d'éducation et de récréation » et dans sa « bibliothèque des succès scoaires pour distributions de prix » ! On y vit paraître les 44 volumes in-8 des *Voyages extraordinaires*, de Jules Verne; les *Aventures de terre et de mer, les aventures de chasses et de voyages*, du Capitaine Mayne-Reid ; *les Animaux peints par eux-mêmes*, de Granville ; les *Romans nationaux* d'Erckmann-Chatrian ; l'édition *ne varietur* de Victor Hugo ; les ouvrages plus ou moins didactiques d'Ernest Legouvé, de Jean Macé, de Louis Ratisbonne, d'André Laurie, etc.

Le fondateur de la maison, Pierre-Jules Hetzel, ancien associé de l'éditeur Paulin, avait lui-même fait paraître, sous la signature P.-J. Stahl, d'innombrables albums, recueils de lectures et de contes pour la jeunesse, et des volumes pleins de charme et de bonhomie, comme *Le diable à Paris* ; *Voyage où il vous plaira* (avec Alfred de Musset) ; *Les nouvelles et seules aventures de Tom Pouce* ; *Histoire d'un homme enrhumé* ; *Histoire d'un âne et de deux jeunes filles* ; *Odyssée de Pataud et son chien Fricot* ; *la Morale familière* ; *La famille Chester* ; *La bibliothèque de Mlle Lili*, etc..

A toutes les lignes des catalogues Hetzel on trouvait des livres couronnés par l'Académie française, ou, pour le moins, « honorés de souscriptions du ministère de l'Instruction publique ».

C'était, par excellence, la maison respectueuse des traditions et on ne s'étonne pas d'apprendre, en lisant *le Journal des Goncourt*, que P.-J. Hetzel ait repoussé avec horreur J.-K. Huysmans à ses débuts.

A la date du 23 mars 1886, Goncourt rapporte ainsi l'amusant récit que Huysmans lui fit de son entrevue avec Hetzel, 18, rue Jacob, en 1873 :

Nous nous asseyons un moment à un café du boulevard et, sur le nom d'Hetzel prononcé à côté de nous, Huysmans me parle de ses débuts. Il me raconte que lorsque son *Drageoir d'Epices* (*sic*) avait été refusé par tous les éditeurs, sa mère, qui, par son industrie, avait des rapports avec Hetzel, lui avait proposé de porter son manuscrit à Hetzel. A quelques jours de là, Hetzel lui faisait dire de passer chez lui et, dans une entrevue féroce, lui déclarait qu'il n'avait aucun talent, n'en aurait jamais, que c'était écrit d'une manière exécrable, qu'il *recommençait la Commune de Paris dans la langue française*, qu'il était un détraqué de croire qu'un mot valait mieux qu'un autre, de croire qu'il y avait des épithètes supérieures... Et Huysmans me peignait l'anxiété que cette scène avait mise dans le cœur de sa mère, pleine de confiance dans le jugement de l'éditeur, en même temps que la douloureuse méfiance qui lui était venue, à lui, de son talent.

Il faut bien reconnaître que la mère de J.-K. Huysmans avait été plutôt mal inspirée d'envoyer son fils à P.-J. Stahl-Hetzel ! Comment pouvait-elle croire que l'auteur de *la Morale familière* et de *La bibliothèque de Mlle Lili* ferait bon accueil à l'auteur d'un livre qui chantait le hareng saur, les fortifications, le rococo japonais et les tumultes charnels (« d'une insatiable salacité ») de la Reine Margot ! — L. DX.

§

Le mystère de la « Marie-Céleste ».

Monsieur le Directeur,

L'explication du mystère de la *Marie-Céleste* qu'apporte le capitaine Lucy ne fait que poser le problème d'un autre mystère.

Quel était ce premier navire anonyme et abandonné que rencontra l'équipage de la *Marie-Céleste* ? Et qu'est-il devenu ?

Et puis encore que devinrent les gens de la *Marie-Céleste*, après leur prise et leur arrivée à Cadix dans les embarcations maquillées au nom d'un schooner déclaré perdu et que ses armateurs ont dû cependant retrouver ?

Tout cela est bien invraisemblable et l'explication finale apparaît elle-même peu probable.

P. B.

Agréez, etc.

§

A propos de la communication du « Journal des Goncourt » aux lecteurs de la Bibliothèque nationale. — Il convient de

lire dans l'écho que nous avons publié sous ce titre (numéro du 15 avril, page 567).

[L'interdiction] serait levée cette année *par le ministère* de l'Instruction publique.

En effet, comme l'observe avec raison l'*Intransigeant* (15 avril), cette décision est bien plutôt une décision de ministère qu'une décision de ministre.

§

Fagus et M. Boissard. — A la suite de mon articulet sur son livre *Les Ephémères*, où j'exprimais le vœu que Boissard répondît par un septain spirituel aux vers cités du poète fantaisiste, Fagus m'envoie cette lettre « à publier, si bon me semble ». Elle m'est ainsi adressée :

Monsieur Jean de Gourmont, au *Mercure de France*
(Un noble alexandrin éjecté sans souffrance).

JEAN DE GOURMONT.

Ce 2 avril 1925.

Non, Confrère Jean de Gourmont, non : Maurice Boissard ne me répliquera ni par septain ni par sixain. Et pourquoi ? Parce que la poésie lui demeure interdite comme le pater aux ânes, la langue française à Albalat, l'intelligence à Paul Souday. Un jour, dans les *Nouvelles Littéraires*, il narra sa villégiature (était-ce à Deauville ? peu importe) et, fantaisie, ou ambition, lui prit d'insérer là un quatrain. Oh ! le navrant spectacle ! Eh bien, puisque nous sommes encore en carême, il faut que je confesse mes criminelles ardeurs. Oui, c'est à cause de quoi je nourris pour Boissard un amour contre nature. Non que je brûle de forniquer avec l'écrivain de *Petit Ami*. Mes intentions sont pures. J'aime en Boissard, moi poète lyrique et parce que, le prosateur pur, le prosateur par excellence. Certains sont des lyriques en prose, tel Michelet, lequel se vantait de n'avoir jamais réussi un vers : et parbleu, son rythme était ailleurs. En d'autres, le poète est mort jeune, mais il en reste toujours quelque chose. Boissard, lui, n'a jamais conçu que prosaïquement la vie et les hommes. Quelle supériorité ! Je le déclarais l'un de nos trois ou quatre prosateurs par-dessus tous : Klingsor me répondit que des trois ou quatre il retrancherait volontiers un ou deux, au moins. Et Klingsor est judicieux. Oui, Boissard a l'âme basse, il ne conçoit rien à nul sentiment quelque peu noble. Je le soupçonne même « d'en remettre », oui : de représenter moins Diogène qu'Antisthène et son manteau aux trous faits exprès. Il ne m'en ravit que mieux. Il est cela, il est comme cela, mais il l'est franchement. Au lieu que tant d'autres, Léon Bloy ou Mirbeau, pour ne citer aucun nom, furent au moins aussi vils, mais cauteleusement,

et se donnant les gants d'être de grands cœurs. (Et j'oubliais Anatole France.) Et c'est pourquoi, lyrique impénitent, j'aime, que dis-je aimer, j'idolâtre Boissard ; tant il est démuni de toute poésie, tant il possède ce que je désire ne posséder jamais, tant il figure *le prosateur par excellence.*

Votre confrère, FAGUS.

§

Errata. — Dans notre dernier numéro (15 avril), p. 566, liste de souscriptions pour le monument Léon Bloy, vingtième nom, lire Lucien Dupuis, au lieu de Louis Dupuis.

Dans la chronique de Belgique du dernier numéro, p. 543, l. 16, lire : « une lettre de rupture *d'Hector* », au lieu de : *avec Hector*. — P. 547, l. 16, lire *adjoints*, au lieu de : *adjointent.*

§

Publications du « Mercure de France » :

PROSES DATÉES, par Henri de Régnier. Vol. in-16, 7 fr. 50. La première édition a été tirée à 1.100 ex. sur vergé de fil Montgolfier, savoir : 1.075 ex. numérotés de 353 à 1.427, à 20 fr. ; 25 ex. marqués à la presse de A à Z (*hors commerce*). Il a été tiré : 12 ex. sur Japon impérial, numérotés à la presse de I à XII, à 100 fr. ; 55 ex. sur Madagascar, numérotés à la presse de 1 à 55, à 60 francs ; 297 ex. sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 56 à 352, à 50 francs.

GEORGES DUHAMEL, par César Santelli. Vol. petit in-16, 6 fr. 50. Il a été tiré 110 ex. sur vélin pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 110, à 15 francs.

VIE DES MARTYRS, par Georges Duhamel. Il n'avait été tiré, de l'édition in-16 de cet ouvrage, en 1917, que 21 exemplaires sur Hollande. A l'occasion d'une réimpression sur composition nouvelle, nous avons tiré : 55 ex. sur fort papier de couleur, numérotés à la presse de 22 à 76, à 60 francs ; 550 ex. sur vergé de fil Montgolfier, numérotés de 77 à 626, à 20 francs.

AVIS. — Nous avons exposé dans notre dernière livraison que les circonstances économiques nous obligent à majorer légèrement notre tarif d'abonnement et de vente au numéro à dater du 1er juin prochain. Nous rappelons à nos abonnés que, désirant les faire bénéficier d'un avantage, nous avons décidé que *tous les abonnements en cours*, **quelle que soit leur date d'expiration**, *pourront* **jusqu'au 31 mai** *être renouvelés* **au tarif actuel** *pour une période de 3, 6 ou 12 mois*. Ainsi, non seulement les abonnements expirant le 15 mai ou expirés antérieurement ont droit au renouvellement à l'ancien tarif

jusqu'au 31 mai, mais encore ceux qui prennent fin à une date postérieure au 1er juin peuvent être, jusqu'au 31 mai, renouvelés par anticipation pour une période partant de leur date d'expiration. Il va de soi qu'un abonnement *nouveau* souscrit avant le 31 mai pour ne commencer que le 1er juin sera compté au nouveau tarif.

Quelques-uns de nos abonnés ayant inexactement interprété notre annonce, nous croyons devoir spécifier qu'il n'est dû aucun supplément sur les abonnements en cours.

Le tarif applicable à partir du 1er juin aux abonnements nouveaux et aux abonnements non renouvelés au plus tard le 31 mai est le suivant :

FRANCE ET COLONIES		ÉTRANGER	
Un an..................	70 fr.	Un an..................	85 fr.
Six mois..............	38 »	Six mois..............	46 »
Trois mois..............	20 »	Trois mois..............	24 »
Un numéro..............	4 »	Un numéro..............	4 50

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

On s'abonne aux guichets du *Mercure de France*, 26, rue de Condé, chez les libraires, dans les bureaux de poste. Les abonnements sont reçus également en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux (Compte Paris 259-31), chèques et valeurs à vue, coupons de rente française nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois.

§

Rachat d'exemplaires du « Mercure de France ». — L'Administration du *Mercure de France* rachète au prix de 3 francs le numéro 516, du 15 décembre 1919.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES
DU
TOME CLXXIX

LE CRAPOUILLOT

Revue Parisienne illustrée : *Arts, Lettres, Spectacles*

Directeur : JEAN GALTIER-BOISSIÈRE

Jeune, vivant, combatif, le *Crapouillot* publie, tous les quinze jours, une livraison illustré comprenant : une nouvelle, une traduction étrangère, des poèmes, des articles de fond sur l'Art, les Lettres, le Cinéma, et l'analyse de tous les livres, de toutes les expositions, de toutes les pièces et films qui font sensation à Paris.

son équipe de critiques :

DOMINIQUE BRAGA : *Littérature européenne*, ALEXANDRE ARNOUX : *Le promeneur accompagné*, GUS BOFA : *Les livres à lire... et les autres*, ROBERT REY : *Poil et plume* (la vie artistique), PAUL FUCHS : *Les premières*, LUCIEN MAINSSIEUX : *La musique*, LÉON MOUSSINAC : *Le cinéma*, L. CHÉRONNET : *Le music-hall*, CLAUDE BLANCHARD : *Courrier parisien*.

ses conteurs :

ANDRÉ MAUROIS, PAUL MORAND, LOUIS-LÉON MARTIN, ROLAND DORGELÈS, RAMON GOMEZ DE LA SERNA, ALEXANDRE KOUPRINE, JEAN ROSTAND, J. KESSEL, BERNARD ZIMMER, JANE CALS, ÉMILE HENRIOT, H. BÉRAUD, JEAN-LOUIS VAUDOYER, G. IMANN, ANDRÉ OBEY.

SA COLLECTION DES SIX ANNÉES PARUES est indispensable A TOUTE BIBLIOTHÈQUE

LE CRAPOUILLOT : *3, place de la Sorbonne, PARIS*

(CHÈQUE POSTAL 417-26)

ABONNEMENT D'UN AN (**24** nos **2** fr. et **3** fr. **50**) France, **50** fr.; Etranger, **60** fr.

LA COLLECTION RELIÉE des SIX premières années du "*Crapouillot*" (1919-20-21-22-23-24), comprenant plus de 3.000 pages grand format et des milliers d'illustrations, est vendue :

France : **250** fr. ; Etranger : **280** fr. (*port compris*).

Bulletin de souscription à l'abonnement du « CRAPOUILLOT » et à « L'OFFICE DE LIVRES » du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **50 fr.** (France) / **60 fr.** (Étranger) } pour un abonnement d'un an au « Crapouillot »

2. — Je vous adresse ci-joint { **250 fr.** (France) / **280 fr.** (Étranger) } pour recevoir la collection reliée des six premières années du Crapouillot (1918-1924)

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

3. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 6, 8, 10, 12, ... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. Ma maison d'édition favorite est : ....

IV. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers.

V. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas ....

VI. Prière de ne pas m'adresser les romans parus précédemment dans les revues suivantes, auxquelles je suis abonné.

MONTANT DES PROVISIONS A « L'OFFICE »

(en dehors de l'abonnement au « Crapouillot » le port recommandé étant compris)

Provision de **360** fr. par an (Étranger : **400** fr) 4 livres nouveaux par mois.
— **720** fr. par an (Étranger : **800** fr.) 8 livres nouveaux par mois.
— **1.200** à **3000** fr.... . 10 à 12 livres nouveaux par mois.
des éditions originales (susceptibles de doubler de valeur), des éditions d'art et de luxe.



Voulez-vous ...
les meilleur...

Abonnez-vous à l'une ou à l'autre des

Quel Français établi à l'étranger n'aspire à lire ce qui se publie de beau et de bien en France ? Quel étranger cultivé n'est-il avide de suivre le mouvement littéraire français ?

Mais il n'est pas toujours aisé, hors de France, particulièrement pour qui habite loin des grandes villes, de se procurer régulièrement les bons livres nouveaux. Trop souvent on n'y dispose que des fournisseurs mal informés et mal approvisionnés. En outre la difficulté est grande, faute d'un guide et d'éléments d'appréciation, de former son choix au milieu d'une production inégale et touffue.

Par la création de sa " Sélection mensuelle " la Société Sekwana, qui a son siège à Paris, 58, Boulevard Raspail, vient d'apporter à cette situation la solution la plus désirable.

Moyennant un abonnement du prix modique qu'on lira d'autre part, la Société Sekwana assure **chaque mois**, franco de port à domicile, sous pli recommandé, le **service d'ouvrages parus dans le mois et minutieusement choisis parmi les meilleurs....**

Le soin de leur désignation est assuré par un haut Comité de lecture composé de :

MM. René BOYLESVE, de l'Académie Française.
Henry BORDEAUX, de l'Académie Française.
Joseph BEDIER, de l'Académie Française.
Me Henri ROBERT, de l'Académie Française, Ancien bâtonnier de l'Ordre des Avocats.
MM. Pol NEVEUX, de l'Académie Goncourt.
Jacques BAINVILLE.
Pierre LYAUTEY.
Henri MASSIS.
André MAUROIS.
Fortunat STROWSKI, Professeur à Sorbonne.
Paul VALERY.

L'autorité d'aussi éminentes personnalités offre aux souscripteurs des garanties de discernement inestimables. Elle juge aussi la valeur de l'œuvre d'expansion intellectuelle conçue et entreprise par la Société Sekwana.

TARIF DES ABONNEMENTS

I. A LA SÉLECTION MENSUELLE A
(5 volumes par mois).

	ÉTRANGER.	COLONIES FRANÇAISES.
3 mois (15 vol.).	135 fr.	130 fr.
6 mois (30 vol.).	260 —	240 —
un an (60 vol.).	500 —	480 —

II. A LA SÉLECTION MENSUELLE B
(3 romans par mois).

	ÉTRANGER.	COLONIES FRANÇAISES.
3 mois (9 vol.).	82 fr.	80 fr.
6 mois (18 vol.).	160 —	155 —
un an (36 vol.).	315 —	305 —

Le prix de vente à Paris des volumes envoyés varie de **6** fr. **75** à **10** fr. La moyenne en est de **7** fr. **50**. Si l'on tient compte des frais de port, on peut constater que ce tarif reproduit à peine les prix de vente à Paris.

EDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

nrf

R. C. Seine : 35.806

3, RUE DE GRENELLE
PARIS-VIe
TÉL. : FLEURUS 12-27

HENRI DEBERLY

L'ENNEMI DES SIENS

ROMAN

UN VOLUME IN-16 double couronne........................... 7,50

Un père honnête homme, trois filles honnêtes (car Isabelle n'est malhonnête que par accident) et le malheur de deux des filles causé par ce père, dont le seul tort est de goûter un amer délice à vivre en retard sur son siècle, tel est le thème de cette étude sans nulle complaisance que son auteur a faite serrée pour lui conserver toute sa force et située, comme *L'Impudente*, au milieu d'un cadre où nul ornement trop gracieux ne vient détourner l'attention du conflit des âmes.

Isabelle, qui n'aime pas, aurait pu aimer. On se refuse, encore une fois, à la croire méchante. Où le dépit frappe le plus fort, cause les pires méfaits, c'est dans les natures généreuses, traduisez celles qui peuvent aller des parvis du ciel aux portes brûlantes de l'enfer sans méditer sur leur grar[illegible]ur déchéance. Le romancier s'entendra dire que, telle qu'il la mo[illegible] Isab[illegible] dont finalement la basse jalousie déchaîne le drame le moins prévu et le plus atroce, est surtout voisine de l'enfer. Il répondra que, mieux servie par les circonstances, elle eût marché avec bonheur sur les traces d'un ange, et qu'aussi bien c'est moins sa faute que celle de son père si, comme instrument fallacieux de son évasion, elle n'a rencontré qu'un lourdaud.

Henri DEBERLY.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES « AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE » UNE ÉDITION SUR PAPIER VELIN PUR FIL A 750 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGE DE PUR FIL LAFUMA POUR LES « BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE ». TOUS CES EXEMPLAIRES SONT ENTIÈREMENT SOUSCRITS.

DU MÊME AUTEUR :

L'IMPUDENTE, *Roman*, 1 vol 6.75

PROSPER ET BROUDILFAGNE, 1 vol. 7.50

En préparation :

PANCLOCHE, *Roman.*

nrf **Achetez chez votre Libraire**

JEAN-RICHARD BLOCH

LEVY

PREMIER LIVRE DE CONTES

UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE.. .. .. **7.50**

En corrigeant les épreuves de ces contes dont la première édition est vieille de douze ans, j'ai résisté à la tentation de les reprendre par l'intérieur. En douze années (et quelles années, celles-ci !) un œil et une oreille d'écrivain deviennent exigeants. Je me suis contenté d'écheniller. Pour le reste, à Dieu vat !

D'ailleurs il ne me viendrait pas à l'esprit de désavouer ce livre plus qu'on ne désavoue des expériences de jeunesse. Je l'ai trouvé riche de force à défaut de maturité. Il m'a même semblé qu'il s'orientait dans quelques-unes des directions où l'art (et les Européens..) se sont si bruyamment engagés depuis lors. A ce point de vue j'ai eu l'impression que les récits, goûtés par les lecteurs de 1913, pourraient encore offrir quelque intérêt pour ceux de 1925.

Ainsi tous ceux d'entre nous qui ont eu la responsabilité de soixante hommes à « unifier » retrouveront dans la *Section d'Infanterie* une anticipation de leur expérience. Dans *Lévy* ils percevront un écho lointain de l'Affaire; ce petit boutiquier jette le pont entre la génération de 1900 et celle de la guerre. Dans le *Tacot*...

Je m'arrête. Ce livre n'en demande pas tant. BLOCH.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE LA PRÉSENTE RÉIMPRESSION CENT EXEMPLAIRES SUR PUR FIL. TOUS SOUSCRITS.

DU MÊME AUTEUR :

...& C[ie], *roman*, un volume in-18.. .. .. **6.75**
CARNAVAL EST MORT (*premiers essais pour mieux comprendre mon temps*), un volume in-16.. .. .. **7.50**
LA NUIT KURDE, *roman*, un volume.. .. .. **9 fr.**
SUR UN CARGO, un volume (coll. " Les Documents Bleus ").. .. **7.50**
LOCOMOTIVES (Col. " Une Œuvre, un Portrait "), avec un portrait par BERTHOLD MAHN.... .. .. (*épuisé*)

SOUS PRESSE :

CACAOUETTES ET BANANES (*Documents bleus*). — **LA MORT D'ŒDIPE**, *second livre de contes*. — **JEAN DE MORAVIE** (*drame*). — **DIX FILLES DANS UN PRÉ**, *ballet imaginaire*.



Achetez chez votre Libraire

MERCVRE
DE
FRANCE

(R. C. Seine 80.493)

Modification de tarif

L'augmentation constante des prix de revient et des frais généraux nous oblige à majorer légèrement notre tarif d'abonnement et de vente au numéro à dater du 1er juin prochain. Mais nous désirons faire bénéficier nos abonnés d'un avantage, et nous avons décidé que *tous les abonnements en cours*, **quelle que soit leur date d'expiration,** *pourront* **jusqu'au 31 mai** *être renouvelés* **au tarif actuel** *pour une période de 3, 6 ou 12 mois*. Ainsi, non seulement les abonnements expirant le 15 avril et le 15 mai ont droit au renouvellement à l'ancien tarif jusqu'au 31 mai, mais encore ceux qui prennent fin à une date postérieure au 1er juin peuvent être jusqu'au 31 mai renouvelés par anticipation pour une période partant de leur date d'expiration.

Le tarif applicable à partir du 1er juin sera le suivant :

FRANCE ET COLONIES		ÉTRANGER	
Un an	**70** fr.	Un an	**85** fr.
Six mois	**38** »	Six mois	**46** »
Trois mois	**20** »	Trois mois	**24** »
Un numéro	**4** »	Un numéro	**4,50**

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

On s'abonne aux guichets du *Mercure de France*, 26, rue de Condé, chez les libraires, dans les bureaux de poste. Les abonnements sont reçus également en papier monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux (Compte Paris 259-31), chèques et valeurs à vue, coupons de rente française nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

LE CRAPOUILLOT

Revue d'arts et de lettres

a organisé

1° Un service de Librairie.

Se tenant à la disposition de tous les lecteurs et abonnés de la revue pour leur adresser, par retour du courrier, tous les volumes qu'ils voudront bien lui commander. Pour la France et les Colonies, l'envoi peut être fait contre remboursement. Pour l'Etranger, l'amateur est prié d'adresser en même temps que sa commande, par chèque sur Paris ou mandat international, le montant approximatif de sa commande.

2° Un Office de Livres pour la Province, les Colonies et l'Etranger.

Ce service original comporte le dépôt d'une provision (180 fr. minimum) et l'ouverture d'un compte-courant.

Un dossier est composé qui contient toutes les lettres, toutes les factures et un résumé des directives du souscripteur.

Celui-ci peut se servir de son compte-courant de deux façons : soit en chargeant le directeur de l'Office de Livres et ses collaborateurs de lui choisir, chaque mois, un nombre donné de volumes, en accord avec la critique de la revue et avec ses indications personnelles. Soit en passant lui-même, chaque mois, ses commandes qui sont aussitôt exécutées.

La provision doit être de 180 fr. pour deux livres par mois, port compris (Etranger : 200 fr.), de 360 fr. pour quatre livres par mois (Etranger : 400 fr.), et de 720 fr. pour huit livres (Etranger : 800 fr.).

Un service de coureurs comme peu de librairies en possèdent à Paris permet à l'Office de rassembler et d'envoyer le jour même toutes commandes reçues avant midi. Pour les commandes nécessitant des recherches, le délai maximum est de 48 heures.

Le très vif succès de cette innovation en matière de librairie a montré que ce service était indispensable à créer particulièrement pour les coloniaux et les étrangers, pour tous les lettrés en général qui se trouvent isolés et loin d'un centre intellectuel.

3° Un rayon d'éditions originales.

Où tous les amateurs de beaux livres et d'éditions *princeps* des jeunes auteurs contemporains trouveront un choix sans cesse renouvelé.

Bulletin de souscription à l'abonnement du " CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **50 fr.** (France) / **60 fr.** (Étranger) } pour un abonnement d'un an au " Crapouillot "

2. — Je vous adresse ci-joint { **250 fr.** (France) / **280 fr.** (Étranger) } pour recevoir la collection reliée des six premières années du Crapouillot (1919-1924)

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

3. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 6, 8, 10, 12, ... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires: ....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

III. Ma maison d'édition favorite est : ....

IV. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale, les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques; les traductions inédites d'auteurs étrangers.

V. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas..........................

VI. Prière de ne pas m'adresser les romans parus précédemment dans les revues suivantes, auxquelles je suis abonné.

MONTANT DES PROVISIONS A " L'OFFICE "

(en dehors de l'abonnement au " Crapouillot" *le port recommandé étant compris)*

Provision de **360** fr. par an (Étranger : **400** fr)	4 livres nouveaux par mois.
— **720** fr. par an (Étranger : **800** fr.)	8 livres nouveaux par mois.
— **1.200** à **3000** fr.... .	10 à 12 livres nouveaux par mois

des éditions originales (susceptibles de doubler de valeur), des éditions d'art et de luxe.

ÉDITIONS SANSOT
R. CHIBERRE, Éditeur
Chèques postaux : Paris n° 275-95



PARIS (6e arr^d)
7, rue de l'Éperon, 7
Registre du Commerce : Seine n° 63.598

ROMAN ET OCCULTISME

Nouvelle Collection

(Récits inspirés par les Mystères occultes)

Vient de paraître :

MARC SAUNIER

Fiancé à une Invisible !

Un volume 12×19. Prix. **6,75**

En plein xxe siècle, une Sylphide de légende aime un humain. Et il en découle des aventures à la fois grotesques et tragiques, mais toujours mystérieuses, qui amuseront et, peut-être, troubleront les plus sceptiques.

Du même Auteur (même collection) :

AU DELA DU CAPRICORNE *(roman d'un désincarné)*.... **7** fr.

Récit poignant d'un homme qui, par la Mort, devenu un désincarné, cherche, dans l'Au-delà, à renouer d'abord avec sa maîtresse restée sur terre, puis, désespéré par ses vains efforts, évolue dans l'Astral où, guidé par l'Ame-Sœur, enfin rencontrée, il vérifie tout ce que les hommes, dans le Passé et dans le Présent, ont perçu du problème de la Survie.

Sous presse (même collection) :

HENRY DE LA TOMBELLE : Le Bénitier de Sang.................. **7,50**

C'est la lutte tragique de l'individu en proie aux forces inconnues, et qui, poussé par elles, tantôt vers le Bien, tantôt vers le Mal, en arrive à commettre un crime pour se délivrer du Mal.

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE DES CURIOSITÉS LITTÉRAIRES

ARSÈNE ARÜSS **LE JOLI PAGE DE BALZAC**

(Mme Marbouty)

Documents inédits

plaquette in-16 jésus (14×19). Prix. . . . . **4** fr.

COLLECTION DES POÈTES CONTEMPORAINS :

ANNE-ARMANDY : **L'Oratorio**

suivi de : **Reliquaire** et de **Au Seuil d'un nouveau Jour** ;
vol. 12×19 . . . . **7,50**

Du même Auteur, à la même librairie :

LES SYMPHONIES MYSTIQUES

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

nrf

R. C. Seine : 35.806

3, RUE DE GRENELLE
PARIS-VIe
TÉL. : FLEURUS 12-27

MARCEL ACHARD

MALBOROUGH
S'EN VA-T-EN GUERRE

TROIS ACTES ET QUATRE TABLEAUX

UN VOLUME IN-16 double couronne.. **7.50**

EXTRAITS DE PRESSE

Une farce d'atelier, mais si hardie et si amusante que le public, heureux de voir autre chose, lui a fait un chaleureux accueil. ANTOINE, *Information.*

Nous avions raison de saluer en MARCEL ACHARD un auteur et un talent nouveau. Si *Voulez-vous jouer avec Moâ?* a été une révélation, *MALBOROUGH* est une consécration. ALFRED SAVOIR, *Bonsoir.*

Un poète aussi spirituel que sensible, plus spirituel que sensible, plus sensible que spirituel. REGIS GIGNOUX, *Comœdia.*

C'est nouveau, subtil et charmant. V. SNELL, *Canard Enchaîné.*

L'ouvrage est d'un poète et ce poète est délicieux. HENRY BIDOU, *Les Débats.*

Le talent de MARCEL ACHARD a beaucoup de fantaisie, d'imprévu, de grâce. ROBERT DE FLERS, *Les Débats.*

C'est une bien jolie chose. ANDRÉ BEAUNIER, *Echo de Paris.*

C'est original, imprévu, inénarrable. CHARLES MÉRÉ, *Excelsior.*

Le nouvel ouvrage de M. MARCEL ACHARD a paru fort amusant et a brillamment réussi. PAUL SOUDAY, *Paris-Midi.*

L'originalité surprenante et attachante de MARCEL ACHARD vient de s'affirmer dans sa seconde œuvre. JANE CATULLE-MENDÈS, *La Presse.*

La maîtrise déconcertante de MARCEL ACHARD.. NOZIÈRE, *Avenir.*

La scène de la bataille est d'une étourdissante fantaisie. P. VEBER, *Petit Journal.*

MARCEL ACHARD, nouveau gavroche du Parnasse. ANDRÉ RIVOIRE, *Le Temps.*

MALBOROUGH est une parade devant la boutique de l'humanité. G. DE PAWLOWSKI, *Le Journal.*

Par étapes MARCEL ACHARD prend une place grandissante dans notre production dramatique. PAUL LOMBARD, *L'Homme libre.*

nrf **Achetez chez votre Libraire**

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

ŒUVRES DE RACHILDE

ROMAN

Les Hors Nature, *mœurs contemporaines*, roman. Volume in-18.............. 7 fr. 50

La Tour d'Amour roman. Volume in-18....... 7 fr. 50

L'Heure sexuelle, roman. Volume in-18.......... 7 fr. 50

La Jongleuse, roman. Volume in-18............... 7 fr. 50

Contes et Nouvelles, suivis du Théâtre. Vol. in-18.. 7 fr. 50

La Sanglante Ironie, roman. Volume in-18..... fr. 50

L'Imitation de la Mort, Volume in-18........ 7 fr. 50

Le Dessous, roman. Volume in-18................. 7 fr. 50

Le Meneur de Louves, roman. Volume in-18. 7 fr. 50

Son Printemps, roman. Volume in-18.............. 7 fr. 50

L'Animale, roman. Vol. in-16........................ 7 fr. 50

LITTÉRATURE

Dans le Puits, *ou la vie inférieure, 1915-1917*, avec un portrait de l'auteur par Lita Besnard, reproduit en héliogravure. Volume in-18.................... 7 fr. 50

THÉATRE

Théâtre (précédé de *Contes et Nouvelles*). Volume in-18.... 7 fr. 50

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

OEUVRES DE FRANCIS JAMMES

POÉSIE

De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir. *Poésies 1888-1897.* Vol. in-18 .... 7 50
Le Deuil des Primevères. *Poésies 1898-1900.* Vol. in-18 .... 7 50
Le Triomphe de la Vie (*Jean de Noarrieu. Existences*). Vol in-18. 7 50
Clairières dans le Ciel, 1902-1906 (*En Dieu. Tristesses. Le Poète et sa Femme. Poésies diverses. L'Eglise habillée de feuilles*). Volume in-18 .... 7 50
Les Géorgiques chrétiennes. Chants III et IV. Vol. in-16 soleil tiré sur papier vergé d'Arches .... 8 »
Les Géorgiques chrétiennes. Chants V, VI et VII. Vol. in-16 soleil tiré sur papier vergé d'Arches .... 8 »
Les Géorgiques chrétiennes. Vol. in-18 .... 7 50
La Vierge et les Sonnets. Vol. in-16 .... 6 50
Le Tombeau de Jean de La Fontaine, suivi de **Poèmes mesurés.** Vol. in-16 .... 7 50
Choix de Poèmes, avec une Étude de Léon Moulin, et une Bibliographie; portrait de l'auteur par Jacques-Emile Blanche. Vol. in-16 .. 7 50
Le Premier livre des Quatrains. Vol. in-8 .... 5 »
Le Deuxième livre des Quatrains. Vol. in-8 .... 5 »
Le Troisième livre des Quatrains. Vol. in-8 .... 5 »

ROMAN

Le Roman du Lièvre. (*Le Roman du Lièvre. Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Des Choses. Contes. Notes sur des Oasis et sur Alger. Le 15 août à Laruns. Deux Proses. Notes sur Jean-Jacques Rousseau et Madame de Warens aux Charmettes et à Chambéry.*) Vol. in-18 .... 7 50
Ma Fille Bernadette. Vol. in-18 .... 7 50
Feuilles dans le vent. (*Méditations. Quelques Hommes. Pomme d'Anis. La Brebis égarée, etc.*). Vol. in-16 .... 7 50
Le Rosaire au Soleil, roman. Vol. in-18 .... 7 50
Monsieur le Curé d'Ozeron, roman. Vol. in-18 .... 7 50
Le Poète Rustique, roman 7 50
Cloches pour deux mariages. (*Le Mariage basque. Le Mariage de raison*). Vol. in-16 .... 7 50
Les Robinsons basques. Vol. in-16 .... 7 50

A LA MÊME LIBRAIRIE :

EDMOND PILON

Francis Jammes et le Sentiment de la Nature. (Collection *Les Hommes et les Idées*) avec un portrait et un autographe. Vol. in-16. 2 50

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16.... 7 50
Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16........ 7 50
Confession de Minuit. Vol. in-16.......... 7 50
Les Hommes abandonnés. Vol. in-16...... 7 50
Deux Hommes. Vol, in-16.......... 7 50
Le Prince Jaffar. Vol. in-16.......... 7 50

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16.......... 6 50
Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16........ 7 50
Les Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol. in-16 7 50

PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16...... 7 50
Entretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine 1918-1919. Vol. in-16.......... 7 50

POÉSIE

Elégies. Vol. in-16.......... 5 00

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16.......... 7 00
La Journée des Aveux, Comédie en 3 actes, suivie de Quand vous voudrez, Comédie en un acte. Vol. in-16.......... 7 50
La Lumière, Pièce en 4 actes. Vol. in-18.......... 5 00

ŒUVRES DE JULES DE GAULTIER

De Kant à Nietzsche Vol. in-18.................... 7,50

Le Bovarysme. *Essai sur le pouvoir d'imaginer.* Vol. in-8........................... 10 »

La Fiction universelle. *Deuxième essai sur le pouvoir d'imaginer.* Vol. in-18. 7,50

Nietzsche et la Réforme philosophique. Vol. in-18.. 7,50

Les Raisons de l'Idéalisme. Vol. in-18..... 7,50

La Dépendance de la Morale et l'Indépendance des Mœurs. Vol. in-18.......... 7,50

Comment naissent les dogmes *(Entretiens avec ceux d'hier et d'aujourd'hui).* Vol. in-18................................ 7,50

Le Génie de Flaubert. Vol. in-18............. 7,50

ŒUVRES DE THOMAS CARLYLE

Sartor Resartus, *Vie et Opinions de Herr Teufelsdrœckh,* traduit par Edmond Barthèlemy. Edition définitive. Vol. in-18.. 7,50

Pamphlets du Dernier Jour, traduits de l'anglais avec une Introduction et des Notes par Edmond Barthèlemy. Vol. in-18...................... 6,75

Essais choisis de Critique et de Morale, traduits de l'anglais avec une Introduction par Edmond Barthèlemy. Vol. in-18.... 6,75

Nouveaux Essais choisis de Critique et de Morale, traduit de l'anglais avec une Introduction par Edmond Barthèlemy. Vol. in-18................................ 6,75

ŒUVRES DE ÉMILE MAGNE

Femmes galantes du XVIIe siècle : Madame de Villedieu (*Hortense des Jardins, 1632-1692*). Documents inédits et portrait. Volume in-18.. 6.75

Femmes galantes du XVIIe siècle : Madame de la Suze (*Henriette de Coligny*) **et la Société précieuse.** Documents inédits. Portrait inédit d'après Daniel du Monstier. Bibliographie des Recueils La Suze-Pellisson. Volume in-18.................. 6.75

Femmes galantes du XVIIe siècle : Madame de Chatillon (*Isabelle-Angélique de Montmorency*). Portrait et documents inédits. Volume in-18.. 6.75

L'Esthétique des Villes (*Le Décor de la Rue, Le Mouvement de la Rue, Les Cortèges, Marches, Bazars, Foires, Les Cimetières, Esthétique de l'Eau, Esthétique du Feu, L'Architectonique de la Cité future*). Volume in-18.. 6.75

Le Plaisant Abbé de Boisrobert, *Fondateur de l'Académie française, 1592-1662.* Documents inédits. Volume in-18.......... 6.75

Voiture et les Origines de l'Hôtel de Rambouillet (1597-1635) Portraits et documents inédits. Volume in-18.................. 6.75

Voiture et les Années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet (1636-1648). Portraits et documents inédits. Volume in-18..... 6.75

ŒUVRES DE EDMOND PILON

Muses et Bourgeoises de Jadis (*Madame d'Aulnoy ou la Fée des Contes. Mesdames Pilon et Cornuel. Madame Denis ou « Maman ». Voltaire. Madame Greuze ou « la Cruche cassée ». Madame Cottin ou la femme sensible. Mistress Cook.*) Volume in-18............ 6.75

Francis Jammes et le Sentiment de la Nature. (Collection *Les Hommes et les Idées*) avec un portrait et un autographe. Vol. in-16 2.50

Portraits tendres et pathétiques (*Madame de Brézé. La Dame du Louvre. La Vie de M. Pomme. Virginie de Maldives. La Seconde Mme Danton. Balzac et Peytel.*) Volume in-18................ 6.75

Portraits de sentiment (*Daniel de Foë. Suite au récit du chevalier Des Grieux, Louis Chénier. Madame Daubenton. Le général Marceau et Mlle des Melliers.*) Volume in-18.................................. 6.75

Œuvres
de
Albert Samain

I, II, III

(Bibliothèque choisie)

A l'occasion d'un tirage sur composition nouvelle de ces trois volumes, dont 49 ex. sur vélin d'Arches avaient paru à l'origine, on a tiré : 24 ex. sur Japon épais ancien à la forme, marqués à la presse de A à Y, à 125 fr. le volume ; 89 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 50 à 138, à 50 fr. le volume ; 1.100 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 139 à 1.238, à 30 fr. le volume. Les tomes sur Japon et sur Arches ne se vendent pas séparément.

Œuvres
de
Jean-Arthur Rimbaud

(Bibliothèque choisie)

Également à l'occasion d'une composition nouvelle de l'ouvrage, dont 25 ex. sur vélin d'Arches avaient paru à l'origine, il a été tiré : 25 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 26 à 50, à 50 fr., et 220 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 51 à 270, à 30 fr.

ŒUVRES DE LÉON BLOY

ROMAN

La Femme Pauvre, *Épisode contemporain*, roman. Vol. in-18... 8 »

Le Désespéré, roman. Nouv. édition. Vol. in-18.......... 7,50

LITTÉRATURE

Exégèse des Lieux Communs. Vol. in-18.......... 7,50

Exégèse des Lieux Communs. Nouvelle série. Vol. in-18....... 7,50

Les Dernières Colonnes de l'Église (Coppée, Le Révérend Père Judas, Brunetière, Huysmans, Bourget, etc. Le Dernier Poète catholique). Vol. in-18.......... 7,50

Pages choisies, 1884-1905. Vol. in-18.......... 7,50

Le Mendiant ingrat, 1892-1895 (*Journal de l'Auteur*), 2 volumes in-16 à 7 fr. 50.......... 15 »

Mon Journal, 1896-1900. *Dix-sept mois en Danemark* (pour faire suite au *Mendiant ingrat*). Vol. in-18, 2 vol. à 7,50.......... 15 »

Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne, 1900-1904 (pour faire suite au *Mendiant ingrat* et à *Mon Journal*). 2 vol. in-18 à 7 fr.......... 14 »

L'Invendable, 1904-1907 (pour faire suite au *Mendiant ingrat*, à *Mon Journal*, à *Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne*). Vol. in-18.......... 7,50

Le Vieux de la Montagne, 1907-1910 (pour faire suite au *Mendiant ingrat*, à *Mon Journal*, à *Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne* et à *l'Invendable*). Préface par André Dupont. Vol in-18. 7,50

L'Ame de Napoléon. Vol. in-18.......... 7,50

Le Pèlerin de l'Absolu, 1910-1912 (pour faire suite au *Mendiant ingrat*, à *Mon Journal*, à *Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne*, à *l'Invendable* et au *Vieux de la Montagne*). Vol. in-18.... 7,50

Au Seuil de l'Apocalypse, 1913-1915 (pour faire suite au *Mendiant ingrat*, à *Mon Journal*, à *Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne*, à *l'Invendable*, au *Vieux de la Montagne* et au *Pèlerin de l'Absolu*). Vol. in-18.......... 7,50

Méditations d'un Solitaire en 1916. Vol. in-18.......... 7,50

Dans les Ténèbres. Vol. in-18.......... 7,50

La Porte des Humbles, 1915-1917 (pour faire suite au *Seuil de l'Apocalypse*). Vol. in-16.......... 8 »

ŒUVRES DE ÉMILE MAGNE

Femmes galantes du XVIIe siècle : Madame de Villedieu (*Hortense des Jardins, 1632-1692*). Documents inédits et portrait. Volume in-18 .... 6.75

Femmes galantes du XVIIe siècle : Madame de la Suze (*Henriette de Coligny*) **et la Société précieuse.** Documents inédits. Portrait inédit d'après Daniel du Monstier. Bibliographie des Recueils La Suze-Pellisson. Volume in-18 .... 6.75

Femmes galantes du XVIIe siècle : Madame de Chatillon (*Isabelle-Angélique de Montmorency*). Portrait et documents inédits. Volume in-18 .... 6.75

L'Esthétique des Villes (*Le Décor de la Rue, Le Mouvement de la Rue, Les Cortèges, Marches, Bazars, Foires, Les Cimetières, Esthétique de l'Eau, Esthétique du Feu, L'Architectonique de la Cité future*). Volume in-18 .... 6.75

Le Plaisant Abbé de Boisrobert, *Fondateur de l'Académie française, 1592-1662*. Documents inédits. Volume in-18 .... 6.75

Voiture et les Origines de l'Hôtel de Rambouillet (1597-1635) Portraits et documents inédits. Volume in-18 .... 6.75

Voiture et les Années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet (1636-1648). Portraits et documents inédits. Volume in-18 ..... 6.75

ŒUVRES DE EDMOND PILON

Muses et Bourgeoises de Jadis (*Madame d'Aulnoy ou la Fée des Contes. Mesdames Pilon et Cornuel, Madame Denis ou « Maman ». Voltaire. Madame Greuze ou « la Cruche cassée ». Madame Cottin ou la femme sensible. Mistress Cook.*) Volume in-18 .... 6.75

Francis Jammes et le Sentiment de la Nature. (Collection *Les Hommes et les Idées*) avec un portrait et un autographe. Vol. in-16 2.50

Portraits tendres et pathétiques (*Madame de Brézé. La Dame du Louvre. La Vie de M. Pomme. Virginie de Maldives. La Seconde Mme Danton. Balzac et Peytel.*) Volume in-18 .... 6.75

Portraits de sentiment (*Daniel de Foë. Suite au récit du chevalier Des Grieux, Louis Chénier. Madame Daubenton. Le général Marceau et Mlle des Melliers.*) Volume in-18 .... 6.75

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

ŒUVRES DE RACHILDE

ROMAN

Les Hors Nature, *mœurs contemporaines,* **roman.** Volume in-18 .... 7 fr. 50

La Tour d'Amour roman. Volume in-18 .... 7 fr. 50

L'Heure sexuelle, roman. Volume in-18 .... 7 fr. 50

La Jongleuse, roman. Volume in-18 .... 7 fr. 50

Contes et Nouvelles, suivis du Théâtre. Vol. in-18 .... 7 fr. 50

La Sanglante Ironie, roman. Volume in-18 ..... 7 fr. 50

L'Imitation de la Mort, Volume in-18 .... 7 fr. 50

Le Dessous, roman. Volume in-18 .... 7 fr. 50

Le Meneur de Louves, roman. Volume in-18. 7 fr. 50

Son Printemps, roman. Volume in-18 .... 7 fr. 50

L'Animale, roman. Vol. in-16 .... 7 fr. 50

LITTÉRATURE

Dans le Puits, *ou la vie inférieure, 1915-1917,* avec un portrait de l'auteur par Lita Besnard, reproduit en héliogravure. Volume in-18 .... 7 fr. 50

THÉATRE

Théâtre (précédé de *Contes et Nouvelles*). Volume in-18 .... 7 fr. 50

COLLECTION DE M. LE DUC DE G...

OBJETS D'ART

ET D'AMEUBLEMENT

Principalement des XVII° et XVIII° siècles

PORCELAINES DE SÈVRES PATE TENDRE & DE CHINE

Objets variés — Sculptures

BRONZES, PENDULES, HORLOGES A GAINES

MEUBLES

Tapisseries des Gobelins et de Beauvais

TABLEAUX ANCIENS

PAR J. DE BRAY, H. FRAGONARD, N. DE LARGILLIÈRE, REMBRANDT, H. ROBERT, ETC.

TABLEAUX MODERNES

PAR JOHN LEWIS BROWN, ISABEY, EUGÈNE LAMI, TROYON.

VENTE

GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze

Le Vendredi 22 Mai 1925, à 2 heures et demie.

COMMISSAIRES-PRISEURS :

Me F. LAIR-DUBREUIL
6, rue Favart, 6

Me G. ALBINET
6, rue de Maubeuge, 6

EXPERTS :

Pour les Tableaux anciens
M. JULES FÉRAL
7, rue Saint-Georges, 7
PARIS

Pour les Tableaux modernes
M. ANDRÉ SCHŒLLER
Directeur général des Galeries Georges Petit
8, rue de Sèze, 8

Pour les Objets d'art

MM. MANNHEIM
7, rue Saint-Georges, 7

M. M. PAULME
45, rue Pergolèse, 45

M. G. B.-LASQUIN
11, rue Grange-Batelière

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE : *Le Mercredi 20 Mai 1925, de 2 heures à 6 heures.*

PUBLIQUE : *Le Jeudi 21 Mai 1925, de 2 heures à 6 heures.*

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Adj. ét. Me **Ballu**, not. Vitry-s.-Seine, 15 mai 1925, 14 h.
2 PROPRtés au KREMLIN-BICÊTRE, 5, av. du Cimetière, et r. des Plantes, 24. **1 TERRAIN A VITRY**, 65 cent. S'ad. not.

33 TERRAINS A VITRY-S.-SEINE et CHOISY-LE-ROY, la plup. *prop. à bâtir*, **libre suite**, plus g. pièc. d'env. 1 Ha et au-dessus. Adj. ét. Me Ballu, not. Vitry-s.-Seine, 6 mai, 2 h.

Vente au Palais, Paris, le 23 mai 1925, à 2 h.
TERRAIN à PARIS rue des CARRIÈRES ET RUE MANIN, 46 (**XIXe ar.**). Cont. 650 m² env. Revenu 3.000 fr. **M. à Prix : 54.000 fr.** S'adr. Me ANDRÉ RÉGNIER, avoué, 13, rue Tronchet, Mes Sureau et Raveton, avoués, Me Poisson, notaire à Paris.

Vente au Palais, Paris, 9 mai 1925, à 2 heures.
IMMEUBLE A MONTREUIL-SOUS-BOIS, 41, rue de la Solidarité. Contce 760 m env. Reve[nu] brut an. 10.290 fr. environ. **M. à prix : 120.000 fr.** S'adresser Me FRANÇOIS, avoué, 38, r. François-Ier, Paris, de Forges, Sédillon, Clouzeau, avoués, Rous-lard, notaire à Montreuil.

Vente Palais, 6 mai 1925, 2 heures.
IMMEUBLE A CHARENTON (SEINE), 22, r. Bordelaise. Cont. 215 m. environ. **M. à prix : 60.000 fr.** S'adresser Me FRANÇOIS, avoué, 38, r. François-Ier, Me Maurice Dauchez, notaire.

BANQUE NATIONALE DE CRÉDIT

L'Assemblée générale ordinaire des actionnaires s'est tenue le 2 avril, sous la présidence d[e] M. René Boudon.

Le rapport du conseil fait ressortir que l'opération relative à la libération entière du capital d[e] 250 millions de la Banque peut être considérée comme virtuellement terminée. D'une année à l'au[tre], le montant des versements en retard se trouve réduit de 7.718.125 francs à 816.500 franc[s].

Malgré les difficultés d'ordre économique qui ont surgi dans le cours de l'année sociale et parm[i] lesquelles il faut signaler les variations considérables du change, les chiffres du bilan témoigne[nt] de l'activité générale de tous les services.

Le domaine des succursales et agences s'est enrichi de quelques unités intéressantes : succursa[le] d'Avignon, agences de Mortagne, Rambouillet, Saint-Jean-Pied-de-Port, Cagnes-sur-Mer, Bellevil[le-] sur-Saône, Longuyon, ainsi que de 23 nouveaux bureaux hebdomadaires.

Les dépôts qui s'élèvent à francs : 2 milliards 607.751.257,60 sont restés à peu près constant[s].

Les bénéfices nets de l'exercice 1924 s'élèvent à 31.444.680 francs, légèrement supérieur[s à] ceux de l'exercice précédent.

Sur ces bénéfices il a été tout d'abord prélevé une somme de 4.660.000 francs qui a permis [le] rachat dans des conditions avantageuses de 35.000 parts de fondateur.

Le dividende a été fixé à 45 francs, représentant 9 0/0, contre 42 fr. 50 l'an dernier.

A la date du 12 janvier 1925, la « Banque Nationale de Crédit » a mis en paiement un acom[pte] de 22 fr. 50. Il revient aux actions, pour solde de dividende, 22 fr. 50, et les parts de fondate[ur] recevront le maximum de 11 francs prévus par les statuts.

Ces diverses sommes sont mises en paiement à partir du 15 avril, aux caisses de la Banq[ue] sous déduction des impôts, à raison de :

19 fr. 80 pour les actions nominatives ;
17 fr. 097 pour les actions au porteur ;
9 fr. 68 pour les parts de fondateur nominatives ;
8 fr. 6972 pour les parts de fondateur au porteur.

Avant de passer au vote des résolutions, le président, dans une allocution chaleureuse[ment] applaudie, a montré la nécessité de rester unis et de faire confiance aux magnifiques ressour[ces] morales et matérielles du pays.

Toutes les résolutions ont été votées à l'unanimité.

L'assemblée réélit comme administrateurs, pour une durée de six années, MM. Léon Dar[...] Maurice Devies, Paul Salmon.